



Nicole V. Champeau

Niagara...

la voie qui y mène

David



Frederic Edwin Church

*Niagara Falls,
from the American Side*

1867, Huile sur toile,
257,5 cm x 227,3 cm,
Galerie nationale d'Écosse.

NIAGARA...
LA VOIE QUI Y MÈNE

DE LA MÊME AUTEURE

Essai

Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut Saint-Laurent ontarien (essai), Ottawa, Éditions du Vermillon, 2009. Prix du Gouverneur général en Études et Essais 2009; Prix Émile Ollivier 2010.

Mémoire des villages engloutis. La Voie Maritime du Saint-Laurent de Mille Roches aux Mille-Îles, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1999; deuxième édition, augmentée d'une préface, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2004.

Poésie

Barricades mystérieuses, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2012.
Prix littéraire *LeDroit* 2013, catégorie Poésie.

La cicatrice du cerf, Montpellier, Écrits des Hautes-Terres, 2002.

Ô Saint-Laurent. Le fleuve à son commencement, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2002.

Dans les pas de la louve, Ripon, Écrits des Hautes-Terres, 1999.
Prix du livre d'Ottawa, 2001.

Ô Sirènes, libérez-moi, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1996.

Tendre capture, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1993.

Le temps volé, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1991. Prix de poésie de l'Alliance française d'Ottawa-Hull, 1992.

Théâtre

Moulinette. Pièce en un acte, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001. Prix O'Neill-Karch, 2000.

Nicole V. Champeau

Niagara...
la voie qui y mène

ESSAI

David

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Niagara... la voie qui y mène / Nicole V. Champeau.

Noms: Champeau, Nicole V, auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20200215841 | Canadiana (livre numérique) 20200216112 | ISBN 9782895977308 (couverture souple) | ISBN 9782895977629 (PDF)

Vedettes-matière: RVM: Canadiens français—Ontario (Sud-Est)—Histoire. | RVM: Iroquoiens—Niagara, Région du (N.Y. et Ont.)—Histoire. | RVM: Niagara, Région du (N.Y. et Ont.)—Découverte et exploration françaises. | RVM: Niagara, Chutes du (N.Y. et Ont.)—Découverte et exploration françaises. | RVM: Saint-Laurent, Région du—Découverte et exploration françaises. | RVM: Ontario (Sud-Est)—Histoire—Sources. | RVM: Nouvelle-France—Histoire.

Classification: LCC FC3095.N5 C43 2020 | CDD 971.3/38—dc23

Nous remercions le Gouvernement du Canada, le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts de l'Ontario et la Ville d'Ottawa pour leur appui à nos activités d'édition.

Canada



Conseil des arts
du Canada

Canada Council
for the Arts



ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
an Ontario government agency
un organisme du gouvernement de l'Ontario

Ottawa

Les Éditions David

335-B, rue Cumberland, Ottawa (Ontario) K1N 7J3

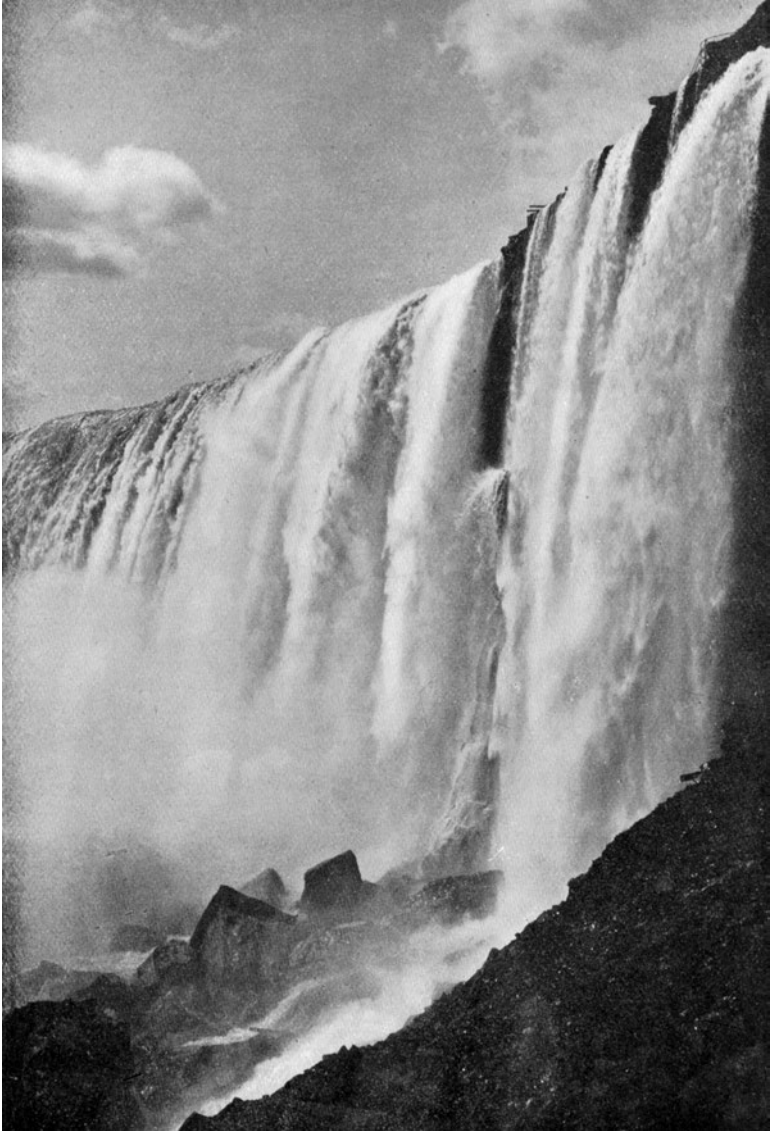
Téléphone : 613-695-3339 | Télécopieur : 613-695-3334

info@editionsdavid.com | www.editionsdavid.com

Tous droits réservés. Imprimé au Canada.

Dépôt légal (Québec et Ottawa), 3^e trimestre 2020

*En hommage à mes grands frères,
Ryan, Marcel et le regretté Lou*



Vue des chutes du Niagara, depuis la perspective ouest.

INTRODUCTION

Matière bleu-vert, espace sacré, force qui lave... Le Niagara est-il ce que l'on croit? Se pourrait-il qu'il soit davantage un état d'esprit? Une poésie quand la carte postale n'est plus. Serait-ce une lame de temps qui se révèle à soi-même... autre, nouvelle, étrangère et par accident? Et s'il se cachait en lui un mystère sur lequel s'alignerait le nôtre. Combien de fantômes y sont rassemblés?

Le Niagara subjugue ou écorche, c'est selon. Il est sommet de lumière ou patrimoine naturel mis à mal. Une onde de choc. Un marque-page et le temps en mouvement. Un endroit surfait. Le ténébreux. L'excessif. L'interdit. Un surplomb au-dessus du vide. Un abysse à côté de soi.

Un ailleurs entre les morts et les vivants.

N'avance plus!

Pierre de touche

Niagara... grave... bouillonnant... trépidant... Insaisissable. Il s'est révélé à moi d'une manière étrange. J'avais remis ce projet à plus tard, et voilà qu'il m'appelait de façon urgente. Je ne saurais dire pourquoi ni à quel point le sujet était resté au cœur de mes préoccupations. Il s'arrimait à une histoire à

la fois collective, familiale et personnelle. Il me relançait dans une démarche antérieure. J’y reviendrai.

D’une certaine manière, *Niagara... la voie qui y mène* renvoie à une succession d’images un peu comme un album de famille dont la matière et les racines sont profondément ancrées en Ontario français. La dimension poétique en demeure l’axe central, ne serait-ce que par les toponymes français — je les ai tant aimés — surtout ceux qui jalonnaient le passage entre la Pointe Maligne, les Mille-Îles et le lac Ontario, ou encore les nombreuses permutations que j’avais accumulées du seul toponyme amérindien : Niagara.

Certes, bien que ma démarche soit personnelle, les propos de *Niagara... la voie qui y mène* restent rigoureusement documentés. Si je n’ai pu tout à fait effacer la dimension émotive du texte, c’est qu’à mes yeux se dégageait une part intense à intégrer : un vœu, un sentiment, une sensation de déjà vu, une maïeutique, une voie d’introspection, voire de transformation. Le retour sur les lieux et sur les événements qui en ont marqué l’Histoire signalerait par ailleurs, surtout en raison de mon statut de minoritaire, une réappropriation de ceux-ci. De surcroît, plus je partageais mes découvertes, plus je me rendais compte à quel point elles touchaient aussi mes semblables. La démarche que j’avais crue personnelle s’avérerait d’un intérêt collectif, le sensible rejoignant le temps présent en un périple, je dois dire, souvent dérégulé.

Origine du projet

Vestiges d'un monde perdu

Il remonte à plus de deux décennies, ce projet beaucoup plus ambitieux que je l'avais imaginé! Je me permets d'en retracer les étapes. Tout a commencé à Cornwall (Ontario), ma ville natale, située sur les rives du Saint-Laurent. Cornwall, c'était aussi la Pointe Maligne (premier toponyme attribué à ce lieu) et le Saint-Laurent, la voie qu'avaient remontée explorateurs, découvreurs, missionnaires, interprètes, militaires, aventuriers et tant d'autres passants inclassables. Ils allaient dans les Pays d'en Haut. Ils souhaitaient se rendre jusqu'au Mississippi et plus *oultre* encore, car il n'existait aucune limite à leur rêve d'exploration. Ils ne visaient rien de moins que d'atteindre la mer Vermeille! Et voilà qu'à mon tour, je revenais sur ces mêmes rives du Saint-Laurent, intriguée par son histoire prégnante et par tout ce qui avait pu se passer en *français* dans cette section ontarienne, si souvent négligée du fleuve. Je m'y retrouvais, devant un palimpseste historique, géographique, poétique... et oublié. Oui, oublié. J'ai souhaité ramener à l'avant-plan cette histoire occultée. J'ai tenté de la reconstruire. Et l'ultime destination de ce nouvel ouvrage, la région de Niagara, repose sur les mêmes prémisses. Elles s'inscrivent dans une seule et même quête. Elles en sont la mise en abyme : le livre dans le livre. Elles s'y imbriquent en ce sens que... *la voie qui y mène* revendique non seulement la présence française en Ontario mais, en une sublime prise de conscience, une adhésion à sa ferveur. Le Niagara a déjà fait partie du patrimoine français et, quoi qu'on en dise, cette présence reste à jamais gravée dans la psyché des lieux.

Poser les fondations

Est-ce par souci d'exactitude que je suis remontée à la fois dans le temps... et jusqu'au lieu proprement dit de la Pointe Maligne, toponyme énigmatique, depuis longtemps effacé des cartes modernes ? Ne le cherchez pas dans Google Maps. Vous serez déçus. Plutôt, le nom survit, confidentiellement presque, dans des contextes désuets. De par cette situation sans égale, mon aventure m'engagerait dans un long et lent processus : une étude chargée d'émotion où je me verrais inscrite dans les pas des voyageurs qui allaient et venaient dans les Pays d'en Haut par la voie du Saint-Laurent. Mon cheminement s'est vu ponctué d'ouvrages spécialisés, de textes anciens, de carnets de voyage, de relations, de cartes marines et terrestres, certaines agrémentées d'obscur blasons et de créatures mystérieuses, tout cela provenant d'un passé français. Ils me serviraient de guide dans les sentiers et portages à refaire. Ainsi, j'ai accumulé beaucoup d'information que j'ai par la suite ordonnée parfois méthodiquement, parfois moins, pour en arriver à l'ultime question : quelle était donc l'histoire de ces lieux et de ces passages en amont ? Je pense surtout aux protagonistes qui ont joué un rôle d'importance dans la région de Niagara. Il y avait tant de matière dans laquelle puiser et, surtout, une irrésistible invite à suivre le fil de l'eau. Le territoire devenait trajectoire. Avec les années, j'ai rassemblé une documentation considérable qui conservera toujours l'odeur des vieux livres, la fragilité des manuscrits anciens et, parfois même, les secrets de quelques feuilles pliées qu'on négligea de découper.

Ma recherche...

Sous l'eau, l'offrande

Je doutais d'elle... De qui? De quoi? De la Pointe Maligne. Qu'avait-elle signifié? C'est quand je m'y attendais le moins ou que j'avais cessé de croire en elle que j'y ai retrouvé des trésors cachés.

En bref, la Pointe Maligne désignait un lieu en amont de Montréal qu'il fallait franchir lorsqu'on empruntait la voie du Saint-Laurent pour se rendre jusqu'aux Grands Lacs. Jadis, cette voie était parsemée de rapides, certains qui *faisaient peur simplement à voir*. Il y en avait pour plus de quarante lieues entre Montréal et le lac Ontario. La Pointe Maligne représentait le point d'arrêt avant de remonter et de se lancer dans le fameux Long Sault. On a depuis effacé ce parcours historique et géographique remarquable, un site d'aventures inexplorées, les vestiges d'un patrimoine naturel et de villages disparus. Les sites d'origine seront engloutis au cours des années 1950. Ce qui aurait pu servir de repère entre la Pointe Maligne, les Mille-Îles et la voie qui s'ouvrait sur le lac Ontario et, bien sûr, sur l'escarpement de Niagara, n'est plus.

Making something grow

Deux expressions suffisent à résumer la raison de cet effacement : les « grands travaux » ou comme on le disait le plus souvent en ces années-là, le *Seaway*. Ces travaux ont commencé en 1954, deux immenses projets qui ont chamboulé la région tout entière, soit l'agrandissement de la Voie maritime du Saint-Laurent et le harnachement des rapides du Long Sault afin de donner lieu à la centrale hydroélectrique Moses-Saunders, près de Cornwall. Deux projets si bien amalgamés dans l'esprit des gens qu'ils en étaient devenus un seul. J'y étais lorsque le lieu s'est vu transformé en un colossal

chantier de construction. Enfant, certes, mais quand même, j'étais un témoin attentif s'interrogeant sur l'affolant remueménage. Bien entendu, je n'avais pas le niveau de conscience que, rétrospectivement, j'aurais tant souhaité avoir. Quand même, il y a de ces événements qui ne perdent en rien de leur réalité, peu importe le temps qui nous en sépare. Ils laissent des traces qui ne s'oublient pas. Depuis, ma curiosité, mon désir de comprendre n'ont plus de limites. Aux ouvrages historiques et spécialisés, se sont ajoutés tout ce qui concernait les nouvelles d'alors, soit les annales locales, les témoignages truffés d'anecdotes, les coupures de journaux (y compris documentations publicitaires, communiqués de presse, dépliants, archives visuelles et filmographiques, etc.). Bref, tout ce qui me tombait sous les doigts. Cette recherche a mené à un premier titre : *Mémoire des villages engloutis, La Voie Maritime du Saint-Laurent de Mille Roches aux Mille-Îles* (paru en 1999 et réédité en 2004). Je témoignais alors de ce que deviendrait pour moi la première incursion dans une immense aventure qui mènerait, oui, à Niagara. Première étape d'un projet où je reprendrais non seulement l'histoire des années cinquante, mais les nombreux impondérables qui en découlent.

Accueillir l'imprévu

À la suite de la parution de *Mémoire des villages engloutis*, j'ai fait un retour dans ma ville natale, celle-là même que j'avais quittée au cours de ma vingtième année. On m'avait invitée à faire une présentation à la Bibliothèque municipale et à partager avec mes compatriotes le fruit de mes recherches. La bibliothèque — je l'avais si souvent fréquentée — avait changé de lieu. On l'avait aménagée dans un local beaucoup plus grand et mieux éclairé — en fait, l'ancien bureau de poste

désaffecté. Au cours de mon exposé et, surtout, après celui-ci, ont surgi des questions auxquelles je ne m'attendais pas. On m'en demandait davantage. On voulait savoir qui étaient ces explorateurs français et s'ils avaient laissé des traces tangibles de leur passage dans la région. Si oui, lesquelles? Y avait-il eu un patrimoine bâti? Et plus fondamentalement, pourquoi avaient-ils emprunté la voie du Saint-Laurent plutôt que celle de l'Outaouais? Leurs questions me relançaient dans ce qui deviendrait un incontournable échange.

Mon projet prendrait un autre tournant. S'ensuivraient d'autres années de recherche plus approfondies dans divers centres de documentation qu'offrait la ville d'Ottawa. Outre la Bibliothèque municipale, il y avait les Archives nationales du Canada, les bibliothèques des universités d'Ottawa, Carleton, Saint-Paul ainsi que les centres de documentation des ministères fédéraux, tels les musées nationaux, le ministère des Transports, le ministère des Communications, etc. Il s'agissait pour moi de retrouver les mots et les descriptions, j'oserai le dire, de figures de proue bien vivantes. Je me rêvais en elles, avec des yeux d'instant présents. Je me voyais même toucher la substance qui ramène à l'origine, aux fragments de mémoire personnels et à l'imprévu qu'engendre l'écriture. Tout cela m'a beaucoup appris sur la dimension mystérieuse des événements alors qu'ils ne se déroulent pas forcément comme on l'avait souhaité.

Pages retranscrites... réécrites

Ce fut le signe d'une nouvelle incursion dans un projet dont j'avais souhaité concentrer toute la matière en un seul tome : *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée*. Il parut en 2009. Mais, vu la somme de matière que contenait l'ouvrage, mon éditeur,

le regretté Jacques Flamand des Éditions du Vermillon, m'a suggéré de scinder ce qui se voulait au départ un seul livre. J'ai suivi son conseil. Le titre du premier tome demeurerait *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée*. Il explorerait des aspects demeurés confidentiels pour toute une population, notamment les événements historiques qui s'étaient déroulés, ici, sur ces lieux mêmes. Évidemment que j'y ajouterais mes trouvailles de toponymes, si beaux et si souvent sombres, comme peuvent l'être certains poèmes. En outre, je ferais découvrir à mes lecteurs ces lieux magnifiquement sauvages, tels que les ont vus la première fois ces *François* venus d'outre-mer. Ils s'étaient mesurés aux rapides entre Montréal et le lac Ontario (ou Skanadario, signifiant « fort beau lac »). L'ouvrage s'attardait aussi sur les protagonistes qui ont sillonné les lieux. Parmi ceux-ci : le sulpicien René de Bréhant de Galinée ; les explorateurs, Robert René Cavelier de La Salle, le comte de Frontenac ; les Jésuites, les pères Ragueneau, Chaumont et Dablon ; les aventuriers, notamment le coureur de bois, Pierre Esprit Radisson, le baron de Lahontan ; les historiens, Joseph-François Lafitau, le père Xavier de Charlevoix ; les militaires, le chevalier de la Pause, Gédéon de Catalogne, Pierre Pouchot, Joseph-Gaspard Chaussegros de Léry, pour ne nommer que ceux-là. Bien sûr, le premier tome qui s'est avéré beaucoup trop volumineux donnerait lieu à un deuxième tome, intitulé cette fois *Pointe Maligne. Retrouvée par les textes*. Ce dernier ouvrage offrirait par ailleurs une vue d'ensemble plus complète et reprendrait certaines questions qui m'avaient été posées depuis la parution de *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée*.

Mouvement centrifuge

Apprend-on de ses erreurs? Pas forcément. À mon insu, j'ai répété les mêmes. J'avais mis dans le deuxième tome de *Pointe Maligne. Retrouvée par les textes* beaucoup de propos portant sur Niagara. Force m'a été de constater, à mon grand désarroi, que tout ce que j'avais écrit sur le sujet était en sus. Le texte débordait d'un trop-plein de matière. Il m'a fallu revenir sur mes pas. Niagara à lui seul méritait son propre titre et l'avoir intégré à un autre ouvrage était une erreur. Je me heurtais d'ailleurs au risque de l'éparpillement. Toute aussi à fleur de peau, j'ai ressenti l'inquiétude de m'enchevêtrer dans ces deux ouvrages, de me disperser, ou pire, de me répéter. Les passages sur le Niagara seraient reportés à plus tard. Ce « plus tard » que voici!

En fait, j'ai laissé reposer le texte sur le Niagara un peu comme une œuvre musicale qu'on laisse décanter en soi, pendant un certain temps, avec le désir plus grand que tout de la reprendre un jour, si possible. Ce jour-là, bien indéterminé, quand on serait prêt à la recevoir ou à la mieux comprendre; ou après avoir acquis le degré de maturité et de virtuosité nécessaires à une meilleure saisie de cette œuvre. On y revient quand on sait enfin que de la perdre serait se perdre soi-même. Je compare *Niagara... la voie qui y mène* à cette situation.

Ce qui est venu d'ailleurs

Niagara aurait désormais son propre titre mais, là encore, je juge essentiel de résumer — bien sommairement, il va sans dire — l'historique de la trajectoire entre la Pointe Maligne et le lac Ontario. J'estime important de le faire étant donné le lien qui existe entre les chutes du Niagara et les événements

qui ont mené à la perte de tout un patrimoine naturel. Au début du xx^e siècle, Niagara, lui aussi, a été convoité pour son potentiel hydroélectrique. Il a bien failli subir le même sort que les rapides en amont et en aval de la Pointe Maligne. Il aurait pu disparaître à son tour. Peut-on même s’imaginer que la cataracte du Niagara ne soit plus? Plusieurs ignorent ce fait. Raison pour laquelle je reprends les grandes lignes menant à ce formidable projet d’ingénierie — celui qui allait abolir la première Voie maritime et engloutir les rapides du Long Sault afin d’alimenter en hydroélectricité la centrale Moses-Saunders.

Ce faisant, me revoici propulsée dans l’immense quête de sens et d’identité... un grand battement de Saint-Laurent, un très beau lac — *Skandario* — et un Niagara sans prix, dont les inflexions, les couleurs et la dimension quasi initiatique ne cessent de me subjuguier. Oui, le Saint-Laurent est inextricablement lié au Niagara d’autant plus qu’il prend sa source dans les Grands Lacs — le lac Érié se vidant par la rivière Niagara dans le lac Ontario — et, qu’à partir de Kingston, il devient le grand fleuve.

Appel antérieur

Niagara... la voie qui y mène ramène aussi aux Premières Nations de la région — surtout les Iroquoiens qui ont investi l’ensemble du territoire et qui y ont insufflé leur présence à celle du *Tonnerre des eaux*. En fait, tout ce qui est eau vive — les rapides, les chutes et surtout la bruine qui s’en dégage — reste matière vive se situant dans la dimension du cycle sacré de la Vie. On retrouvera dans *Niagara... la voie qui y mène* cette double toponymie qui indique d’emblée et indéniablement les signatures amérindienne et française. Ce fut pour moi une entreprise signifiante. Sans que je ne m’en sois rendu compte

et sans n'avoir rien précipité, j'ai accumulé au fil des ans de nombreuses permutations du toponyme :

Oniagara, Ongiara, Neagara, Oniagoragh, Onyagaro, Ochjagere, Jagara, Yagero, Och-ni-a-gara, Iagara, Ouinagerah, Unghiara, Onyagerah, Nighhera, Onguiaara, Onygara, Neuguerra, Neigara, Niagara, etc.

Redonner l'ancrage au récit

Par ce nouvel ouvrage sur le Niagara, j'aspire également à m'éloigner des clichés. Il m'importe davantage de retrouver les toutes premières mentions « écrites » du toponyme ainsi qu'une description des lieux (par exemple, Samuel de Champlain dans son ouvrage *Des Sauvages*, paru en 1603 ; Marc Lescarbot, auteur de *Histoire de la Nouvelle France* qui, en 1609, note la présence d'un *saut* ; le cartographe Sanson d'Abbeville qui indique en 1656 *le sault Ongiara*, en précisant qu'il s'agit d'une orthographe raccourcie de Onguiaahra, etc.). Suivront des noms qui nous sont familiers, dont ceux de Cavalier de La Salle et l'odyssée de son célèbre *Griffon*, et de Louis Hennepin à qui l'on doit la toute première description des chutes du Niagara. D'autres protagonistes, moins connus, nous émeuvent également et nous édifient par leur témoignage. Ils restent des auteurs qui s'avouent stupéfaits et sans mots devant l'ampleur de ce spectacle naturel qu'ils contemplent pour la première fois. Ils évoquent ce Niagara de la Nouvelle-France, ces Xavier de Charlevoix, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan, J.C.B. (M. Bonnefons), Pierre Pouchot, Maurès de Malartic, le père Joseph-Pierre de Bonnécamps, etc.

Ces premiers observateurs ont cherché à exprimer ce qu'ils observaient mais, le plus souvent, se sont retrouvés en deçà

de ce qu'ils auraient souhaité rendre : l'émotion trouble, poignante, le choc ressenti devant l'exceptionnel ; l'impuissance à transmettre un témoignage clair à l'intention de leurs compatriotes des XVII^e et XVIII^e siècles qui ne verraient jamais ce site spectaculaire. Un vœu le plus souvent leur échappait : retrouver un verbe clairvoyant, une langue inspirée, sans y ajouter un mot de trop, tout en intégrant les superlatifs que commandait la situation. Il s'agissait de descriptions retenues le plus souvent de mémoire. Voilà ce que les textes me révélaient à mon tour, autant que le hasard, la synchronicité, la juxtaposition, l'imaginaire. À l'instar de l'auteur La Rochefoucauld-Liancourt, j'en suis moi-même arrivée à la conclusion que :

[...] la chute de Niagara ne peut être comparée à rien ; ce n'est pas de l'agréable, ni du sauvage, ni du romantique, ni du beau même qu'il faut y aller chercher ; c'est du surprenant, du merveilleux, de ce sublime qui saisit à-la-fois [*sic*] toutes les facultés, qui s'en empare d'autant plus profondément, qu'on le contemple davantage, et qui laisse toujours celui qui en est saisi dans l'impuissance d'exprimer ce qu'il éprouve¹.

Enfin, je dirai tout simplement que certains lieux retiennent le pouvoir de réveiller des émotions profondes, et là où l'eau s'engouffre, le retour de vieilles blessures. Ils conservent des éclats de vies bien antérieures à la nôtre et, dans la mémoire des livres, des cartes ou de quelques documents d'archives, des traces lumineuses. Ces observateurs des chutes du Niagara ont tremblé devant l'infinitude. Ils nous en ont laissé des images saisissantes. Comment résister à l'immense désir... l'incommensurable joie de les partager ?

SECTION I

Porte d'entrée :
vestiges et dérives

I
EN ROUTE!

L'être voué à l'eau est un être en vertige¹

Gaston BACHELARD, *L'eau et les rêves*



La chute, le Fer-à-Cheval, observée du côté canadien.
Lithographie d'après un sketch de J. Milbert. 1818.

Voir autrement

Je n'arrive pas à comprendre. Simplement, j'ai le cœur serré. Quelque chose m'entraîne là où il ne m'est plus possible de reculer. Sous mes yeux, le mystère me taraude : c'est l'eau, la toute rebelle. L'eau qui remue des souvenirs en les éclairant d'une dimension habitée. Quelque chose en elle continue de m'échapper, une longue progression l'ayant traversée. Des lieux m'envoûtent. Me prennent. M'entraînent. Me projettent là où je dois me rendre sans l'avoir le moins prévu. Une vapeur s'élève depuis la profondeur des embruns d'un Niagara d'écume où gronde l'oiseau-tonnerre. Une route me fait signe. Le temps monte et se disloque, ne retient plus rien de l'eau qui était encore. Une flèche s'effiloche dans les airs ; se détache du nuage formé au-dessus de la cataracte. Forme amorphe, pure et désintégrée, offerte à la vie. Déjà, demain devient hier.

* *
*

L'eau me rapproche d'une voie engloutie depuis les « grands travaux » de la Voie maritime que d'obscurs chemins prolongent. Je porte en moi le désir de me rendre jusqu'aux limites du possible. Mais comment trouver la force d'aller jusqu'au bout ? Tel un insecte fragile, j'ai l'impression de porter plus que mon poids. Si loin de l'univers numérique, j'entre dans un monde originel et incarné. Me revoici au seuil même de l'inconnaissable qui m'appelle obstinément, à la manière des



Vue des chutes du Niagara. Aquatinte. George Heriot,
Travels through the Canadas.

Avant-signe d'eau

C'est lorsqu'on s'y attend le moins que les choses arrivent, le plus souvent sous la forme d'un signe. Mais, tout signe est-il garant de vérité? La question se pose.

Printemps 2015.

Une boutique que j'ai souvent fréquentée, la Galerie Astrolabe — une véritable caverne d'Ali Baba regorgeant de cartes, de gravures, d'eaux-fortes, de livres anciens et de trouvailles —, m'attire d'une manière dont je ne saisis pas immédiatement la portée. Je ne savais pas encore que son propriétaire, un sublime octogénaire, souhaitait prendre sa retraite dès que possible. Il me fait part de son inquiétude : y aura-t-il une relève? Si oui, d'où viendrait-elle? À un coin de rue de la Colline du Parlement — Ottawa, capitale fédérale —, n'est-ce pas qu'un tel établissement avait encore sa raison d'être, me dit-il. En boutade, il m'offre de reprendre son commerce.

D'une certaine manière, j'ai accepté l'offre.

Ce jour-là, une gravure — une aquatinte — représentant le Niagara attira mon attention : « L'une des plus anciennes », me dit doucement le propriétaire. Il la retira d'une enveloppe plastique durcie qui, de toute évidence, avait retenu l'empreinte de plusieurs décennies.

	Neeagara		Jagara
		Ochniagara	
Yagero			Onyagro
Iagara Neagra	Ongiara		Oh-nya-ga-ra
		Onguara	
Ni-ah-gah-rah			Nyah-geah

De ces frontières indéfinies

Qui n'a pas tremblé devant l'infranchissable? Qui n'a pas connu le vide intérieur? Une île dans le cœur? Une noirceur dans les os? Qui n'a pas cherché quelque part un lieu, un être, un lien... peut-être même un souvenir nouvellement acquis? Un modèle ou une place... sa place?

Ils existent... ces lieux qui nous y conduisent. Ils font de nos déroutes une œuvre profonde.

Mais...

Il était temps de m'abandonner à l'œuvre au noir.

* *
*

Une seule gravure m'a propulsée, ce jour-là, vers un autre but. Ou était-ce le même? Les lieux me faisaient signe. J'ai souhaité que les mots puissent me procurer encore quelques moments de grâce. En milliers de pages et de pas, Niagara!

Ochjagare
Iagara
Nighhera
Oniahgarah
Neawgawrah
Onyagaro
Oxniagara
Ongiara
Onyakara

Mesurer l'impossible

La gravure des chutes du Niagara (elle était de George Heriot et remontait à 1807) me ramenait au chemin qu'il me restait à parcourir et que j'avais laissé en plan. À l'instar des premiers explorateurs, je me lancerais dans *l'oultre* page... à la reconquête d'une route.

Il me restait des morceaux magnifiques à recueillir comme en une immense prise de conscience. En plus des données d'archives, j'aurais recours au passé plus récent de ce Niagara. Tout cela afin de mieux saisir ce qui pour moi demeurait fuyant. C'était un cadeau que l'entraînement de ces pages. L'histoire devenait quête de sens — car il s'agit bien de « notre » histoire — bien qu'il subsiste encore un rapport ambigu avec celle-ci. Le temps faisant son œuvre, les repères ne seraient pas forcément les mêmes. Il arriverait aussi que mes sources se contredisent. Pourtant, l'histoire, la géographie et la toponymie tenaient encore pour moi de feu et de lieu. Je n'hésiterai jamais à le dire : l'histoire du Haut Saint-Laurent, des Grands Lacs et de la région de Niagara me concernait.

Niagara devenait un appel. Sa seule évocation me ramenait à un élan de fidélité et à un passé que l'on raconte. Niagara me rejoignant ici même. Je demeurai hypnotisée par son mouvement répété — la même mesure, la même cadence, le même ferment.

J'étais de cicatrices.

Il paraît qu'elles portent chance.

* *

*

Qu'est-ce donc que le Niagara? Bien sûr, une merveille de la nature, un lieu touristique, une frontière naturelle entre le Canada et les États-Unis; un grand portage ou une entrave — c'est selon — entre deux Grands Lacs; un phénomène que tous devront visiter un jour, que l'on se plaise à l'aimer ou à le dénigrer... Quoi qu'il en soit, Niagara demeure un haut lieu de mémoire, une violente incarnation de la beauté, un phénomène de haute spiritualité, une cathédrale vivante, un espace de légendes, d'inspiration et d'énigmes. Pour les casse-cous, Niagara représente l'obstacle à sauter en tonneau, à contempler sur un fil d'acier ou à survoler du haut des airs.

Une autre question fondamentale qui mérite toujours d'être posée parce qu'elle reste sans réponse : qu'est devenu le Niagara pour les Premières Nations? Est-il encore la voie mythique, l'expression d'un tonnerre des dieux?

Peut-être que Niagara demeure tout cela à la fois, quoique vers la fin du XIX^e siècle, il a bien failli ne plus être. Il fut question de l'aménager pour en retirer le potentiel hydroélectrique. Très sérieusement, on songea à le harnacher. Des scientifiques, certains de la trempe des Lord Kelvin, ont même souhaité que leurs petits-enfants ne le voient jamais. Rien de moins!

Lord Kelvin himself [...] echoed the hopes of the electrical industry when he stated baldly in 1897 "I do not hope that our children's children will ever see Niagara's cataract"².

D'où le constat bouleversant que le potentiel économique de Niagara avait pris le dessus sur son potentiel de beauté, progrès et nécessité économique obligeant. On pourrait donc se passer de son tonnerre pour le subjuguier à une grande cause utilitaire.

Parcours incomplet

Imaginons un peu que le Niagara ait pu disparaître et qu'avant de glisser dans le documentaire ou, pire encore, dans l'oubli, il en soit resté quelques vestiges, dont possiblement cette aquatinte que ce jour-là je serrais si fort entre mes doigts. Il m'a semblé... Non, plutôt, je saisisais la portée de tout ce que, collectivement, nous avons failli perdre. Ce bout de papier bien fragile me donnait accès à une force dormante. Il aura fallu qu'une poignée de visionnaires fassent des représentations *in extremis* auprès des autorités américaines et canadiennes pour empêcher que ne se produise l'irréversible. Ils ont sauvé le Niagara³.

J'y reviendrai.

* *
*

Niagara.

Ici même, dans la grisaille d'Ottawa, je me sentais ballotée dans tous les sens et, paradoxalement, en état d'apesanteur. Je reconnaissais les forces du vide en même temps que le tremblement qui me permettait de me maintenir dans le mouvement. Quoique je craignais plus que tout de perdre de l'altitude. Mon but n'était pas de faire l'historique de Niagara. Même si ma démarche était traversée d'histoire, Niagara se situait à mes yeux dans une zone beaucoup plus éthérée.

Niagara était devenu un mantra :

Le jour tournoyant

Je mesurai la portée de ce hasard avec étonnement. La rencontre d'un vieux monsieur ravivait ce que Niagara avait été pour moi-même et tant d'autres visiteurs : un « monde de lumière », un lieu de transformation.

Il continuerait de l'être.

Le propriétaire de l'Astrolabe m'explique que le procédé de l'aquatinte repose sur une technique exigeante quand c'est le noir qui laisse passer la lumière. Il me rappelle que le procédé est capricieux, si bien qu'au XVIII^e siècle on lui préféra d'autres techniques de gravure, dont la lithographie qui, semble-t-il, pardonne plus facilement les erreurs. Il suffit de mettre un peu trop d'eau par rapport à la quantité de poudre, ou d'en arriver à un mauvais calcul du mélange, pour que le résultat soit désastreux et compromette les tonalités de l'ensemble. Cette forme d'art exige une maîtrise impeccable quand elle repose sur une série de gradations depuis le gris très pâle jusqu'au noir d'ébène velouté. Le résultat final doit conserver un aspect granuleux à la vue, et même au toucher. En fait, il s'agit d'un lavis — d'un dessin que l'on pose sur une plaque de zinc... (là... je n'écoutais même plus). Reprise... une plaque de zinc ou de cuivre qui résiste au bain d'acide dans laquelle elle est plongée, etc. Ainsi virevoltait l'information que le propriétaire m'indiquait doucement et autant de pièces mouvantes de cette matrice qui n'étaient pas sans évoquer le sablier quand il donne l'impression que les derniers grains s'écoulent plus rapidement que les tout premiers ; les dernières secondes, infiniment précieuses, à la manière des dernières mesures d'une partita de Bach.

		Yagero
Ouinagara		
	Onguaarha	
Octjagara		Oakinagara
Ohniagero	Neagra	
	Ongiara	Nee-awg-ara
Nighhera	O-ny-a-kar-ra	O-jy-a-kar-ra

Voix croisées

Quel était mon but? Que retenir et dans quel ordre? Je me retrouvai dans l'avant-partir. Un détour à peine, et déjà dans l'après. Tous ces griffonnages (notes, références, fiches et documents autant qu'observations — certaines utiles, d'autres pas) m'apparaissaient dérisoires quand Niagara semblait soudainement surgir d'une noirceur chimérique, telle la cathédrale engloutie de la ville d'Ys. Était-ce suffisant? L'ombre me conduirait-elle vers la clarté que je convoitais? Ou vers une eau pure? Ou en état de poésie? Mes recherches parviendraient-elles à révéler ce qui m'apparaissait difficile d'accès et les mots, l'aiguille d'une boussole quand je risquerais de m'égarer?

Sinon, où s'en iraient ces mots... ces noms... ces toponymes... si riches en contradictions, mais de vérité brûlante, davantage rapprochée de l'incantation que de la prose. Resurgiraient-ils autrement, au fond de mon encrier bleu-noir ou d'une sonate à recommencer? Serais-je à la hauteur de ce à quoi j'aspirais? Telle était l'exigence à laquelle je ne pouvais plus tourner le dos. Ce texte que j'avais tant de fois ressassé et écrit dans ma tête — et que je remettais sans cesse à plus tard —, je ne savais plus ce qu'il allait devenir. La seule chose dont j'étais

certaine... le chemin à parcourir était aussi celui du cœur et celui d'une sensibilité qui, même déroutants, me permettraient d'observer le monde à travers d'autres yeux. Ce qui me semblait manquer de cohérence ne l'était peut-être pas. La mémoire de l'eau brouillait celle des étoiles. Autant d'heures d'incertitude que d'indécision... Elle avait enflammé l'imaginaire.

Il me restait cette voie ténébreuse à suivre.

Me laisserais-je conduire ?

Éblouie...

Éboulement sonore...

Cette nouvelle litanie :

Och-ni-a-gara
Ni-ga'-wa-nah'a-ah
Onguiaahra
Ughiara
Tgah-sgah'-so-wa-nah (The Great Fall)
Onhiagara
Ongira
Saut de Niagara
O-ny-a-kar-ra
Ondiara
Ongiara Sault
Oneigra

Retour ou déroute ? Tout cela à cause d'une gravure et de textes accumulés qui, me semblait-il, tourbillonnaient eux aussi en cherchant une nouvelle manière de s'ancrer. Mes expériences livresques s'additionnaient à un Niagara vital dont la portée restait encore et toujours celle de l'eau.

Une page neuve suppliait ma mémoire. La supplantait.

Et une lecture à vue.

EN ROUTE!

Je revoyais le bouillonnement blanc : l'eau bondissante qui traînait avec elle une douleur féconde.

Des textes, certains troublants en raison de leur contenu tout simple, rendaient tangible le chemin qu'ils m'exhortaient à suivre.

Aussi, les cartes,
... et quelques épigraphes.

Je sais... un document d'archives n'est pas en soi une preuve, mais il donne quand même une structure à la manière d'un mouvement perpétuel dont la portée reste immédiate.

* *
*

Suivez-moi,
Encore un peu.
Dans cette incantation...

	Jagare	Iagara	Oneigra
Ouguiarha		Octjagara	Jadaxque
	Oxniagara	Onjagerae	Niagara
Saut di Niagera	Nic-a-ga-ra		Onyagro
	Onguaahra		

II

DE LA POINTE MALIGNE...

Il existe dans toute vie et particulièrement à son aurore un instant qui décide de tout. Cet instant est difficile à retrouver; Il est enseveli sous l'accumulation de minutes qui sont passées par millions par-dessus lui et dont le néant effraie. Cet instant n'est pas toujours un éclair. Il peut durer tout l'espace de l'enfance ou de la jeunesse et colorer d'une irisation particulière les années en apparence les plus banales⁵.

Jean GRENIER, *Les îles*

... à Niagara

Difficile de dire quel a été *l'instant qui décida de tout*⁶, encore moins d'imaginer l'espérance du texte *Niagara* par rapport à celui de la *Pointe Maligne*. En était-ce la suite ?

Tous mes efforts découlaient d'un vœu : dire haut et fort que Niagara avait un passé français. Il s'était construit par une marche patiemment entreprise et reprise par des héros et des anonymes. C'était hier. C'était là-bas. Je voulais rappeler que les Français avaient exploré le territoire à la recherche de fourrures, soit, mais aussi dans un but clairement affirmé : celui d'aller le plus loin possible et, si possible, jusqu'à la mer Vermeille. Ils ont remonté le fleuve à contre-courant ; se sont mesurés à des passages tourmentés. Simplement entre Montréal, la Pointe Maligne et les Mille-Îles, il y avait pour plus de quarante lieues de rapides. Ils ont fait la paix avec un ennemi redoutable — les Iroquois —, mais une paix si fragile qu'un rien aurait pu la compromettre. Ils s'inscrivaient dans l'incessant va-et-vient entre Montréal, Cataracoui (Kingston) et Niagara, dans toutes les conditions météorologiques. Ils ont connu *les injures de l'air*, les jours de *grands brouillards* ou mouillés ; les matins de grêle, d'orages, de gélivures et de grands vents. Ils sont passés par *des eaux fraîchement fondues*. Ils se sont engagés sans savoir s'ils atteindraient le but de leur quête. On a oublié tout cela comme on a d'ailleurs écarté tant d'autres choses. Aberration ? Peut-être pas. Plutôt — et voilà ce qui est beaucoup plus grave — peut-être n'avons-nous jamais su. De

surcroît, les « grands travaux » des années 1950 avaient ajouté une couche supplémentaire en complications. On a effacé les traces du parcours. Il ne serait donc plus possible de refaire la marche des voyageurs d'antan, les lieux ayant été engloutis.

* *
*

Mais, il demeure que...

Pour accéder à Niagara par le chemin le plus court, on empruntait la voie du Saint-Laurent. On remontait ainsi à la source du fleuve, et quelle source ! Rien de moins que le bassin des cinq Grands Lacs. Ce parcours d'exploits oubliés ou inachevés prenait une signification beaucoup plus personnelle que je ne l'aurais cru, peut-être parce que le Saint-Laurent resta longtemps route secondaire. Dans la mesure du possible, on l'évitait, lui préférant la grand'route — celle de la rivière des Outaouais —, celle-là même qu'a suivie Samuel de Champlain. On n'avait pas à se mesurer à l'ennemi iroquois ni aux rapides en amont et, puisque le Saint-Laurent menait vers le lac Ontario, à l'escarpement de Niagara.

Les expéditionnaires avaient laissé dans la région des signes, des descriptions et un codex de toponymes aussi bouleversants que nos plus belles poésies. Ils nommaient le fleuve, les lacs, les rivières et les rives. On doit aux Français de magnifiques cartes, des comptes rendus, des récits de voyage, une vaste correspondance, des relations, des mémoires de guerre, de précieuses indications et, plus encore, un ferment d'humanité. Ils étaient fascinés par ce qu'ils observaient. Je souhaitais ramener à la conscience ce regard passé.

Le canot a des ailes

Avant l'arrivée des Français, ces lieux ont porté, bien évidemment, l'empreinte profonde des Premières Nations. D'abord, celle des Nations neutres, dont nos connaissances restent lacunaires. Par après, ce sont les Iroquoiens qui ont investi et habité le territoire du Haut Saint-Laurent ainsi que les régions des lacs Ontario et Érié. Ils ont, par leur présence, façonné l'âme de ces territoires qu'ils ont farouchement défendus. Voilà ce que j'apprenais des documents écrits — certains apocryphes — difficiles à vérifier puisque leur contenu relevait aussi de la tradition orale. Quand même, ces descriptions modifiaient ma perception des choses. Je me retrouvais devant des « dires » qui m'émouvaient. Ils redonnaient sens et fulgurance à cette histoire qui avait déposé ses traces comme autant de questions ininterrompues.

Les Iroquois n'ont pas eu la part belle dans nos annales françaises. Entre les deux communautés sévissait un antagonisme réel. Pour reprendre les mots de l'un de ses premiers historiens, Xavier de Charlevoix, *ils [les Iroquoiens] venaient en renards, combattaient en lions et fuyaient en oiseaux*. Affirmer qu'il y avait entre ces camps ennemis un mur infranchissable relèverait d'un euphémisme. Et puis... à quoi bon chercher à concilier deux points de vue irréconciliables. Il nous manque le point de vue des Iroquoiens et leurs perceptions. Qui peut se targuer de connaître la communauté iroquoise formée d'abord des Cinq Nations? Puis des Six? Que sait-on de leur vision cosmologique? Du sens qu'elles accordent au territoire, à la terre et à l'eau. Comment interpréter les faits à moins de connaître de l'intérieur leur point de vue? Saurait-on saisir l'importance que les Iroquois accordent aux rêves, aux oracles, à la dimension du sacré et à l'initiation aux mystères. Nous

sommes devant l'inexploré. L'inédit. Ne pénètre pas qui veut cette matière psychique.

L'énigme demeure.

Et ce qui reste des effluves de sauge épargnées du vent.

Ochjajare Oakinagaro
 Oniahgahrah
Onjagera Neawgawrah
 Yaugree
Onyagro Ochjagara
 Ne-a-gaa Ungiara Ouienkwara
Ouinagara Onyagra

Album de famille

À intervalles réguliers et, selon la disponibilité de mes frères et sœurs, mes parents conviaient leur famille à une rencontre. Elle se tenait en toute simplicité quoique dans le contexte particulier de sœurs et de frères qui n'avaient pas grandi sous le même toit. Ma famille avait évolué dans le giron des familles nombreuses de l'époque au Québec et en Ontario français. Rien d'exceptionnel alors au fait qu'un écart considérable puisse séparer les plus jeunes des aînés et de retrouver des oncles et des tantes à peine plus âgés, ou même plus jeunes, que les nièces et les neveux. C'était mon cas. Je suis arrivée longtemps après mes sœurs et frères. Ce qui équivalait à dire que je n'ai pas partagé avec eux le même quotidien. Le Niagara pourtant m'a rapprochée de ces derniers, car mes grands frères habitaient dans le Sud de l'Ontario. De par ce fait, la région devenait à chaque visite le point de rassemblement. Et toute journée passée à Niagara donnait lieu à une fête.

Mes parents — ma mère surtout — mettaient beaucoup de soin à préparer ces quelques retrouvailles. Ils s'en rapprochaient comme d'une malle à trésors qu'ils déballaient, prêts qu'ils étaient à en trier mille et un détails et même à renverser tout ce qu'il y avait dedans, y compris l'ordre du temps et des choses.

Par eux, je m'attachais à toutes les espérances.

Mais j'ai le cœur serré d'écrire quoi que ce soit à leur sujet, mes réticences venant du fait qu'ils ne parlaient pas beaucoup d'eux-mêmes.

Quand même. Je me suis demandé si la prise de conscience que leurs enfants n'avaient pas connu les mêmes choses au même moment ne les avait pas rendus inquiets. Mes parents avaient-ils craint l'éclatement de leur famille? Et, parce que ces rencontres auraient bien pu ne pas se produire, n'est-ce pas ce qui les rendait infiniment précieuses à leurs yeux? Le temps d'une semaine trop vite passée, tous se rassembleraient pour leur plus grand bonheur. Nos chemins s'entrecroisaient même s'il ne s'agissait pas de reprendre le fil interrompu des jours, mais plutôt de commencer autre chose en acceptant la part d'imprévu et en explorant le mieux possible ces moments qui nous étaient donnés. Tout se déroulait en alternance entre le monde passé... l'autrefois des plus vieux... et l'*à venir* des plus jeunes... où un fragment de chacun resterait secret.

Aussi bien le dire, se retrouver tous au même moment n'était pas chose facile.

* *
*

Autrement et entre-temps, c'est en petit groupe que nous allions « dans le Sud ». Que nous retrouvions l'élan...

des *chemins d'iceux*.

En suivant le fil de l'eau...

Ce *Magtogoek*, chemin qui marche.

L'exigeante compréhension

Niagara incarnait la saison douce et, souvent, la fin d'un hiver hostile. Il était associé à une soif de liberté à la suite de ce qui avait pu sembler une interminable année scolaire. Niagara était l'invite au chemin qui ramenait vers les Pays d'en Haut.

Une dialectique s'y tramait.

En de brèves longueurs

Et le vertige

Et l'envoûtement

C'était avant l'avènement de l'autoroute 401. Un territoire profond où l'on arrivait encore à se perdre.

Niahgarah

Ondiara

Onguaarha

Onyagro

Ongiara

Octjagara

Oniahgahrah

Nigra

Haut Saint-Laurent

Le voyage commençait sur les rives du fleuve que l'on « remon-
tait ». Jusque vers la fin des années cinquante, on suivait le fil
de l'eau, la route Deux, The King's Highway (le chemin du

Roy, il faut dire différent bien sûr du chemin du Roy québécois), route qui longeait les canaux creusés au XIX^e siècle. On avait aménagé une voie navigable afin d'acheminer bois d'œuvre, denrées et marchandises (blé, maïs, orge, avoine), minerais (charbon, fer, cuivre, etc.) et une part de rêve pour les faire passer depuis le cœur du continent⁷. Le réseau de canaux et d'écluses permettait également de contourner l'obstacle majeur que présentaient les nombreux rapides jalonnant le fleuve depuis Montréal. Il y avait ainsi, au Québec, le canal de Lachine et celui de Beauharnois; en Ontario, ceux de Cornwall, de Williamsburg (les canaux réunis de Farran's Point, Rapide Plat, Iroquois-Galop) et enfin, le canal de Welland pour éviter l'escarpement de Niagara. Incidemment, on termina la construction de ce tronçon du canal de Cornwall en 1843. Tous les canaux comportaient la profondeur réglementaire de quatorze pieds⁸. Mais, navigation et progrès obligeant, ils se sont rapidement révélés désuets. Il faudrait tout reprendre.

Ce sera l'ère des « grands travaux ». On agrandira la Voie maritime. Mais pas seulement. On y ajoutera un deuxième projet : le harnachement des rapides du Long-Sault pour édifier une centrale hydroélectrique, la Moses-Saunders, près de Cornwall. On modifiera les rives du fleuve et, bien sûr, la route ancienne la longeant. Cette route qui autrefois joignait les villages de Lancaster, Summerstown, Williamstown à Cornwall (Pointe Maligne) et, en amont, à Mille Roches, Moulinette, Wales et autres villages, sera sectionnée. À la hauteur de Cornwall, elle cessera d'être. Plus moyen d'aller plus avant, la route ayant disparu sous des milliers de pieds cubes d'eau. On ne pourrait plus, à partir de celle-ci, emprunter les routes secondaires ou chemins de traverses qui auraient mené vers les sept villages et hameaux qui, eux aussi, seraient submergés.

J'y reviendrai.

Nécessité oblige, on a construit une nouvelle portion à cette route Deux afin de remplacer celle qui, désormais inutile, se jetterait sous l'eau. Cette ancienne route passante, arrachée à sa vocation première — route « déroutante » —, serait remplacée par une nouvelle Deux. Tout cela antérieurement à l'autoroute transcanadienne 401.

Entre deux mondes

Malgré toutes ces modifications, on peut, aujourd'hui encore, emprunter une partie restante de la route Deux, tout simplement en évitant l'autoroute 401 qui l'a rendue désuète. Par cette voie de contournement, on se rapprochera d'un « entre deux mondes ». Par exemple, dans la petite municipalité de Cardinal, on verra des canaux vidés de leur eau. Ailleurs, on reconnaîtra les vestiges de ce qui a été mis hors d'état — des eaux qui avaient porté canalisés, vraquiers, *bateaux français*, *navires Durham*⁹ et embarcations de toutes sortes. Des canaux magnifiquement inutiles, et qui désormais privés de leur raison d'être, ne serviraient plus à rien. On a remblayé certains tronçons. Pour d'autres, on les a simplement abandonnés à une eau dormante.

* *
*

La nouvelle route 401 ne correspondrait plus aux vieilles cartes routières que l'on déplaçait avec tant de soin.

Elle ne longerait plus le fleuve, mais passerait à l'intérieur des terres.

Cependant, pour aller à Niagara, nous, nous l'empruntons encore, cette route Deux, tout comme si l'auto avait pu, à

l'instar d'un canot, fendre l'eau. On l'observait, cette eau, en même temps que les traînées laiteuses laissées par les avions dans le ciel.

Son passé français, solennellement silencieux.

III

INCONSEQUENTIAL

L'intemporel se modifie

Rien n'aurait pu m'indiquer à ce moment-là, lorsque j'étais petite, qu'une démarche à la fois échevelée et studieuse (quand même!) me ramènerait en ces lieux qui avaient façonné les années cinquante.

Je dois insister sur l'une des raisons profondes de mon attrait envers cet ancien Régime français. Cornwall, la ville où j'ai grandi, n'avait hélas pas tenu compte de son histoire et de la signature bien *française* non seulement du nom à l'origine des lieux (Pointe Maligne), mais de la belle toponymie en amont. Je tenais à aborder ce que l'on ne m'avait pas appris au cours de mes études et, comme dernier rempart, cette trame méconnue qui était pourtant la nôtre à laquelle l'eau donnait un sens et dont elle éclairait le cours. Que savais-je sur le fleuve? Bien peu, sinon l'impression déconcertante que les Français n'avaient été que de passage. Ils n'avaient rien laissé de tangible dans le Haut Saint-Laurent ontarien. Il ne restait aucune trace. Aucun patrimoine bâti.

Je me rappelle d'un mot ou plutôt d'une expression qui avait été lancée de manière inconsidérée. Elle m'était restée collée à la peau : *inconsequential*. *Their presence was inconsequential*. Sans suite. Pourtant, j'avais le sentiment contraire de ce qu'on en disait. Il fallait que je me rende jusqu'au bout de cette perception pour obéir à un devoir de vérité. Il me fallait raviver ces plumes anonymes, ces textes qui décrivent ce à quoi avait ressemblé le monde — notre monde —, avant

qu'on le rebaptise. Peut-être avant même que l'anglais ne supprime les toponymes français... et les toponymes français, les amérindiens. En fait, il y avait eu une véritable méprise sur les origines de ma ville natale et des sites en amont. Il me fallait donc trouver des preuves qui attesteraient, noir sur blanc, cette réalité. Bref, tous ces noms qu'on avait rayés des cartes modernes qui auraient pu établir l'ascendance même de la présence française. Il est vrai que les Français qui s'étaient pourtant profondément investis dans les lieux ne les avaient pas colonisés. On n'y avait pas fondé de villages ou établi de seigneuries. Mais, pour reprendre les propos — ou je dirai plutôt cette trouvaille — d'un historien, il s'agissait d'une colonisation sans peuplement¹⁰. Quand même ! Il me fallait rebâtir non pas à partir d'hypothèses, mais de textes et de documents fondateurs. Non seulement je cherchais l'essence même de cette présence française, mais je visais à en faire une synthèse pour la mettre à la disposition du plus grand nombre. À moi donc de reprendre cette longue et magnifique marche entre la Pointe Maligne et le lac Ontario. Une voie d'accès portait mon histoire... Une histoire d'eau.

La Grande Rivière du Canada.

La même que nous remontions à contre-courant, oui ! en direction de Niagara.

Histoire et territoire

En quelques années de « grands travaux » (décrits sous la rubrique « D'une autre Maligne »), un fleuve turbulent qui allait, tournait, éclatait, tressaillait, était devenu un lac tranquille — un plan d'eau d'une grande beauté, certes — mais autre que ce qu'il avait été.

Le fleuve en déshérence... un lac.

Les «grands travaux» ont effacé toute possibilité de retour. Plus de repères, plus de traces, plus moyen de refaire les parcours des premiers explorateurs. Les rives mêmes du fleuve ont été modifiées et les derniers vestiges de ce qui aurait pu nous rappeler cette abondante toponymie française ont été inondés.

* *
*

Mais... mais, je ne pouvais accepter que disparaisse complètement la toponymie qui avait ponctué la route vers Niagara. Trop d'écrits témoignaient de son originalité. L'âme s'y trouvait. Il s'est agi pour moi de retenir ce qui me tombait sous la main — les cartes, les textes, la correspondance et tous les indices (aspérités et imperfections comprises) — et de m'abandonner à cet élan. Je me saisisrais absolument et goulûment de tout ce que mon enthousiasme percevrait. Certaines images me reviendraient en boucle à la manière des remous encore perceptibles au ras de l'eau quand frissonne la force agitée du Long Sault alors qu'il alimente la centrale hydroélectrique.

Avant.

J'aimais l'œuvre en ruine. J'aimais les redites
avant qu'elles ne disparaissent des cartes modernes.

Mais quelle était donc cette toponymie?

Allons-y voir...

IV

PER NIAGARA

Toute nomination est un acte magique¹¹.

Nancy HUSTON, *L'espèce fabulatrice*

For there is all the poetry in the world in a name

(Henry-David Thoreau)

Mouillages, pointes, traverses, *chemins d'iceux*? Comment dire la toute-puissance d'un nom? Qu'y a-t-il de plus troublant que d'attribuer une identité à un être, à un lieu, à un passage ou à une chose en « nommant »?

J'aimai, plus que tout, ces toponymes qui parsemaient les textes anciens¹² :

Ance au Corbeau Pointe à Colas Isle au Batteau
Pointe au Mai Le Petit Marais Isle au Massacre
Pointe de l'Ivrogne Isle à la Traverse Pointe au Banc
Rapide Plat Rivière Cadjagué Isle aux deux Testes
Pointe au chêne

Isle au chat Le Chenal écarté Pointe au Borgne
Ance aux Perches Rigolet des Mille Roches
Pointe du Tonneau Bois-Clerc Rivière au Barille
La Présentation le Grand Campement

Les historiens francophones avaient-ils sciemment négligé le Haut Saint-Laurent? On aurait dit qu'en amont de Montréal, le fleuve cessait d'exister. Il n'avait pas galvanisé l'attention des poètes, des romanciers, des artistes, des documentaristes. Ni

même des géographes. Notre Haut Saint-Laurent ne participait d'aucun folklore. D'aucune durée.

Pourtant, *tout n'étoit qu'eau*

Rien ne se passe en ligne droite lorsqu'on suit le fil du fleuve. Son flux ramène, parfois de manière vivante et subversive, au mystère des origines et à autant de questions qui nous concernent depuis le début des temps : qui sont ceux qui sont venus? Où allaient-ils? Quel était leur rêve? Qui ont-ils rencontré? Comment s'est fait le premier échange? Le toponyme était-il davantage qu'une désignation?

Ance au Sable Le Moulinet rapide Pointe Mouillée

Rivière au Chiot Pointe au Baptême Isle à la Savate

L'ance aux Perches La Vieille Galette

Rapide du Tonneau Fort Lévis Isle aux Bluets

Rivière au Comte

Ance à la Construction Isle Péquétou de Gal (The Gut)

Pinière et Ravins Orakouintone Ance au Gobelest

Pointe aux Iroquois Isle aux Ours La Présentation

Courant Sainte-Marie Pointe à la Corne Petite anse

Pointe au Fer-à-Cheval Pointe Mont-Réal Isle Cauchois

Isle Piquet Isle à la Biche Isle aux Cochons

Ance des dunes Isle Magdeleine

Pointe au Diable¹³

Pointe Maligne

Grande Pointe Maligne

Petite Pointe Maligne
Pointe Maudie
Pointe à la Maudie
Pointe Molène¹⁴

À cette dernière énumération, il m'aurait fallu ajouter Point Malin, tel que relevé dans le *Canadian Gazetteer* (1846).

Que restait-il de ce monde immergé?

Tout n'étoit que silence

Je restai dans la perspective du moment. Renaissaient des fragments de vie... dans l'arène de la fièvre et le mouvement.

Trou du Moulin Petit chenal du Long-Sault
Isle à la cuisse Isle à la Forêt Isle aux Renards
Anse à la Construction Grande Batture
Pointe à Cardinal Rapide au chêne Pointe aux lièvres
Isle Pelée La Belle Chasse

Pointe Mouillée Isle aux Galots
Le Galop, La Galère, La Galotte, Les Galaux La Famine
Pointe au Pin Pointe au Baril Isle au Galop
Isle aux Herbes On l'appelle Pesche d'anguillets
Pointe aux Fouins Isle à la Barbûe Cabane aux noix
Pointe Saint-Marie Pointe à Coulonge

Isle au Long Sault Les Gallots, Les Gallous, La Galette¹⁵.

* *
*

Il m'a semblé que notre Amérique était quand même trop jeune pour être ainsi dépouillée de toute son antériorité et que d'ajouter à notre répertoire l'existence même de ces « noms » nous permettait de mieux saisir dans leur ensemble les lieux que nous foulions. Une nomenclature, jugée trop vite désuète, m'apparaissait pertinente bien qu'on ne la retrouverait plus jamais dans les atlas, non plus que dans les dictionnaires toponymiques. Elle s'était construite au fil du temps et peut-être que le seul fait que jadis elle ait existé nous apprendrait des choses.

Cachée ou tenue secrète, cette nomenclature courrait encore dans quelques imaginaires. Elle avait créé une nouvelle réalité.

Isle aux Mille Roches Grand Sault St. Régis Isle comtesse
Rapide plat Isle à la Chasse Presque Isle Majeure
Portage Rapide de la Pointe Maligne Isle au Diable
Isle à la Savatte Isle à la Biche Pointe aux Joncs
Les deux Galops Isle aux Cerfs Pointe Sainte-Marie
Petit détroit Pointe aux chaînes Petits Écors
Pointe du Détour Grands Écors... etc.

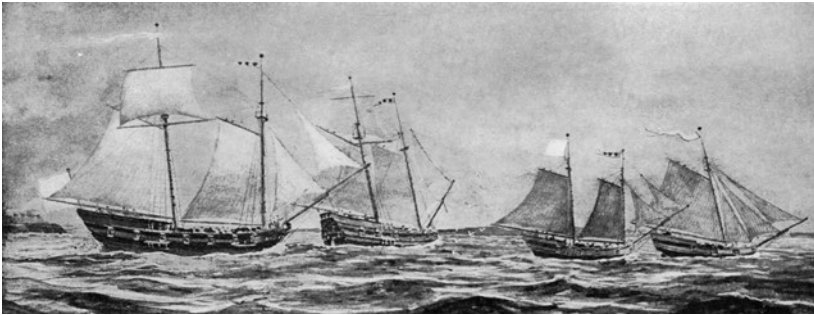
Je le dirai encore : y a-t-il quelque chose de plus troublant qu'un nom ?

V

D'UNE AUTRE MALIGNE...

*Et ma lettre, mon éveilleuse
je la retrouvai devant moi¹⁶.*

Actes de Thomas, l'apôtre



Exemple de la flotte française présentant de gauche à droite
La Marquise de Vaudreuil, La Hurault, La Louise, Le Victor.

Ces vaisseaux circulaient sur le lac Ontario.

Tableau produit à partir de croquis attribués à La Broquerie.

Les villages engloutis

Retraçons les grandes lignes. Il y eut d'abord la reddition de la Nouvelle-France, le traité de Paris (1763), la Révolution américaine (1776), à la suite de laquelle...

Les années 1950.

Mais comment raconter tout cela sans craindre de m'égarer, de me répéter. Ou, pire, de me contredire? Je me souviens d'une entrevue. Elle m'était d'importance dans le contexte. Nous sommes en l'an 2000 alors que venait de paraître, en 1999, mon dernier titre : *Mémoire des villages engloutis, La Voie Maritime du Saint-Laurent de Mille Roches aux Mille-Îles*. J'ai souvenir d'une attente comme d'un arrêt sur image. C'était à Toronto, dans les locaux du poste CJBS où Sylvianne m'attendait et où, moi, j'attendais Sylvianne. Elle me poserait des questions sur les villages engloutis par la construction de la Voie maritime. Comment dire les moments d'angoisse qui ont précédé l'entrée en ondes? J'avais peur, infiniment, de ne pas être en mesure de servir un sujet aussi vaste dans le peu de temps qui m'était alloué. Comment allais-je retracer d'aussi grandes lignes en quelques mots? Il m'aura fallu compter sur une force qu'à tort j'avais cru échappée.

Je me saisisais de ce que m'inspirait le fleuve refoulé derrière un barrage. Il y avait tant de détails à retenir... que je ne voulais pas oublier. J'avais en mémoire les rapides du Long Sault et leur beauté naturelle. Je me suis demandé si je serais en

mesure de ranimer, par la seule évocation que j'en ferais, leur fougue. Leurs extravagances. Je me souviendrais de ce qui avait été oblitéré d'un patrimoine français dénudé de sa substance. J'évoquerais aussi la route perdue pour les Amérindiens, autant sinon davantage que pour les premiers explorateurs — route effacée dont on ne pourrait plus refaire le parcours autrement que par l'imaginaire.

* *
*

Bien curieusement, c'est ici, à Toronto, que je me suis rappelé les oiseaux de passage de Venise ; la place Saint-Marc inondée ; un café Florian, désert. Tout se bousculait. Avant qu'une histoire d'eau ne reprenne son emprise.

Je dirais à Sylvianne comment on avait délogé de leur village six mille cinq cents personnes. Je décrirais la manière dont les terres arables avaient été inondées et pourquoi les anciens canaux ne serviraient plus à rien. Je prendrais acte aussi des hameaux, des maisons, des chemins de fer, des routes, des commerces, des églises, des écoles, des cimetières abandonnés. Je raconterais comment on avait terminé les fouilles d'un site archéologique, à coup de bulldozer, quelques heures seulement avant l'inondation. Je dirais aux auditeurs de Radio-Canada pourquoi on avait démantelé des ponts pour en construire d'autres au beau milieu d'un champ désert. Je raconterais les prouesses d'ingénierie, puisque l'eau s'était arrêtée précisément aux points où l'avaient prévu les experts. Je dirais aussi les bâtiments brûlés vifs, avant que l'on submerge les fondations restantes. Je raconterais comment on a déplacé des maisons (du moins celles aptes à un déménagement) et de quelle manière elles avaient pris la grand-route.

Je me cramponnais à une sensation violente et diffuse : je revoyais le désarroi de celui qui se trouvait forcé de quitter sa maison. Et, bien malgré moi, j'essayai de ne pas céder à la crainte — l'irrépressible, la pire d'entre toutes — d'être séparée pour toujours de ceux que j'aimais. Le temps est si court.

Pourquoi m'était-il si important de reprendre tout cela... une fois de plus... alors que rien ni personne n'échappe à l'impermanence ?

Avant que je ne quitte moi-même ma maison.

* *
*

J'attendais sagement l'entrée en studio alors qu'il se passa une chose inattendue même si, étonnamment, c'était la résultante d'une requête personnelle. J'avais oublié... Quelqu'un de Radio-Canada m'avait demandé si je n'aurais pas une musique à suggérer en guise de prélude. Je m'étais arrêtée sur la *Cathédrale engloutie*. Je ne saurais expliquer comment j'avais pu oublier que... mais voici que je percevais d'une tout autre manière les échos tamisés de la *Cathédrale* qui renaissait sous mes yeux. J'entrai en elle; une force entra en moi. On aurait dit que j'en étais l'interprète, ici même, à Toronto.

Ce matin-là, il pleuvait. La rue Front s'embrouillait d'un va-et-vient qui n'était pas sans rappeler le flux d'une vague triste. Matin de grisaille et de froid. Une poussée de vent. Venise inondée. La cathédrale d'Ys engloutie. Toronto sous la pluie. Debussy. Tout s'entrechoquait. Qu'est-ce que tout cela voulait dire ? Il me restait les îles; tant d'îles, et le souvenir de l'archipel de Venise hanté par de grands oiseaux. Il me restait également celui du Long Sault. Radio-Canada me ramenait à mon point

de départ et m'incitait à m'investir davantage. Il ne fallait pas qu'on oublie. L'ici m'échappait. Je restai dans l'amplitude d'une eau qui passait par la musique. Flottait aussi ce souvenir immense que je portais en moi depuis des années. Il m'aurait suffi de descendre quelques marches et... c'était la lagune. Et, si l'on avançait trop loin sur l'ancienne route Deux... le fleuve Saint-Laurent m'aurait entraînée sur des chemins prolongés sous l'eau. Je les revoyais, ces routes goudronnées, qui s'y jetaient sans trop savoir où elles iraient.

Comment dire la crainte d'avancer un peu trop loin ?

Combien de marches sous l'eau ? Combien de routes maritimes ?
Combien de grèves épurées ?

J'ai voulu me rappeler et oublier... tout à la fois.

* *
*

Je souhaitais arriver à une meilleure compréhension d'une histoire où tout était relié et qui continuait de m'écorder. Sans m'en rendre compte, j'avais aussi vers Niagara. Les cartes des explorateurs et des cartographes retraçaient les rives du lac Ontario. Je redevais la musicienne qui, même sans auditoire, participait au principe même de la musique, la plus petite chose ayant une incidence sur l'ensemble. La démarche intime, profitant à tous. J'étais captive non seulement du mouvement de l'histoire, mais de ce qui le dépassait : le seul vertige qu'ont peut-être partagé deux, cent... ou même mille personnes.

Tout cela me concernait d'autant plus qu'au moment des «grands travaux», j'ai vu les bulldozers déchirer la terre. J'ai vu le Long Sault asséché. J'ai connu l'inéluctable branle-bas suivi d'un calme assourdissant. De cela, il me fallait reprendre

et reconstruire à partir d'un vaste espace bleu et de pages d'eau que je n'arrivais pas encore à tourner. Leur sanglot se prolongeait.

* *
*

Je me suis demandé ce qu'auraient pensé les voyageurs des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles s'ils étaient revenus sur ces lieux vers la fin des années cinquante. Auraient-ils même pu s'imaginer un fleuve qui n'est plus fleuve. Un fleuve désincarné? Rempli de silence? Le même fleuve qui s'avérait si bruyant et si difficile à remonter. Combien y avaient peiné en vain. Y avaient perdu la vie. Avaient été les oubliés de la petite histoire même s'il arrivait, à l'occasion, de retrouver certains incidents de leur vie annotés entre parenthèses ou en bas de page d'un texte plus sérieux. J'en reviens à «... *vn malheureux soldat, [dont l'auteur n'évoque ni le nom ni le prénom] qui, après l'auoir bien monté, estant à terre sur la corde de son batteau pour doubler une pointe un peu difficile se noya* » (Chevalier de Baugy). Et combien d'autres croix, sur des tombes improvisées, avaient marqué le parcours?

Retour essentiel

Retournons dans le temps et reprenons dans leur ensemble ce que représentaient ces immenses travaux. Quelle en avait été la portée réelle? Bien sûr, il s'est agi de merveilles d'ingénierie et, à n'en pas douter, de l'une des grandes réalisations du XX^e siècle. Ces «grands travaux» mèneraient à l'agrandissement de la Voie maritime du Saint-Laurent afin d'assurer l'acheminement de matières premières et au harnachement des rapides du Long

Sault qui pourvoiraient en électricité aux besoins toujours croissants de la province de l'Ontario et de l'État de New York. Ces deux projets étaient si bien amalgamés dans l'esprit des gens qu'ils ont fini par en faire un seul. En fait, on avait donné à l'ensemble des « grands travaux » le vocable de *Seaway*, sans doute parce que tout le monde avait fini par les désigner ainsi. En contrepartie, ces travaux du *Seaway* se sont avérés lourds de conséquences pour la population environnante. Ils s'étaient tramés depuis des décennies et concernaient non seulement le Canada, mais aussi les États-Unis, deux provinces — l'Ontario et le Québec —, l'État de New York, ainsi qu'un territoire amérindien, Akwesasne. Chacun revendiquait à sa manière son lieu limitrophe.

Une véritable joute se livrait entre les parties concernées, ce qui fit naître un climat d'incertitude. On discutait abondamment de ce qui allait bouleverser l'état des lieux alors que, dans les faits, rien de bien concret n'aboutissait. Par exemple, si le Canada était prêt à se lancer dans les grands projets, les États-Unis ne l'étaient pas. Il subsistait des points contentieux tant au Congrès américain qu'au Parlement canadien. L'industrie ferroviaire jugeait la Voie maritime comme une concurrente déloyale, alors que les industries minières souhaitaient ardemment sa réalisation. Il fallait donc concilier des points de vue d'ordres administratif, social, économique et géopolitique — les mêmes enjeux qui s'étaient posés au début du xx^e siècle lorsqu'il s'agirait d'exploiter les chutes du Niagara. On songeait aux fortunes qui seraient acquises et à celles qui seraient perdues. Ajoutons à ces considérations l'esprit d'une époque encore sous l'emprise d'une inquiétude liée à la guerre froide. On craignait plus que tout le conflit nucléaire. Le cas échéant, on devait à tout prix s'assurer d'un transport fiable de vivres, de marchandises et de munitions vers l'Europe. Sur

ce fond-là, les États-Unis ne pouvaient laisser à un pays autre, aussi allié soit-il, l'apanage d'une Voie maritime. Il lui fallait sa part de contrôle. Sans compter que, à l'échelle de l'Amérique du Nord, le *Seaway* s'avérait essentiel en ce qui concernait le transport de marchandises (céréales, minerais de fer, vrac sec ou liquide, etc.) depuis l'intérieur du continent, la région des Grands Lacs, jusqu'à l'estuaire du Saint-Laurent et vers l'Atlantique.

* *
*

La suite s'est amorcée sur fond d'incertitude. Les travaux si longtemps reportés à plus tard se sont déroulés à un rythme effréné. En moins de cinq ans, soit de 1954 à 1958, on a détruit l'espace intime de milliers de gens. Des villages centenaires furent vidés : Moulinette et son *rapide qui faisait peur seulement à voir*, les Mille Roches aux mille dérives, Wales, Dickinson's Landing, Farrans' Point, Aultsville — villages coquets et autres hameaux fondés et affectionnés des Loyalistes qui vinrent s'y installer au cours des années 1780 — ainsi que le village d'Iroquois, dont le nom rappelle de manière prégnante la présence amérindienne. Les « grands travaux » (le *Seaway*) mèneraient à une expropriation massive.

Comme une partition

En un temps bien court, plus de quinze mille hommes ont envahi un coin de terre tout à fait tranquille. Ils sont venus de partout, même d'outre-mer, les ingénieurs, les experts et une main-d'œuvre générale ou spécialisée, détourner le cours du fleuve. Ce fut le branle-bas général. Toute cette main-d'œuvre

s'avérait essentielle, car il fallait construire des digues de retenue, aménager des routes d'accès temporaire, puis couler des tonnes de béton, remblayer là où c'était nécessaire en vue de la formation d'un lac artificiel d'une surface de plus de cent milles carrés, le lac Saint-Laurent. On devait en outre contourner des obstacles le plus souvent imprévus, s'affairer en toutes saisons et braver les températures extrêmes. Tout cela avant de submerger les fondations des villages environnants ainsi que plus de vingt-huit mille arpents de terres arables, de deux cent cinquante fermes, des milles de routes et de voies ferrées, etc. Surtout, loin d'être une mince affaire, on devait mettre le Long Sault à découvert, l'assécher et rendre accessible le passage périlleux. À la fin de ces « grands travaux », on aurait agrandi et approfondi la Voie maritime pour l'amener aux vingt-sept pieds de profondeur réglementaires et harnaché les rapides afin d'alimenter la centrale hydroélectrique Moses-Saunders.

Inévitablement, ce qu'on avait aimé, et auquel on s'était habitué, voire attaché — terres agricoles, maisons, écoles, églises, commerces, routes, chemins de fer, ponts et ponceaux, cimetières... et un site archéologique découvert en cours de travaux et qui remontait à plus de trois mille cinq cents ans... —, ne serait plus.

* *
*

Une chaîne de vie s'était brisée. Certains propriétaires, se voyant sur le point d'être expropriés, n'ont pas hésité à laisser leur maison à la délabre ou leurs terrains en jachère. Pourquoi auraient-ils cultivé des terres dans le seul but d'amuser plus tard les poissons? Et surtout, dans ce climat survolté, de quelle manière seraient-ils dédommagés? Comment réagir? Valait-il

mieux ne rien faire ou embellir sa propriété afin d'obtenir une meilleure compensation. Comment savoir? Où irait-on par la suite? La maison proposée en échange saurait-elle remplacer l'ancienne... celle connue depuis toujours? Que faire si on l'aimait encore? C'est alors que les autorités en sont arrivées à une solution. Les maisons que l'on jugeait assez solides pour survivre à un déplacement — en fait, cinq cent vingt-quatre d'entre elles — ont été transportées et replacées en des lieux déterminés, soit l'un ou l'autre des deux villages nouvellement créés pour les accueillir, Ingleside et Long Sault. Certains bâtiments, parmi les plus beaux et les plus signifiants, comme par exemple le magasin général, la taverne Cook, l'Hôtel Willard et la Maison Chrysler, se retrouveraient au centre d'interprétation de Upper Canada Village. Aujourd'hui encore, plusieurs visiteurs ignorent la provenance de certains de ces bâtiments. On ne sait pas que, de toutes les églises, la Christ Church de Moulinette est la seule survivante. Les autres ont connu un sort moins noble : elles ont été vidées... puis démolies ou encore, brûlées et nivelées au ras du sol. Leurs fondations ainsi que toutes les autres structures détruites, aujourd'hui encore, reposent dans le plasma d'un lac artificiel, le lac Saint-Laurent.

Une étape se révéla plus difficile à passer que prévu. Il y a des drames humains dont il est difficile de mesurer l'ampleur. Que faire des maisons inaptes au déménagement? Ou des bâtiments de plus trois étages? On les brûlerait. La province de l'Ontario et le Conseil national de recherches en profiteraient pour mener des tests de combustion. C'est de cette manière qu'on assista, presque quotidiennement, à un spectacle troublant. Dans le ciel s'élevaient des brasiers, le feu emportant avec brutalité ce qui restait d'une réalisation précieuse... dont le cœur battait encore.



Il y a ces autres considérations dont on voudrait taire l'émotion. Outre les brasiers qui allumaient le ciel à intervalles réguliers, la question toute sensible des cimetières. Ils étaient au nombre de dix-huit, dispersés sur l'ensemble du territoire. Même l'espace qui avait tenu de lieu et de lien après le décès d'un être cher serait compromis. Comment décrire le compte des années? Et que faire pour que tout ne soit pas irrémédiablement perdu? Le cimetière de Moulinette, par exemple, avait cent soixante-dix ans d'existence. Parmi les nombreuses pierres tombales, on en trouva une de la Moulinette United Church qui remontait à 1799. Lorsqu'on en fit le décompte final, cinq mille cinquante-neuf tombes et deux mille cinq cent soixante pierres tombales, y compris celles retrouvées à Moulinette, furent reconnues.

On exhuma plus de deux mille dépouilles (surtout dans le cas des décès plus récents), mais seulement à la demande des parents des défunts. On assista alors à un deuxième service funèbre en présence d'un prêtre ou d'un ministre du culte. On procéda à l'inhumation dans un cimetière nouvellement aménagé. Une fois de plus, on devait s'acquitter de questions juridiques et signer des documents. Pour ceux qui préféreraient ne pas déplacer les restes de leurs êtres chers, on leur proposa plutôt de transporter les pierres tombales dans ce cimetière neuf. Mais là encore, restait l'étrange question qui tenaille ceux qui visiteront plus tard le cimetière. Comment s'habituer à un lieu de sépulture vidé de la mort? Quant aux pierres tombales ou aux monuments trop anciens, trop fragiles, trop friables ou trop fendillés, on les enchâssa dans une muraille à Upper Canada Village : le monument commémoratif des pionniers.

Pour ce qui est du reste... les autres tombes, les oubliées, les abandonnées, elles seraient englouties. Avant l'inondation, on les a recouvertes de pierres fines afin de prévenir l'érosion par l'eau. Cependant, et malgré toute l'attention qu'on accorda à cette démarche plus que délicate, il est possible de retrouver parmi les joncs quelques pierres tombales délaissées... bien solitaires... nous disent ceux qui s'adonnent à la plongée sous-marine.

Traces, pistes et sillons — une impression vraie

D'autres détails encore suscitaient l'attention. Comment préserver les vies les plus fragiles, menacées de destruction? Qui, en l'occurrence, se préoccuperait de déplacer les poissons avant que d'assécher le lit du fleuve? Puisque la situation était inédite, sur quels moyens exceptionnels faudrait-il s'entendre? Dans ce cas particulier, c'est en camion-citerne qu'on a transporté les poissons vers un lac situé au nord de l'Ontario.

Et puis aussi, certains randonneurs qui se souciaient des petites bêtes dont on immergerait le territoire. Où s'en iraient-elles? Trouveraient-elles quelque part un refuge? Se transformeraient-elles en amphibiens? Qui dirait les êtres et les lieux cherchant consolation?

* *

*

Et, il y avait le Long Sault... source de crainte et d'exaltation...
... celui-là même que l'on avait remonté... ou sauté en canot d'écorce.

Le Long Sault qui avait une voix, une énergie, une spécificité.
Une charge émouvante.

Tenus en veilleuse

À des années de ces événements, et de manière plus ou moins consciente, je me suis laissé porter par un autre courant. Non seulement j'observais des routes inutiles se jeter sous l'eau sans trop savoir où elles allaient aboutir — perspective unique qu'offrait « l'après *Seaway* » —, mais s'y greffait la présence de textes accumulés : descriptions d'explorateurs, de missionnaires, de militaires et de tant d'autres. Par ces textes qu'ils nous laissaient en témoignage, il m'a semblé accueillir l'émotion ressentie lorsqu'ils remontaient ou sautaient les rapides. Ils me donnaient un accès tout autre à ces mêmes lieux que je foulais à mon tour.

L'eau se gonflait d'une histoire... voire d'une mémoire qui laisse derrière elle ses propres vertiges.

Un Long Sault... qui avait exalté ou terrifié.

Qu'avait signifié ce grand Sault ?

Reprenons. Il y en avait pour *quarante lieues* de cette eau qui me forçait à l'écoute.

Quarante lieues, depuis Montréal, de saults que l'on peinait à atteindre par portage...

Un passage...

qu'il [fallait] voir pour le concevoir. (Brisay de Denonville)

Une eau bouillonn[ante] comme celle de la mer dans une tempête. (Pierre Pouchot)

Têtus... ces rapides. Une chevauchée filante. Il fallait faire preuve de sang-froid et savoir manœuvrer avec habileté pour les franchir. *Quarante lieues*, nous redisaient sans cesse les

textes... d'un parcours périlleux, effectué en fragile canot d'écorce, alors que...

quand on est dans un de ces bastiments [un canot] on est toujours non pas à un doigt de la mort mais à l'épaisseur de cinq ou six feuilles de papier. (René de Bréhant de Galinée)

Sous le Régime français, ils étaient nombreux à s'être mesurés aux rapides. Nombreux à avoir fait preuve d'endurance, de persévérance et de témérité vraie. On s'y lançait le plus souvent de façon irréfléchie, parfois sans même avoir appris à nager. Il y avait hélas ceux qui, n'ayant pu échapper à la panique, se retrouvèrent dans l'incapacité d'agir au moment opportun. Bien sûr qu'on aurait tout fait pour porter secours ou pour sauver de la noyade celui qui avait besoin d'aide. Mais parfois, on se retrouvait impuissant.

La route restait une épreuve surtout pour les voyageurs inexpérimentés. Nombreux sont les témoignages liés aux portages : les bateaux qu'il fallait hâler, les canots à faire remonter à la cordelle — toujours ces embarcations à décharger, à recharger, à hâler encore. Transborder le matériel afin d'éviter les *bouillons*... car

... ce qui rend cette rivière incommode, ce sont les cheutes d'eau, & les rapides, qui continuënt presque l'espace de quarante lieuës; à sçavoir depuis Montreal, jusqu'à l'entrée de l'Ontario; n'y ayant que deux lacs, dont j'ay parlé [les lacs Saint-Louis et Saint-François], dont la navigation soit facile¹⁷. (*Relations des jésuites*, vol. 49, années 1663-65).

Témoignages

Il glissait dans l'imaginaire

ce grand Sault, passage effroyable [où] ces bouillons au milieu de la rivière sautent de 12 à 15 pieds de haut.

... les cheveux vous hérissent à la teste lorsqu'on est obligé de passer dans ces endroits. (Rémy de Courcelles)

Redoutable parcours où il était essentiel

... d'avoir le coup d'œil bon et la main sûre pour éviter d'un côté la cascade et de l'autre une grosse roche, contre laquelle un canot fut-il de bronze, se briserait comme un verre. (Le père Joseph-Pierre de Bonnécamps)

On devait se méfier encore et toujours

... de ce moulinet qui fai[sait] peur seulement à voir. (Xavier de Charlevoix)

À la source du péril

... il y avait [...] la frayeur qui saisit souvent les canoteurs à la vue des gros bouillons. (Rémy de Courcelle)

... et les plus de quarante lieux [qu'il fallait] voir pour le concevoir. (Brisay de Denonville)

[...] suivans toujours le cours de la rivière Saint-Laurens, nous ne trouvons que des brisans et des torrents impétueux, tout parsemez de rochers et d'escueils. (Simon Le Moine)

* *
*

Le fleuve grondait, mugissait, s'emportait à travers les chenaux et les îles.

Son eau...

... roul[ant] par différentes chutes et avec tant de précipitation qu'une flèche décochée d'une main raide et habile ne part[ait] pas avec plus de vitesse qu'en a l'eau dans l'impétuosité de ces torrents. (Lafitau)

Les vagues

... se brisant contre les rochers répandus causant un mugissement perpétuel et paraissant toutes chargées en écume. (Toujours Lafitau)

Charriant

... les courants épouvantables. (Chevalier de Baugy)

Et, les *fatigues à essayer* de gré ou de force

... à tous ces passages...

... Nous aurons été tous engloutis par ces montagnes d'eau. Imaginez-vous, Monsieur, que les courans vont presque aussi vite qu'un boulet de canon... on descend en zigzage pour suivre le fil de l'eau. (Baron de Lahontan)

* *
*

Un voyage fantasque... fait de risques et d'aventures vraies.

... sans l'avoir vu la fatigue de Ceux qui trainoient Les bateaux, estant la plus part du temps dans leau jusqu'aux aisselles et marchant sur des roches si tranchantes, que plusieurs en eurent les piez et les jambes tout en sang. (Le comte de Frontenac)

Et le travail... et l'obligation impérieuse d'envoyer cinquante hommes...

... pour couper les arbres sur le bord de la rivière et qui empêchoient que l'on y pust passer pour y traîner les canot et bateaux. (De la Barre)

Recrus de fatigue, d'autres encore, chargés d'une mission

... 30 hommes pour tirer chaque bateau. (Maurès de Malartic)

Et, le glissement, les complications... la nécessité pressante

... de touer par vingt hommes avec des cordes pour monter le Long-Sault. (Chaussegros de Léry)

* *

*

L'eau *prodigieuse* qui tourne et enfle et n'est jamais tout à fait celle que l'on croit...

Emmanuel Crespel :

Quoiqu'il [le fort Cataraköüy] ne soit éloigné de Montréal que de quatre-vingts lieuës, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les Vents nous devinssent favorables, car on y quitte les Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de Niagara.

Louis Hennepin subjugué par...

Les rapides [qui] y sont prodigieusement violens par l'abondance des eaux, & par le grand panchant de leur lit.

Bacqueville de la Potherie :

L'on passa plusieurs rapides avec assez de peine et l'on fut obligé de radouber plusieurs bateaux.

Les pères Joseph Chaumont et Claude Dablon :

La rapidité y est grande, & les bouillons fort élevés.

* *
*

Naufrages, pertes et saccages.
Ou joie qui exulte...

Entre Montréal et le lac Ontario — on l'a si souvent redit —, il y en avait pour quarante lieues de ces rapides redoutables, dont ce Long Sault situé à proximité de la Pointe Maligne. Ajoutons — pourquoi pas? — un autre niveau de complication... pour ne pas dire de confusion. Deux voies possibles menaient vers les Pays d'en Haut, soit celle du Saint-Laurent et l'autre, beaucoup mieux connue — la grand'route —, celle de la rivière des Outaouais. Samuel de Champlain l'a empruntée pour se rendre vers les Grands Lacs. Ce sera la même (l'Outaouais), où Dollard des Ormeaux combatta contre les Iroquois dans la fameuse bataille du Long Sault. Deux voies... deux routes, et, dans les deux cas, une seule indication toponymique : Long Sault. Deux Long Sault qui se sont vus harnachés pour donner lieu à des barrages hydroélectriques.

Avec le temps... voire les siècles qui s'écoulent, le Long Sault de la Pointe Maligne connaîtra des épellations et prononciations diverses dont¹⁸ :

	Long Sault	
		Longue Sault
Long Seault	Long seau	
The Soo		Longue Soo
	Lon Seau	

L'eau, dans la continuité...

Fixer son regard

Le Long Sault de la Pointe Maligne compte parmi les souvenirs les plus émouvants et, pour ceux qui l'ont vu à sec et scarifié, des plus troublants. C'est la dimension de l'irréversible qui nous allait droit au cœur.

Il fallut ce premier juillet 1958, jour de la mise en eau du barrage, pour que s'imprègne le constat de « jamais plus ». Nous contemplions un outre-monde : un fleuve mis à sec et, bien sûr, pour la dernière fois, le Long Sault à découvert. Il s'apparentait davantage à un lieu néolithique qu'à une longue chevauchée pleine de remous et d'éclats. Bref, nous perdions le mouvement d'une eau sans lieu fixe. Avant l'avènement du *Seaway*, personne n'en avait encore connu les secrets. Quels étaient-ils donc ? Des pierres, des pierres et encore des pierres, certaines en brèches, d'autres qui se présentaient comme en de véritables boucliers empilés pêle-mêle au milieu de celles d'une parfaite rondeur. On en observait qui étaient trouées ou découpées comme par une force venue les pulvériser. Certaines pierres montraient des dents... des griffes.

Ainsi, le Long Sault étalait au grand jour ses dangers, ceux-là même que n'avaient pu imaginer les navigateurs les plus intrépides, dont le capitaine du *Rapid's Prince* qui, voyant ses secrets dévoilés, s'était demandé rétrospectivement comment il avait osé les sauter¹⁹. Car effectivement, un bateau à vapeur pouvait franchir les rapides, mais encore fallait-il que le pilote connaisse parfaitement le chenal navigable !

Ces rives qui ne chantent plus
... et celles qui ont failli se taire

On a sacrifié le Long Sault à l'hydroélectricité. Bien sûr, on n'arrête pas le progrès, mais non plus n'empêche-t-on impunément une eau vive de couler. N'en déplaise au plus expert des experts, un barrage demeure une entrave dans la psyché même d'un lieu et, à la limite, dans celle des gens qui en habitent les rives. Ce qui ramène à Niagara. Vers le début du xx^e siècle, on convoitait son potentiel hydroélectrique, le jugeant de plus grande importance que la survie de sa beauté. D'où, parmi tant de témoignages, celui de Lord Kelvin qui souhaitait qu'entre les lacs Ontario et Érié, le saut de Niagara soit rayé de la carte. Lors d'une visite à Niagara, en 1897, il aurait dit qu'il souhaitait ardemment voir le phénomène technologique prendre le dessus sur toute autre considération, y compris le potentiel de beauté :

I look forward to the time when the whole water from Lake Erie will find its way to the lower level of Lake Ontario through machinery, doing more good for the world than even that great benefit which we now possess in contemplation of the splendid scene which we have before us in the waterfall of Niagara²⁰.

* *

*

Voilà...

Les frontières du fleuve seraient déplacées, les grèves redéfinies, les rapides asséchés puis inondés. Les contours d'une voie vénérée disparaîtraient avec le temps. Le Saint-Laurent coulerait d'une autre manière.

NIAGARA... LA VOIE QUI Y MÈNE

Car la force de l'eau ne s'arrêterait pas. Elle continuerait de porter le monde en mouvement.

Le cœur d'un grand saut battrait autrement, derrière et sous un barrage.

VI

DES VILLAGES ENGLOUTIS AUX MILLE-ÎLES

Suivez-moi encore un peu,
jusqu'au *Jardin du Grand Esprit*.

Escale — les Mille-Îles

Combien d'îles encore ?

Nous passames au milieu d'une espece d'Archipel, qu'on a nommé les Milles Ifles, & je crois bien qu'il y en a plus de cinq cent²¹. (Xavier de Charlevoix)

Selon l'acception reconnue, il y en aurait au moins mille, mais bien malin qui saurait en déterminer le nombre exact. Depuis toujours, on essaie de les dénombrer sans toutefois y arriver. Ici, tout est matière à interprétation car d'abord, il faut définir ce qu'est une île et ce qui la distingue d'un haut-fond. Tout dépendra de la manière et du moment du recensement. Si le décompte a lieu au printemps et que le niveau de l'eau est élevé, le nombre d'îles sera moindre. Inversement, s'il se fait à l'automne, le nombre s'accroîtra. Ce qui hier passait pour une île pouvait se retrouver, selon la saison nouvelle, dans la catégorie des hauts-fonds. Ceci étant, on a estimé le nombre de ces îles à plus ou moins mille huit cent trente²².

Certaines sont minuscules et d'autres, vastes, telle l'île Wolfe — au temps du Régime français, appelée la Grande Île —, adjacente à Kingston, qui s'étend sur vingt-huit kilomètres. Les Mille-Îles portent les traces de l'ère glaciaire et se présentent sous plusieurs formes et dans une diversité exceptionnelle : falaises calcaires ou striées de basalte ; rochers de granite ; pierre de quartz, de gabbro, ou de chaux ; masses de gneiss

ou granite rose; rocs fragmentés de veines laiteuses; dépôts schisteux; îlots rocailleux, etc.

Le n'ay rien veu de si beau, ny de si affreux. Ce ne sont qu'isles, que de gros rochers grands comme des villes. (Voyage du père Joseph Chaumont et du père Claude Dablon, 1655-1656)

D'autres sont verdoyantes et boisées — c'est selon — de pins, d'ormes, de chênes, d'érables, de noyers, de frênes, de mélèzes et de bouleaux jaunes ou gris. On retrouve encore ces essences d'arbres pour certaines en nombre beaucoup moins abondant qu'il ne l'était vers la fin du XIX^e siècle et début XX^e. Selon les saisons, les îles portent les effluves des foins d'odeur, d'herbes fraîches et de mousse ou encore de fleurs sauvages ou de grands pins. Îles aux rochers escarpés, aux pentes abruptes, aux crevasses de terre où l'eau vient se briser. Îles de toutes les nuances. Elles s'échelonnent depuis Fontaine Bécancour (l'actuelle ville de Brockville) jusqu'à Cataracoui (ville de Kingston). Les Mille-Îles porteraient aussi un autre nom : le Jardin du Grand Esprit.

La terre en devenir

Le Jardin du Grand Esprit est à l'origine d'un mythe amérindien dont il existe plusieurs versions. Disons qu'à la base, on a affaire à une lutte où se confrontent deux entités toutes-puissantes. Faut-il s'en étonner? Elles représentent les forces contraires du bien et du mal. Ces deux forces conjuguées, supranaturelles et à l'origine du monde, croiseront le fer dans un combat cosmique à finir²³ en se livrant une lutte titanesque dont l'enjeu n'est rien de moins que l'hégémonie sur cette région du Saint-Laurent. La légende allègue que leur arme pour ce faire consistait en des milliers de pierres... de très très

grosses pierres, de toutes les tailles et formations, dignes d'un combat des dieux. Elles seraient lancées à qui mieux mieux, par milliers. Comme la plupart des pierres n'atteignent pas leur cible, elles aboutiront dans le fleuve, ce qui donnera lieu à la topographie que l'on connaît. Les milliers d'îles formeront un grand jardin. Les forces du bien l'auront emporté sur celles du mal. L'harmonie revient. Et, par enchantement, au milieu des forêts profondes, surgit *Manitouana* ou le Jardin du Grand Esprit. Un immense jardin... aux fractures fluides.

Portées à leur comble

Les Mille-Îles indiquent un véritable point de rupture par rapport aux lieux en aval. Au temps des «grands travaux», elles n'ont pas subi de chirurgie majeure comme la région en aval, non pas que les Mille-Îles aient échappé à l'intervention humaine, mais dans l'ensemble, elles ont conservé leur état originel. Essentiellement, elles sont restées les mêmes, sauf une autre île rapprochée de celles-ci, notamment Chymney Island, jouxtant la ville de Ogdensburg, dans l'État de New York, sur laquelle fut jadis érigé le fort Lévis²⁴. Le versant nord de l'île s'est vu tranché et englouti au moment de l'agrandissement de la Voie maritime afin d'y accueillir un chenal maritime.

Aujourd'hui, les Mille-Îles s'inscrivent au patrimoine protégé de l'aire de Frontenac. Elles font également partie de la réserve mondiale de la biosphère de l'UNESCO. On apprécie leur infinie variété, leur dispersion, la flore et la faune qu'elles abritent. Il s'en dégage, à l'état brut, un véritable Rorschach qui modifie le moment présent et donne un sens à ceux qui se déplacent dans ce véritable labyrinthe mouvant. Du printemps à l'automne, on y fait d'exaltantes croisières.

Contre l'inépuisable

Mille îles, saisies d'aspérités, oscillent dans l'abondance de verts, de gris et de bleus. Comment dire? Les Mille-Îles ne sont jamais les mêmes quand elles renvoient à celui qui les observe. Il m'a toujours semblé qu'elles reprenaient les cycles des conteurs... des *il était une fois*... Îles verticales et profondes. Îles répétées. Îles des reclus. Îles des commencements. Elles sont à l'infini...

... depuis le souffle de Bockelein sur son *île des morts*

... les *îles errantes* de Pline

... celles d'un Prospero ou d'un Ulysse qui y retrouverait Calypso.

Les *Toutes îles* d'un Pierre Perrault.

Refuges des naufragés.

L'eau vive brisée

On n'avance pas sans appréhension dans cette voie dédalesque. Avant que de s'aventurer, il vaut mieux se munir d'une carte de navigation tellement il est facile de s'y perdre. Il suffit de penser à ce *Lost Channel*²⁵, chenal où, en août 1760, quatorze hommes de la flotte anglaise se sont perdus, corps et biens. Évidemment que, sur le coup, leur embarcation a fait l'objet de recherches intensives. Rien n'a été retrouvé, encore moins l'épave recherchée. Paraît-il que ce naufrage a été loin d'être le seul. D'autres s'en sont suivis. En fait, pour éviter de s'y égarer, des Canadiens français, à une certaine époque, ont planté tout au long du parcours des peupliers de Lombardie. Ces arbres à la croissance rapide auraient servi à baliser la route le long des rivages²⁶. Ils auraient également servi de repères et de bornes de distance entre les points d'arrêts sur ces îles, le temps d'y faire une pause tabac.

Une autre complication : bien que, dans la mesure du possible, les services météorologiques essaient de prévoir le temps qu'il fera, celui de la région des Mille-Îles reste imprévisible. Même par temps doux, la météo peut réserver des surprises. Une tempête peut se lever quand on s'y attend le moins et, par sa violence, surprendre le plus chevronné des navigateurs. Lorsqu'elle survient, vaut mieux se mettre à l'abri et ne pas jouer les intrépides comme certains l'ont appris à leurs dépens. Je me souviens entre autres, d'une excursion, il y a de cela une dizaine d'années où, après une quinzaine de minutes de croisière, le bateau a dû soudainement rentrer au port. Sans crier gare, venus d'on ne sait où, les nuages gris puis le tonnerre et les éclairs rompaient le ciel. Cette fois-là, heureusement, nous avons été épargnés des rafales et de la grêle souvent causés par des masses d'air qui se confrontent et qui peuvent facilement se faufiler sous les radars des services météorologiques les plus perfectionnés.

Liées à la terre... et à nos attaches

Qui vive? Qui va là? Indéniablement, les Mille-Îles avaient d'abord accueilli les Premières Nations qui venaient y chasser, pêcher, piéger et cueillir. La terre leur fournissait l'abondance de matières et denrées de première nécessité. Outre le gibier et le poisson, bien sûr, les herbes médicinales, les foins d'odeurs à partir desquels on fabriquait les paniers. On a retrouvé au fil des âges plusieurs objets-témoins de leurs activités, entre autres des outils de pierre et de grès et, sur les murs des falaises, quelques représentations rupestres. Par après sont venus les autres. Tous les autres, y compris les pirates, les hors-la-loi et les contrebandiers. On dit que les Mille-Îles les auraient abrités au temps de la prohibition aux États-Unis. Certains sont même devenus légendaires.

Refuge — en devenir inachevé

Avec le temps, et après la guerre de 1812, les frontières des Mille-Îles se sont précisées. Certaines se sont retrouvées du côté canadien, d'autres du côté américain. Je ne peux oublier les tours de bateaux qu'on faisait surtout du côté canadien, peut-être parce que le circuit était moins long, une heure et demie tout au plus. Il nous est arrivé, occasionnellement de nous offrir la croisière plus longue — celle d'une durée de trois heures — qui incluait les deux côtés de la frontière canado-américaine. La région américaine des Mille-Îles se démarquait par l'aspect fastueux de ses demeures secondaires. Les Mille-Îles, surtout de ce côté, avaient accueilli des richissimes familles (entrepreneurs, chefs d'entreprises, vedettes de cinéma et de télévision) qui s'étaient fait construire des maisons d'été luxueuses. Que dis-je? De véritables châteaux. Ces personnages éminents, on dirait aujourd'hui les *peoples* ou les *celebs*, y débarquaient l'été afin de profiter de l'air salubre du fleuve, des activités en plein air (la pêche surtout) et d'une intimité qui les éloignait des reporters ou de caméras indiscrettes²⁷. Du côté canadien, les chalets ou demeures secondaires restaient nettement plus modestes et entourés d'une nature davantage laissée à elle-même que soignée. Plus intrigants, peut-être, pour cette même raison.

La vie vers l'inconnu

La toponymie continuait d'exercer sur moi son emprise. La région des Mille-Îles n'y ferait pas exception. J'alignai ces noms de lieux. J'en égrainai les rythmes. Ils m'atteignaient d'une tendresse profonde :

DES VILLAGES ENGLOUTIS AUX MILLE-ÎLES

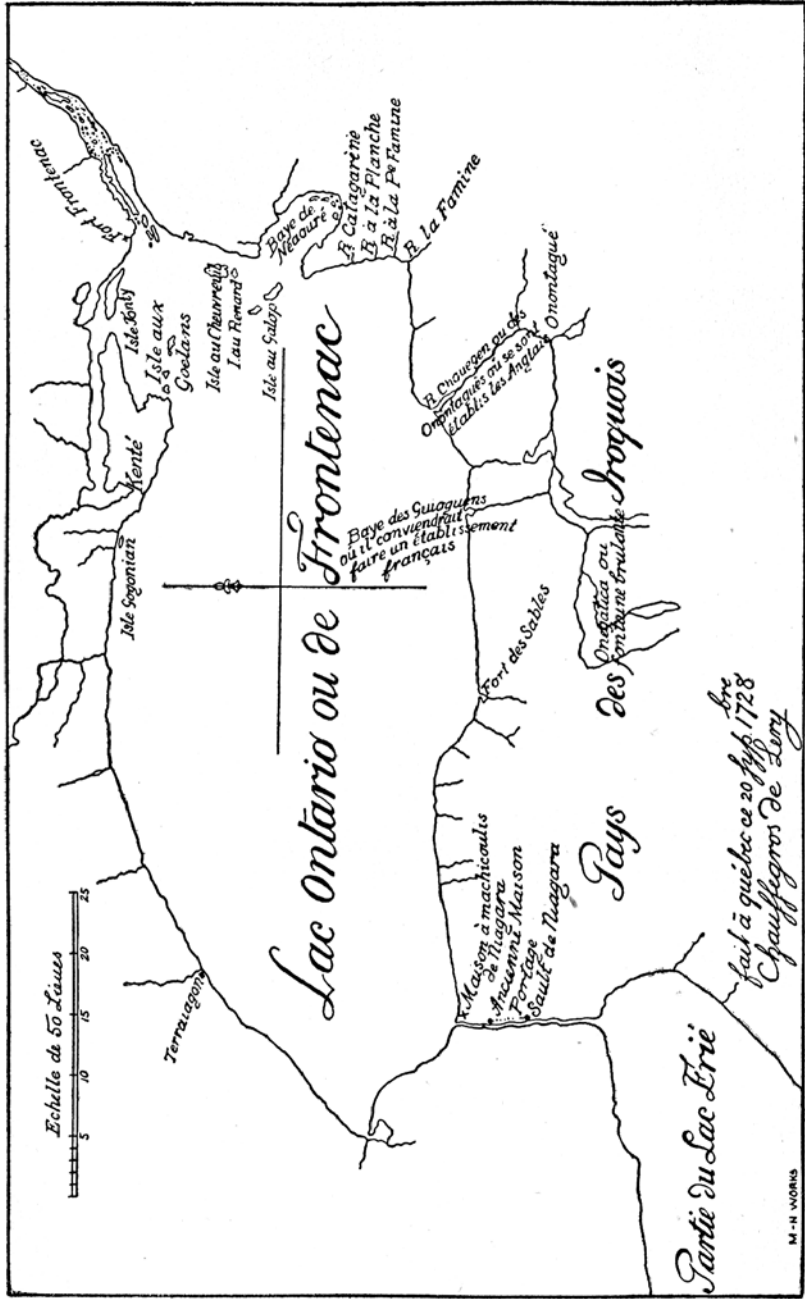
Isle aux citrons Grande Isle Isle Cauchois
Pointe à la mort Isle au Blé d'Inde Baie au Corbeau
Isle au Trippe Isle aux Chevreuils La Grosse Roche
 Fontaine Béquancourt Pointe à la Traverse
Isle Ninette Isle à la Sirène Isle Beau Rivage
 Anse des Dunes Pointe au Barry
 Isle la Vignette Isle sans souci

* *
*

Isle aux Goélans Isle à l'enfant perdu Pointe au Gravois
 Isle champagne Isle aux pins Isle Calumet
Isles Contesse Le Petit Rocher Isle aux Chèvres
 Isle aux Cèdres

Je reconnaissais également une cache d'images à consonance amérindienne :

Île Mundlunta (île demi-lune) Île Toniata Otondiata
Pointe Genatouragouin Ganaraske Isle Tonégnon
Baye de Niarouré Tonegaignon Rivière Cadjagué
 Île Ontoniate Ganatsckwyagon Ganeyousse
Île Kab-ka-wa-quo-na-by Quabquewa Kaweniunioun
 Kehengwatta Quitio Ganneious
Ganestiquiagon Tinawatawa Ganeyousse Cataraqui
 Ganaske Teiaiaigon



Lac Ontario ou de Frontenac. Carte de Chausssegros de Léry, 1728.

Ganacheskeagon Katarakoïi Inondequoit
Baie de Nia8eurée Rivière de Souegatsi

Îles de légendes.
Isle Bouchier

Il n'est pas possible de voir de plus belles Forêts. J'y ai remarqué sur-tout des Chênes d'une hauteur extraordinaire²⁸.
(Xavier de Charlevoix)

Quels autres noms ces îles avaient-elles portés? Et quelles sont celles auxquelles on n'avait pas donné de nom? Celles-là mêmes au confluent d'un grand fleuve et d'un non moins Grand Lac.

Des Mille-Îles au lac Ontario
Skandario

Le Lac est fort sain, sans écueils et très profond; j'ay jetté dans le milieu près de cent brasses de ligne sans pouvoir en trouver le fond; sa largeur peut être d'environ trente lieuës, et sa longueur de quatre-vingt-dix²⁹. (Emmanuel Crespel)

Après avoir traversé ce territoire d'eau et de forêts mouvantes, après s'être confronté à l'épreuve des *moult* portages, après les sinuosités des Mille-Îles — toujours redoutables —, les voyageurs atteignaient un lac immense, un *fort beau lac* : *Skandario*³⁰.

Même si le lac Ontario n'est pas le plus grand des Grands Lacs, il demeure tout aussi imprévisible que les autres. Et redoutable. Les navigateurs vous diront à quel point il peut brasser et à quel point il faut se méfier de ce qui en apparence peut sembler navigation facile. En journée belle, il peut s'emporter.

Fort beau lac? Oui, et aussi une véritable mer intérieure. On aurait tort de sous-estimer sa fureur, ses coups de vent, ses rafales qui arrivent à l'improviste, surgissant d'on ne sait où. Mer vilaine, oui, mais quand elle se calme, si douce à naviguer.

[...] on arriva à l'embouchure de l'Ontario, qui paroist de ce lieu comme une pleine mer sans aucunes limites³¹. (Remy de Courcelles)

Jadis, on pouvait y voir jusqu'au fond... un lac *poli comme du verre*, peut-on lire dans les comptes rendus... et jusqu'aux abords de la métropole qui naîtrait un jour : Toronto, *là où il y a des arbres dans l'eau*³² ou encore piège à poissons³³. Les Français avaient établi un comptoir auquel ils avaient attribué le nom de fort Rouillé.

... Qui darde l'eau

J'ai retenu le texte de René de Bréhant de Galinée, car c'est lui qui a inscrit une toute première fois, dans un récit de voyage, le courant de Niagara à l'embouchure du lac Ontario. J'ai bien dit le courant. Car René de Bréhant de Galinée n'a jamais vu la cataracte.

Il l'a entendue.

Je reviendrai sur cet auteur.

SECTION II

L'esprit des lieux

I

NIAGARA NIAGARA NIAGARA! BEAU VERTIGE

Je compris alors certaines sensations vagues que je ne m'expliquais pas avant. Le langage qu'ont quelquefois les choses en ce monde; les saisons de l'année et les heures du jour¹.

Giorgio de CHIRICO, *L'Art métaphysique*



Vue de la chute, le Fer-à-Cheval,
depuis l'aire d'observation derrière celle-ci.

Du lac Ontario à un Niagara revisité

J'ai souvenir de deux rencontres de famille, particulièrement de la dernière, celle de l'ultime année de la vie de mon père. Son état de santé était fragile. Nous le savions tous, mais évitions d'aborder le sujet. Lui-même d'ailleurs ne parlait pas ou si peu de sa maladie en laissant paraître le moins possible les revers. Il lui arrivait cependant d'éprouver une fatigue — vous savez, l'une de celles difficiles à décrire quand elle vous prend tout entier et que, quoi que vous y fassiez, vous n'arrivez pas à la chasser. Elle vous laisse le corps sans défense. Le force à s'arrêter.

Ce jour-là, mon père avait été ennuyé par un malaise qui s'était manifesté sournoisement, à la manière d'une fièvre venue d'on ne sait où. Je ne sais plus de quelle manière il s'était détaché du groupe ni comment il s'était fait plus discret. Mais moi, comme il m'arrivait assez souvent de le faire, je lui ai demandé si je ne pourrais pas l'accompagner. Nous nous sommes assis sur un banc public — allez donc savoir pourquoi, le seul qu'il y avait dans toute cette aire —, tandis que ma mère et les autres s'étaient dispersés. Était-ce pour faire l'excursion à bord du *Maid of the Mist*, observer le Whirlpool, revoir l'horloge florale ou explorer d'autres points d'intérêt? Je ne saurais trop le dire sinon que, par cet heureux hasard, je me suis retrouvée seule avec mon père à voir et, surtout, à entendre couler les chutes du Niagara. Heureusement, ce jour-là, son malaise n'avait pas duré.

* *
*

Je m'étais crue au bout du monde lorsque je partageai avec lui les quelques bonbons qu'on m'avait offerts. Mais... allez donc comprendre pourquoi, seul le premier m'accorda la douceur vraie, tous les autres — guimauves, jujubes, *honeymoons*, boules noires, caramels —, sans saveur. Étais-je au diapason de Niagara? Une bien maigre joie — le temps de quelques bonbons — s'était muée en quelque chose comme une vague triste, celle-là qui pousse les êtres que nous sommes à nous croire à l'abri de la réalité quand, au contraire, elle continue de défiler à la manière d'une bande passante. J'ai cru voir passer des ombres. Avais-je saisi l'esprit des lieux? Était-ce possible que le seul lieu ait eu le pouvoir de soulever les questions que j'aborderais plus tard? Ou peut-être pas.

Étrange tout de même... car à des années de distance je me suis rappelé à quel point les grandes personnes tentent souvent d'adoucir les inquiétudes d'un enfant ou d'amoindrir celles d'un vieillard par le même moyen, soit en leur offrant quelques douceurs, *parce que les bonbons...* on le sait, *c'est tellement bon*. On tente de faire ce que l'on peut contre les chagrins, les soucis, les serremments de cœur. C'est-à-dire, si peu. Si la première douceur apporte un certain apaisement, par après... ce n'est pas la peine. Il y a des inquiétudes et des chagrins que rien ni personne ne peut adoucir. On les abandonne parfois sur des bancs publics. Comme j'ai dû le faire pour ces quelques bonbons.

Vue sur le Niagara

Ce jour-là, j'ai observé avec mon père les chutes d'un Niagara qui m'avait envoûtée. C'était un Niagara sortilège. Un éblouissement. Une masse émeraude qui fondait en une palette de verts et de bleus (de verts surtout)... qui, par miracle, se régénérait d'elle-même. Et puis, en contrebas, il y avait cet arc-en-ciel d'une intensité à en déchirer l'été. Le reste de la vie aurait bien pu être laissé en suspens. Un Niagara sans mesure — haut-lieu qui n'avait rien de frivole — s'ouvrait.

Je ne saurais décrire l'onde de choc. Le poids lumineux. Encore moins, l'effet médusant. Il m'a semblé que le Niagara, plus précisément sa chute, le Fer-à-Cheval, absorbait tout le silence du monde. L'intensifiait. Car on aurait dit que personne ne parlait plus. Je ne saurais non plus exprimer la force vive de la cataracte qu'en même temps la fragilité de tous ceux-là rassemblés, dont mon père et moi, qui en recevions les éclats de bruine. Comment dire la charge... l'énergie... la puissance qu'habite une seule falaise d'eau? Le moment d'éternité qui en une seule trajectoire courait vertigineusement vers le bas pour se changer en écume. Un aller sans retour possible. Sisyphe absent. Des embruns... Que d'embruns! Et là, sous la surface, dans le maelström perpétuel, l'impression qu'un monde de forces à la fois créatrices et destructrices y vivrait toujours.

Niagara, c'était le bruit du temps.

Mémoire autre

... car à travers une goutte d'eau c'est le monde entier qui se donne... (Yannick Haenel, *La solitude Caravage*)

Le Niagara emportait tout. Je m'abandonnai à son horizon, en baissant un peu les paupières pour qu'il vive à travers moi

et me donne accès à ce que le temps n'effacerait pas. Parmi tous ces étrangers réunis, je m'étais pressentie fragile, oh! si fragile, mais si intégrée à ce qui me dépasserait toujours. J'étais devenue cette goutte d'eau, encombrée de rien d'inutile, qui laisserait peu de traces et qui participerait de l'enchantement du monde quand elle me donnerait accès à quelques arcanes secrets. Je me savais cette minuscule entité — goutte de vie — qui s'égarerait quelque part à la fin d'un parcours dont j'ignorais tout de la suite.

Je ne saurais dire pourquoi je m'étais à ce point identifiée à une goutte d'eau. C'est elle qui donnerait un sens à mon passage. Goutte d'eau entière, fervente et empressée qui prend et donne à la fois. Errante, qui se joint à l'ensemble pour se fondre dans une harmonie bien plus grande que je n'avais crue possible. Matière incarnée dans une énergie des origines qui mêlait le passé au présent. Voilà ce *molto appassionato* que ma jeune amie, Sylvana, partagerait si généreusement avec moi. Par ses propos, c'est elle qui, des années plus tard, ouvrirait le portail qui forcerait un détour en moi-même à la suite d'années d'intuitions et de silences accumulés. Par ses propos, je percevais la force fragile d'une seule goutte d'eau... clairvoyante... fugace... matière qui file sans savoir manifestement où elle va tout en sachant que c'est là qu'elle doit se rendre. Un monde à la fois autre et nôtre, dans lequel je me confondais. Goutte d'eau en communion et peut-être même liée à quelques esprits en juxtaposition avec elle. Ensemble — gouttes d'eau réunies —, nous formions une masse d'une émouvante et douloureuse beauté. Voilà ce que ma jeune amie avait remué. Elle me disait que, quoi qu'il advienne, le meilleur comme le pire, même dans un monde de brutalité, une goutte d'eau pouvait donner un sens à la vie qui passe en un temps si court. Goutte d'eau... rattachée à cette quête menée jusqu'à sa conclusion

quand elle se déchargerait dans un fleuve... puis dans une mer sans fin. Du moins, l'ai-je souhaité. Voilà ce qu'il resterait de moi. De nous.

* *
*

Niagara me ramenait à ces questions qui m'ont poursuivie jusqu'à ce jour. La toute première : y a-t-il un « après » ? Combien de temps serons-nous encore ensemble ? Et, devant l'abysse, l'affreuse prise de conscience que le temps se chargerait de nous arracher les uns aux autres. Dès lors, Niagara, en sa seule évocation compterait parmi les vocables que je porterais avec gravité.

C'était beaucoup !

Ce que j'ignorais alors... comment aurais-je pu savoir ? Ce serait pour moi la dernière fois qu'il me serait donné d'être seule — mais vraiment seule — avec mon père. Nous avions tous le sentiment que ses jours étaient comptés. Il fut hospitalisé peu de temps après. Il mourrait quelques mois plus tard.

Niagara devenait un magnifique présent.

Per Musica

Avec les années qui s'écoulèrent s'est soulevée en moi la crainte d'avoir magnifié la portée de ces moments passés seule avec mon père, devant les chutes du Niagara. Rétrospectivement, j'ai peur d'avoir embelli ce qu'il m'a été donné de vivre, même si brièvement. J'ai pris conscience à quel point la mémoire peut jouer des tours en refusant ses limites lorsqu'il lui est donné de voir autrement les choses. Ma crainte perdure toujours. Je

sais que je reprends ces événements de mémoire avec des yeux d'aujourd'hui. J'ai beaucoup retenu et, certes, beaucoup m'a échappé. De plus, à ce moment-là, je n'avais pas (peut-être même ne les ai-je jamais eus) ces mots pour raconter tout cela. J'ai pu aussi avoir confondu certains souvenirs. Cependant, quand voir et rêver se complètent, peut-être à la manière d'un Mallarmé, n'est-ce pas que tout devient possible? Je retrouvai aux chutes du Niagara une présence, voire un absolu, et la construction d'un récit à venir. Un cheminement qui témoignerait d'une réalité historique, certes, mais celle-ci arrimée à une autre, intérieure, faite d'inquiétudes comme de joies essentielles.

J'ai contracté une dette immense envers ce lieu qui tiendrait compte du passage depuis la Pointe Maligne jusqu'au fort Frontenac et de sa grande traverse; depuis le Niagara et son grand portage, peut-être pas celui du Styx, bien que, d'une certaine manière, il l'a bel et bien été. Je serais en route... et de passage dans la résonance d'une eau fuyante.

Aussi... Incidemment... curiosité de ma part. Je m'étais demandé en quelle tonalité coulaient les chutes du Niagara. Je crois me souvenir d'avoir lu quelque part — mais hélas ne me souviens plus de l'ouvrage — qu'un musicien, Dvorak? Ravel? ou était-ce Granados qui, ayant ressenti une émotion palpable à entendre couler le Niagara, du coup s'était exclamé : « en si bémol! » Vraiment? Il fallait donc l'écouter et se laisser emporter comme par un effet d'hypnose pour saisir la tonalité parfaite. Le souvenir de mon père me rapprochait de ces harmoniques qui maintenant s'accordaient au visuel en lui donnant un je ne sais quoi de plus profond encore. J'avais tant appris à ses côtés. Jusqu'à entendre couler le Niagara en si bémol.

* *
*

Il n'empêche! Niagara serait aussi de grande détresse. La maladie, c'était alors — en fait, comme elle peut l'être tout autant aujourd'hui — la catastrophe. Il faut rappeler qu'au moment de la maladie de mon père, l'assurance-santé universelle n'existait pas encore. Une intervention chirurgicale pouvait mener au désastre financier. Dans son cas, il y aurait donc une accumulation, non seulement d'un mal physique et psychique, mais également la menace matérielle qui aurait eu le pouvoir de bousculer l'ordre des choses. Il avait subi une intervention chirurgicale qui avait réussi, mais avait coûté beaucoup. Il paraît que nous avons « mangé une maison » (manière de dire qu'il avait fallu se départir d'une propriété afin de payer les nombreuses factures accumulées). Je sais que mon père se faisait beaucoup de soucis à cet égard. Il craignait de laisser sa « deuxième famille » dans un état précaire. Je sais qu'il s'inquiétait. J'étais au courant de tout. Bien sûr, il y a des choses que l'on ne dit pas aux enfants. Sauf que parfois il est difficile d'échapper à leur vigilance. Ils ont des antennes pour capter ce qu'on voudrait leur cacher, surtout quand ils sont impuissants devant les difficultés des adultes qui tentent en vain de les tenir à distance. Ils saisissent tout et plus encore. On les croit ailleurs ou endormis alors qu'ils écoutent. Ils s'inquiètent.

Taillé dans l'infini

Il m'était impérieux de me réapproprier les chutes du Niagara tout en insistant sur l'importance stratégique des forts édifiés par les Français — entrepôts, comptoirs et missions qui, depuis Montréal, jalonnaient la route des Pays d'en Haut : la

Présentation (Ogdensburg), la Galette (Prescott), la mission de Kenté (Quinte), Cataracoui (Kingston), et le fort Rouillé (Toronto), jusqu'en ces lieux que j'avais depuis tant d'années fréquentés et qui avaient été marqués de traces lointaines de ce passé français et métissé. Il avait laissé une empreinte de toute importance — la mythologie d'un Far West qu'entretenait la France à l'égard d'un Nouveau-Monde et de ses lointains Pays d'en Haut.

Il me restait à revenir sur ces pas.

* *
*

Le souvenir que j'avais conservé de mon père me donnerait le courage d'accomplir seule ce qu'il ne verrait pas par la suite. De l'avoir connu marquerait mon chemin. J'avancerais. Je demeurerais attachée à ce qui est essentiellement sauvage, solitaire et délibéré.

Niagara serait le « recommencement » préparé depuis la pré-adolescence alors qu'on n'est plus tout à fait un enfant, mais que non plus on ne rêve encore d'être une grande personne.

Je retracerais, par fragments diffus, la quête passée — historique, poétique, personnelle et identitaire —, tout en sachant que le premier pas avait peut-être été celui-ci.

Il reste des choses qu'on accomplit sur le tard.

Tracé à rebours

J'ignorais que le fait de me retrouver un jour devant une mappemonde, devant des cartes et des milliers de pages de

textes, dont celles de René de Bréhant de Galinée, viendrait remuer non seulement le souvenir de mon père, mais qu'il me propulserait vers un engagement — un tracé à rebours —, qui comprendrait le Niagara. Je reviens sans cesse à ce texte de René de Bréhant de Galinée, un sulpicien qui avait fait partie de l'expédition de Cavelier de La Salle dans les Pays d'en Haut, en 1669. C'est lui, de Galinée, qui, le tout premier, avait produit une description du fleuve Saint-Laurent des Pays d'en Haut. J'aimais son patronyme : Bréhant de Galinée. J'aimais son récit de voyage qui se transformait en récit d'aventures, ses descriptions, ses observations, sa discrétion, son appréhension à relater certains phénomènes comme, par exemple, la « chasse Arthus », qu'il avait bel et bien reconnue et qu'il consigna, mais sans plus. J'aimais qu'il en eût été « confondu ». Cet auteur représentait à mes yeux la réelle dimension de l'inachevé, sans doute parce que lui-même n'avait jamais vu les chutes du Niagara. Il avait entendu leur mugissement, mais n'avait pas observé la cataracte. La brigade dont il faisait partie était attendue ailleurs. On n'a donc pas pris le temps de faire le détour et d'escalader l'escarpement qui l'aurait mené jusqu'à on ne sait où.

Il aurait suffi de si peu pour que les choses évoluent autrement. Imaginons que René de Bréhant de Galinée eut été le premier homme blanc à observer la cataracte. Qu'aurait-il laissé ? Quelle eût été notre première perception « écrite » de ce Niagara ? Si Bréhant de Galinée en avait eu l'occasion, qu'aurait-il raconté ? Je me suis toujours demandé comment un geste, un rendez-vous reporté ou avorté, un acte manqué ou un passage que l'on effectue à contre-courant pouvaient influencer le cours d'une vie au point de la faire basculer ou d'empêcher l'éclosion de ce qui aurait pu être. Surgit une question qui reste sans réponse : comment une situation peut-elle ramener à une autre, parfois

même en sens contraire ou de manière antinomique? René de Bréhant de Galinée laissa une quarantaine de pages *d'une précieuse narration* ainsi qu'une carte inachevée sur laquelle il prit soin d'ajouter qu'il avait indiqué seulement ce qu'il avait vu. Seulement, et rien d'autre. Il rappelait que, paradoxalement, ce que l'on ne peut réaliser par soi-même demeure souvent le tremplin qui fait avancer la suite. Encore faut-il faire ce que l'on doit, bien sûr, et impeccablement, pour ensuite confier à d'autres le prolongement. Et si elle se retrouvait là, notre véritable nature?... La vertigineuse? La plus que secrète? Celle-là même qui nous laisse dans l'incomplétude.

Niagara, son eau violente, précipitée au-dessus d'un gouffre, coulerait vers le lac Ontario, le Jardin du Grand Esprit, le Long Sault et ses villages engloutis; le Haut Saint-Laurent de la Pointe Maligne jusqu'au barrage de Beauharnois... Et puis, jusqu'à Montréal, la ville où j'aurais souhaité vivre. Et encore plus vers l'aval, au-delà du lac Saint-Pierre, là où se jette la rivière Nicolet de mon amie Rose-Aimée... jusqu'aux Trois-Rivières et son festival de poésie. Elle filerait ensuite vers Québec... et pourquoi pas, jusqu'à la Côte-Nord, la Gaspésie, l'île d'Ellesmere.

... sur une même page

J'ai cru, à tort, que l'effet Niagara était exclusivement lié au souvenir de mon père. Il a commencé ainsi, mais c'est par ma mère que l'écriture de Niagara s'est frayée plus sûrement le chemin. Je l'aurai compris plus tard quand elle me dit un jour que moi qui avais lu tant de livres, il me serait peut-être donné à mon tour (oui, quand même ce peut-être... car là-dessus il faut rester humble), peut-être que je serais en mesure de contribuer

à la cause. Et quelle cause! Peut-être que je laisserais sur papier quelques traces, pourquoi pas? de notre parcours collectif. Elle me parlait de son père et de ses ancêtres qui comptaient parmi les fondateurs du village d'Embrun. Ils avaient sillonné les abords de la rivière Castor bien avant l'avènement des routes. Ils avaient porté sur leurs épaules des sacs de farine et autres provisions. Elle évoquait aussi le Long Sault et le Rapid's Prince qu'elle aimait observer depuis la rive du fleuve quand il sautait les rapides. Je dis bien la rive, et seulement, parce que telles plusieurs mères de l'époque, ma mère craignait l'eau. Elle avait la hantise que le fleuve lui prenne un jour l'un de ses enfants. Pour elle, le fleuve était source d'appréhension, et ce n'est pas sans un serrement au cœur qu'elle l'observait. Elle me rappelait également l'engagement de mon père vis-à-vis la cause française en Ontario. J'ai su, nombre d'années plus tard, qu'il avait joué un rôle clé dans la fondation de la quatrième commanderie de l'Ordre de Jacques-Cartier, à Cornwall (la Pointe Maligne).

* *

*

Enfin, je me souviens d'un échange très particulier, survenu au cours de la dernière année de la vie de ma mère. Car des années plus tard, c'est elle qui s'est retrouvée affectée par la maladie. Ce jour-là, il se passa quelque chose d'inattendu. Ma mère me dit que les forces lui manquaient. Elle était triste de ne pouvoir assister au « dépouillement » de mon premier livre. Évidemment que ma mère avait voulu dire « lancement », mais c'est l'autre mot, sans doute plus juste, qui lui vint spontanément à l'esprit : « dépouillement ». Sur le coup, un trouble m'avait saisie dont je n'étais pas en mesure d'évaluer la portée.

Quoique! Bien sûr, je l'avais reconnue d'instinct... cette affreuse et déchirante réalité. La seule mention qu'évoquait ma mère de ne pouvoir assister à ce lancement d'un premier livre... c'est que. Ce jour-là, je suis rentrée un peu plus vite que d'habitude à la maison, le cœur lourd, pour me retrouver en état d'immobilité. Comment dire? J'ai aussi cherché à comprendre ce que ma mère m'avait souvent répété : « Celui qui a la musique n'est jamais seul. » Était-ce sa manière, bien personnelle, de se rassurer quant à ma propension à rechercher la solitude? De m'indiquer que, tout comme la musique, l'écriture était aussi une ascèse, un « dépouillement »... un accompagnement. Au fil des années, elle m'avait raconté tant de choses. C'est grâce à elle que j'avais appris à mieux écouter et même à valoriser ce qui pouvait parfois passer pour banal et — du moins je l'espérais plus que tout — à reconnaître ce qui appartenait au champ de l'exception. Ce qui était valable ne venait pas sans effort.

Depuis ce jour, l'enjeu devenait de taille. J'écrirais aussi avec des morts que ma mère irait bientôt rejoindre, l'âme inscrite dans cette continuité. Que resterait-il d'elle? De cette *femme au bouquet*? De nous tous? De notre identité française dont elle et mon père se préoccupaient autant et pour laquelle il fallait encore se battre pour qu'elle soit reconnue! Je ne saurais dire ni pourquoi ni comment mais, rétrospectivement, ce moment d'infinie tristesse se transforma en lumière. J'accueillerais le Niagara comme étant aussi, et tout à fait, lié à la trajectoire... de ma mère. Il deviendrait le passage vers le passage, et dans le plus bel abandon qu'il me soit donné, ce que j'offrirais à mon tour en partage. L'aventure avait pris son envol à la Villa Marguerite, centre de longue durée à Ottawa, où elle s'est éteinte, quelques semaines seulement après ce dépouillement.

... au vent le passage

L'eau, traversée de larmes, s'installerait dans la véhémence et les tremblements qui n'étaient pas sans rappeler ceux de cette sublime parkinsonienne que fut ma mère. S'ajouterait donc cette perspective — maternelle, cette fois — d'un Niagara que je reprendrais des années plus tard, avec émotion. L'eau n'avait qu'un seul but : se lancer inexorablement vers où elle le devait. Dans un supplément d'exaltation et de défoulement, elle passerait par toutes les paniques : d'abord par le Trou du Diable (*Devil's Hole*) ; il s'agit d'une caverne située le long de la gorge de la rivière Niagara où le vent siffle avec une telle force qu'on la croirait venue du souffle de démons. Par la suite, l'eau irait à l'embouchure du lac Ontario, la rive sud du fort Niagara en contrebas, vers l'indication de jadis, Point Montréal, le mystère labyrinthique des Mille-Îles, l'énigme des villages engloutis et d'une Voie maritime nouvellement reconstruite. Elle continuerait, comme je l'écrivais précédemment, à Montréal, aux Trois-Rivières, entreverrait la splendeur de Québec, de Charlevoix, de Tadoussac... et là où se trouvent les voitures d'eau, mémoire vivante d'un Pierre Perrault à qui je devais aussi d'avoir trouvé la confiance en mes moyens. Ses encouragements avaient valu pour moi de l'or à l'état pur.

Depuis le mystère de l'amont jusqu'à la clarté de l'estuaire... je témoignerais à mon tour de ce joyau de fleuve.

On n'écrit pas seul!

* *
*

NIAGARA... LA VOIE QUI Y MÈNE

Onguiaachra	Nee-awg-aea	Saut de Au
Oneageragh	Onguaarha	Onyagro
Oghniogarah	Ne-a-gaw	Ohnyagara
Joannikare	Onnyagaro	Nyahgeah
Onyagaro	Ochjajare	

II

JETÉ DANS L'OMBRE

*... mes pensées se confondent, mes idées
se brouillent; je reste immobile².*

Αποκαλυψη de ΣΗΟΚΟΥΗΚΟΥ,
chef des Iroquois



Vue de la crête de la chute, le Fer-à-Cheval.
Niagara Falls Heritage Foundation – W. Bain.

Rosa, rosa, rosam...

Les heures que j'avais consacrées à mes projets — mes cahiers de notes auxquels s'ajoutaient, outre les livres et les cartes, d'autres sources : brochures, dépliants touristiques, fascicules, papiers de toutes sortes, coupures de presse — m'entraînaient dans une autre réalité. Plus abruptement, me propulsaient d'une époque à l'autre. Ma perception se modifiait selon les faits et descriptions qui me servaient de support.

Mon imaginaire s'agitait. Bien sûr, il y avait les textes que nous avaient laissés les Français et, sur le Niagara, leurs précieux témoignages, en l'occurrence :

J'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste et bien circonstanciée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite (Louis Hennepin).

Un des plus rares et plus curieux phénomènes de la nature (comte Maurès de Malartic).

Ce n'est point la hauteur, mais la largeur d'une cascade qui la rend considérable. Or celle de Niagara ayant neuf cents pieds de large l'emporte évidemment sur toutes les autres (Pierre Pouchot).

Elles [chutes d'eau] jettent des vapeurs lesquelles on voit de seize lieues (Henri de Tonty).

Il est impossible de rendre l'effet que cette cataracte nous a fait éprouver (LaRochefoucauld Liancourt).

Je n'avais jamais vu d'arc-en-ciel nocturne (Alexis de Toqueville).

Niagara « moderne » et à rebours

Ma démarche me ramenait à d'inévitables relectures. Depuis le traité de Paris (1763), l'ère où la plupart des Français avaient pour ainsi dire quitté les lieux — ou qu'ils s'étaient faits nettement plus discrets — qu'en avait-il été? Qu'était devenu le Niagara? Je veux dire ce Niagara d'avant cette longue chaussée surplombant les chutes; d'avant les garde-fous, les barricades, les clôtures, les dispositifs de sécurité; d'avant les routes, les ponts et les chemins de fer? D'avant les gratte-ciel que l'on pouvait voir au loin sur la rive américaine? Il me faudrait un certain temps pour trouver les réponses. Je me suis ainsi demandé qui avaient été ces « autres premiers » à avoir vu les chutes du Niagara et en quelles circonstances ils l'avaient fait. Qu'en avaient-ils pensé? Comment l'avaient-ils décrit à leurs contemporains qui, eux, ne verraient jamais la cataracte? Dans quelle démarche s'étaient-ils, à leur tour, engagés?

Sans l'avoir le moindrement prévu, j'étais ramenée à l'ère où il n'y avait pas encore de Skylon, de Marineland, de manèges ou de musée Guinness. Je me retrouvais, cette fois, devant une documentation tout en anglais. Je les rejoignais, ces « autres » premiers visiteurs, à travers le matériel qu'on leur avait proposé. A surgi une émotion étrange alors que je me suis vue soumise, peut-être à l'instar de tous ceux qui étaient passés avant moi, à une question beaucoup plus importante qu'il n'y paraissait : que révéleraient les chutes du Niagara? Seraient-elles réponse à des attentes profondes? Troubleraient-elles le visiteur qui les

contemplant ? Pourraient-elles l'engager autrement ? Serait-ce le coup de foudre ? L'état de choc ? Ou le visiteur serait-il plutôt saisi d'effroi ? L'observation des chutes donnerait-elle un autre sens à sa vie même ou à la perception qu'il avait pu se faire de la beauté en ce qu'elle a de terrifiant ? La verticalité des chutes entraînerait-elle ce réflexe qu'ont connu certains voyageurs : s'en protéger ou vouloir s'y jeter. Bref, serait-on le même après avoir vu les chutes du Niagara ou, au contraire, que de les avoir vues deviendrait-il source d'ambiguïté ? Tout était possible.

Les visiteurs étaient conscients — on leur avait tellement dit — qu'ils étaient parmi les premiers à explorer une partie du monde nouvellement révélée. Rien encore n'avait été structuré. Ici, nulle protection. Pas la moindre barricade entre celui qui observe et l'abysse. Rien. Rien qui ne puisse le retenir d'une matière en furie. Est-ce en ce sens qu'on avait pour ainsi dire promis que sa vie ne serait plus la même ? Qu'il en serait bouleversé pour toujours ?

À quoi au juste devaient-ils s'attendre, ceux-là qui, vers le milieu du XIX^e siècle, après avoir emprunté un sentier escarpé, à peine balisé et à peine praticable, entouré d'une forêt menaçante, s'étaient retrouvés au bord d'un gouffre sans mesure ? Participeraient-ils à une euphorie générale ? Qui donc aurait pu prévoir la portée du premier instant ou de l'impression initiale — qu'elle soit visuelle, auditive, olfactive ou autre — peu importe ce que les guides touristiques pouvaient en avoir prétendu ? J'avais le sentiment de côtoyer ces visiteurs et de me retrouver à mon tour aussi désemparée que certains d'entre eux, à l'ère de la démesure.

Quelle serait la suite ?

De certitudes et de déroutes

Pour répondre à la préoccupation du moment, on fait appel aux écrits des grands auteurs. À eux, on confie la tâche d'aider le visiteur à mener aussi loin que possible sa quête de sens. Par exemple, on propose dans les guides touristiques, à quelques variantes près, les mots extraits de la correspondance de Charles Dickens³. Niagara avait été pour ce dernier une révélation. Il soutenait que, tant que son cœur battrait, l'expérience d'avoir vu les chutes du Niagara resterait, en lui, à jamais gravée.

Niagara was at once stamped upon my heart, an Image of beauty; to remain there, changeless and indelible, until its pulses cease to beat, forever⁴.

Le Niagara l'avait mis en symbiose avec l'essence même de la beauté. Les paroles de Charles Dickens seraient évoquées jusqu'à plus soif dans presque toute la documentation destinée aux touristes de l'époque (c'est-à-dire vers les années 1840 jusqu'au tournant du siècle). Ses mots faisaient valoir la portée exceptionnelle d'un Niagara aux dimensions quasi mystiques.

Faut-il donc s'étonner de retrouver le voyageur « ordinaire » non seulement à court d'expressions pour décrire les sensations qu'il recevait, mais pire, celles qu'il recherchait et auxquelles il n'avait peut-être pas immédiatement accès. Comment faire quand on n'est plus sûr de rien. Quand on n'a pas atteint le niveau d'intensité que tant d'autres, semble-t-il, étaient en mesure d'atteindre ? Que faire quand s'échappait la fièvre qui aurait été en mesure de tout éclairer... mais qui ne l'avait pas fait. Comment intégrer un Niagara à des forces cosmiques qui dépassaient le visiteur ? Fallait-il s'étonner qu'il se soit retrouvé sans recours ? Ou projeté dans un état d'inquiétude, sinon d'angoisse ?

On a compté parmi les visiteurs certains qui ne voudront pas voir le Niagara par crainte d'être déçus⁵.

Poursuivons.

Tourné vers la vie brève

Ils avaient été si nombreux, tous les autres également, à n'avoir pu trouver l'expression juste pour rendre compte de l'effet Niagara. Quelques exemples : Peter Kalm, le naturaliste suédois, décrira un Niagara dont la seule vue aurait de quoi faire dresser les cheveux sur la tête⁶. Il avait lancé la phrase suivante : *Vous ne pouvez l'observer sans en être terrifié — You cannot see it without being quite terrified*⁷. Son témoignage sera diffusé à travers l'Europe et transmis en plusieurs langues. Il évoquera en outre, tout comme le poète et musicien Thomas Moore⁸, un lieu chargé de forces spirituelles. Quant à John Ruskin⁹, autre artiste visuel, il dira qu'il est peine perdue d'essayer de peindre la cataracte, l'entreprise équivalant à peindre une âme — chose impossible. George Heriot¹⁰, lui aussi artiste visuel, n'a pas su, non plus, trouver la formule — ni les coups de fusain, ni les mots, ni le dessin —, tout effort demeurant inutile quand il s'agit de représenter adéquatement la pleine dimension du site. Il disait que seule une figuration de l'esprit pouvait y parvenir¹¹. Là encore, qui l'aurait osé ? Enfin, James Audubon¹², peintre naturaliste qui a consacré sa vie à dessiner la faune (les oiseaux, en l'occurrence), décida tout simplement de ne pas se risquer à représenter le Niagara¹³.

Au final, le sujet enflamme ou désole. Difficile de l'aborder en évitant toute idée préconçue ; de se laisser prendre, simplement, une étape à la fois et, si nécessaire, en oubliant la contrepartie de tous ceux qui, à l'instar de Marcel Proust, s'étaient accordés

sur ce point : tout comme Venise, on ne voit le Niagara qu'une fois, la première¹⁴.

D'autres auteurs, parmi les plus célèbres, Lydia Sigourney¹⁵, Harriet Beecher Stowe et Nathaniel Hawthorne¹⁶ évoquent également, de manière personnelle, l'effet Niagara. Mais c'est Nathaniel Hawthorne qui en arrivera enfin à la conclusion que si le Niagara représente une merveille du monde, encore s'agirait-il pour certains de mettre le temps voulu afin de la saisir à sa juste valeur¹⁷. Niagara engage, souvent contre toute espérance, celui qui n'attend rien de lui, mais se met en état d'accueil, prêt à recevoir ce qu'il est en mesure de proposer¹⁸.

Même Abraham Lincoln s'interrogera sur la dimension temporelle de cette « merveille du monde ». Celle qui est là... depuis si longtemps. En fait, bien avant que Christophe Colomb ne mette les pieds sur le continent, que le Christ ne meure en croix ou que Moïse tente de mener son peuple jusqu'à la Terre promise¹⁹.

Le sublime rendu visible

On se rend bien compte que les mots de tous les jours ne suffisent pas. Dès lors, on en cherche de nouveaux. On les souhaite, si possible, radicalement neufs. Mais là encore, lequel ou lesquels sont en mesure de répondre à cette exigence ? On reprendra un mot qui relève de l'abstraction pour lui attribuer une signification au-delà (ou en deçà, c'est selon) de l'acception convenue. Ce mot ? « Sublime²⁰ ». Bien entendu qu'il n'est pas nouveau. Edmund Burke²¹ a déjà écrit un traité sur le sujet (en 1757). Mais voilà qu'il s'est vite imposé²². Rappelons qu'en ce temps-là, le Niagara s'écoulait dans un débit deux fois plus important que celui qui est le sien aujourd'hui. Une eau

rapide, brutale, terrifiante... rien n'en contrecarrant le flux²³. Ce mot « sublime » deviendrait le mot d'ordre.

Outre les poètes, romanciers et écrivains, ils seront nombreux les observateurs et, parmi ces derniers, les documentaristes, les journalistes, les naturalistes à reprendre ce mot : *sublime*²⁴. Même le président américain, John Quincy Adams²⁵, dans un de ses discours sur les chutes du Niagara, les ramènera à l'ordre du divin : *Yes, I have seen it in all its sublimity and glory*²⁶ et au niveau des sphères célestes : *It is very sublime, giving the effect of a spiritual repetition through all the spheres*²⁷. Enfin, le poète Benjamen Copeland, qui s'exclame : *O seer sublime*²⁸!

Avions-nous été dupés ?

Était-ce dans l'esprit d'une autre époque que de ne pas faire confiance au visiteur ? Il semblait difficile d'admettre que chacun puisse saisir de manière bien personnelle l'émotion soudaine — l'inexplicable... l'inexprimable... — qui surgirait quand on s'y attendait le moins. Avait-on eu tort de proposer des réponses toutes faites à des questions qui restaient éminemment intimes ou d'allier l'expérience personnelle à des influences extérieures, aussi exceptionnelles qu'elles soient, y compris les mots de Charles Dickens ?

Niagara devait méduser le visiteur. L'éblouir. Devenir un nouveau centre de gravité. Évidemment, bien que possible, l'effet n'y était pas toujours. N'avait-on pas pris en compte que certaines choses peuvent s'apprécier sur le tard ou se dévoiler longtemps après, selon d'autres critères et sensibilités, comme c'est le cas pour certaines œuvres d'art ou les musiques aux architectures plus complexes. On les aime après les avoir fréquentées autrement ou plus longuement alors qu'elles se

manifestent à la conscience d'une autre manière, le plus souvent imprévue. Au fur et à mesure qu'elles se précisent, certaines œuvres, qui autrefois avaient pu laisser indifférent ou hésitant, s'ouvrent à soi, deviennent familières et indispensables à la vie.

Or, que faire si l'expérience avait été blessante, si l'on n'avait pas été touché par la *grandeur primitive*, la *furie*, le *grondement*, ou si l'on n'avait pas été galvanisé par *l'inconcevable beauté* de Niagara²⁹? Comment avouer la déception d'être resté insensible à une force *sublime*, oui. Fallait-il révéler à l'entourage que rien ne s'était produit sinon que d'avoir reconnu en soi-même quelque chose qui ressemblait à une aridité du cœur? Était-il même concevable d'exprimer sa déception alors que tant d'autres...? Comment dire que l'état de choc ne s'était pas produit quand l'expérience même de Niagara devait figurer parmi celles qu'il fallait connaître au moins une fois dans la vie : *something to live for*³⁰. Comment ne pas se sentir laissé pour compte quand l'on n'en ressortait pas voyant mais dépité? Où étaient les mots pour exprimer cette situation inverse?

Comment dire? Comment?

Est-ce possible que, par atavisme, il en reste quelque chose d'actuel?

Le peu qu'il reste

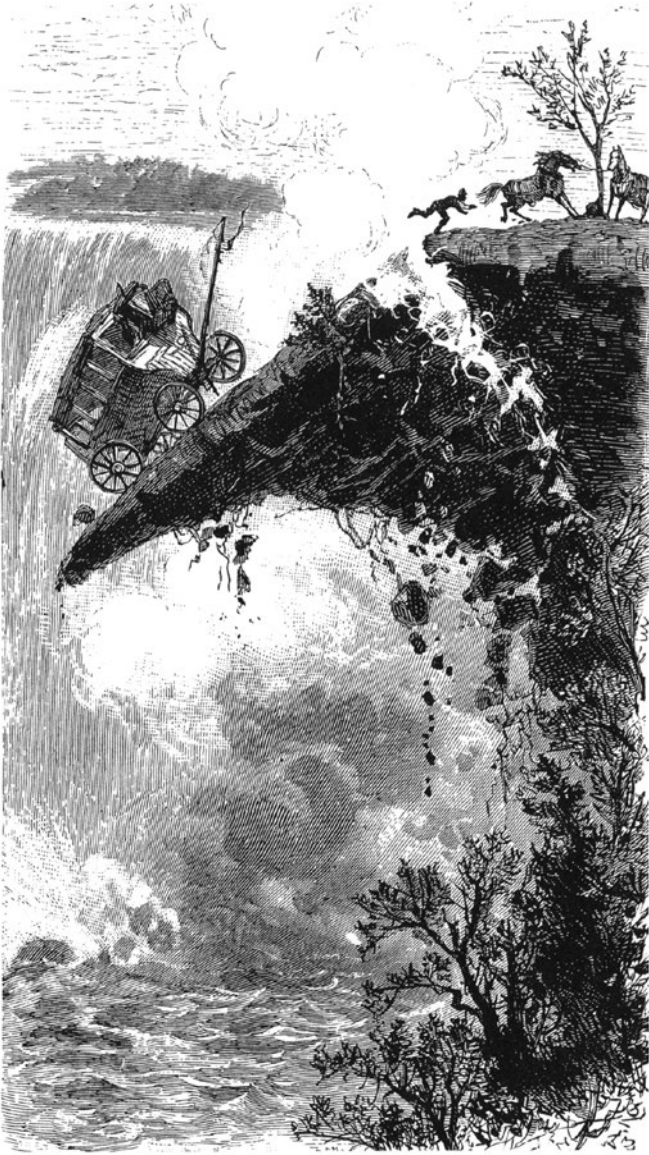
Était-il raisonnable de se savoir à contre-courant et d'accepter de l'être?

Que faire quand on aurait souhaité qu'une force créatrice ou autre s'empare de soi viscéralement... s'y exprime « foudroyement »? (Je sais, cet adverbe n'existe pas, mais, dans le contexte, les superlatifs sont acquis.) On aurait tant désiré connaître

une émotion profonde. En quelques secondes, être édifié à la manière des artistes sans nulle autre passerelle que l'expérience vraie, éloignée de toutes velléités. Retrouver l'intuition parce que juste et fondamentale. Parce qu'essentiellement sienne et propre à celui qui la retrouve. Parce que sensible... et en fusion avec le sublime.

III

DE PERDITION ET DE RACHAT



Gravure du XIX^e siècle représentant un cocher qui l'a échappé belle lorsqu'une partie du tablier du roc [*table rock*] s'est rompu.

Plongée dans la matière

Ce que je lisais dans les guides touristiques de l'époque ne cessait de me confondre. Le Niagara me revenait par fragments que je démêlais. Des bribes décousues se présentaient pêle-mêle. Et aussi en retailles. Des trouvailles et des retrouvailles que voici.

Vers la fin du XIX^e siècle, on offrait aux voyageurs des conseils sur la manière même de contempler le Niagara. Valait-il mieux l'observer à partir de sa base ou à son sommet comme, par exemple, depuis le tablier de roc [*table rock*] ? Souvent, une question d'importance pour l'époque, car il faut dire que, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, existait encore cette superbe plateforme qui permettait de surplomber directement la cataracte, le Fer-à-Cheval. Encore fallait-il faire preuve de témérité, car rien n'était assuré quant à la solidité de cette plateforme. Au fil des jours elle devenait légendaire. Combien de temps encore allait-elle résister à l'érosion ? *That is the question*. Tous avaient la certitude que le tablier de roc s'effondrerait un jour — crainte légitime puisqu'avec le temps, il s'était effectivement rompu. En fait, une partie avait déjà cédé vers 1750. Puis, en 1818, un autre morceau s'était écroulé et subséquentement, en 1828, 1829 et 1850³¹. En 1875, sa taille s'est vue réduite encore. Vers la fin du XIX^e siècle, le tablier de roc n'était plus qu'à l'état de souvenir, mais quel souvenir pour le dernier visiteur qui s'en était tiré de justesse³² ! Les journaux de l'époque en appellent à l'imaginaire. À la « terreur » qu'il a dû ressentir.

* *
*

Ce n'est pas tout ! On faisait valoir à quel moment de la journée le Niagara atteignait son apogée. Certains disaient que c'était le matin ; d'autres, l'après-midi. On recherchait également l'angle idéal d'observation. Plusieurs proposaient l'excursion à partir du *Maid of the Mist* qui permettait de voir les chutes du Niagara depuis leur base. Autant de considérations et jusqu'à la plus existentielle d'entre toutes : à quel âge ou à quel moment de la vie était-on le plus réceptif et davantage en mesure d'apprécier et de s'imprégner de ce qu'il avait de plus émouvant ? Également à considérer : la saison. Le Niagara était-il plus saisissant en été ou à l'automne ? Plus touchant en hiver ou au printemps ? À force de lire sur le sujet, on parvenait à se faire une idée, mais peu importait le moment choisi, on vivait d'une attente démesurée³³.

* *
*

Et comme dernier égard : de quelle rive était-il le plus beau, canadienne ou américaine ? La canadienne, bien sûr, sans l'ombre d'un doute !

Mis à mal

Mes recherches m'avaient entraînée ailleurs... vers ce que j'ai appelé l'antithèse à la beauté. Les temps sont nouveaux. Ils appellent vivement ceux-là en mal d'aventure ou d'inspiration, soit, mais aussi les entrepreneurs qui cherchent à faire fortune. Les années 1820 jusqu'à la fin du XIX^e siècle sont axées sur le

progrès. En peu de temps, le Niagara a éveillé la convoitise et devient objet de spéculation, immobilière et commerciale³⁴.

On rêve de propriété privée et de mettre la main sur les plus beaux sites. On voit apparaître, sur les terrains jouxtant la cataracte, des établissements dont les propriétaires poursuivent des visées mercantiles. On construit des hôtels, des tavernes, des gîtes. La nature se voit malmenée. Mise à profit. Les inévitables propositions de circuits touristiques se multiplient : les sites « à ne pas manquer », les randonnées susceptibles de produire des sensations fortes, des activités de toutes sortes, y compris la visite aux soi-disant musées, même ceux aux vocations les plus douteuses³⁵. Il suffisait d'acheter à rabais, d'exploiter, pour espérer revendre un peu plus tard à prix d'or. Il fallait non seulement attirer les voyageurs, mais les retenir le plus longtemps possible en leur offrant un séjour inoubliable. On leur proposait des points de vue, de préférence, en exclusivité.

Progrès oblige.

Petit à petit, on déboise la forêt environnante. Suivra l'aménagement de routes pour les déplacements, d'abord en diligence, puis en voitures de toutes sortes. La mise en place d'infrastructures facilitera davantage cette éclosion du tourisme. Viendra la construction de ponts et de voies ferrées. L'une d'elles sera inaugurée en 1837. Vers l'an 1845, le transport ferroviaire connaîtra un essor fulgurant. Deux compagnies, soit la Canada's Great Western et la New York Rochester and Niagara (la précurseure du New York Central), profiteront de cet essor. Le pont suspendu de John Roebling sera construit en 1854 ; le traversier *Maid of the Mist* verra le jour d'abord en 1846, puis en version améliorée, en 1854. (À noter que les sources consultées ne donnent pas toujours les mêmes dates. Certains

auteurs choisissent la date de mise en chantier ; d'autres, celle de l'inauguration d'un projet.)

Entre-temps, tous ces « progrès » encouragent des entrepreneurs à installer des pavillons, des échafaudages de fortune, des rideaux pour barrer la vue. Ils érigeaient des obstacles afin de contrecarrer les déplacements à tout visiteur inopportun ou non payant. Ainsi défilèrent les boutiques, les étals, les bric-à-brac, les cavernes de voleurs — l'activité commerciale avant la lettre et dont on fera le rappel dans des ouvrages plus récents portant sur l'histoire locale de Niagara.

Or, comment visiter les chutes du Niagara sans entrer dans cette valse ? Comment faire fi des opportunistes, des chercheurs de fortunes, des voleurs du temple ? Certains, vivement offusqués, expriment sans retenue leur mécontentement devant cette folie. L'un d'eux décrit les conditions sordides dans lesquelles il a trouvé le Niagara. Il déplore la stupidité avec laquelle on est parvenu à le défigurer. À chaque tournant, il se trouve quelqu'un qui cherche à soutirer au voyageur quelques pièces de monnaie³⁶.

À quelle enseigne loger les visiteurs ? Les nourrir et les divertir ? N'est-ce pas qu'il fallait y voir. Proposer des gîtes, des activités pour passer le temps. J'apprenais des choses qui m'avaient laissée bouche bée. Notamment sur l'hôtellerie.

Hôtellerie

À la rencontre des conviés.

C'est surtout après la guerre de 1812 que le Niagara devient lieu touristique et que s'amorce le véritable va-et-vient entre les rives canadienne et américaine. Parmi les auberges et hôtels qui voient le jour, on retrouve, entre autres, du côté canadien,

l'Hôtel Forsyth, également connu sous le nom de Niagara Falls Hotel³⁷. Son propriétaire, William Forsyth, fut l'un des premiers entrepreneurs de ce commerce naissant. Ce dernier invitait les visiteurs à s'imprégner d'un Niagara sous l'angle singulier de *sa* propriété privée, visite pour laquelle il fallait, bien évidemment, payer. Forsyth était aussi — quel hasard! — propriétaire d'un service de calèche. Il faisait la navette entre Buffalo et Black Rock, puis proposait un service de traversier depuis Waterloo (le présent fort Érié) jusqu'à Chippewa... et Queenston jusqu'à Niagara. Il s'assurait ainsi d'un monopole.

Non satisfait de ces activités d'hébergement et de transport, Forsyth agit aussi en tant que guide touristique. Il s'offre de la publicité dans un journal de Buffalo. En 1818, il aménage une échelle qui se rend jusqu'aux pieds de la chute, le Fer-à-Cheval, et au bas du tablier de roc, où l'on propose aux visiteurs un service de traversier. Forsyth pense à tout. Il prend le soin de munir les visiteurs d'imperméables afin de les protéger des embruns. Forsyth entreprend tous ces projets, le plus souvent sans autorisation du gouvernement canadien, ce qui lui attire des ennuis, car non seulement il aménage à sa façon le territoire, mais barre la route à tout concurrent en aval — mesure tout à fait illégale étant donné que les rives demeuraient les propriétés de la Couronne. Des ingénieurs militaires venaient démolir les installations de Forsyth qui les rétablissait aussitôt. Cet état de chose entraînera des poursuites judiciaires.

Toujours au Canada, nommons un deuxième promoteur, John Brown³⁸, dont l'établissement se situait tout près de celui de William Forsyth. John Brown avait d'abord exploité le Brown's Hotel Mansion House. Par la suite, il fit construire l'Ontario House, également connu sous l'appellation de Brown's Hotel. Forsyth n'aime pas la concurrence. Il ne se contente pas d'une partie de Niagara; il veut tout le Niagara. En 1822, William

Forsyth fera construire le Pavilion Hotel³⁹, question de damer le pion à l'Ontario House. En 1826, Forsyth ajoutera deux ailes à son pavillon et agrémentera l'extérieur de portiques et d'une véranda avec vue imprenable sur la cataracte. Le Pavilion devient un centre d'activités prisé. S'y déroulaient de grands rassemblements : assemblées publiques ou politiques, soirées mondaines, réceptions, divertissements, danses, etc. Ce fut le début d'une ère nouvelle. Ainsi, de 1820 à 1839, si vous visitiez le Niagara, il est fort possible que vous ayez logé à l'enseigne du Pavilion : Niagara Falls First Great Hotel. L'établissement connut un énorme succès. Mais toute bonne chose a une fin. Ainsi, le Pavilion fut remplacé par un établissement encore plus luxueux, le Clifton House⁴⁰, que l'on mentionne encore dans les guides touristiques.

Bien évidemment, d'autres établissements verraient le jour, mais les noms de ces deux promoteurs — Forsyth et Brown — demeurent à l'avant-plan dans les annales locales de Niagara.

Pris et repris

Un autre nom encore figure au palmarès du passé de Niagara, cette fois du côté américain. On retrouve ainsi le fort Schlosser⁴¹. Il faut dire qu'à l'origine ce poste a été français. Il s'agit du petit fort Niagara érigé sur la route du portage, au-dessus des chutes. On l'appelait aussi fort du Portage. Il fut un temps le chef-lieu de Daniel-Marie Chabert de Joncaire (de Clausonne). Le fort fut détruit en 1759, à la suite de sa reddition aux forces britanniques commandées par William Johnson, puis reconstruit par après. Du premier établissement, il ne restera qu'une cheminée.

Augustus Porter est le premier à faire l'acquisition du site [fort Schlosser] qu'il visite en 1795, puis en 1796. Ce n'est cependant qu'en 1805 que l'État de New York met en vente des lots de terre le long de la rivière Niagara. Les noms de Peter B. Porter, de Benjamin Boston et de Joseph Amori s'ajouteront à celui d'Augustus Porter qui y installe d'abord une scierie puis une forge avant de construire des habitations.

Mais, entre-temps et en parallèle, c'est-à-dire entre les années 1780 et 1812, intervient la présence d'un autre acteur d'importance, John Stedman⁴². Précisons que l'établissement qu'il aménage — ce fort Schlosser, ce même petit fort Niagara reconstruit par les Britanniques — avait été laissé à l'abandon. C'est dans ces circonstances que Stedman occupe les lieux, présumément après en avoir obtenu l'autorisation auprès des Amérindiens. Faut-il s'en étonner? L'entente est contestée et fait l'objet de litiges. Un fait anecdotique au sujet de John Stedman s'est transmis jusqu'à nos jours. Ce dernier mit à paître des chèvres sur une des îles, d'où le nom qui existe encore, Goat Island ou l'île de la Chèvre. Son entreprise s'est hélas avérée de courte durée. Toutes les bêtes périssent en raison de l'hiver particulièrement rigoureux de 1780. Ajoutons, de surcroît, la présence de prédateurs — loups et autres bêtes sauvages — qui mettent évidemment en péril la bien fragile entreprise. Très sommairement, disons que Stedman compte parmi les premiers habitants de la région. Il défriche près de douze arpents de terres sur la rive jouxtant l'île et, près du fort Schlosser, une soixantaine d'arpents supplémentaires. Il plante un verger qui, paraît-il, existe encore de nos jours.

* *
*

The Pirate, MICHIGAN,

WITH A CARGO OF FEROCIOUS ANIMALS, WILL PASS THE GREAT RAPIDS AND THE FALLS OF

NIAGARA,

8TH SEPTEMBER, 1827, AT 3 O'CLOCK.

THE first passage of a vessel of the largest class which sails on Erie and the Upper Lakes, through the Great Rapids, and over the stupendous precipice at Niagara Falls, it is proposed to effect, on the 8th of September next.

The *Michigan* has long braved the billows of Erie, with success, as a merchant vessel; but having been condemned by her owners as unfit to sail longer proudly "aboard," her present proprietors, together with several public spirited friends, have appointed her to convey a cargo of Living Animals of the Forests, which surround the Upper Lakes, through the white tossing, and the deep rolling rapids of the Niagara, and down its grand precipice, into the basin "below."

The greatest exertions are making to procure Animals of the most ferocious kind, such as Panthers, Wild Cats, Bears, and Wolves; but in lieu of some of these, which it may be impossible to obtain, a few vicious or worthless Dogs, such as may possess considerable strength and activity, and perhaps a few of the toughest of the Lesser Animals, will be added to, and compose, the cargo.

Capt. *James Rough*, of *Black Rock*, the oldest navigator of the Upper Lakes, has generously volunteered his services to manage this enterprise, in which he will be seconded by Mr. *Levi Allen*, mate of the Steamboat *Niagara*—the publick may rest assured that they will select none but capable assistants. The manager will proceed seasonably with experiments, to ascertain the most practicable and eligible point, from which to detach the *Michigan* for the Rapids.

It is intended to have the *Michigan* fitted up in the style in which she is to make her splendid but perilous descent, at *Black Rock*, where she now lies. She will be dressed as a *Pirate*; besides her *Menagerie* of Wild Animals, and probably some tame ones, it is proposed to place a *Creole* (in effigy) at proper stations on board. The Animals will be caged or otherwise secured and placed on board the "condemned Vessel," on the morning of the 7th, at the Ferry, where the cu-

rious can examine her with her 'cargo,' during the day, at a trifling expense. On the morning of the 8th, the *Michigan* will be towed from her position at *Black Rock*, to the foot of Navy Island, by the Steamboat *Chippewa*, from whence she will be conducted by the Manager to her last moorings. Passage can be obtained in the *Michigan* from *Black Rock* to *Navy Island*, at half a *Dollar* each.

Should the Vessel take her course through the deepest of the Rapids, it is confidently believed, that she will reach the *Horse Shoe*, unbroken; if so, she will perform her voyage, to the water in the Gulf beneath, which is of great depth and buoyancy, entire; but what her fate may be, the trial will decide. Should the Animals be young and hardy, and possessed of great muscular power, and joining their fate with that of the Vessel, remain on board until she reaches the waters below, there is great probability that many of them, will have performed the terrible jaunt, unhurt!

Such as may survive, and be retaken, will be sent to the Museums at New York and Montreal, and some perhaps to London.

It may be proper to observe, that several Steamboats are expected to be in readiness at *Buffalo*, together with numerous Coaches, for the conveyance of Passengers down, on the morning of the 8th. Coaches will leave *Buffalo*, at 2 o'clock, on the afternoon of the 7th, for the Falls on both sides of the River, for the convenience of those who may be desirous of securing accommodations at the Falls on the 8th. Ample means for the conveyance of Visitors, will be provided at *Tonawanda*, at *Lockport*, at *Leviston*, at *Queenston*, and at *Port George*, to either side.

As no probable estimate can now be made, of the numbers which the proposed exhibition may bring together, great disappointments regarding the extent of our accommodations, may possibly be anticipated by some; in respect to which, we beg leave to assure our respective friends and the publick in general, that, in addition to our own, which are large, (and will on the occasion be furnished to their utmost limits,) there are other Publick Houses, besides many private ones, at which comfortable entertainment can be had, for all who may visit the Falls on the present occasion—an occasion which will for its novelty and the remarkable spectacle it will present, be unequalled in the annals of inland navigation.

August 2, 1827.

F. WELLSBY, Keeper of Eagle Hotel,
United States Falls.

Wm. Forbster, } Keepers of the Ontario House and
John Brown, } Pavilion, Canada Falls.

SMITH H. BALMERRY, PRINTER, BLACK ROCK

Le *Pirate Michigan*. L'affiche de la tristement célèbre embarcation. Le 2 août 1827.

Retour à Augustus Porter et à ses associés. Il parvient à déloger John Stedman et à obtenir le droit exclusif des portages entre les lacs Érié et Ontario du côté américain. Évidemment, il a le loisir de fixer lui-même le prix des déplacements. Aussi bien profiter de l'occasion : il fait construire des embarcations sur les deux lacs, Ontario et Érié. S'installe, dès lors, une véritable hégémonie.

On assiste aux débuts d'une implacable exploitation des lieux. Apparaîtront les tenanciers, les propriétaires, les vendeurs, les guides. Viendront s'établir d'autres entreprises commerciales, notamment celles des grands industriels et de géants manufacturiers. Surgiront, comme des champignons, les tavernes et les bars ; les hôtels de plus en plus luxueux ; les produits de toutes sortes ; les offres touristiques... et tout ce qui n'aura de cesse. Se multiplieront les étals, les boutiques, les musées, les sites d'observation, les champs de batailles reconstitués et les centres d'interprétation...

Et la suite...

Ouvrir à qui l'on n'attendait pas

Je n'avais pas prévu ce que me révélerait cette suite. Encore moins ne m'étais-je imaginé l'étrange sauvagerie.

On veut retenir le plus longtemps possible les touristes. Ajouter du piquant à leur séjour. Faire appel aux fantaisies même les plus débridées. On propose des activités de tous ordres. Mais un jour, à la suite de l'initiative de William Forsyth, James Brown et autres propriétaires, on dépassa les limites en suggérant une animation tout simplement sordide : le dernier voyage du *Pirate Michigan*⁴³, vaisseau désaffecté, que l'on avait déjà condamné à sauter la chute, le Fer-à-Cheval. Sauf que,

pour y ajouter ce piquant, on pensa à une affreuse mise en scène. On larguerait à son bord des bêtes féroces — geste cruel, scabreux, sans commune mesure. Des bêtes sans défense seraient condamnées à sauter les chutes du Niagara. Des guides improvisés pour l'occasion se chargeraient d'acheminer les spectateurs/visiteurs vers le meilleur point de vue. Car, avait-on pris la peine d'ajouter à l'affiche promotionnelle du 2 août 1827, il ne fallait rien manquer de cette « navigation infernale ». Serait lancée ainsi, sans guide ni capitaine ni équipage, la tristement célèbre embarcation. On avait annoncé, en grandes pompes, qu'il y aurait des panthères, des chats sauvages, des ours et des loups. En fait, on retrouvera plutôt deux ours, un buffle, deux renards, un raton laveur, un aigle, un chien et quinze oies. Détail intéressant : advenant que ces animaux parviennent *in extremis* à survivre à l'épreuve, on avait prévu pour eux un sauvetage. Ils seraient expédiés vers un musée, soit à New York, soit à Montréal. La manière pour ce faire ? On ne le dit pas. N'empêche, quand fut largué le *Pirate Michigan*, une foule nombreuse s'était assemblée le long des berges pour voir le déroulement. Mais rien ne se passa comme prévu. Le navire perdit son mât et se brisa juste avant de se retrouver au bord du précipice. Les ours et le buffle s'en sortent. Ils s'échappent en nageant de toutes leurs forces jusqu'à la rive. On ne dit rien des autres animaux sinon qu'ils n'ont jamais été retrouvés, morts ou vifs.

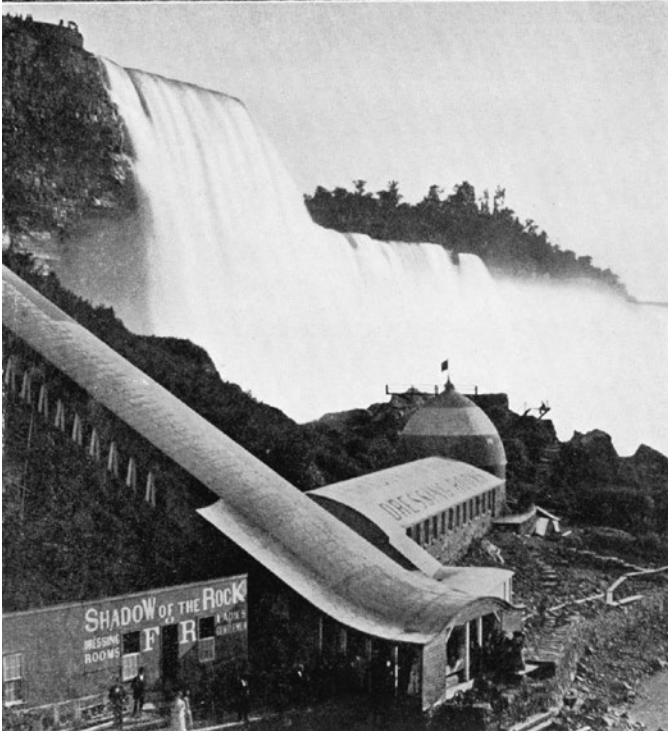
Niagara menacé

Il faut intervenir pour éviter que le Niagara ne devienne un peu n'importe quoi et, aussi bien le dire, la proie de la convoitise humaine. Or, comment le protéger ? Comment prévenir l'inéluctable ? Se pouvait-il qu'un site aussi exceptionnel ne

soit plus? Sans intervention, on peut se demander comment il évoluerait. Et, plus grave encore, ce qu'il en resterait. Dès lors, on songea, d'abord aux États-Unis, à intégrer le Niagara et les étendues l'entourant au système des parcs nationaux pour en faire une aire protégée, comme ce fut le cas pour le parc Yosemite en 1864 ou le Central Park à New York⁴⁴.

Le Canada n'était pas en reste. À leur tour, ses citoyens sont déterminés à agir. Des deux côtés de la frontière, on se met à l'œuvre pour livrer une lutte dont la victoire est loin d'être acquise. Il faut donc agir, et promptement, pour faire obstacle à toutes formes de privatisation sans quoi tout un patrimoine naturel risque d'être davantage compromis. On fera valoir l'importance d'un site exceptionnel et la nécessité de le protéger pour les générations à venir. Le gouverneur général du Canada, Lord Dufferin, s'indigne à l'idée que le Niagara passe aux seules mains des spéculateurs. Dans un discours qu'il prononce à la Society of Artists en septembre 1878, il propose, à l'instar des États-Unis, d'aménager en sol canadien un parc national. Ainsi, un mouvement général se mobilise autant du côté canadien qu'américain. Circule une pétition que des personnalités illustres signeront, en l'occurrence le vice-président des États-Unis, les députés de la Chambre des communes, les juges de la Cour suprême, certains hauts gradés militaires, des hommes d'église, etc. S'ajouteront des littéraires et historiens, tels Francis Parkman, Henry Wadsworth Longfellow, Ralph Waldo Emerson, Thomas Carlyle et John Ruskin⁴⁵, qui apposeront à leur tour leur signature. Tous s'allient pour éviter que le Niagara ne devienne propriété privée.

C'était avant... bien avant que l'autre menace, infiniment plus sournoise, ne s'en prenne à Niagara : l'hydroélectricité. Pouvait-on même s'imaginer que, si l'on avait suivi la voie de



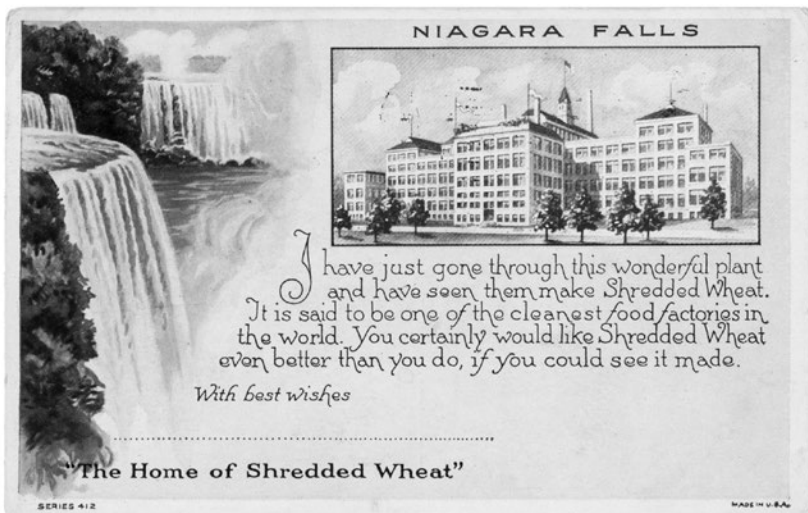
Exemple d'installations commerciales telles qu'on pouvait les voir au début du xx^e siècle.

certains experts-conseils, les chutes du Niagara auraient pu disparaître sous un super barrage ?

Poursuivons.

Marche arrière

Me venaient en boucle des comptes rendus et descriptions sur ceux qui avaient participé à l'inévitable transformation des lieux. Ont défilé des noms qui, même aujourd'hui, nous sont familiers. Ils sont passés au temple de la renommée, les Thomas Edison⁴⁶, Lord Kelvin⁴⁷, Nikola Tesla⁴⁸, George Westinghouse, Edward Dean Adams, King Camp Gillette⁴⁹, Elisha Otis⁵⁰; les inventeurs, concepteurs, découvreurs et pionniers. Ainsi naîtrait la compagnie Alcoa et autres méga-industriels, les Union Carbide, Anaconda, America Cyanamide, tous attirés par l'énergie du Niagara. On a fondé un parc industriel où les manufacturiers qui le souhaitaient pouvaient s'installer. On y retrouvera, entre autres, le nom de Henry D. Perky, dont l'entreprise a été jusqu'à tout récemment représentée sur les boîtes de Shredded Wheat⁵¹. Question qui m'avait intriguée depuis toujours : en quel honneur retrouvait-on sur des cartons de céréales, ces fameuses chutes du Niagara ? L'histoire de Henry Perky m'en donnait enfin la réponse. Henry Perky est préoccupé par le sujet de la nutrition. Dans un procédé qui l'a rendu célèbre, il invente une machine à séparer le blé entier en fibres, puis à détacher les fibres en filaments qui par la suite sont formés en biscuits de forme cylindrique et cuits dans des fours. Naissent ainsi les céréales connues sous la marque commerciale Shredded Wheat. Henry Perky fonde d'abord son entreprise dans l'État du Massachusetts. Mais il voit plus grand. Très grand. Il souhaite que son entreprise soit reconnue par toute l'Amérique. Pour cette raison, il s'installe à Niagara



Carte postale illustrant le temple de la nutrition –
The home of Shredded Wheat.

Falls (N.Y.), en 1903, où il exploite une super-usine de plus de 65 000 pieds carrés, à la fine pointe du progrès. Il y installe des panneaux vitrés, un contrôle sur la température ambiante, une ventilation parfaite, des aires de repos, une superbe cafétéria, etc. Rien n'est trop beau. Son entreprise se transforme en un véritable temple de la nutrition dont il ouvre les portes au grand public. Tous les voyageurs qui le souhaitent peuvent voir comment sont fabriqués les Shredded Wheat. À la suite de chaque visite, on offre au visiteur un bol de ces fameuses céréales. En 1904, une filiale de la compagnie a pignon sur rue du côté canadien. Chaque carton des céréales Shredded Wheat arborera une photo de l'établissement ainsi qu'une illustration des chutes du Niagara. Les deux images réunies deviendront une véritable marque de commerce, voire un logo, qui associera d'office les Shredded Wheat à Niagara. En 1928, la compagnie Nabisco se porte acquéreur de la compagnie et continuera jusque vers la fin des années soixante à en exploiter l'image et le logo⁵².

Mes lectures me donnaient enfin réponse à l'une des énigmes de mon enfance, à savoir, qu'est-ce que faisaient donc les chutes Niagara sur ma boîte de céréales?

Sonner l'alerte

Tout ce développement touristique, industriel et autre s'accélére à un rythme effréné et soulève des enjeux majeurs. Le Niagara, un des plus beaux sites naturels du monde, deviendrait-il un immense parc industriel comme certains l'entrevoient déjà ou serait-il rescapé pour le plaisir des générations qui suivraient? Le concept de conservation ou de protection de la nature commençait à peine à se frayer un chemin. Mais personne n'avait prévu l'avènement menaçant de l'hydro-

électricité ni la manière dont cette hydroélectricité affecterait l'avenir, sauf qu'il était difficile de résister à cet « après », chargé de promesses. Difficile de refuser une énergie propre, abondante et renouvelable et ne pas voir en elle une manière de remplacer le charbon. Niagara devait être bien plus qu'une source d'étonnement pour le seul apanage des touristes. Il faut dire que, dès le Régime français, la ressource avait été mise à profit. On rappelle que, vers 1725, Joncaire avait puisé, à même cette force renouvelable, l'énergie pour faire activer son moulin. Mais était-ce là une raison suffisante ?

Devait-on aménager les chutes afin d'en tirer le potentiel hydraulique et d'améliorer le niveau de vie des citoyens ? On revendiquait alors, comme on le ferait aujourd'hui d'ailleurs, le plein emploi pour des générations à venir. C'est dans l'esprit d'un Far West à construire que l'on materait la nature en l'inscrivant au cœur de ce grand plan d'envergure. Permettez-moi de reprendre la remarque de Lord Kelvin, remarque tellement saisissante lorsqu'il affirme ce qui aujourd'hui semble impensable : la fin de Niagara.

On his visit to Niagara in 1897 to investigate the industrial development, Lord Kelvin said to the press, « I do not myself believe that any such limit will be found to the use of this great natural source. I look forward to the time when the whole water from Lake Erie will find its way to the lower level of Lake Ontario through machinery, doing more good for the world than even that great benefit which we now possess in contemplation of the splendid scene which we have before us in the waterfall of Niagara. I wish I could live to see this grand development. I do not hope that our children's children will ever see the Niagara cataract [...] »⁵³.

* *

*

Les jours de Niagara semblent comptés. Un autre problème de taille cependant (heureusement, peut-on dire!) se pose. Deux considérations : le stockage et le transport de l'hydro-électricité. Deux idées se confrontent quant à la manière d'acheminer le courant. Thomas Edison, qui avait inventé l'ampoule incandescente vers la mi-1880, préconisera le courant par induction — système de distribution de l'électricité par propulsion directe. Si l'on s'était fié à ce procédé, bien sûr qu'on aurait pu alimenter la ville de Buffalo, mais à des coûts astronomiques. On n'avait en rien réglé le problème que posait le transport sur des distances plus grandes. Entre en scène, en 1896, Nikola Tesla, qui mettra au point et défendra le courant alternatif, basé sur un champ magnétique rotatif — système qui permettra le transport de l'électricité sur les grandes distances. George Westinghouse se portera acquéreur du brevet de Nikola Tesla. On construisit les deux premières génératrices d'électricité à Niagara suivant la technique de ce dernier⁵⁴.

Cercle prophétique

C'était dans l'esprit du temps que de chercher à subjuguier la nature. L'humain devait se mesurer à elle et, va-t-il sans dire, gagner la partie. On se voyait en quelque sorte mis au pied du mur : choisir entre le développement industriel ou la conservation d'un espace naturel. Qui d'entre les deux, la nature ou l'être humain, gagnerait la partie? Quelles valeurs soutenir? Comme il est possible de le constater, les opinions étaient on ne peut plus partagées :

Niagara is indeed the greatest of all conservators; and in serious contemplation must we not ask ourselves—Was this wonderful storehouse of natural energy placed here merely as a tribute to the omnipotence of the Creator, or as a vital factor in the upbuilding of civilization? If the former, then we stand with the Indian and prehistoric man; if the latter, then we have a bounden duty as a nation to utilize this God-given gift⁵⁵.

Défileront études sur études ; exposés sur exposés. Les avis et les experts en cette fin XIX^e et début XX^e siècle seront légion. L'utilisation que l'on ferait du Niagara suscitera moult controverses. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les nombreuses allocutions, présentations devant public, tables rondes aux titres percutants⁵⁶.

Deux visions s'opposent avant que la suite ne se déroule en accéléré. Pour certains, il n'est plus question de laisser la nature à elle-même. Pour reprendre le propos si souvent énoncé : n'est-il pas insensé de laisser couler tant d'eau pour rien. Plutôt, on souhaitait mettre au service du bien commun le magnifique cadeau fait par le Créateur et, ce faisant, pourquoi ne pas accroître sa fortune personnelle. D'autres voix expriment plutôt leur inquiétude quant au développement immodéré. D'un côté comme de l'autre, l'industrialisation de la région de Niagara devait être une réalité inéluctable, assure-t-on. Il s'agit de convaincre les sceptiques. Combien de plaidoyers, de milliers de pages en faveur de la modernité et sur le bien-fondé de forer le roc, d'excaver encore et encore, de creuser des tunnels et de mener à bien les travaux gigantesques menant à la construction d'une centrale hydroélectrique sans précédent? Gronderaient les grues et les foreuses, les bulldozers et les excavatrices. On verrait l'érection de pylônes capables de transporter de loin en loin toute l'hydroélectricité imaginable.

* *

*

Une fois encore, Niagara demeure objet de spéculation. On souhaite en faire une grande ville, évidemment alimentée à l'hydroélectricité. Même monsieur Gillette (oui, le concepteur du rasoir jetable) voulut faire de Niagara une métropole rivalisant avec les plus grandes villes, y compris Paris. Une autre Ville lumière naîtrait. Rien de moins⁵⁷. Une ville utopique qu'il avait baptisée Metropolis s'étalerait depuis la ville de Rochester (N.Y.), jusqu'à Hamilton (Ontario). Il en décrit les plans dans un livre intitulé *The Human Drift* qu'il publie en 1894, soit un an avant son invention du rasoir jetable. Évidemment que Metropolis ne verra jamais le jour.

Des voix contraires se font de plus en plus entendre. Du *Niagara is doomed* (Niagara est perdu), on voit émerger un autre scénario. Une fois encore, les artistes, les visionnaires, les amants de la nature pressaient les gouvernements de se porter acquéreurs d'un bien public : le Niagara n'appartenait ni aux Canadiens, ni aux Américains, mais à l'humanité tout entière⁵⁸. Bien sûr que les forêts bordant les rives de la (rivière) Niagara avaient disparu, mais il n'était pas trop tard pour sauver la magnifique. Elle résisterait. Par exemple, le président de l'American Civic Association⁵⁹ (Horace McFarland) mène une lutte acharnée afin d'éviter que le Niagara soit sacrifié au bénéfice de quelques-uns, notamment de quelques industriels. Sous la rubrique *Beautiful America*, publiée dans le *Ladies Home Journal*, il invite ses lecteurs à la contestation. Il les incite à écrire à la Maison Blanche et à Rideau Hall. Des milliers de lecteurs répondent à l'appel.

En mars 1906, la International Waterways Commission en arrivera à un compromis.

Niagara coulerait...

Quoiqu'au tiers de sa puissance originelle.

Résisteraient l'île de la Chèvre, la caverne des vents, l'île des Trois Sœurs... et même le *Maid of the Mist* jusqu'à tout récemment (2014), où il fut vendu à des intérêts californiens.

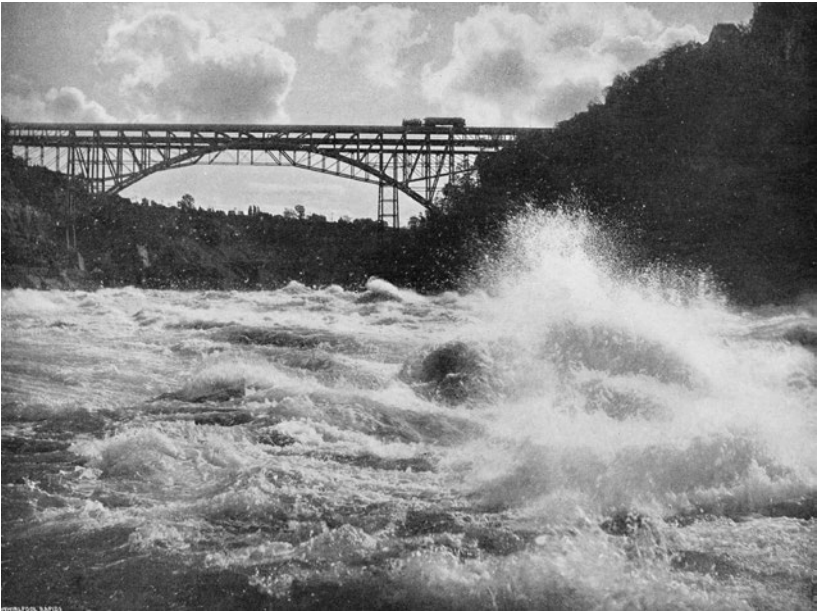
L'échappée belle

Ainsi donc, à deux reprises, les mouvements de résistance se sont mis en marche. Une deuxième campagne, aussi intense que la première (contre la propriété privée et les intérêts industriels), prenait forme. Une fois encore, on exhorta les gouvernements à acquérir l'ensemble des lieux et des terres jouxtant la rivière et les chutes du Niagara. Le mot d'ordre : on ne peut pas arrêter le progrès. Sauf que... cette deuxième fois, il s'était agi d'une lutte beaucoup plus difficile que la première. On s'en était pris au harnachement des chutes et à la construction d'un barrage hydroélectrique avant d'en arriver à une solution de compromis, soit aménager en partie seulement les chutes. Une première génératrice d'hydroélectricité verrait le jour en 1917⁶⁰, soit la Sir Adam Beck Generating Station No. 1. Des travaux de construction mèneront à la construction d'une deuxième centrale, la Sir Adam Beck Generating Station No. 2, inaugurée en 1954. Les chutes du Niagara couleraient désormais au tiers de leur débit. Enfin, plus ou moins, puisqu'aujourd'hui, il est tout à fait possible de contrôler ce débit, de le ralentir ou de l'augmenter selon les besoins ou... la saison touristique.

Plus rien n'est impossible.

IV

NIAGARA PÉRIPHÉRIQUE



Les rapides du *Whirlpool*.

L'ermite de Niagara

Au milieu de tout ce fatras, on assista à une histoire émouvante. Remontons un peu dans le temps, soit au cours des années 1829 à 1831.

Un jour, arrive à Niagara un jeune homme. Il a belle apparence. Un regard mystérieux. Il n'a rien en commun avec les autres voyageurs. On croit qu'il s'agit d'un artiste puisqu'il transporte dans ses bagages des folios, des instruments de musique — violon, flûtes, fifres —, des livres et des partitions. Qui est-il? D'où vient-il? Par quels autres lieux est-il déjà passé? Y a-t-il quelque part une famille qui l'attend? Des amis? Personne ne sait.

* *
*

Certains ont dit de lui qu'il avait beaucoup voyagé et accumulé de vastes connaissances, mais que, de tout cela, il parlait peu. Dans la mesure du possible, il évitait toute interaction avec son entourage, lui préférant la solitude. On le surnommera l'ermite de Niagara⁶¹. On le disait fasciné par la cataracte au point que rien ni personne ne pouvait l'arracher à sa contemplation. Il s'était proposé un séjour de courte durée, mais ce séjour se prolongea en semaines; les semaines, en mois; les mois, en années. Le jeune homme avait obtenu l'autorisation du propriétaire d'alors, Augustus Porter⁶², de s'installer sur l'île

de la Chèvre. Il pourrait enfin, hors des sentiers battus, se rapprocher de l'abysse sans que personne ne puisse l'en distraire ou l'en empêcher. Les Porter avaient déjà installé une jetée — faut-il ajouter, fort chambranlante — depuis la rive jusqu'à l'île. Au bout de cette jetée, une planche rudimentaire servait de passerelle pour assurer la suite du déplacement. Sur l'île, une cabane en bois qui avait servi de gîte à une famille avant qu'Augustus Porter se porte acquéreur des lieux. Ce dernier, désireux de laisser l'île à l'état naturel, s'objecta à ce que toute autre habitation y soit construite. Personne n'était autorisé à habiter l'île, sauf le mystérieux visiteur, l'ermite de Niagara, que l'on pouvait retrouver, en solitaire, à tout moment de la journée. Toujours aussi ému par la fulgurance de la cataracte, rien ne l'arrêtait. Rien ne l'intimidait — ni les matinées froides, ni la pluie, ni même la grêle ou la neige — pour se rapprocher du précipice.

De jour en jour, l'ermite s'avancait de plus en plus près de l'abysse, si bien que, sans l'avoir prévu, il se donnait en spectacle. On lui fit remarquer le danger qu'il courait lorsqu'il se rendait ainsi à la limite du gouffre, mais peine perdue, l'ermite insistait sur le fait que les marins avaient risqué bien davantage sur une mer agitée. Paraît-il — du moins selon l'une des versions — qu'il allait ainsi, aussi près de l'abîme, afin de s'y laver dans la bruine. Qu'espérait-il ? Personne n'aurait su le dire. En juin 1831, on l'aperçut une dernière fois répéter le geste dont il avait acquis l'habitude, soit de déposer sagement ses vêtements sur la grève, comme en un rituel. Ce jour-là, l'ermite se joua une dernière fois du danger et prit cette baignade ultime. Mais l'action tourne mal. Il est emporté par la cataracte. Avait-il perdu pied ? L'avait-il fait exprès ? Des thèses contradictoires alimentent la légende. On n'a jamais su si c'était par volition ou par accident qu'il tomba. Quoi qu'il en soit, on chercha

longtemps sa dépouille sans immédiatement la retrouver. Ce n'est que quelques jours plus tard que son corps refit surface, vrillant dans le mouvement giratoire du Whirlpool.

Pour ceux qui ne connaissent pas bien le Whirlpool, je dirais que les eaux y entrent, [...] tournent en cercle et finalement en ressortent presque entièrement comme sous-courants. [...] tout objet flottant qui y est amené peut rester à tourner des jours et même des semaines. Quand le courant d'en haut vient en contact avec le courant d'en bas on a vu de grandes pièces de bois s'enfoncer perpendiculairement, entraînées dans le courant inférieur, mais la majorité reviennent à la surface. Il y a constamment dans le Whirlpool des objets qui tournent autour de son cours, avançant vers la rive et s'en retirant avec des sursauts intermittents⁶³.

L'ermite n'était plus.

* *
*

Par la suite, on découvrit dans l'abri où il avait élu domicile des objets personnels — plumes, encres, matériel d'artiste, instruments de musique, partitions, livres savants et des feuilles... blanches. Paraît-il qu'il prenait soin de détruire au jour le jour, et à mesure, ce qu'il écrivait. Un chien, seul et fidèle compagnon, l'attendait d'un air dépité... en vain.

L'ermite entra dans la légende.

C'est longtemps après que l'on parvint à identifier le jeune homme. Il s'agit de Francis Abbot, originaire de l'Angleterre. Son père aurait été ministre du culte. C'est à peu près tout ce que l'on sait de ce personnage qui reste jusqu'à ce jour une

véritable énigme. Il inspirera conteurs et poètes, dont Lydia Sigourney qui conclut ainsi son hymne à ce sublime étranger :

*Still with sad heart his requiem poor
Amid the cataract's ceaseless roar [...]*⁶⁴

Les serpents sonnetes

Fait peu connu. Il y avait autrefois, dans la région du Sud de l'Ontario et particulièrement dans la région de Niagara, des serpents à sonnettes. On pouvait les apercevoir surtout aux temps des grandes chaleurs alors qu'ils venaient se rafraîchir sur les rochers refroidis par l'eau. L'espèce a depuis longtemps disparu. Si l'on se fie aux écrits d'alors, même si on les disait plutôt discrets, ces serpents faisaient l'objet de crainte. René de Bréhant de Galinée en fait ainsi la description :

... enfin au bout de cinq jours de marche, nous arrivâmes au bout du lac Ontario [...]

M. de la Salle, allant à la chasse, en rapporta une grosse fièvre qui le mit en peu de jours fort bas. Quelques-uns disent que ce fut à la vue de trois gros serpents à sonnette qu'il trouva dans son chemin montant à un rocher que la fièvre le prit. Enfin, il est certain que c'est une fort laide vision ; car ces animaux ne sont pas craintifs comme les autres serpents, mais attendent un homme se mettant d'abord en défense et se pliant la moitié du corps, depuis la queue jusques au milieu, comme si c'étoit un câble, et tenant le reste du corps tout droit, et s'eslançant quelquefois jusqu'à trois ou quatre pas faisant toujours grand bruit de la sonnette qu'ils portent au bout de leur queue. Il y en a quantité en ce lieu là, gros comme le bras, de six ou sept pieds de long, tout noirs ; la sonnette qu'ils portent au bout de la queue, et qu'ils agitent fort viste, rend un son pareil à celui que feroient plusieurs

graines de melon ou de citrouille renfermées dans une boiste⁶⁵.

Notons aussi la description de Louis Hennepin :

J'ai souvent ouï parler des Cataractes du Nil, qui rendent sourds ceux qui en sont voisins. Je ne sai, si les Iroquois, qui habitoient autrefois près de ce Saut [Niagara], & qui vivoient des bêtes fauves, que les eaux de ce Saut entraînoient avec elles, & qu'elles faisoient tomber d'une si prodigieuse hauteur, se sont retirez du voisinage de cette grande chute d'eau, dans la crainte de devenir sourds, ou si cela est arrivé par la frayeur, ou ils étoient sans cesse des serpens sonnetes, qui se trouvent en ce lieu-là pendant les grandes chaleurs, & qui se retirent dans des creux, où on ne peut les attaquer le long des rochers jusque aux montagnes, qui sont deux lieuës plus bas.

Quoi qu'il en soit on voit de ces dangereux animaux jusqu'après du Lac de Frontenac vers la côte Meridionale [...]

Nous nous rendîmes au Lac Ontario, ou de Frontenac, en faisant le portage de nôtre Canot depuis le grand Saut de Niagara jusques au pied de ces trois montagnes, qui sont deux lieuës plus bas, vis-à-vis du gros rocher, dont j'ai fait mention. Pendant ces deux lieuës de chemin nous n'aperçûmes aucun de ces serpens sonnetes⁶⁶.

Enfin, Xavier de Charlevoix insiste sur l'abondance de ces reptiles dans la région :

Le terrain des trois lieuës, que j'ai faites à pied pour venir ici, & qu'on appelle le *Portage de Niagara*, ne paroît pas bon ; il est même assez mal boisé, & l'on sçauroit faire dix pas sans marcher sur une Fourmilliere, & sans rencontrer des Serpens à Sonnettes, sur-tout pendant la chaleur du jour⁶⁷.

D'autres auteurs, du début xx^e siècle cette fois, dont Frank Severance et Charles Mason Dow, reprennent en tout ou en partie, à quelques variantes près, ces mêmes passages dans leur synthèse sur le Niagara. Plus récemment, c'est-à-dire depuis une vingtaine d'années, on retrouve des textes qui notent la présence de serpents à sonnettes dans la région. Leurs auteurs confirment qu'on pouvait retrouver, à l'occasion, ces reptiles, et ce, jusque vers les années 1950⁶⁸.

Le jour où Niagara s'est tu⁶⁹

Était-ce possible? Un jour, alors que personne ne s'y attendait, la rivière Niagara s'est tue. L'impensable se produisit. Pendant plus de trente heures, on la retrouva à sec. C'était le 29 mars 1848. Les résidents s'en sont rendu compte d'abord par le silence, « assourdissant » a-t-on dit, qui avait remplacé le grondement familier des eaux. Stupéfaits, les gens affluèrent, depuis les villes et les villages environnants, pour voir en personne ce qui avait passé jusqu'alors pour impossible. La chute du côté américain n'était plus qu'un filet avant que se produise le même phénomène du côté canadien. La cause? Un embâcle sans précédent. Le lit de la rivière était mis à nu.

On en profita pour traverser de la rive canadienne à la rive américaine cette rivière Niagara mise à sec. On le fit par tous les moyens possibles — à pied, à cheval, en calèche —, peu importait. Les navigateurs ont également saisi l'occasion pour mieux baliser le parcours du *Maid of the Mist* qui avait été mis en service en 1846. On repéra aussi des formes de vie cherchant refuge. À travers les falaises et les parois rocheuses, on observa ce qui avait été laissé à découvert. Et, au bas des chutes, dans les crevasses et les flaques d'eau et dans la boue, la vie en lambeaux. Tortues désorientées, poissons frétilants,

petites bestioles luttant pour leur survie. On retrouva également dans le lit du Niagara, des objets dissimulés et jusqu'alors insoupçonnés : baïonnettes, mousquets, épées, boulets, bouts de fusils et leurs barils, tomahawks et quelques autres vestiges de la guerre de 1812.

L'atmosphère était à la fête.

Toutefois, à mesure que s'écoulaient les heures, l'inquiétude s'empara de la population. Était-ce un prélude à une catastrophe? À un désastre plus grand? La tension s'accrut jusqu'au soir du 31 mars quand, enfin, l'eau recommença à couler. La rivière Niagara reprenait vie. Contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer, cet embâcle, provoqué par des centaines de milliers de tonnes de glace empilées à la hauteur de Buffalo sur le lac Érié, n'était pas seulement la résultante d'un hiver particulièrement rigoureux, mais aussi d'un mois de mars exceptionnellement froid. Et, autre complication, les masses d'air avaient soudainement changé de direction, propulsées par des courants d'ouest et de sud-ouest qui avaient contribué à dresser l'obstacle. Tous ces éléments conjugués se trouvaient à la source d'une situation inédite.

Par extension, les casse-cous

Il fut un temps où tout était permis⁷⁰ : les sauts en barils, les exploits des funambules, comme ceux effectués par Sam Patch qui, le 7 octobre 1829, a sauté du haut d'une tour; Blondin qui, le 30 juin 1859, a traversé le Niagara sur un fil d'acier; Maria Spelterini qui, également fildefériste, a repris l'exploit en 1876; Annie Taylor qui, le 24 octobre 1928, a sauté les chutes en baril; les Charles Stephens (également en baril); Jean Lusier (en ballon de caoutchouc), etc. Non seulement ont surgi

ces irréductibles casse-cous, mais également leurs imitateurs qui, à leur tour, ont risqué le tout pour le tout, en engins de toutes sortes. La plupart d'entre eux ont eu beaucoup moins de chance et ont payé de leur vie leur prouesse. Quelques noms : Georges Stathakis, William « Red Hill, Jr. », Nathan Boya, Maud Willard. D'autres chercheurs de sensations fortes se sont mesurés de façon aussi spectaculaire à la puissance du Niagara en le survolant à partir d'hélicoptère ou d'hydravion. Un de ces derniers, Lincoln Beachey⁷¹, surnommé le *flying fool*, s'est lancé, en 1911, à bord d'un avion léger. Précisons que l'aviation en est encore à ses balbutiements. Pourtant, Beachey parvient à s'envoler... et à survoler la rivière Niagara depuis le côté américain, faire un virage en aval de la rivière, et revenir de façon spectaculaire en plongeant à toute allure « sous » le Upper Steel Arc Bridge (pont situé près de l'actuel Rainbow Bridge reliant le Canada et les États-Unis) pour enfin raser la surface de la chute, le Fer-à-Cheval, du côté canadien. Aussi bien dire qu'au temps des casse-cous, l'on pouvait faire un peu n'importe quoi, et ce, jusqu'au début des années 1940, alors que, sous peine d'amende, il fallait obtenir une permission spéciale avant de défier la cataracte. En juin 2012, une telle autorisation fut accordée à Nik Wallenda, qui a traversé le Niagara sur un fil d'acier depuis la frontière américaine jusqu'à la frontière canadienne, passeport en poche. Tout le gratin — la presse écrite, les chaînes télévisuelles, les reporters des sites Internet, etc. — y était pour témoigner de l'événement.

... Et si peu nombreux

Au long de mes lectures, une réflexion entre toutes, comme une dernière rose de l'été, a retenu mon attention. Je me permets de la paraphraser. Elle vient de Pierre Berton⁷² pour qui,

il y a vingt-cinq ans à peine, il était presque inconcevable de même s'imaginer que, sur le coup d'une idée nouvelle, une poignée d'individus puissent à eux seuls changer le cours de l'humanité. Sûrement que la fin du XIX^e et le début du XX^e siècle faisaient figure d'exception alors qu'on assistait à l'avènement de l'ampoule électrique, du téléphone, de l'automobile, du gramophone, des projections sur écran et de l'industrialisation qui changea le cours de l'histoire. Et Pierre Berton d'ajouter qu'il était peu probable que se répète une telle aventure, soit qu'une infime minorité puisse travailler seule et en arriver à produire, en quelques années, des inventions qui bouleverseraient à ce point l'humanité. Les noms de Thomas Edison, George Westinghouse et Graham Bell qui figuraient à ce palmarès lui sont venus spontanément à l'esprit. Mais, comment Pierre Berton et, par extension, nous ses lecteurs, aussi récemment que vers la fin des années 1980, aurions-nous même pu nous imaginer l'avènement de la Silicon Valley, de la révolution technologique et de tout ce qui en découlerait. Et qui sait ce que nous réservera, à plus ou moins brève échéance, un autre «à venir». Peut-être arriverons-nous à nous déplacer vers des exoplanètes, même vers celles dont quarante années-lumière nous séparent, et ce, dans un laps de temps comparable à ce qu'il en a fallu, d'hier à aujourd'hui, pour traverser un océan.

Qu'en auraient pensé Jacques Cartier, René de Bréhant de Galinée ou La Rochefoucauld Liancourt ?

SECTION III

L'oiseau-tonnerre y gronde

NIAGARA...
DEPUIS LA SOURCE
IROQUOISIENNE

*Le lecteur est invité à se laisser bercer
par la poésie des graphies¹*

Jean-Pierre MINAUDIER,
Poésie du gérondif

Niagaraa vient d'un désir jamais comblé²

Claude PÉLOQUIN,
Niagaraa, la passion du néant

Quel passé ?

L'histoire de Niagara se révélerait bien au-delà de ce que j'avais espéré. Bien sûr, le fait français s'y voyait bellement inscrit, mais, tout autant, la réalité amérindienne. Elle s'était frayé un chemin dans ma conscience surtout de par le fait qu'elle s'inscrivait dans la tradition orale. Cette tradition n'avait cessé de me fasciner quand elle avait de particulier d'avancer dans le temps... d'évoluer avec celui-ci, mais sans pour autant laisser de traces (écrites, j'entends). Cette charge mystérieuse et émotive, je la recevais, comment dire, par à-coups.

J'étais attirée surtout par la tradition iroquoienne, peut-être d'une manière plus personnelle du fait d'avoir côtoyé à l'école secondaire des camarades de classe venues de l'île Saint-Régis (île qui a repris depuis son toponyme amérindien : Akwesasne). Je gardais en mémoire le souvenir de ces filles toutes discrètes qui parlaient peu, prenaient peu de place, sauf que paradoxalement, on savait toujours quand elles n'y étaient pas. On remarquait leur absence — la force tranquille qui se dégageait de leur personne nous manquait —, peut-être parce que cette absence se produisait surtout les jours de tempêtes alors que neige et rafales, verglas ou giboulées empêchaient tout déplacement depuis leur île.

Ces jours-là, on aurait dit que quelque chose se brisait. Que rien n'était plus pareil, le calme plus angoissant encore parce que palpable et ramenant aux origines de toute attente, quelle qu'elle soit. Je retiens de ces jours-là où rien ne bougeait plus,

la mémoire d'une matière qui s'enlisait sous la neige : les routes mouvantes, puis bloquées; le quotidien enfoncé dans un vertige dont personne n'arrivait à mesurer la profondeur. Les jours de temps mauvais, je m'inquiétais pour les Iroquoises. Je m'inquiétais pour moi. Je me demandais si les Iroquoises viendraient demain. Leur présence avait modelé ma perception des choses. Longtemps après, j'y pense encore.

Oui j'y pense, car autant de tempêtes avaient eu une vie en propre qui avait traversé la mienne. La présence des Iroquoises s'était profondément ancrée dans le palimpseste des événements de celle-ci. Pourtant, ces jours où je les ai côtoyées ont été si brefs. Je cherche encore à comprendre ce qui me manquait; ce que j'aurais dû recueillir d'elles et qui aurait fait de moi un être plus complet. J'avais associé la réalité amérindienne à une enfance en deuil qu'elle m'avait aidée à traverser.

Les voyageurs aspirent à la connaissance

Les années se succédant, je me rendais compte de tout ce que j'avais à apprendre sur celles que j'avais côtoyées aussi superficiellement. Je voulais en savoir davantage sur les *enfants d'Aataentsic*³. L'histoire de Skywoman m'habitait. Je l'aimais particulièrement, cette Skywoman, entité féminine et iroquoienne, à la source de la création du monde et de l'âme humaine⁴. C'est elle qui, selon la croyance, rapprochait le ciel de la terre. Par son intermédiaire, toute création étant possible. Skywoman présidait aux déploiements des saisons. Elle en incarnait les manifestations sous ses nombreuses formes : la flore et la faune, l'air et le sol, le feu et l'eau. Les peuples accueillant la vie. C'est elle qui, à la base d'une société matrilineaire, représentait tout ce qui était essentiel au bien-être des créatures. Elle les protégeait toutes. Toutes.

C'était la gardienne du sacré.

Je me suis demandé si elle viendrait à ma rencontre?
Y apportant le *chant des esprits sur les eaux* [lied de Schubert].

Inflexions

Les écrits, surtout en traductions, me donnaient accès à cette réalité amérindienne. Sans le rapport aux livres, médias et autres supports, je ne me serais jamais rapprochée de leurs récits. Mais je n'étais pas sans me rappeler à quel point c'eût été une erreur de me fier au seul moyen écrit alors que je me retrouvais de plain-pied dans la tradition orale⁵. Je pense particulièrement au conte et à sa dimension affective. Car un conte « raconté » de vive voix demeure à part. Il a la propension à toucher plus profondément qu'on le croirait. Il s'agit d'un art véritable. Qui au cours d'une vie n'a pas été ému par un conte? N'en a pas été perturbé de manière imprévue? Un conte peut reprendre ou engendrer tant de choses quand il est perçu d'une façon immédiate... unique... et peut-être et surtout... si le conteur se réserve le droit de modifier, telle qu'il l'entend, la version originale pour la transformer à mesure qu'il la moule à ses interlocuteurs. Le conteur sait bien que l'histoire transmise vivante et de mémoire a vécu dans bien des imaginaires et s'est étalée sur plusieurs générations avant la sienne. Il sait aussi que, même si le conte se présente en une infinie variété — ce qui peut parfois désarçonner celui qui le reçoit —, le même fondement n'est pas très loin. Vite, le conte reprend ses droits, habité qu'il demeure d'impressions vives, pouvant faire coexister plusieurs mondes et niveaux à la fois.

Ne l'oubliez pas

J'avais retenu — fallait-il m'en étonner — la légende rattachée aux chutes du Niagara : celle où, à tous les ans, l'on se rappelait la jeune femme sacrifiée à la cataracte⁶. Bien évidemment, il existe plusieurs variantes de cette légende — certaines truffées de détails, d'autres plus succinctes —, chacune conservant sa densité propre. J'en avais retenu une.

On dit que... bien avant que l'homme blanc ne porte son premier regard sur le Niagara, plusieurs tribus, notamment parmi les Iroquoiennes, y ont dressé leurs tentes, et ce, sur les deux rives. Avec le temps, ont suivi des inévitables luttes de pouvoir — vous savez, celles qui mènent à la guerre. C'est dans ce contexte que naît la légende.

Deux clans ennemis s'affrontent. L'enjeu du combat est de taille — la main d'une magnifique jeune femme — la fille d'un Grand Chef, promise au vainqueur. Il faut dire que cette dernière était déjà tombée sous le charme d'un beau guerrier qui, évidemment, participe au combat. Comme tous, elle croit cette lutte gagnée d'avance étant donné les qualités exceptionnelles du jeune homme : le courage, la force, l'amour et la foi en sa bien-aimée. Le mauvais sort se jette sur les amoureux. Ce qui devait arriver arriva. Par subterfuge, le guerrier ennemi s'annonce victorieux, du moins en apparence, car il n'en est rien. C'est lui que l'on aperçoit en premier à l'horizon et qui, de toute évidence, semble le vainqueur. Cependant, il ne l'est pas. Or, comme une promesse est sacrée, la jeune femme ne peut refuser la main du vainqueur, même si tout en elle lui indique de faire tout autrement. Et, comme il n'est pas question pour elle de partager sa vie avec un être que son cœur n'aime pas, désespérée, elle se jette dans un canot qu'elle s'empresse de précipiter dans les flots des chutes du Niagara. La voilà, entraînée



Maid of the Mist. D'après la légende amérindienne.

par le courant. Elle file... file à toute allure, si bien qu'on ne peut plus rien pour elle. Mais voilà, contre toute attente, un coup de théâtre : se profile à côté de son canot, un autre, celui de son amoureux qui, dès qu'il l'a vue, s'est lancé à sa poursuite et, lui aussi, vers l'abysse, et, bien sûr — il le sait déjà —, avec elle, au pays de la Voie lactée et de la « vaste étendue par-delà les étoiles ».

* *
*

On dit que, depuis ce jour, si l'on y prête attention, on peut apercevoir, au clair de lune, la silhouette de deux canots qui se rejoignent et qui se posent là, un moment, au bord du précipice, avant de disparaître dans les embruns. L'esprit des amoureux passe... au-delà du « sentier de l'arc-en-ciel », allant vers le silence infini. Le Grand Chef sait aussi que ses propres jours sont comptés et qu'il ira à son tour rejoindre ses enfants sur ce même sentier.

Avant de ce faire, il décrète qu'à tous les ans, au moment de la « lune du chasseur », une jeune fille sera sacrifiée à la grande rivière. Elle sera vêtue d'une robe de mariée et, dans son chant de mort, se lamentera sur le sort de sa fille disparue. Une manière de dire : ne l'oubliez pas. Le sacrifice sera accompagné de rituels et se déroulera dans le contexte d'une grande fête. On dit que cette coutume dura très longtemps.

Personne ne sait quand on cessa de l'observer.

Saisir le lien... saisir le lieu

Il y avait davantage. N'est-ce pas toujours ainsi? Mais cette fois, je n'aurai pas le moindre accès au sens caché des cercles de pierre, des roues de médecine, des tumulus de terre ou des monticules sacrés⁷ qui, paraît-il, abondaient autrefois dans la région de Niagara. On dit que les archéologues auraient repéré des caches qu'ils gardent toujours secrètes et qui continuent de donner lieu à maintes interprétations. On dit qu'il y aurait eu là une civilisation très avancée qui remonterait avant même celles des Nations neutres ou des Iroquoiens. Que reste-t-il de ces vestiges? Où les retrouver ainsi que les pistes mêlées de prophéties anciennes? Autant de questions laissées en suspens.

Nommer

N'empêche. Je reviens sans cesse et bien malgré moi sur un même propos : la toponymie. D'aussi loin que je me souviens, la question m'a intriguée en ce sens que j'entretiens avec les noms de lieu un rapport singulier. Ils conservent pour moi une dimension fondamentale... quelque chose d'étrange... à la fois concret et indicible. Il me semble qu'ils m'aident à mieux traverser le temps et à comprendre l'assertion de Marcel Proust quand il disait que *dans le refuge des noms [il avait] accumulé du rêve.*

Du toponyme Niagara et de ses variantes

On apprend que le toponyme Niagara provient des Iroquoiens et signifie le tonnerre ou grondement des eaux. D'autres sources, écrites elles aussi, nous disent que le Niagara désignerait plutôt le col ou le détroit par lequel passent les eaux de la rivière Niagara depuis le lac Érié jusqu'au lac Ontario.

On l'aurait prononcé Ni-ah-gáh-rah, l'accent étant sur la troisième syllabe. Niagara serait en outre un dérivé étymologique de Ohniagara, qui dénote également le peuple ayant habité la région.

Ce toponyme Niagara me révélera une autre surprise. Et de taille! J'ai lu, à quelques reprises, qu'on avait recensé plus de quarante manières de nommer, d'écrire et de prononcer ce toponyme que l'on peut par ailleurs retrouver dans un répertoire conservé dans les archives de l'État de New York. Quelle ne fut pas ma stupéfaction, en cours de recherches, d'en avoir retrouvé le double! Que dis-je? Davantage!

Niagara!

* *
*

De quelle manière s'était construit le toponyme? Comment s'était-il transformé? Puis, ancré? Qui était le premier à le lui avoir attribué? Quelle feuille de route ce toponyme faisait-il encore naître? Pourquoi y avait-il autant de versions? De transcriptions phonétiques? De distorsions? D'approximations procédant de l'expression écrite? D'orthographe! Quel attrait continuait-il d'exercer?

Niagara retenait-il encore et toujours le sens de grondement?

Ou celui d'un tonnerre?

D'un tremblement?

L'air d'un orage

Niagara devenait pour moi une lamentation pour toutes les voies d'eau que l'on a barrées et que l'on croit toujours libres alors qu'il n'en n'est rien. Niagara dans toutes ses permutations se transformerait en litanie... aimée, animée, étudiée. Une litanie pour toponymes contrefaits. Niagara, dans lequel on cherche encore refuge pour y retrouver des réalités plus sombres : la foi perdue, les combats qu'on n'a pas su soutenir, les promesses reportées à plus tard, les échecs amoureux, l'abysse pour que l'eau revienne absolument, dans tous ses excès. Niagara rejoignait l'énigme des templiers, la vasque d'une eau qui coule, les méditations d'un Héraclite... et de tout l'infiniment sage.

J'alignai donc les permutations de ce toponyme. En fit l'inventaire. Je tentai d'en saisir l'essence. Je les disposai, qui sait, peut-être comme d'autres l'avaient fait avant moi, dans un système alphabétique qui leur convenait si peu. J'ai cherché à travers les descriptions, les traces de son évolution et, dans les cartes, les livres, la correspondance, les comptes rendus, les actes militaires, autant d'antécédents à saisir l'essence de ce toponyme. Et il y en avait eu combien d'autres encore⁸ qui m'émerveillaient. Mais c'est Niagara qui avait retenu toute mon attention. Chaque syllabe, chaque algorithme, chaque orthographe m'étant précieux. J'aimais ses fissures, ses nominations syncopées ou mutilées dont les contours restaient marqués à l'ocre rouge. Je ne saurais dire pourquoi ces magnifiques malentendus me bouleversaient autant. Peut-être en cette ère où la vérité a perdu son sens, espérai-je que certains mots, notamment « grand et noble », « cœur et esprit », reprendraient leurs lettres de noblesse.

Niagara, d'une violence fidèle...

Entre deux mondes
Cycle de vie et secret de toujours
De loin en loin... de page en page
De beauté brute

Mouillé de poésie

Niagara

Combien de variantes, d'acceptions, de graphies, de dérivés ou même de calques pour désigner ce seul nom? Quarante?

Davantage?

Ainsi, Ongiara¹, Nyàgarah², Onguiaahra³, Onguaahra⁴, Ondiara⁵, Onyakara (O-ny-a-ka-ra)⁶, Oneigra⁷, Onyagro⁸, Onyagaro⁹, Onijagaro¹⁰, Jagare¹¹, Ochniagara (Och-ni-a-gara)¹², Oghjagere¹³, Oienkwarā¹⁴, Nyageah (Nya-geah)¹⁵, Niagaira¹⁶, Onghiara¹⁷, Ouinagarah¹⁸, Ochjajare¹⁹, Ochjagara²⁰, Onjagera²¹, Oakinagaro (oakinagaro)²², Octjagara²³, Unghiara²⁴, Jagara²⁵, Ungiara²⁶, Oneagoragh²⁷, Iagara²⁸.

Souvenances

Combien d'orthographe?
De fragments? De distorsions?
De transcriptions à l'oreille?

Onjarara²⁹, Yagero³⁰, Naigarra³¹, Oniagara³², Oneagerah³³, Ohniagero³⁴, Oneageragh³⁵, Octjagara³⁶, Ochiagara³⁷, Onnyagaro³⁸, Gai-gwääh-geh³⁹, Onygara⁴⁰, Joanniakare⁴¹, Oniagarah (O-ni-a-ga-rah)⁴², Yaugree⁴³, Onguiaahras⁴⁴.

Niagara médusé

Histoire sans manuscrit.

Nomenclature sans règle ni justification.

Onyagra⁴⁵, Neágāā (Ne-á-gāā)⁴⁶, Ohniágero⁴⁷,
 Oniagoragh⁴⁸, Oghniágara⁴⁹, Ny'euch-gau⁵⁰, Neagora⁵¹,
 Nicariaga⁵², Ongyata⁵³, Nighhera⁵⁴, Onyakarrah
 (O-ny-a-kar-rah)⁵⁵, Onyakarra (O-ny-a-kar-ra)⁵⁶, Nigra⁵⁷,
 Neagra⁵⁸, Jadáxque⁵⁹, Nyageah (Nya-geah)⁶⁰, Ohnyagara
 (Oh-nyà-ga-rā)⁶¹, Onyara⁶², Niaugara (Ni-aug-ara)⁶³,
 Aniagara⁶⁴, Neeagara (Nee-a-gá'ra)⁶⁵, Neagara⁶⁶,
 Nyahgaah (Nyah'-gaah')⁶⁷, Onyakara (O-ny-a-ka-ra)⁶⁸,
 Neuguerra⁶⁹, Onghiaahra⁷⁰, Onjagerae⁷¹, Neawgawrah
 (Ne-aw-gaw-rah)⁷², Onyakarra (O-ny-a-kar-ra)⁷³,
 Ochniagara Falls⁷⁴, Onjagera⁷⁵, Nyahgarah
 (Nyah'-ga-rah')⁷⁶, Oghniágara⁷⁷.

Oxniagara (le « x » étant un accent diacritique pour représenter le son guttural *gh* ou *eh* que l'on retrouve parfois dans les textes aussi représentés par la figure 8). Niagára.

Rappel :

Niagara, [Ni (ou plutôt Nee)-a-gá-ra]

[prononcé Nyá-ga-ráh, Nyáh-ga-ráh, Neé-ah-gara,

Ni-ah-gáh-rah]

Nyàgarah (Callaghan, cité par l'historien Parkman)

D'envergure ou de retranchement

Neahgah (Ne-ah'gah)⁷⁸ Oakinagaro⁷⁹, Onyakarra
 (O-ny-a-kar-ra)⁸⁰ Det-gáh-shoh-ses⁸¹, Ongiara
 Cataractes (Cataract of Niagara)⁸², Saut d'eau (Sault
 d'eau)⁸³, Ne-ah-ga⁸⁴, Ny-euch-gau⁸⁵, Ongiara Sault⁸⁶,
 Neeaugara (Nee-aug-ara)⁸⁷, T-gah-sgoh'-o-wa-năh⁸⁸,
 T-gah-sgoh'-sa-deh⁸⁹, O-ni-áá-gáráh⁹⁰, Ne-a-gaw⁹¹,
 Niagoira⁹², Nee-awg-ara⁹³, Saut de Conty⁹⁴,
 Oniahgahrah⁹⁵, Onguiaachra⁹⁶, Ongyasa⁹⁷,

De-gā-sko'-sece⁹⁸, Niagera⁹⁹, Grand Portage¹⁰⁰, Saut de
Niagara (Sault de Niagara)¹⁰¹, Saut de Onongiarra¹⁰²,
Ongiara Catarractes¹⁰³, Oghniogorah¹⁰⁴,
Dit-cā-skon-sāise¹⁰⁵, Det-gáh-skoh-ses¹⁰⁶, Ongiara
Sault¹⁰⁷, Oxniagara¹⁰⁸, Saut de au¹⁰⁹, Det-gah'-sgoh-ses¹¹⁰,
Tgah-sgoh'-so-wa-nāh¹¹¹, Ne-á-gāā¹¹², Onguaarha¹¹³,
Catarrhacta ad Niagara¹¹⁴, Niagara le Saut¹¹⁵,
O-ni-ah-ga-rah¹¹⁶, Saut di Niagara¹¹⁷.

Et d'autres curiosités encore, venant brouiller les repères

Encore... et encore

Je vous jure, j'ai retrouvé tout cela :

Jogara, Le Sault Eagerah, Onjagere,
Onyagarah, Yaugara, Owahyah, Nic-a-ga-ra,
Ochjagare, Augree, Okinagaro, Onjaraka,
Onjagare, Onyahgarah, Oakanagaro,
Onijagero, Yagera, Neaugara,
Chute d'eau, Il gran salto di Niagara, Saut Niagara (le grand
Sault de Niagara), Go-wa-nāh (*great*)... Gah-skó-sah (*fall*).

* *
*

Pourquoi noter ainsi ces permutations? Pourquoi les aligner de cette manière dans un seul désir de cohérence? Quel élan m'y incitait? Quelle autre graphie découvrirais-je? Je me laissai guider par autant de sigles, véritables hiéroglyphes. Par-delà la représentation écrite, j'en cherchai le sens... l'essence. Était-ce le rappel d'autres noms de lieux, ceux-là même qui m'avaient soutenue pendant l'écriture de *Pointe Maligne*? Était-ce le désir de rallier ce passé à un avenir plus ou moins certain? Tout n'avait-il pas déjà été inventorié, systématisé, « googlé »? Comment éviter de tomber dans le piège du « tout a été dit »

et qu'au mieux, il ne nous restait qu'à valider ou à infirmer ce qui avait tant compté parmi les courants de pensées et traditions humaines.

Peut-être.

* *
*

Question brûlante. Entière. Combien de temps avait-il fallu au temps pour que se manifestent autant de variantes? Venaient-elles de quelques individus? Était-ce l'effet du hasard? Ou la résultante imputable à la tradition orale ou à une orthographe découlant des trois traditions : autochtone, francophone et anglophone. S'agissait-il, le plus simplement, de repentirs?

Variantes courantes et perdues

Niagara, combien de variantes... autrefois courantes... aujourd'hui perdues

L'eau à l'origine du monde

L'âme de Niagara

M'était venue d'elle, cette litanie...

* Nota : dans ce qui suit, ce qui est en romain est de moi-même et, en italique, de l'auteur cité.

Niagara — Cathédrale sauvage et *long portage* (Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan). *Le désir extrême de voir* (La Rochefoucauld-Liancourt).

Onguiaahra — Baptême et glas [*d'*] *Oiseaux [qui] se trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon... fixés à jamais* (Xavier de Charlevoix).

Onyagro — Masse lumineuse entre deux mondes... bleu-vert et blanc. L'apothéose dans l'apothéose. *Elle tonne continuellement* (Relation officielle de l'entreprise de Cavalier de La Salle).

Oneigra — D'envoûtements et de forces protectrices... mes *eaux sauvages* (Xavier de Charlevoix).

Onyagaro — De passage en tournoiement... *chute d'eau* [...] *tout-à-fait surprenante* (Louis Hennepin).

* *

*

Onguuarha — Eau matrice *écumant et bouillonnant d'une manière affreuse* (Louis Hennepin).

Ondiara — *La plus belle cheute que l'on puisse voir au monde* (Henri de Tonty). Elle passe. Se raconte, d'embellie et de vertige. Hautement vraie.

Onyakara — Fragment d'une masse. Mélange d'intuition, d'oubli et de mémoire *longtems en tourbillon* (La Rochefoucauld-Liancourt).

Onguiaachra — Affirmée, *entre deux rochers escarpez* (René Bréhant de Galinée).

Onijagaro — Tourbillon déréglé... la vie en déluge... *cette horrible abondance d'eau* (Louis Hennepin).

Jagare — Ethnographie entre le ciel et l'abysse, *l'eau tombe en écume... et est reçue dans un vaste bassin duquel règne un brouillard perpétuel* (Joseph-Pierre de Bonnécamps).

Ne-á-gāā — *un des plus rares et des plus curieux phénomènes de la nature* (le comte de Maurès de Malarctic). Vortex des Grands Lacs...

Ohniâgero — Ses eaux primitives et de mouillages, pas encore à la portée du chemin du Roy... qui *escument et bouillonnent de manière affreuse* (Cavelier de la Salle).

Oghjagere — D'enfer et de ciel qui fendent les flots. Plus intense quand le jour en fait foi. *Souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux* (La Rochefoucauld-Liancourt).

Oenkware — Farouches, *elles [les eaux] font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre.*

Nyahgeah — On l'entend gémir dans un *effroyable mugissement à plus de quinze lieuës* (Louis Hennepin). Qu'y a-t-il donc derrière le rideau ?

Niagaira — Niagara *se fait entendre de la mesme distance quand il fait calme* (Henri de Tonty). Sisyphe n'aurait donc pas plié bagage ?

Nyah'-gaah' — Violente et découpée dans le vif *quand toute cette eau arrive à la chute même, elle se jette perpendiculièremment* (Peter Kalm).

Onghiara — *Grandissime* expression... *c'est la plus belle cheute que l'on puisse voir au monde* (Henri de Tonty).

Quinagara — Une tension le commande : beauté intraterrestre qui se raconte. Chargée d'inconnu, elle vous relance. Oui, *Grandissime courant d'eau* (Plume ancienne de Lescarbot citée par Pierre Pouchot).

Ochjajare — Métaphore ? Métamorphose ? Les deux à la fois ? De secret en secret, nous y sommes. *La vapeur qui s'en élève ressemble à un nuage* (Alexis de Tocqueville).

Aniagara — Masse qui advient de tous les instants. L'eau et le feu rassemblés *comme une fumée, au dessus de cette cascade, et semble être celle d'une forêt qui brûle* (Pierre Pouchot).

Onjagera — L'eau, mêlée au sablier qui raconte son voyage. *L'eau en une seule masse sur la pente du roc* (François René de Chateaubriand).

Oakinagaro — Forces conjuguées d'une alliance et de ses grands départs. Sans canot, sans navire ni autre embarcation. *On voit une Isle vers le milieu qui penche vers le précipice, comme si elle étoit prête d'y tomber* (Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan).

Octjagara — *L'échapai belle [...] pour voir cet effroyable Cataracte* (Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan). Direction d'une route fixée d'avance, sans promesse ni compromis.

Ochiagara — Au-dessous de la vie intermittente, une masse qui monte en flèche. Un monde disloqué quand le vent s'élève : *spectacle incroyable* (Peter Kalm).

Iagara — Monte. Monte encore vers l'invisible, cette fumée d'un blanc pur. *On entend le bruit qu'elle fait de plus de quinze lieues* (Relation officielle de l'entreprise de Cavalier de La Salle). Circée se reconstruit... Une fumée se détache du nuage formé au-dessus de la cataracte. Les nuages sont maintenant à la verticale. *Iagara* échappé en berceau. Un fleuve, une offrande, un traîneau. Une vasque, un soupir, un souffle; un presque rien dans le grand tout. *Je n'avais jamais vu d'arc-en-ciel nocturne. Il est difficile de rendre l'impression produite par ce rayon de lumière* (Alexis de Tocqueville).

Niaugra — Masse lumineuse qui laisse échapper *un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre* (Louis Hennepin). D'énormes moutons s'agitent... sacrifiés dans le seul gouffre. Ne retiennent plus rien. Leur rage lumineuse. On dirait dans la neige une immense tonsure vieille de milliers d'années. Ils courent dans la volupté... *revêtu[s] de lames brillantes... enceinte de glaces, formées par le rejaillissement des eaux que le froid arrête et consolide à chaque instant* (Saint-John de Crèvecoeur).

Ungiara — S'apaise-t-il quand le soleil reprend sa place? Niagara en un pacte de survivance... *une merveille curieuse qui a la forme d'un croissant* (J.C.B. — M. Bonnefons). Frôlement silencieux d'une *Maid of the Mist* qui traverse le temps. Elle ne sait pas qu'elle est déjà vendue à des intérêts californiens. *Saut de Niagara* représenté sur la carte de Swift.

Jogara — De retards et de prémonitions, un grand battement. *Un tourbillon d'eau dont on est percé* (La Rochefoucauld-Liancourt). Et voilà l'accès à plus d'un monde à la fois. ... mais, *il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens* (Xavier de Charlevoix).

Onyara — Une vasque brouillée. Arcane de foi. Pressentie... *lorsque le vent souffle du côté du sud on entend le bruit [que font les eaux] de plus de 15 lieux* (Cavelier De la Salle).

Iagara — Il laisse ses traces... gouffre vivant... Tonnerre sous la surface où l'on a trouvé en dessous de la chute des débris de corps humain (Peter Kalm).

Onjarara — Coquille atteinte... désirée... convoitée... possédée... Fin de l'obstacle... *comme un tonnerre éloigné* (Pierre Pouchot).

Yagero — Farouchement, qui *de loin on le prendroit pour une fumée* (Louis Hennepin) rappelant l'indicible connexion des galaxies. Un monde d'étoiles et des planètes.

Onguiaahra — Un lointain Héraclite nous enjoint de croire que, depuis toujours, l'eau d'une rivière n'est jamais la même. *On trouve au bas de la chute le long de la rivière Niagara, beaucoup de poissons morts* (J.C.B. — M. Bonnefons).

Oniagara — D'accords et de sanglots. De passage en passage... *une chute couverte de brouillards* (Maurès de Malartic).

Oniagaragh — Fragment d'un sortilège, qui n'est déjà plus. Jamais il ne porterait de bateaux, mais *le bruit et le tremblement* (J.C.B. — M. Bonnefons).

Ohniegero — De vent et d'eau... tambour cosmique... moment fugitif... *l'eau qui se précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant* (Xavier de Charlevoix). Leçon d'infini.

Oneageragh — *Il est impossible lorsqu'on est auprès, de s'entendre parler* (J.C.B. — M. Bonnefons). De force retenue... de sens perdu.

Eagerah — L'oiseau-tonnerre gronde... gronde : *Le bruit se fait entendre de près de trois lieues* (J.C.B. — M. Bonnefons).

Ochjagara — *Les plus grands et les plus forts bateaux seraient là culbutés et renversés* (Peter Kalm). L'impérieuse intermittence... une part de soi arrachée... l'être par le néant... l'impérieuse soumission.

Onjagara — Étrange odalisque. *Un grand nombre d'animaux doivent encore périr dans les tournoyements d'eau* (Pierre Pouchot).

Ochjagara — D'écoute, d'éclair et de soif... *une chaudière en ébullition* (Peter Kalm).

Comment exprimer la terreur et l'effroi qu'inspire le bruit déchirant de cet épouvantable chaos? (Saint-John de Crève-cœur).

Onnyagaro — *Le Baron de la Hontan s'étoit trompé sur sa hauteur* (Xavier de Charlevoix). Écrit posthume.

Onguarha — Vaste éloignement... trouble de ces grands voyages... défiant l'infini... *terrible impetuosité* (Louis Hennepin).

Onyagra — L'obstacle forge l'espace. Le lieu laisse ses traces. *On dit aussi que les oiseaux qui passent au vol au dessus de la chute y sont attirés malgré eux par la force de l'air* (J.C.B. — M. Bonnefons).

Ongyara — L'écume se transforme, bourgeoine, s'effiloche et se répand. Envoûtement et forces protectrices. *Lorsque le tems est beau, on y voit plusieurs arcs-en-ciel, les uns au dessus des autres* (Pierre Pouchot).

Oneigra — Tant d'âges ont traversé cette masse liquide. *Quand vous êtes au-dessus des chutes et que vous regardez en bas, la tête commence à tourner* (Peter Kalm).

Yaugara — « *J'ay mangé Monsieur des petites chataignes de Niagara que j'ay trouvé Exquises* » Qui donc a prononcé ces paroles? J'ai oublié. Ou mal noté.

Ohnyagara — *Il n'est pas rare de l'ouir de dix à douze lieues, mais comme un tonnerre éloigné et qui gronde fort sourdement* (Pierre Pouchot). Ce dernier nous dit de dix à douze lieues, d'autres trois, ou quinze. Mais qu'importe. C'est la souvenance d'un grondement. D'une frénésie. D'un appel.

Niaugara — Emporté par une force incompréhensible. Accablante même... *Et la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chute* (Louis Hennepin).

L'eau à l'origine du monde

Neuguerra — Combien sommes-nous qui aurions pu dire : *j'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand et horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste...* (Louis Hennepin).

Iagara — Solennels et exaucés... *Des jets s'élèvent en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel* (Maurès de Malartic).

Jagara — Bouillonnant, tourbillonnant, débordant, dérobant. *«Niagara... cette place a été Commencée le 14 Janvier 1756 et finie le 12 octobre 1757... vestige de Mr de Pouchot, Capitaine au Régiment de Béarn et ses 80 Travailleurs.»* Fort Niagara, New York.

Oienkwara — *«J'ai mis tout en œuvre pour sauver la colonie.»* Vaudreuil s'exprimait ainsi à Léry lorsque la Nouvelle-France a perdu le Niagara.

Ochjagare — Masse de beauté... *voir les vapeurs du lac monter dans l'air, vous croiriez que tous les bois du voisinage ont été mis en feu par les Sauvages si grande est la fumée que l'on voit* (Peter Kalm).

Onghiara — L'eau voyage, confondue avec la ruse des nuages. Ne peut s'arrêter. *J'ai vu tomber un arbre entraîné par le courant et qui n'a pas non plus reparu* (J.C.B. — M. Bonnefons).

Ouinagarah — Flèche détachée, amorphe, qui lentement se désintègre *d'une masse qui tombe perpendiculairement sur des rochers vifs* (Pierre Pouchot).

Onjaraka — Tant d'eau qui tombe... et [... le brouillard] *est si pénétrant qu'en quelques minutes, vous êtes mouillé comme si vous aviez été sous l'eau* (Peter Kalm).

Onyagra — Attisé par d'insatiables regards. Sanglot en si... *deux grandes nappes, qui tombent avec roideur...* C'est de qui? Je ne sais plus.

Onyagaro — Pour entendre ce qu'on est venu voir... *C'est comme une création nouvelle* (Saint-John de Crèveœur).

Augree — *Je ne puis pas trouver de mots pour expliquer ce saisissement! Vous ne pouvez le voir sans être terrifié* (Peter Kalm).

Cohérence... cohérence et destinée. Et toujours *le cœur batt[ant] d'une joie mêlée de terreur* (François René de Chateaubriand).

Oxniagara — Depuis la grande aventure, une houle de vert entremêlée de récits et de fictions, d'écoute et de souffle qui déchirent et fouillent, qui nous habitent et que l'on abandonne. Le dernier des Grands Lacs conserve le souvenir d'une source. *J'ai vu [...] cet arc-en-ciel... brillant et clair* (Peter Kalm).

Oneagerah — Sur les ruines d'un cœur *les eaux tombent à pic sur les rocs; leur couleur en tombant souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux* (La Rochefoucauld- Liancourt).

Niagara... lamentation pour toutes les voies d'eau barrées.

Niagara, *saut de au*, et de héros tragiques.

Niagara, *sault de Conty* et de rédemption.

Niagara, Tonnerre des eaux : *une cheute d'une hauteur incroyable et qui n'a pas sa pareille sur terre* (Relation officielle de l'entreprise de Cavelier de La Salle).

Niagara, de purification et *de rude secours* (Xavier de Charlevoix).

Onguiara Cataractes: The quality of mercy is not strained.

Niagara, puisque nous sommes du voyage.

Prière, offrande... envergure et retranchement. Au pied d'un escarpement : *Chute d'eau.*

Niagara de compassion.

* *
*

Niagara depuis toujours a accueilli le voyageur, l'aventurier, le globe-trotter, le pèlerin par son *tonnerre*, ses *mugissemens*, ses *bondissemens*, & les *bouillons*...

Niagara... merveille?

Ou douloureux mal de vivre?

Qui étaient-ils ceux-là qui sont venus avant nous?

Quelle était leur quête?

Qu'ont-ils vécu qui ne s'explique pas?

Leur mémoire s'était-elle brouillée quand ils ont cherché un chemin du bienfait de tous?

Leur passage nous aurait-il permis d'entrevoir le monde autrement?

SECTION IV

Histoire *françoise*
d'un grand portage

I

PÉRÉGRINATIONS

*The importance of this place is almost inconceivable;
It is a key to the whole continent¹.*

Arthur YOUNG, 1759

La passion de Niagara

D'un trait de plume et dans l'imaginaire

Avant même d'avoir été observé par les Français, le sault de Niagara était déjà inscrit dans leur documentation, les toutes premières cartes faisant état d'un *sault* qui se démarquait de tous les autres. Non seulement les Amérindiens avaient-ils mis Jacques Cartier au courant de son existence, mais encore du nombre de jours qu'il fallait pour l'atteindre depuis Hoche-laga. Et quel sault! Personne n'aurait osé s'y mesurer. Ainsi, l'existence de ce *grand saut* situé à l'extrême ouest de la Grande Rivière se voit d'ores et déjà confirmé. En 1609, Marc Lescarbot, auteur de *Histoire de la Nouvelle France*, le mentionne en le laissant anonyme :

A la fin dudit lac ilz passent vn saut, qui est quelque peu élevé, où il y a peu d'eau, laquelle descend : là ilz portent leurs canots par terre environ vn quart de lieuë pour passer ce saut².

Qui fut au juste le premier homme blanc à avoir observé la cataracte? La chose reste incertaine, car il se pourrait que les coureurs de bois, les truchements ou les missionnaires l'aient vue avant l'expédition de Cavalier de la Salle en 1678, mais sans pour autant l'avoir décrite ou sans qu'il ne subsiste de traces de leurs témoignages dans la documentation de l'époque. Cette hypothèse est retenue par certains historiens. Mais, à moins d'avoir voulu garder le secret sur ses découvertes, peut-être en

se disant qu'on les dévoilerait plus tard, est-ce même possible qu'un témoin ait vu la cataracte sans en dire un mot à qui que ce soit? Comment savoir exactement? Quoi qu'il en soit, le premier Européen qui aura franchi l'escarpement du Niagara et qui aura laissé des traces écrites de son passage ainsi qu'une toute première illustration sera le récollet Louis Hennepin, membre de l'expédition de Cavelier de La Salle. Il témoignera alors de ses observations dans un ouvrage intitulé *Description de la Louisiane*, qu'il publiera seulement en 1683.

À des mondes de distance

Mais avant...

Le signalement du sault de Niagara s'était déjà précisé.

Dans un ouvrage *Des Sauvages* paru en 1603³, Samuel de Champlain attire l'attention sur la présence d'un *sault*. Il l'indique sur une carte éditée en 1612, et subséquemment en 1632, au sujet de laquelle il donne un supplément d'information. Il précise qu'il y a un lac et que dans la portion ouest de ce lac [le lac Ontario], se déverse un cours d'eau où dévale en amont une chute exceptionnelle. Que peut être ce cours d'eau, sinon la rivière Niagara⁴? En 1641, dans une lettre qu'il adresse à son supérieur, le père jésuite Gabriel Lalemant fait référence à une Nation Neutre : l'*Onguiaabra*. Elle porte le même nom que la rivière où se trouve la chute⁵. Le père Ragueneau signale à son tour, dans sa correspondance datée de 1648, qu'au *Nord des Ériés*, se forme la décharge d'un autre Grand Lac, la Mer Douce (le lac Huron⁶). Le deuxième lac se vide dans un troisième lac, le lac Ontario, qu'ils appellent aussi le lac Saint-Louis. Mais, avant ce passage, il y a une cataracte d'une hauteur prodigieuse. En 1650⁷, le cartographe attitré du Roy, N. Sanson d'Abberville, dessine le Saint-Laurent de

manière plus précise encore que ses prédécesseurs, le lac Ontario portant le nom de *L. de St. Loys* (Saint Louis). Au nord-est d'un autre lac qu'il ne nomme pas, se retrouvent jusqu'aux terres du Nord, la *N. Neutre* (Nation neutre) et celle du Sud, la *N. du Chat* (Nation du Chat). Les deux lacs se joignent par une rivière et une chute. Par ailleurs, la carte *Canada ou la Nouvelle France*, également de Sanson d'Abbeville, datée de 1656⁸, localise le *sault Ongiara*, en précisant qu'il s'agit d'une orthographe raccourcie pour signaler *Onguiaahra*⁹. Tout cela, treize ans avant l'expédition proprement dite de Cavalier de La Salle à Niagara.

En remontant vers la source

Ce qui nous amène enfin au sulpicien René de Bréhant de Galinée qui lui, en 1669-1670, dessine une carte où il mentionne le Niagara alors qu'il se retrouve lui-même sur les lieux, c'est-à-dire à l'embouchure de la rivière Niagara dans le lac Ontario. Tel qu'évoqué précédemment, il ne verra pas la cataracte. Cependant, il l'entendra et témoignera de la force extraordinaire du courant. En 1688, il produira une nouvelle carte¹⁰. La même année¹¹, c'est Coronelli qui publie, depuis Paris, une autre carte sur la partie ouest du Canada ou de la Nouvelle France, soit : *Lac Frontenac, ou Ontario et Skaniadorio ou St. Louis*¹². Il indique qu'une rivière se jette dans le lac Frontenac et qu'il y a une chute représentée de la manière suivante : *100 toises en perpendiculaires*, c'est-à-dire d'une hauteur de 640 pieds. Évidemment, il s'agit là d'une exagération, mais elle subsistera dans les ouvrages qui suivront, dont ceux de Louis Hennepin et du baron de Lahontan. Y sont également indiqués les forts Frontenac et Conty, ainsi que l'endroit où

l'on retrouve l'actuel fort Niagara¹³, à Youngstown (dans l'État de New York).

Une carte de Delisle¹⁴ indique en 1703 la position des lacs. Cette fois on y retrouve la mention *F. Denonville* pour désigner le fort Niagara. Dans sa carte sur la Louisiane, publiée à Paris, en 1718, Delisle mentionne, une fois encore, le fort Denonville même s'il est inopérant depuis une trentaine d'années. Les chutes indiquent toujours une hauteur de 600 pieds. En 1691, le père Le Clercq, dans son ouvrage *Etablissement de la Foy dans la Nouvelle France*¹⁵, fait également référence à la cataracte du Niagara. Quant au baron de Lahontan¹⁶, c'est en 1703 qu'il publie ses mémoires, où il parle de la cataracte. En 1721, l'historien Xavier de Charlevoix fera une description précise et corrigera les données erronées de ses prédécesseurs, notamment sur la hauteur du saut.

[...] Mon premier soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle Cascade, qui soit peut-être dans la Nature; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé sur sa hauteur & sur sa figure, de manière à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

Il est certain que, si on mesure sa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Hontan, & du Père Hennepin¹⁷.

Ainsi, les Français seront les premiers hommes blancs à avoir exploré les lieux et, surtout, à en avoir reconnu l'importance stratégique. Ils feront de la région de Niagara un point de départ et une voie de pénétration jusqu'à l'intérieur du continent. Ils laisseront des traces de leur présence. En plus de textes fondateurs subsistera ce tout premier « château » en Amérique, le fort Niagara, à Youngstown.

Les premières incursions

Revenons à Louis Hennepin. Une vingtaine d'années après avoir fait paraître une première description de la cataracte dans *Description de la Louisiane* (1683), il remaniera le contenu de l'ouvrage, y ajoutant des détails supplémentaires. Il intitulera ce nouvel ouvrage *Voyage Curieux qui Contient une Nouvelle Decouverte d'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique* (1704). C'est dans ce contexte qu'il écrira avoir souhaité

[...] bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste & bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite¹⁸.

D'autres auteurs suivront. Des missionnaires, des explorateurs, des militaires et autres, qui, à la suite de leur découverte, soit produiront des cartes, soit en feront la commande auprès des cartographes attitrés.

Et ainsi...

II

CAVELIER DE LA SALLE

*Corneille écrivait des poèmes,
Cavelier de la Salle en faisait¹.*

Gabriel GRAVIER, 1871



Portrait de Cavalier de La Salle.
Imprimeur Ch. Chardon aine. Paris.

L'ensorceleur

Cavelier de La Salle — véritable figure de proue — est investi d'une mission : repousser les bornes de la Nouvelle-France. Son but exprimé : mettre à exécution le rêve de *trouver le passage qui le conduira jusqu'au golfe du Mexique*, et même, *vers la mer Vermeille*. Il est le premier à reconnaître l'importance de la région de Niagara² et, surtout, le premier à se mesurer à ses écueils. La région fera partie intégrante d'une odyssee dont Cavelier de La Salle deviendra la figure mythique. Au dire de certains historiens — américains surtout —, nul personnage dans l'histoire des Grands Lacs n'a suscité plus d'intérêt que Cavelier de La Salle, et ce, en 1678 et dans les années subséquentes³, évidemment. On reconnaît son audace, son courage, sa détermination devant une entreprise déroutante. On admire en Cavelier de La Salle l'imaginaire qui ne connaît pas de limites.

Cavelier de La Salle retient l'attention des chercheurs. L'intérêt qu'on porte à celui qui laissera une marque sensible dans l'exploration des Pays d'en Haut et une empreinte incontestée dans la région de Niagara n'a cessé de se démentir. Pas une année ne passe sans que ne s'ajoutent à son sujet de nouvelles publications ou qu'on émette de nouvelles hypothèses ou interprétations à son aventure. Combien d'auteurs, non seulement ceux des XVIII^e et XIX^e siècles, mais jusqu'à nos jours, lui consacreront études historiques, récits, biographies et romans. En résulte le portrait d'une personnalité énigmatique, à la fois

décriée par certains, adulée par d'autres, les détracteurs étant presque aussi nombreux que les alliés⁴. Que l'influence de Cavalier de La Salle se perde en analyses contradictoires n'a pas de quoi surprendre.

Ici commence... l'aventure de Cavalier de La Salle à Niagara

On aborde le personnage de Cavalier de La Salle en 1668-1669. Il mène l'expédition où se retrouvent également René de Bréhant de Galinée et Dollier de Casson. Ils se rendront jusqu'à l'embouchure de la rivière Niagara, mais ne verront pas les chutes. La brigade se voit contrainte de se disperser au cours de l'automne pour causes multiples, dont la maladie. Le parcours de Bréhant de Galinée et de Dollier de Casson les mènera jusqu'à la baie Georgienne, où ils hivernent. Ils reviennent par après à Montréal par la rivière des Outaouais. De son côté, Cavalier de la Salle continue ses explorations quoique, à partir de la dissolution de l'équipe, le parcours de ce dernier demeure vague. Rien n'indique les lieux où il aura séjourné. De nombreuses hypothèses circulent quant à la distance qu'il aurait parcourue. Les historiens se posent encore beaucoup de questions sur cette année empreinte de mystère. Qu'a-t-il fait? Où est-il allé? Qui a-t-il rencontré? On ne saurait dire avec exactitude quelles avaient été les errances de Cavalier de la Salle ni où son instinct l'avait poussé.

Le regard de ceux qui n'ont jamais connu le bonheur

Qui était donc Cavalier de La Salle? Au-delà même des années, voire des siècles, il ne cessera de confondre. Ses biographes se demanderont si Cavalier de la Salle ne s'était pas lui-même

sabordé. Avait-il fait confiance à ses hommes? L'avait-il fait trop ou pas assez?

N'empêche. Des obstacles se sont dressés tout au long de sa route, et ce, depuis Montréal. Mais l'engagement en vaut la peine et l'enjeu décidément de taille, car s'il arrive à ses fins...

À partir de Niagara, une barque [pourra] circuler sur le lac Érié, le lac Huron, et le lac Michigan. Le cœur du vaste continent et de l'immense royaume [sera] ainsi couvert⁵.

Non seulement de La Salle parvient-il à ouvrir ce parcours, mais qui plus est, il fera construire au-dessus de la cataracte, un véritable « bateau ivre » : le *Griffon*. Je reviendrai un peu plus loin sur cette embarcation mythique, mais je me permets ici un aparté. Imaginons un peu tout ce qu'il fallut faire pour réaliser cet exploit, ne serait-ce que pour transporter le matériel nécessaire — outils, bois, cordages, voiles, chaînes, anses, appareils, vivres et denrées, etc. — depuis le fort Frontenac jusqu'au sommet de l'escarpement du Niagara. La Salle réussit malgré nombre d'infortunes, y compris le naufrage d'une barge qui coulera dans le lac Ontario. Ainsi, peut-on dire que, si Cavalier de La Salle n'a pas conçu le projet d'une route maritime entre le fort Frontenac et le fort Niagara, il en a sûrement jeté quelques balises. Il aura d'ailleurs amorcé la construction navale dans les Grands Lacs.

Des années de préparation et d'incessants allers-retours feront partie de l'itinéraire.

Je me permets d'ouvrir une autre parenthèse pour rappeler à quel point la navigation dans les Grands Lacs reste périlleuse. Aujourd'hui encore, le navigateur demeure à la merci des éléments. Le nombre d'embarcations qui ont coulé dans ces grandes étendues *douces* en fait foi. Elles se dénombrent

par milliers. Oui, par milliers. Nombreux sont les lacquiers, vraquiers, voiliers, embarcations à moteur et vaisseaux de flottes marchandes à n'être jamais revenus au port. Est-ce donc étonnant de retrouver remarque semblable :

[O]n dit qu'il y a des raz de marée sur les Grands Lacs, et il y en a, de faible amplitude certes, même sur le lac Ontario. Ce sont en fait des ondes de tempête qui s'enfoncent loin dans les terres, mais certaines ont la puissance d'un tsunami⁶.

Ou encore,

La navigation du Michigan est toujours dangereuse. Par les vents d'ouest, les vagues y sont de toute la largeur du lac et ces vents y sont très fréquents⁷.

Quo vadis?

Cavelier de La Salle avait-il la moindre idée des conditions de la route qui le mènerait plus au Sud et des méandres qui l'y conduiraient? Comment aurait-il pu prévoir les dangers auxquels il s'exposait ainsi que ses hommes? Pourtant, il n'abandonnera pas. Il poursuivra la voie qui lui permettra d'accéder à cet ailleurs convoité, et ce, jusqu'à la Louisiane. La Salle se lancera dans des situations pour lesquelles rien ne l'avait préparé.

Les dangers sont immenses puisqu'il s'agit d'avancer toujours plus au Sud, dans une contrée où l'homme blanc n'a jamais mis les pieds. Il ne sait pas de quelle manière il sera accueilli malgré le fait qu'il porte sur lui le calumet que lui ont remis en gage d'amitié d'autres Nations alliées. Comment prévoir le comportement de ces Nations inconnues? Malgré mille revers, une vie crève-cœur et des difficultés que d'autres auraient

jugées insurmontables, il ne s'affaisse pas. Il reste ferme, motivé par cette seule aspiration d'aller plus avant, même si là, le cœur battrait deux fois plus vite.

Et Niagara? Ce lieu représente la croisée des chemins.

Mais d'abord...

Cavelier de La Salle avait conçu un projet qui le propulserait très loin, aussi bien le dire, jusqu'aux confins du monde. Mais, pour ce faire, il doit obtenir les permissions d'usage — pas une mince affaire. Avant même d'entreprendre ce grand périple, des préparatifs s'imposent. Et quels préparatifs! En 1676, Cavelier de La Salle s'embarque en direction de sa mère patrie. C'est au cours de ce voyage en France qu'il obtiendra les lettres patentes ou l'autorisation royale qui lui permettra d'aller vraiment plus avant dans la découverte du nouveau continent. On peut affirmer que c'est à partir de cette date que l'aventure proprement dite peut véritablement s'amorcer. Cavelier de La Salle détient aussi les lettres de noblesse qui feront de lui le propriétaire attitré de Cataracoui, lieu où Buade de Frontenac avait déjà bâti un fort. À cet égard, Cavelier de La Salle se rend responsable de l'entretien, du maintien et de la fortification dudit lieu qu'il renommera fort Frontenac, en l'honneur de son ami et allié. Il remettra donc Cataracoui à neuf et construira un nouveau bâtiment pour remplacer l'ancien⁸. Et il y aura davantage. Il pourra aussi poursuivre en toute impunité les activités entourant le commerce des fourrures, ce qui lui créera d'ores et déjà des ennuis, particulièrement auprès des marchands de Montréal.

Pour Cavelier de La Salle, l'exploration des Pays d'en Haut s'articule autour d'une autre nécessité tout aussi impérieuse :

devancer les Anglais qui pourraient avoir les mêmes visées que les Français, eux aussi cherchant à s'emparer du territoire riche en fourrures et à mener l'exploration du Mississippi jusqu'à son embouchure. Les ennemis de Cavelier de La Salle ne cesseront de se manifester, voire de se démultiplier, surtout la classe dirigeante de la colonie. Les parties seront à couteaux tirés. Mais, c'est bien de La Salle qui détient cette toute précieuse autorisation... Sauf que, ne l'oublions pas, il reste la considération majeure d'assurer le financement nécessaire à la réalisation de son projet. C'est ce à quoi il s'attaquerait au cours de l'été passé dans la mère patrie.

Intensément...

Vers la fin de l'année 1678, Cavelier de La Salle revient en Nouvelle-France. Il s'embarque avec ses hommes⁹, une trentaine dont des menuisiers, des fondeurs, des charpentiers de bateaux, des forgerons, des artisans et son homme de confiance — un ami —, Henri de Tonty, surnommé Bras de Fer ou Main-de-fer¹⁰. Ils traversent l'Atlantique et, dès l'arrivée en Canada, les travaux s'enclenchent à vive allure. Parce que, il faut le préciser, non seulement Cavelier De La Salle se voit autorisé à explorer des territoires inconnus, mais de surcroît, il pourra ériger des forts là où il les jugera nécessaires. Tout est beau... si ce n'est le fait que le roi impose un échéancier serré. Cavelier ne disposerait que de quelques années pour réaliser l'impossible? Pas de temps à perdre. Vraiment pas. Était-ce là la raison de son impatience, de sa témérité, voire de sa fébrilité et de sa volonté de faire le plus rapidement possible? Qui saurait le dire. Il exigera beaucoup de son entourage. Nous y voici.

C'est déjà l'automne. L'hiver n'est pas très loin. Nous sommes en novembre 1678, Cavelier de la Salle confie à La Motte de

Lucière et au père Louis Hennepin leur tout premier mandat. Accompagnés de seize hommes, ils s'embarquent, mandatés de s'arrêter du côté du lac Michigan, évidemment afin de faire la traite des fourrures mais, surtout, pour s'assurer de l'appui des Amérindiens. Ils sont également chargés d'une autre entreprise : trouver le lieu optimal où construire un poste au-dessus de la cataracte de Niagara : étape préliminaire à la construction d'un navire qui permettra aux explorateurs de naviguer sur les Grands Lac. Ils quittent Cataracoui dans un brigantin de dix tonneaux. Ils devront agir rapidement parce qu'il y a le froid à vaincre et que déjà les glaces commencent à se former. Ils s'acquittent de la tâche et arrivent vers la présente ville de Lewiston (dans l'État de New York). Ils passent les jours suivants à ériger un fortin, ou plutôt un comptoir de ravitaillement, qu'ils entoureront d'une palissade. Ce sera là la toute première structure bâtie par l'homme blanc dans la région de Niagara.

Entre-temps

... ou comme on le dira plus tard en Amérique profonde : *meanwhile, back at the ranch...*, Cavalier de La Salle et son lieutenant, Henri de Tonty, sont restés derrière afin de rassembler le matériel nécessaire à la construction de ce navire de quarante tonneaux appelé à devenir le mythique *Griffon*. L'entreprise s'avère d'ores et déjà délicate. En arrière-plan, les Iroquoiens, notamment les Tsounnontouans (Senecas), manifestent leur mécontentement. Pour reprendre les propos d'un historien, comment pouvaient-ils accepter d'être ainsi « surveillés » et contraints de partager avec d'autres, aussi sympathiques ou alliés soient-ils, le corridor de Niagara¹¹? Louis Hennepin et La Motte de Lucière essaient de les convaincre du bien-fondé

de leur mission, mais rien n'y fera jusqu'à ce que Cavalier de La Salle lui-même parvienne à les rassurer. Il se rend chez ces derniers qui lui accordent leur approbation.

La Salle et son lieutenant, Henri de Tonty, ont préparé le matériel nécessaire à la construction du navire. Si tout se passe comme prévu... mais non. Cavalier de La Salle apprendra de très mauvaises nouvelles. Ouvrons ici une autre parenthèse. Cavalier de La Salle avait l'habitude de disperser ses effectifs. Ainsi, il expédiera des hommes à trois endroits différents au même moment : à l'embouchure de la rivière Niagara, parmi les Tsounnontouans, et en amont de la rivière. Serait-ce en partie la raison du premier désastre, soit cette disjonction qui aura pour effet que certains, laissés à eux-mêmes et sans direction, ne prendront pas toujours les meilleures décisions. Alors que La Motte de Lucière et Hennepin s'étaient mis à la recherche d'un lieu idéal où ériger un fort au-dessus de la cataracte, le pilote naviguant la barge sur le lac Ontario n'a pas su la manœuvrer. Un vent s'est levé. La barge transportant le précieux matériel essentiel à la construction du *Griffon* — précisons-le, rassemblé de peine et de misère — coule dans le lac Ontario. Erreur de pilotage, dit-on, car le capitaine aurait dû rester à bord plutôt que d'aller sur la terre ferme. Il semblerait que la catastrophe aurait pu être évitée. Le projet se voit donc tout entier compromis. Cavalier de La Salle apprendra la nouvelle du désastre alors que, ironie du sort, lui-même au cours de l'un de ses nombreux déplacements, a failli s'échouer dans la baie de Quinte¹². Vraiment, rien n'allait plus.

L'incessante trajectoire... Montréal-Cataracoui-Niagara

Combien de fois Cavelier de La Salle devra-t-il se confronter à l'imprévisibilité des éléments : les tempêtes, les rafales qui transpercent, la pluie et le froid ; la marche dans la neige jusqu'à la taille, de Montréal à Cataracoui, même lorsque cette neige reste accrochée aux joncs, rendant les raquettes inutilisables. Il s'agit de maintenir la cadence : s'arrêter les nuits sans lune et sans étoiles ; continuer la marche tout le jour, même aveuglé par le soleil et la neige ; passer certaines journées tout entières à fendre l'eau et à risquer de chavirer. Le soir venu, frotter des muscles endoloris, et, accablé de fatigue, craindre de ne plus voir se lever l'aurore. C'est ainsi qu'il avance. On ne saurait évoquer le nombre de fois où il devra emprunter le chemin vers Montréal, le plus souvent pour rassurer ses créanciers ou, pire, obtenir de leur part les fonds supplémentaires lui permettant de continuer sa route. Pour lui, rien n'est simple, son aventure ayant de quoi abolir les illusions du plus grand rêveur.

Blessure transfigurée

Que faire ? Surtout contre la mauvaise fortune d'avoir perdu cette barge et son précieux contenu ? La consigne : ne pas se laisser abattre. L'équipage parvient à sauver quelques morceaux épars de la barge, soit des ancres et le matériel de câblage¹³. Au fond, c'est bien peu, car malheureusement, les marchandises, l'équipement et le reste des vivres sont irrévocablement perdus.

De La Salle essuie revers sur revers. On le dit malchanceux quand tout semble se retourner contre lui. Mais, même ayant perdu tout ce matériel, il ne baisse pas les bras. Il redouble d'efforts. Retourne au fort Frontenac, à pied puisqu'il n'était

plus question de voyager en canot, les glaces étant déjà prises. Il fera la navette, depuis Frontenac et en aval, jusqu'à Montréal, toujours pour tenter d'apaiser ses créanciers, et surtout... surtout, afin d'obtenir un matériel supplémentaire qui lui permettra de le bâtir, son *Griffon*. Qui le sera !

Topographie de l'intime

On reconnaîtra en Cavelier de la Salle d'autres qualités, et elles sont immenses, en particulier, ses talents d'orateur qui lui permettent de se faire de nouveaux alliés parmi les Premières Nations. Il a appris les langues iroquoiennes et démontre une grande habileté dans l'art de la communication, surtout auprès de la confédération des Cinq Nations. Cavelier de la Salle manifeste à l'égard de leurs idées, us et coutumes, beaucoup de respect. En contrepartie, on lui reprochera bien d'autres choses. On le dit secret. On le sait taciturne. Nul n'arrive à percer ses intentions. Pour certains, cette figure solitaire, plutôt morose, dissimule une grande timidité. Cavelier de La Salle acquiesce lui-même à cette description¹⁴. Malheureusement, ce trait de caractère avait de quoi le mettre constamment sur la défensive. On se demandait d'ailleurs comment cette réserve pouvait à la longue maintenir l'enthousiasme de ses hommes. Le plus souvent, il gardait ses intentions confidentielles. Il pouvait sembler froid, insondable. Ses visées stratégiques, impénétrables. Malgré ce fait, il mène l'entreprise.

Non seulement Cavelier de La Salle se fait-il des ennemis, mais même ses alliés et bailleurs de fonds se découragent. L'homme reste une énigme. Même ses hommes s'en méfient. Certains le désertent ou le dérobent. Mais, malgré tous les revers, Cavelier de la Salle continue ses explorations au péril de sa vie, motivé par l'honneur d'aller plus avant au nom de la

France. Peut-être n'avait-il pas l'instinct des marchands et des hommes d'affaires même s'il s'était lancé sur leur terrain. Il ose quand même... Peut-être ne savait-il pas diriger ses troupes ou avait-il une réelle difficulté à exprimer des attentes précises. Peut-être n'avait-il pas choisi les bons hommes, surestimant leurs habiletés. Leur avait-il laissé un peu trop de latitude? Éveillait-il la méfiance? En outre, les nombreuses absences de Cavalier de La Salle du lieu même de ses « chantiers » ont causé problème. On ne dira jamais le nombre de fois où il s'est vu dans l'obligation de faire le trajet entre Montréal, le fort Frontenac et la région de Niagara.

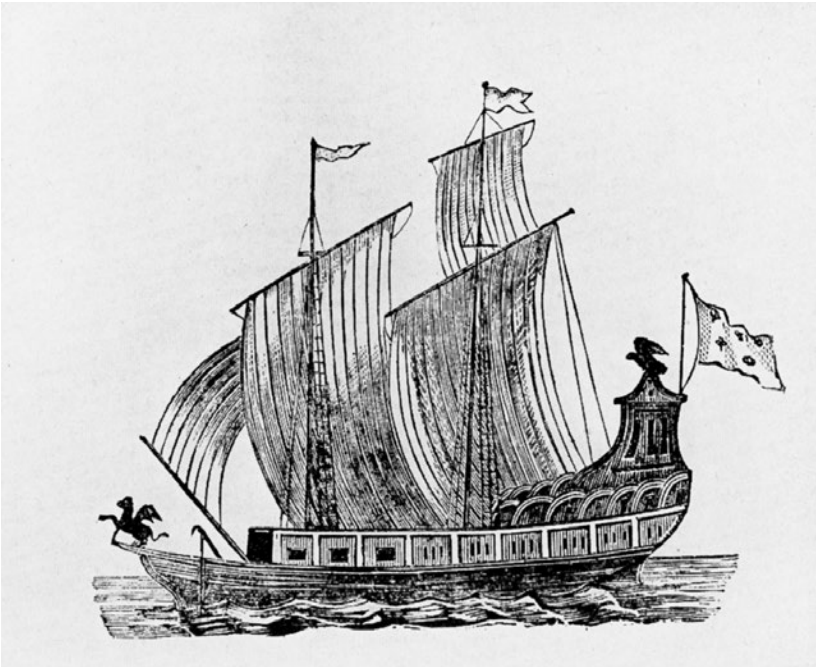
* *

*

Si la première structure bâtie par La Motte et ses hommes, en décembre 1678, se retrouve près de l'actuelle ville de Lewiston, la deuxième sera par ailleurs érigée en février 1679, près de l'actuel fort Niagara, et nommée fort Conti¹⁵, patronyme conféré en l'honneur du comte de Conti, dont Henri de Tonty est le protégé. De La Salle confiera beaucoup de travaux à ce dernier, dont la mission sera de voir à ce que s'achève la construction du *Griffon*, navire de quarante tonneaux, armé de sept canons¹⁶.

En août 1679, le père Hennepin proclame un *Te Deum Laudamus*. On célèbre l'avancée du *Griffon*.

Nous fîmes voile le 7. du mois d'Aoust de la mesme année 1679. faisant nôtre route à L'Oüest quart Sud Oüest; Après le *Te Deum*, l'on fist la décharge de tout le Canon, & des Arqubuses à Crocs¹⁷ [...] (Louis Hennepin)



Un *Griffon* «imaginé» naviguant sur le lac Érié.

Les plus fols espoirs sont permis. Vingt jours de navigation précaire mènent le *Griffon* jusqu'à Michillimakinac où l'on doit entreposer les fourrures de Cavelier¹⁸. Est-ce de cette manière qu'il compte rembourser ses créanciers? Ce crochet vers Michillimakinac ajoute néanmoins aux difficultés car, à plusieurs reprises, l'équipage du *Griffon* frôlera le désastre.

Avant qu'il ne s'accomplisse pour vrai.

Autopsie d'un désastre anticipé

Ultime échec! Le *Griffon* fait naufrage. Plusieurs hypothèses sont évoquées afin d'en expliquer la cause. Était-ce l'empressement à bâtir le navire? Les vices de construction? Le manque d'outils, de marchandises et même la pénurie de nourriture? Ou encore, le manque d'expérience du capitaine? L'état d'ébriété d'une partie de l'équipage? Un soulèvement de la part des Amérindiens? La fébrilité de Cavelier de La Salle... ou toutes ces forces conjuguées à la fois qui auront contribué au désastre? Les difficultés se succèdent. Les mésententes minent le moral de tous. Un premier homme déserte le navire. On conteste ouvertement les conditions de vie. Il n'est donc pas surprenant d'apprendre que plusieurs des hommes de Cavelier partent en dérouine¹⁹, c'est-à-dire vivre en toute liberté chez les *Sauvages*.

La perte du *Griffon* aurait pu être le signe avant-coureur des peines plus lourdes encore à venir. Le mécontentement des hommes perdure.

* *

*

Des vingt-trois hommes qui ont pris place à bord du *Griffon*, quinze ont déserté après s'être emparés des marchandises et des provisions depuis les forts et entrepôts qui jalonnaient la route. La plupart ne croyaient plus en ce projet chimérique. Le naufrage du *Griffon* reste sans contredit un coup terrible à encaisser. Pendant de longues semaines, on aura attendu son retour de Michillimakinac. En vain. La Salle perd une quantité considérable de biens, de marchandises, de victuailles... et, inévitablement, les fourrures qu'il avait fait emporter à partir de Michillimakinac. L'œuvre est à recommencer.

Perte. Abandon. Infortune. Échec.

Et, devant toute cette adversité, la passion d'un visionnaire qui ne perd pas de vue le but visé.

Inscrire l'après

Tant d'années, tant d'efforts auront été consacrés à la préparation d'une longue odyssee, aussi bien l'avouer, défailante. L'entreprise du *Griffon* s'est avérée désastreuse. Tant d'infortunes se sont abattues sur Cavalier De La Salle. Le destin venait contrecarrer ses efforts. Et, pire que tout, les possessions de Cavalier de la Salle, y compris le fort Frontenac, se verraient confisquées par le remplaçant du comte de Frontenac, qui se voit rappelé en France. Il s'agit de Joseph-Antoine Le Febvre De la Barre. Les ennemis de Cavalier triomphent.

La suite

Plus tard — oui, plus tard —, alors que Cavalier de La Salle entreprendra, cette fois depuis la France, l'ultime trajectoire qui le mènera vers le golfe du Mexique, le malheur s'abattra encore irrévocablement. Ceux en qui il avait mis sa foi

se retourneront contre lui. Tout ce que Cavalier de la Salle avait contribué à bâtir sera pour ainsi dire anéanti. Et, perfidie suprême, ses propres hommes l'assassineront.

Cela se produit au Texas. Après l'aventure dans la région de Niagara.

Les eaux retiennent la mémoire du *Griffon*²⁰

Malgré tous les aléas, le *Griffon* aura été le premier navire à battre pavillon au-dessus de Niagara et sur les Grands Lacs. Le premier. Et, paradoxalement, parce qu'il a fait naufrage, il continue de traverser le temps. Les eaux en parlent encore de ce *Griffon* dont le pavillon arborait cet animal fabuleux au corps du lion et à la tête et aux ailes de l'aigle. Le *Griffon* ornait aussi les armoiries du comte Buade de Frontenac. Et il vivrait toujours... dans les profondeurs d'un Grand Lac — le lac Michigan — où, dit-on, il se retrouverait. Ils sont nombreux les chasseurs d'épaves, archéologues et scaphandriers, à œuvrer dans ce lac Michigan²¹ même si on a cru pendant un certain nombre d'années que c'est plutôt dans le lac Érié qu'on la reverrait. Quoi qu'il en soit, le *Griffon* tient autant d'une réalité que d'un souvenir ou d'une fiction. Figure de proue ou suite d'un rêve, il frappe encore et autrement l'imaginaire. Et si un jour on retrouvait ce *Griffon*, y verrait-on l'empreinte de celui qui l'a conçu? L'œuvre d'un explorateur qui a inscrit de manière permanente la présence française dans la région de Niagara? Le même homme qui mènera jusqu'à *plus oultre*, le rêve américain?

Plus que jamais, on est à la recherche du *Griffon*.

Il est difficile de rester insensible au rêve de Cavalier de la Salle, surtout quand ce rêve qu'il créa est aussi celui appelé à le

détruire. Cavalier de la Salle est porté par un destin bien plus grand que sa personne. On retient de lui l'image de l'ascète et du rêveur quand les eaux bercent encore les restes du *Griffon* et, à la limite, ceux des visées d'un homme plus grand que nature. Au lieu de l'avoir démoralisé, toutes les misères semblent avoir conduit Cavalier de La Salle plus loin encore. Sa démarche, de nos jours, équivalente à celle de l'ère spatiale et à un SpaceEx en devenir.

À la recherche d'une eau plus douce encore

Quand le *Griffon* a levé les voiles, on dit qu'il avait à bord vingt-trois hommes²²...

Ainsi s'achève pour l'instant, l'histoire de Niagara.

D'autres noms défilèrent jusqu'à ce que se parachève le chapitre de Cavalier de la Salle dans la région du Mississippi.

Hiatus obligé

Associé à Cavalier de La Salle, bien sûr, l'autre allié et indéfectible ami, le comte Buade de Frontenac. Il a été gouverneur général de la Nouvelle-France de 1672 à 1682, jusqu'à ce qu'il se voit rappelé vers la mère patrie au cours de cette dernière année. Buade de Frontenac joua un rôle clef dans les annales des Pays d'en Haut, dont le champ d'action se déroulera principalement au fort Cataracoui (par après, devenu fort Frontenac). Il se démarquera surtout lorsqu'il reprendra avec panache l'exploit qui avait été jugé impossible. Le voici.

En 1673, sous la gouverne du comte de Frontenac, quatre cents hommes s'engagent à remonter le fleuve de Montréal jusqu'à Cataracoui. Ils le font à bord de cent vingts canots et de deux

bateaux plats montés de canons. Ils se mesurent au parcours accidenté de rapides qui parsèment le Haut Saint-Laurent. Ils effectuent de multiples portages ; se déplacent à travers des sentiers de forêts ; tirent les bateaux plats le long de la rive, œuvrant sans relâche dans des conditions pénibles, souvent ayant de l'eau jusqu'aux aisselles ; se coupent les pieds sur des pierres tranchantes ; avancent malgré la force du courant ; se confrontent aux conditions d'une météo maussade — pluie, brouillard et tempêtes. Le comte de Frontenac se fait beaucoup de souci pour le biscuit qui risque à tout moment de se voir mouillé. Deux années auparavant, le prédécesseur du comte de Frontenac, Rémy de Courcelles, avait entrepris le même voyage — avec un peu moins d'éclat, il faut le dire —, mais ayant en tête la même considération : explorer l'immense territoire en amont et affirmer la présence française en territoire iroquoien. Le comte de Frontenac prendra le relais.

Buade de Frontenac s'entend bien avec les Amérindiens. Au fil des jours, il entreprend avec eux un dialogue. Il les invite à sa table, poursuit échanges et harangues. Il entame des traités. Mais, tout comme Cavalier de la Salle, le comte de Frontenac ne fera pas l'unanimité. Loin s'en faut ! Ils se font des ennemis auprès de la classe dirigeante — civile et religieuse — ainsi que des marchands de fourrures et des commerçants. Certains historiens ont été très durs à leur égard. Et pourtant, Cavalier de la Salle et Buade de Frontenac ont laissé tous les deux des traces sensibles de leur passage dans la région. Après le rappel de Frontenac en 1682, lui succèdent Joseph-Antoine Le Febvre de la Barre (1682), puis Jacques-René de Brisay de Denonville (1685). La nomination de ces deux militaires entraînera une déstabilisation dans la colonie. Buade de Frontenac sera appelé à reprendre ses fonctions de gouverneur général en Nouvelle-France. Le roi comptera sur lui pour rétablir un climat de paix.

Est-ce là la seule raison, en 1689, de ce rappel en Nouvelle-France? Plusieurs thèses ont été formulées sur les motivations du roi. Tout compte fait cependant, peut-être que Buade de Frontenac n'était pas si mauvais pour que le roi lui confie à nouveau ce mandat.

Ou y avait-il autre chose?

III

DE VIES ET DE MALHEURS
SUPERPOSÉS

De l'aventure militaire à Niagara

Tel qu'énoncé précédemment, c'est Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre qui succède au comte de Frontenac. Il est nommé gouverneur général en 1682. Lorsque Le Febvre de la Barre entre en fonction, il prend le contrôle de toutes les activités — militaires et autres — et met un frein à toutes celles de Cavelier de la Salle, dont il saisit tous les biens¹. Ce dernier l'apprend en octobre 1683, lorsqu'il rentre d'une expédition dans les arrière-Pays d'en Haut. On entre alors dans une période perturbée pour la Nouvelle-France. Saura-t-on maintenir la paix avec les Iroquois ?

La Nouvelle-France est toujours sous le règne du roi Louis XIV, qui incite de la Barre à maintenir une politique de paix avec les Iroquois, telle qu'elle avait été soutenue par Remy de Courcelles et le comte de Frontenac. Le roi est sans équivoque : Le Febvre de La Barre doit suivre la même ligne directrice que ses prédécesseurs. S'il doit livrer une guerre contre les Iroquois, il ne devra l'entreprendre qu'en cas de force majeure et, surtout, il doit s'assurer de la gagner. Nous sommes en 1684. Or, de La Barre planifie une guerre contre les Iroquois, mais sans qu'elle puisse aboutir. Il s'engage dans le Haut Saint-Laurent pour y mener ses troupes jusqu'à un but ultime : livrer bataille aux Tsonnontouans (nation iroquoienne dans la région de Niagara). Il veut, une fois pour toutes, en finir avec leurs attaques. Mais, pas si facile de se mettre à leur poursuite ! L'aventure

s'achève à La Famine, où une épidémie de fièvre décime ses troupes. Le périple prend fin, abruptement...

[d]ans le frisson de ces fièvres intermittentes les mouvements convulsifs, les tremblemens & la fréquence du pouls étoient si violents : que la plûpart des malades perissoient au deux troisième accès : leur sans étoit brun, tirant sur le noir, mêlé d'une espèce de sérosité jaunâtre, qui ressembloit assez à du pus².

La brigade manque de provisions. Non seulement plusieurs soldats meurent de fièvre, mais d'autres sont affaiblis par la faim. Qui plus est, les vents non plus ne leur sont favorables.

[...] les vents s'opiniastroient si fort au sud-ouest que ma barque de la Galette ne revenoit point et que je ne pouvois en expedier aucune autre pour le lac Ontario pour advertir l'armée du sud qui devoit incessamment arriver à Niagara que j'estois arrivé au fort Frontenac avec celle du nord³.

Le Febvre de La Barre doit aussi arrêter le mouvement des troupes qu'il avait dépêchées depuis Michillimakinac sous le commandement d'un dénommé de La Duranté. Le rendez-vous des contingents à Niagara n'aura pas lieu. En fin de compte, de La Barre devra conclure avec les Iroquois une paix chèrement payée et à des lieues des résultats escomptés. Au dire de Léo-Paul Desrosiers, auteur d'*Iroquoisie*, ainsi que de plusieurs autres historiens, c'est dans la plus grande désolation que Le Febvre de La Barre fera la paix avec les Iroquoiens. Son passage aura amoindri le prestige des Français.

Les Français sont les seuls perdants dans cette aventure. La Barre est parti pour une campagne militaire, et il n'a pas livré bataille. Il a eu l'air de reculer face aux Tsonnontouans, aux Anglais et à Dongan [le gouverneur de la Nouvelle York]. Il a amoindri le prestige de la France⁴.

Réparation... ou suite des choses ?

Jacques-René de Brisay de Denonville succède à Le Febvre de La Barre. Dès son arrivée en Nouvelle-France, le 1^{er} août 1685, il se dirige vers les Pays d'en Haut, plus précisément le fort Frontenac, soucieux de réparation à la suite du fiasco de son prédécesseur. Mais connaît-il suffisamment le contexte et les lieux, les distances et les efforts qu'il lui faudra déployer : les rapides, les forêts profondes, les vents contraires ; l'ennemi difficile à cerner ainsi que les vivres et le matériel à transporter ; l'abrupte ascension de l'escarpement du Niagara ? Les premiers mois de l'an 1687 constituent un temps de préparation à la grande aventure. À ce titre, il « [fait] dresser des cartes marines du Saint-Laurent »⁵. Il vise à fortifier le poste de Frontenac et à en bâtir un autre à Niagara, cette fois non seulement afin de protéger les intérêts de la Nouvelle-France contre les Indiens, mais pour contrer la menace qui se profile : les Anglais qui, croit-on, veulent s'emparer des lieux. Le risque est grand, les pièges démultipliés et compliqués non seulement par des querelles entre Amérindiens et Français mais entre tribus amérindiennes elles-mêmes. Reste que l'ennemi de toujours et de loin le plus menaçant à l'égard des Français, oui, demeure les Iroquoiens.

Denonville s'en prendra d'abord aux Agniers (les Mohawks, dans l'État de New York). Résultats mitigés. Il compte se reprendre à Niagara, cette fois, contre les Tsonnontouans (les Sénécas). Mais... une autre contrainte se présente : Brisay de Denonville est tenu de se limiter aux effectifs qu'on lui a déjà accordés et, de surcroît, doit limiter les dépenses. C'est dans un climat de frugalité et avec l'appui de quelques maçons, ouvriers et soldats venus de la mère patrie qu'il fait bâtir à Niagara un fort qui par ailleurs portera son nom : le fort

Denonville. La tâche est rude pour ces trois cent cinquante soldats et vingt officiers qui l'avaient accompagné depuis la France. Pour Denonville, l'atteinte de Niagara représente un aboutissement. Non seulement souhaite-t-il mettre les Tsonnontouans en déroute, mais il espère faire avancer la cause de la Nouvelle-France en établissant une paix durable et une présence permanente en ce lieu. Tout comme son prédécesseur Le Febvre de la Barre, il suit les consignes, soit « écarter le péril iroquois, sans le recours aux armes si possible »⁶.

Niagara exige beaucoup et davantage! L'expédition quitte Montréal le 13 juin 1687.

[...] [e]lle compt[e] 832 hommes des troupes de la marine, plus de 900 hommes de milice et environ 400 Indiens alliés⁷.

Niagara... mais avant même d'y parvenir, il ne fallait nullement sous-estimer les dangers imprévisibles de la route et le « temps » souvent compté non pas en celui qui passe, mais en celui « qu'il fait! » Toutes les intempéries surviennent : trop de vent ou pas assez. Le passage entre la Pointe Maligne et le Rapide plat reste difficile — les hauts fonds, les cascades, les tourbillons, les *roulins*, les saults de toutes les humeurs...

* *
*

Brisay de Denonville aurait bien souhaité établir un poste permanent de deux cents âmes à Niagara, mais le Roi avait dicté une volonté tout autre. Il s'agissait de n'établir que des postes de défenses, des murs *agrémentés* de créneaux, d'un fossé et de palissades, soit, mais dans le seul but de défendre la colonie en aval. Pas davantage.

Ces presque invisibles ?

La mission militaire a pris fin. Une garnison de cent hommes⁸, sous la gouverne du chevalier de Troyes, reçoit la mission de défendre le fort Denonville, à Niagara. Ils seront abandonnés à eux-mêmes non seulement tout un automne, mais aussi un long hiver lorsque Brisay de Denonville et ses officiers quittent les lieux, le 3 août 1687.

Une très mauvaise surprise attend les hommes chargés de la défense du fort. Les provisions laissées derrière sont avariées, des barils imprégnés d'eau salée, la farine mouillée, le biscuit impropre à la consommation⁹. On tente de cultiver des légumes, mais en cette fin de saison, presque rien n'a le temps de pousser. Pour comble de malheur, les soldats s'avèrent mauvais pêcheurs et piètres chasseurs. La peur des Iroquois les étroit et le comportement de ces derniers a de quoi les inquiéter. Ils maraudent auprès du fort. N'osant s'aventurer hors des enceintes, les soldats en deviennent ni plus ni moins que les prisonniers¹⁰. Il y a parmi eux des téméraires qui ont osé quitter le fort, mais on n'entend plus parler d'eux. Une bande qui s'est aventurée en forêt n'est jamais revenue. L'été tire à sa fin. À l'automne succède un hiver qui traîne en longueur. Les jours passent et la troupe demeure sans nouvelles des leurs. Ils sont minés par la famine, atteints de scorbut. L'aumônier, le jésuite Jean de Lamberville et Chevalier de Troyes sont malades ; ce dernier mourra le printemps suivant, le 8 mai 1688. En six semaines s'ensuit le décès de soixante hommes. En mars, une vingtaine de plus. En avril, vient un renfort depuis le fort Frontenac, dont fait partie le jésuite Pierre Millet. En mai, ils ne sont plus qu'une poignée. Sur la centaine de soldats qu'ils étaient au départ, il ne reste qu'à peine une douzaine

de survivants. Ainsi s'achève, une fois encore, l'aventure. On abandonne les lieux du fort Denonville, en ruines.

Le fort ne peut être davantage soutenu. En plus d'être difficile à ravitailler, les coûts pour ce faire restent faramineux.

On se retire donc de Niagara.

Retenir l'insondable

De cette aventure subsistent des écrits précieux. S'y retrouvent le journal de Brisay de Denonville, les comptes rendus du père Lamberville et les écrits de Gédéon de Catalogne, qui avait par ailleurs accompagné Chevalier de Troyes jusqu'à la baie d'Hudson. Ajoutons aussi les contributions du chevalier de Baugy et du baron Lom d'Arce de Lahontan. Tous ces écrits se chevauchent et se complètent, certaines versions se contredisent certes, mais ajoutent à la trame du récit dramatique.

Vingt sols — Monsieur de Niagara

Celui qui porte secours aux soldats du fort Denonville et qui en prend le commandement à la suite du Chevalier de Troyes se nomme Blaise Des Bergères. Il arrive à la rescousse de ses compagnons d'infortune le Vendredi saint de l'année 1688. Il s'agit du fils du même Des Bergères que l'on retrouvera par ailleurs au fort Chambly, de 1692 à 1695.

Reprenons ici une anecdote qui ramène la dimension tout humaine à ces faits et nombreux gestes. On confie à Des Bergères (fils) un chiot nommé « vingt sols ». Le père de ce chiot, que les soldats surnomment « Monsieur de Niagara », a joué un rôle d'importance en tant que sentinelle¹¹. C'est lui qui aurait alerté ses hôtes de présences indésirables, les protégeant

d'attaques surprises ou d'embuscades. Son apport est apprécié à un point tel qu'on lui attribue une ration de nourriture. Il existe plusieurs variantes de ce récit, entre autres, celle racontée par Gédéon de Catalogne, à la fois acteur, auteur et soldat, venu à Niagara avec Des Bergères. L'anecdote sera aussi reprise par Chaussegros de Léry, Benjamin Sulte, Frank Severance et d'autres auteurs.

On apprend en outre que Monsieur de Niagara laisse une descendance à Chambly. Le tout commença de manière inopinée alors qu'un soldat doit se rendre depuis le fort Chambly jusqu'au fort La Prairie¹². Puisque la situation n'est pas sans danger, le marcheur décide d'y emmener le chien.

... and the rest is history.

Ruissellement

L'intervention du marquis de Denonville aura marqué un tournant dans l'histoire de Niagara, qui sera abandonné des militaires et n'aura donc plus de garnison attitrée. Mais il y aura une suite, quoique beaucoup plus discrète. La splendide aventure de Cavalier de la Salle restera elle aussi en suspens, mais non lettre morte. En dépit des déconvenues, Niagara se recomposera et restera dans la mire des Français.

Car sur ces entrefaites arrive Louis-Thomas Chabert de Joncaire. On apprend que c'est avant 1690 qu'il vint à Niagara en qualité de maréchal des logis¹³. Les sources ne disent pas avec exactitude si Chabert de Joncaire est venu en Nouvelle-France en 1687, au sein des troupes du chevalier de Vaudreuil, ou de celles de Buade de Frontenac en 1689¹⁴. Mais, quoi qu'il en soit, on peut dire que, grâce aux intervenants de la trempe des Louis-Thomas Chabert de Joncaire, le fort Niagara ne

sera jamais tout à fait abandonné. Il en a assuré la reconquête. Il est...

haï et craint des Anglais dont il avait souvent découvert les intrigues et déjoué les plans, admiré des Iroquois qui le considéraient comme un des leurs, Joncaire a été, pendant plus de 40 ans, un incomparable ambassadeur de l'influence française chez les Indiens¹⁵.

* *
*

Revenons sur les traces de Louis-Thomas Chabert de Joncaire, à Niagara. Il n'est pas à l'abri de tourments. Loin s'en faut. Joncaire et ses compagnons sont tôt faits prisonniers des Tsonnontouans. Ce sera par la correspondance de M. Raudot que l'on apprendra qu'il aurait été capturé, soit en 1692, soit en 1693. Par après, l'historien Bacqueville de la Potherie produira un autre mémoire où il sera question de Joncaire et d'autres prisonniers relâchés en 1694. Là encore, la date reste imprécise, de même que la chronologie. On a droit à des variantes sous les plumes de Parkman, Severance et autres auteurs et historiens¹⁶. Cependant, une considération les unit : tous témoignent d'années sombres avant que les Français puissent faire la paix avec les Iroquois.

De ce fait, Joncaire est le spectateur de scènes difficiles à intégrer. Ses compagnons sont torturés sous ses yeux. Il sait — c'est inévitable — que son tour suivra, mais ignore de quelle manière il sera soumis au tourment. Des scènes hétéroclites se succèdent et se confondent comme dans un cauchemar avant que celui-ci ne prenne réalité. D'abord, on voulut lui brûler les doigts en les insérant dans le fourneau d'un calumet. Instinct de protection ou de survie? Plutôt que de se plier ou de plaider pour sa vie,

une force pousse Joncaire à confronter ses tortionnaires. Il se défend. Il se rend compte, rétrospectivement, que, dans les circonstances, c'était la chose à faire. Ses hôtes reconnaissent en lui le courage. On le libère. Il est sur le champ adopté par une famille tsonnontouanne afin de remplacer, comme le veut la coutume, un être cher ou d'importance qui est, soit mort au combat, soit décédé sous la torture¹⁷. Joncaire est vite intégré à la communauté et à ce titre hérite des mêmes droits que tous ses membres. Par la suite, il évolue sur les deux tableaux — soit français et amérindien —, négociant la paix entre les deux groupes. On dit qu'il épousa une Amérindienne, mais on ne peut vérifier ce fait. Quoi qu'il en soit, il revient à Montréal en 1706, et épouse Marie-Madeleine Le Gay. Ils auront dix enfants¹⁸, dont deux qui suivront la trace de leur père dans la région de Niagara, soit Philippe-Thomas et Daniel.

À chaque instant, frôlant l'inconnu

Louis-Thomas de Joncaire s'est donc taillé une place d'importance dans la confédération iroquoise. Il s'est fait des alliés, a appris la langue et établi des relations cordiales qui s'accroissent au fil du temps. Il comprend ses hôtes et se révèle négociateur habile. Bref, dit-on de lui, un *auxiliaire précieux pour la Nouvelle-France* alors que cette dernière reste vulnérable à la menace anglaise. C'est grâce à Joncaire que la Nouvelle-France a pu ériger à nouveau un fort, à Niagara, en 1720, « un poste de traite sur la rive est de la rivière, quelque huit milles en bas de la chute [à Lewistown], et hissa le drapeau français¹⁹. »

La Nouvelle-France pose enfin, à Niagara, une véritable pierre d'assise. On pourra reprendre l'échange de fourrures et le commerce avec les Amérindiens, même si l'entreprise reste délicate, car la lutte continue de plus belle entre les Français

et les Anglais pour obtenir et maintenir la confiance des Amérindiens.

* *

*

Louis-Thomas de Joncaire jouera en outre un rôle clef dans les négociations qui mèneront à la Grande Paix de Montréal. Elles se déroulent en juillet 1701 sous les auspices de Louis-Hector de Callière. Interprète, soldat, officier, Louis-Thomas de Joncaire sait une fois de plus inspirer confiance. Ses qualités de stratège seront hautement appréciées. En fait, sans l'intervention de Joncaire, c'est tout le processus de paix qui risquait de dérailler. Les difficultés découlaient d'un soi-disant malentendu au sujet de prisonniers qui n'auraient pas été libérés, tel que convenu. Par astuce, Joncaire joue de subterfuge et porte sur ses épaules l'entière responsabilité de tout le cafouillage. Il parvient ainsi à éviter le piège tendu par le chef iroquois²⁰.

Compter sur ce qui échappe

Ainsi, grâce au travail mené par les Joncaire, père et fils, les Français réussissent non seulement à conserver le territoire, mais à consolider leurs positions. L'influence du père se transmet à ses fils. Deux d'entre eux se démarqueront dans la région de Niagara. Il s'agit de Daniel-Marie Chabert de Joncaire de Clausonne et Philippe-Thomas Chabert de Joncaire. Il y aura souvent confusion entre le père et les deux fils qui ont œuvré auprès des Iroquois de Niagara. C'est Louis-Thomas Chabert de Joncaire, père (appelé Sononchiez par les Iroquois), né à Saint-Rémy-de-Provence, vers 1670, décédé au fort Niagara, le 29 juin 1739, qui participa aux négociations de 1700-1701

entre les nations iroquoises et le Chevalier de Callière en vue de la Grande Paix de Montréal²¹. Son fils, Philippe-Thomas Chabert de Joncaire, appelé Nitachinon par les Iroquois, baptisé le 9 janvier 1707, à Montréal, décédé vers 1766, succède à son père en tant qu'agent principal de la Nouvelle-France auprès des Iroquois²². Enfin, Daniel-Marie Chabert de Joncaire de Clausonne (il signe aussi Joncaire Chabert), baptisé le 6 janvier 1714, à Repentigny²³, érige, à un mille au-dessus de la cataracte, un petit fort (fort du Portage ou petit fort Niagara). L'intention était d'intercepter tout trafic de fourrures à destination de Chouaguen (Oswego). Daniel Chabert, aux commandes de ce fort, sera ensuite promu lieutenant. Il capitule au moment du siège du fort Niagara. Il est fait captif et amené à New York. À la suite d'un échange de prisonniers, il passe à Montréal. Il participe à la guerre de Sept Ans, dans l'armée de Lévis. Après la guerre, il fera par ailleurs des représentations auprès des autorités britanniques afin de reprendre sa propriété du Petit fort Niagara. Sans succès.

Les biographes s'entendent sur un point : il est facile de confondre les Joncaire ! Je le sais, pour être moi-même tombée dans le piège !

* *

*

Entre-temps, La Mothe de Cadillac et Alphonse de Tonty (à ne pas confondre avec son frère aîné, Henri de Tonty, officier auprès de Cavalier de La Salle) s'établissent à Détroit. Pendant les années précédant la Grande Paix de Montréal, ils empruntent, comme l'ont fait tant d'autres avant eux, la route de l'Outaouais, évitant ainsi toute escarmouche avec les Iroquoiens dans la région de Niagara. Ce n'est que plus tard

que La Mothe de Cadillac emprunte par le Saint-Laurent la voie des Grands Lacs.

Lame de fond

D'autres noms défilèrent qui mettront en lumière les efforts et la renaissance de Niagara après le départ de Denonville. Niagara deviendrait un point de ralliement où il sera encore possible d'acheminer vivres, matières et objets de première nécessité depuis le fort Frontenac. On reprendrait le monopole des fourrures. On viserait bien davantage qu'à établir un poste de traite. On souhaitait y construire un « vrai » fort. Sa construction commença en 1726.

« C'est un fort... ou pas un fort ? »

C'est en 1726 que s'amène à l'embouchure de la rivière Niagara une flottille française dont fait partie un ingénieur reconnu grâce à ses nombreux travaux de génie effectués à Québec. Il s'agit de Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry (1682-1756). Dans une lettre au ministre datée du 22 octobre 1726, il écrit :

J'ay remis a Monsieur le Marq^s. de Beauharnois et Mons^r. du Puy la carte du lac Ontario ou est compris la Riviere jusques au dessous de Montreal celle de Niagara et partie du lac Erie avec un memoire joint a cette carte qui fait voir les raisons que j'ay eu de scituer la maison a Machicoulis a lendroit ou elle est a present qui est ou feu Mons^r. le Marq^s. Denonville gouverneur general de ce pays avoit autre fois fait construire un fort avec une garnison.

[..]

Je suis arrivé le 6. de juin avec le detachment de troupes a lentrée de la Riviere de Niagara le meme jour je lay visitée

avec les maitres de baraques nous lavons trouvée innavigable pour des barques.

Jy remarqué en commençant cette maison que si je la faisois comme celles du Canada sujette au feu sy la guerre venoit et quelle fut bloquée par les sauvages comme a été autrefois le fort de Mons. Denonville sy le feu y prenoit pour lors la garnison et toutes les munitions seroient entierement perdues et le pays aussi ce qui ma determiné a faire une maison a l'épreuve de ces accidents, a la place des cloisons jay fait faire des murs de refond paver de pierre platte tous les planchers et platfoné par dessous ce qui naugmentera par la dépense. Le puy je le fais faire dans la maison, j'ay tracé autour un fort a quatre bastions et pour qu'on puisse se deffendre dans cette maison je fais toutes les lucarnes a machicoulis ; le grenier etant pavé de pierre platte sur un plancher plein de bon soliveau de chesne on pourra y placer du canon dessus ce battiment quoy que grand auroit été entierement finy dans le mois de septembre des voyageurs françois qui venoient de Miamis et Ilinois aiant passé a ce poste y ont communiqué les fievres en sorte que presque tous les soldats et ouvriers les ont eues. ce qui a empeché que ce battiment n'ait été finy dans le tems que je viens de dire, il en reste environ le quart a faire lannée prochaine, cela nempeche pas que la garnison et les gens proposés pour la traite ny doivent loger cet hivern Mons^r. du Puy s'est logé au Palais en arrivant²⁴ [...]

Chaussegros de Léry s'était bien rendu compte qu'il devait apporter des modifications majeures au fort Denonville (appelé à devenir fort Niagara)²⁵. De fait, il le rebâtit au même emplacement choisi par Denonville, endroit stratégique s'il en fût. Évidemment qu'il s'agit d'un fort, mais... mais d'aucune manière le bâtiment ne doit en porter le nom²⁶. On l'appellera plutôt un château, une maison à mâchicoulis, un domaine, un poste d'échange, un magasin du Roy, la maison de paix...

mais jamais, ne doit-on prononcer le mot « fort » qui impliquait un ouvrage défensif contre de potentiels ennemis.

Mais, peu importait l'appellation (« fort » ou pas), la région de Niagara s'avérait trop importante pour ne pas la protéger.

Arrachement ou attachement

La plus ancienne partie du « château » a résisté au temps et son plus vieux bâtiment est aujourd'hui situé à Youngstown, dans l'État de New York. Il s'agit là, rappelons-le, d'une œuvre bâtie par plusieurs : Vaudreuil qui en conçoit le projet ; Louis-Thomas de Joncaire qui, au moyen de négociations à long terme, obtient le consentement des Nations iroquoïennes pour l'ériger ; Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, l'ingénieur en chef de Sa Majesté, qui en détermine l'emplacement exact et qui veille aux travaux de construction. Ce fort remplacerait le dépôt (c'est-à-dire, le poste de traite de Louis-Thomas de Joncaire) situé en contrebas, sur l'actuel site de Lewiston Heights. Il pourra désormais abriter trois cents hommes, ce qui en principe, assurerait une protection contre les Anglais aussi bien que les Iroquois si la situation venait à s'envenimer.

Mais, plus que tout, on souhaitait que la maison trouve sa seule légitimité en temps de paix.

* *

*

Les travaux exigeront d'énormes efforts. Deux barques serviront à transporter l'ensemble du matériel nécessaire à la construction du fort Niagara... « qui n'est pas un fort ! » On se procurera les pierres de maçonnerie du « Platon » (c'est-à-

dire, the Heights, dans la région de Niagara) ainsi que du fort Frontenac et des environs. Les barques servant au transport du matériel seraient par après utilisées pour assurer le lien entre les forts Niagara, Frontenac, Toronto (fort Rouillé), La Galette et l'éventuel fort la Présentation. Elles serviraient à transporter les provisions, munitions, marchandises et le matériel de traite essentiels aux échanges : la traite des fourrures — le castor et autres pelleteries — demeurant essentiellement prisée. Louis-Thomas de Joncaire continuerait d'assurer le lien avec les Iroquois et de maintenir avec eux des relations pacifiques. Le fort deviendrait l'endroit stratégique et viable, où l'on pourrait désormais assurer une défense militaire.

Années de transition

Le grand portage de Niagara n'aura cessé de fasciner.
De jouer un rôle clef.

Les Joncaire continueront d'habiter la région de Niagara, notamment Louis-Thomas et Daniel.

Les années suivantes seront des années de transition jusqu'à la guerre de Sept Ans.

On verra se succéder au fort Niagara les commandants suivants : le capitaine Charles le Moyne (1726) (par après, le 2^e baron de Longueuil) ; M. Pommeroy (1727) ; Pierre Boucher, sieur de Boucherville (1740) ; Étienne Robert, sieur de la Morandière (1740) dont la fille épousera Daniel de Joncaire ; Pierre Joseph Céloron, sieur de Blainville (1744-1745) ; le capitaine Duplessis-Faber (1745-1746) ; le lieutenant Pierre Claude de Pecaudy, sieur de Contrecœur (1747-1748) ; le capitaine de Raymond (1748-1749) ; M. de Bécancour (1750) ; Daniel Hyacinthe Mary Liénard de Beaujeu (1750-1751) ; De Rigauville

(1751) ; M. De Becancour (1751) ; De Lavalterie (1752) ; Ensign Contrecœur (1753) ; Duplessis-Faber (1755) ; le capitaine Pouchot, du régiment de Béarn (1755) alors chargé du travail de reconstruction ; Jean François de Vassan (1757-1759) ; puis, retour du capitaine Pouchot du régiment de Béarn (1759)²⁷.

IV

DE TÉMÉRITÉ ET
D'ESPOIRS MÊLÉS

*Quoi qu'on fasse, on reconstruit
toujours le monument à sa manière.
Mais c'est déjà beaucoup de n'employer
que des pierres authentiques¹.*

Marguerite YOURCENAR
Carnets de notes — *Mémoires
d'Hadrien.*

Pierre Pouchot

À l'impossible avait-il été tenu ? Comment se fait-il qu'il soit à ce point oublié des nôtres, ce capitaine du régiment de Béarn qui signait parfois Pierre Pouchot de Maupas et qui pourtant avait été reconnu par de nombreux auteurs anglais — les Américains surtout —, dans le contexte de la guerre de Sept Ans et en raison du rôle majeur qu'il a tenu à Niagara ? Pierre Pouchot fascine en même temps qu'il échappe, lui qui fut parmi les derniers à avoir tenté de sauver par un ultime acte de résistance une Nouvelle-France accablée. Pourtant majeure, sa contribution se dérobe à l'ensemble.

Qui était-il ? On sait qu'il naît à Grenoble en 1710 et qu'en 1734 il s'engage dans l'armée des troupes régulières françaises. Très tôt, il se fait remarquer par ses talents exceptionnels d'ingénieur militaire. Tel qu'il l'a évoqué dans ses mémoires, Pierre Pouchot aurait acquis cette formation avant d'entreprendre sa carrière proprement dite, mais c'est sur le terrain qu'il a pu la parfaire. Il est appelé à servir en Italie, en Allemagne, en Flandre et en Autriche. En 1749, il obtient le grade de capitaine. Il a également mérité la distinction de la croix de Saint-Louis. En 1755, le bataillon de Pierre Pouchot — le deuxième [régiment] de Béarn, avec ses troupes de terres — sera dépêché en Nouvelle-France.

Pierre Pouchot laissera un témoignage d'un parcours hors du commun, soit les *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre*². Cet ouvrage

constitue le seul texte rédigé de première main qui témoigne du point de vue français sur les événements marquants du XVIII^e siècle dans cette région de l'Amérique. Voilà ce qui le rend infiniment précieux étant donné qu'il présente l'envers de la médaille, c'est-à-dire un autre éclairage sur des faits tant de fois analysés... mais le seul, dit-on, qui ait exprimé le point de vue français sur les événements entourant la fin de ce Régime. L'ouvrage paraîtra à Yverdon (en Suisse), en 1781, soit vingt et un ans après la reddition de la Nouvelle-France et plus d'une décennie suivant la mort de l'auteur. Il se présente en trois volumes, de petite taille. S'agissait-il de la version finale de l'auteur? Ou était-ce le manuscrit d'un texte non finalisé? Difficile de savoir. S'il en avait eu l'occasion, Pierre Pouchot en aurait-il modifié certains passages? Étouffé d'autres? Impossible de le déterminer. Ce qui en reste... s'ouvre sur une genèse fort complexe.

Les écrits rappellent

Ce sont d'abord les Américains qui s'intéressent à Pierre Pouchot. Cependant, le fait que les *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre* soient rédigés en français les rend, pour la plupart d'entre eux, inaccessibles. En 1858, ils en traduisent une partie, soit celle qui porte sur le siège du fort Niagara. Cette traduction est assurée par E.B. O'Callaghan. (Précisons que ce fort [Niagara] se retrouve aujourd'hui sur leur territoire.) Suivra en 1866 une deuxième traduction, cette fois reprenant les *Mémoires* dans leur intégralité et non exclusivement sur ce qui entoure le siège de Niagara. Cette traduction sera réalisée sous la direction de Franklin B. Hough d'après une copie qui se retrouve à l'Université Harvard³. L'ouvrage paraîtra en deux volumes et inclura les deux versions (anglais-français) du texte. Enfin,

une version plus récente verra le jour en 2004 — soit celle de Michael Cardy. Elle sera vérifiée et annotée par Brian Leigh Dunnigan. Quant à nous, au Québec et au Canada français, il faudra attendre jusqu'en 2003 pour que paraisse en réédition le texte original. On la doit à Denis Vaugois des Éditions du Septentrion⁴.

* *
*

Les *Mémoires* de Pierre Pouchot présentent une version personnelle des faits, soit, mais l'ouvrage est d'intérêt et, surtout, d'importance, parce qu'il rend compte d'observations non seulement sur le siège de Niagara, mais également sur la question amérindienne ainsi que sur la toute dernière campagne menée dans le Haut Saint-Laurent, à fort Lévis, en 1760.

On reconnaîtra en Pierre Pouchot le sens inné de l'observation, un souci d'exactitude, ainsi que des qualités intrinsèques de géographe. Il note successivement ses impressions en accordant beaucoup d'attention à la toponymie. Il décrit minutieusement les lieux qu'il traverse et rassemble les données à partir desquelles il préparera ses cartes. On appréciera, par exemple, celle qu'il a magnifiquement dressée : la *Carte des Frontières Françaises, et Angloises dans le CANADA depuis Montréal Jusques au Fort du Quesne*.

Affectation première

Dès son arrivée en Nouvelle-France, en 1755, Pierre Pouchot est mis à contribution. Il sera dépêché au fort Frontenac où il consacrera ses efforts aux travaux de fortification des lieux⁵. Mais, très vite, il sera appelé à un projet plus vaste où il obtiendra la confiance et le respect de ses supérieurs.

Chouengan (Oswego)

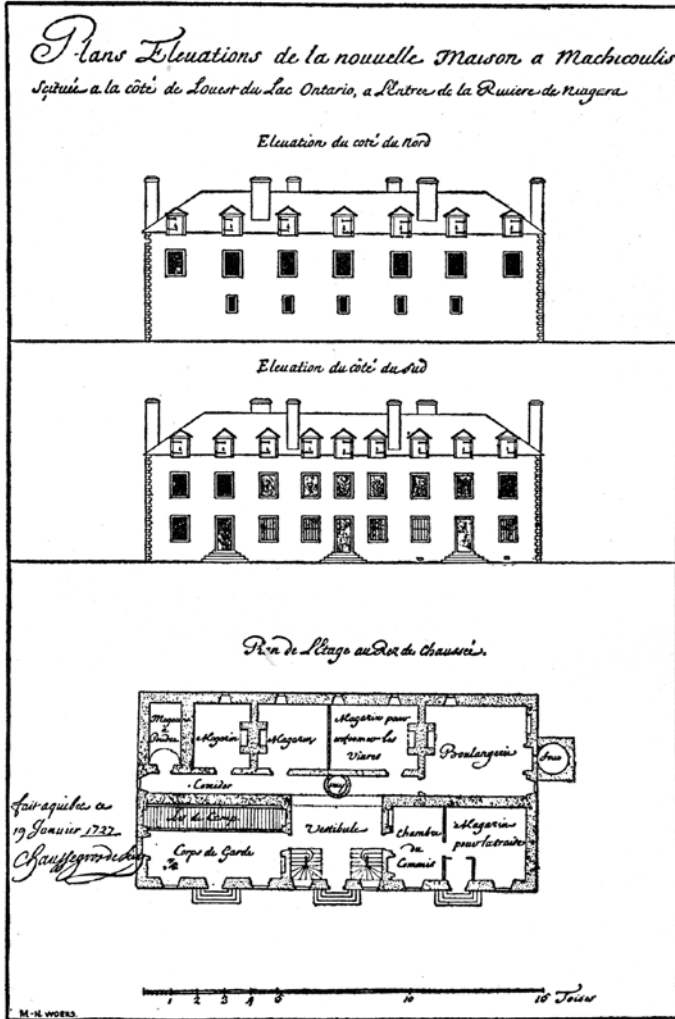
En 1756, les troupes françaises, sous le commandement du marquis de Montcalm, attaqueront le fort Chouengan (Oswego) et en ressortiront victorieuses, infligeant une lourde défaite aux Britanniques. Pierre Pouchot s'y démarquera. Dépêché à Oswego, il prêtera main-forte à Jean-Nicholas Desansdroins, ingénieur auprès du marquis de Montcalm, en s'appliquant aux ouvrages de fortifications⁶. Pierre Pouchot se démarquera également au cours de la bataille proprement dite. Le siège d'Oswego le portera dans les bonnes grâces de deux dirigeants : le marquis de Vaudreuil et le marquis de Montcalm. Tous deux mettront en lui leur confiance, ce qui n'est pas peu dire étant donné les différends qui existent déjà entre les deux protagonistes.

Affectations en accéléré

Le marquis de Montcalm reconnaît à quel point il est impérieux de revitaliser le fort Niagara. Les Français souhaitent en faire l'une des places fortes à l'ouest de Québec. Pour mener à bien le projet, on devra tout d'abord remettre le fort en état et, par après, en assurer la protection. Sa défense s'avère vitale si l'on veut en arriver à ces fins. Fait intéressant : les plans du fort Niagara s'inscrivent dans la tradition de l'ingénieur français, Vauban. Il s'agit à proprement parler d'un site qui arbore une citadelle de pierre entourée de fortifications. Or cette tâche de revitalisation qui s'avère primordiale se voit confiée à Pierre Pouchot. Il aura donc pour mission de se consacrer à la consolidation des fortifications, aux travaux de terrassement et à la reconstruction des bâtiments. Il lui faudra réparer ce qui a été endommagé par l'usure des saisons en tenant compte de l'état de délabrement du site laissé à l'abandon au fil des ans ou



Fort Niagara; maison de la paix; château français;
maison à mâchicoulis. Bâti en 1726.



Plans, élévations de la nouvelle Maison a Machicoulis située a la côte de l'ouest du Lac Ontario a l'entrée de la riviere Niagara. Dessinée d'après les plans originaux de Chaussegros de Léry.

malmené par les intempéries de toutes sortes — neige, pluies d'hiver, grêle, rafales, vents et verglas. Outre ces travaux de terrassement et la réfection des fortifications, Pierre Pouchot procédera aussi à la construction d'une dizaine de bâtiments de bois ou en maçonnerie, incluant hangars, enceintes, un entrepôt à munitions... une poudrière ainsi que le magasin servant à abriter les marchandises⁷. Il dirigera en outre le transport des matériaux essentiels aux travaux de maçonnerie.

Autre fait à souligner : Pierre Pouchot fut le premier officier de l'armée régulière à occuper ce poste, considéré la chasse gardée des troupes de la Marine.

The whole world is a stage

Depuis l'été 1756 jusqu'à l'hiver 1757, la garnison s'affaire. Les travaux vont bon train, sauf que parfois, les conditions météorologiques les empêchent d'aller plus avant. On apprend que l'hiver 1756-1757 a été particulièrement rigoureux et que les nombreux travaux se sont révélés compliqués à effectuer. Lorsque le temps n'est pas propice aux chantiers extérieurs, Pierre Pouchot encourage les soldats à un tout autre ordre d'activité — soit la scénarisation d'une pièce de théâtre, la toute première pièce à être jouée dans la région de Niagara. Il s'agit du *Vieillard dupé*... toute première prestation de Niagara-on-the-Lake.

Il y a davantage

Pierre Pouchot s'est démarqué par ses talents exceptionnels d'ingénieur militaire, soit, mais on comptera sur lui pour bien davantage. On sait à quel point on ne vit pas sur un territoire uniformisé. Or, Pierre Pouchot s'entend particulièrement

bien avec les Amérindiens. On mettra ainsi à contribution ses précieux talents de diplomate. La bonne entente que Pierre Pouchot entretient et maintient auprès des Iroquoiens demeure infiniment appréciable et ne se démentira pas au fil des ans. Étant donné que le fort Niagara est sis à l'extrémité ouest de la confrérie iroquoise sur le territoire des Tsonnontouans, on ne saurait jamais sous-estimer à quel point cette bonne entente reste vitale pour les Français. L'appui des Iroquoiens ou du moins leur neutralité s'avérera primordiale pour les forces françaises. Pouchot sera très apprécié en ce sens. Il gagnera leur amitié au point de se voir attribuer le titre honorifique de *Sategariouaen ou Sategayogen* « au cœur de la bonne entente » ou « milieu des bonnes affaires. ». En fait, certains Amérindiens lui demeureront loyaux jusqu'à la fin, notamment le chef Kaendaé qui lui reste fidèle jusqu'à la fin du siège de 1759. Tout allait donc pour le mieux... jusqu'à ce que...

Un édit... une dérive

... en 1757, grande déception. Pierre Pouchot est remplacé par un capitaine des troupes de la Marine qui reprennent leur droit. La hiérarchie le commande ainsi! Pierre Pouchot doit par conséquent s'effacer devant celui qui est appelé à le remplacer. Bien mauvais calcul. Mais comment se douter de ce qui aurait pu s'ensuivre? La situation demeure toujours aussi équivoque et le retrait de Pierre Pouchot portera un coup irréparable au fort Niagara. Peu de temps après son départ, la controverse s'installe. Les hostilités reprennent. Le remplaçant de Pierre Pouchot ne s'entend pas aussi facilement avec les Amérindiens. Il n'a pas les mêmes qualités de stratège ni la même compréhension des événements. Au cours des dix-sept mois qui suivront, les Amérindiens se rangeront du côté des

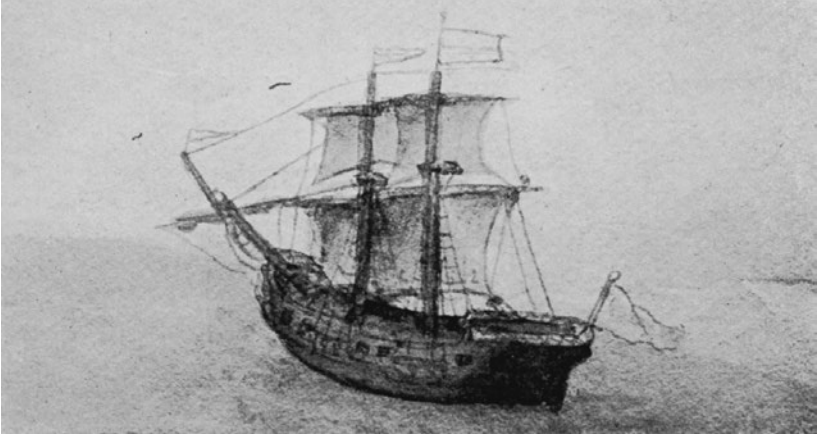
Anglais. Par après, il sera trop tard pour que les Français puissent regagner l'adhésion des Nations iroquoiennes⁸.

Niagara restera un poste convoité... et, par conséquent, constamment menacé.

Une odyssee ardue — enlissement

Entre-temps, soit en 1758, survient une immense déconvenue. Les Français perdent le fort Frontenac (Cataracoui) aux mains de John Bradstreet qui en prend possession au nom de la Couronne britannique. L'hégémonie des activités maritimes sur le lac Ontario est donc chose terminée pour les Français. Il ne sera question que de peu de temps avant que le fort Niagara ne tombe également dans la mire de ces Britanniques.

Ce sera dans ces circonstances que Pierre Pouchot sera rappelé à Niagara, soit en mars 1759, à la suite de ce hiatus de dix-sept mois. Il en assurera une fois encore le commandement. En attendant, tel que souligné précédemment, les Iroquoiens se maintiendront surtout du côté des Anglais. ... Et puis, les choses se compliquent autrement : la bonne entente que Pouchot avait établie avec Vaudreuil et Montcalm se désagrège. Qu'il soit sensible à la fois aux représentations du marquis de Montcalm et de celles du marquis de Vaudreuil met Pierre Pouchot dans l'embarras. Vaudreuil souhaite protéger les endroits plus éloignés comme l'Ohio tandis que Montcalm exhorte à ne pas disperser les troupes. Des erreurs stratégiques seront commises. Sévissent aussi les inévitables difficultés de communication. Les ressources feront défaut. Les provisions s'amenuisent. Les denrées se font rares. On manque de tout. Il y a pénurie dans toute la colonie. Pierre Pouchot se retrouve, bien malgré lui, au milieu d'une tourmente, partagé entre deux



Brigantin dessiné par Pierre Pouchot.

loyautés⁹. En outre, les Iroquois lui avaient promis de porter à son attention tout mouvement de l'ennemi. L'avaient-ils fait ? Pierre Pouchot leur avait-il accordé une confiance excessive ? On le lui a amplement reproché. Question dramatique : avait-il surestimé les possibilités de la stratégie défensive en considérant le fort Niagara imprenable à court terme ? Comment témoigner d'un espoir en ruine ?

Pierre de touche perdue

Rappelé à Niagara, Pierre Pouchot devra livrer bataille. Il luttera farouchement contre des forces bien supérieures. La situation semble d'ores et déjà désespérée... puisque

[sur] le front ouest, l'objectif principal de l'invasion britannique pour 1759 est le fort Niagara. Partis d'Albany sous le commandement du général John Prideaux, 5 500 soldats britanniques et américains, accompagnés par 600 guerriers iroquois sous la direction de sir William Johnson, arrivent près du fort français au début de juillet. La garnison, sous les ordres du commandant Pierre Pouchot, n'excède guère 500 hommes. Malgré la supériorité écrasante des forces anglo-américaines, Pouchot décline l'offre qui lui est faite de se rendre et, le 9 juillet, le siège commence.

[...]

Le 17 juillet, les gros canons britanniques enfin installés entrent en action.

[...]

Quatre jours plus tard, à La Belle Famille, à quelques kilomètres au sud du fort, Johnson écrase des troupes de renfort venues de l'Illinois et de l'Ohio, composées d'environ 800 soldats et miliciens, secondées par 600 Amérindiens. Le lendemain, désespérant de recevoir d'autres secours, Pouchot

capitule. Les communications françaises vers l'Ouest sont désormais coupées¹⁰.

C'est la chute. Pouchot et ses combattants subissent la défaite. Fallait-il s'en étonner, considérant l'inégalité numérique des troupes? Savait-on depuis fort longtemps déjà que la situation était sans issue? Même Montcalm l'aurait reconnu. S'agit-il là d'une boutade? On dit que le marquis de Montcalm et Pierre Pouchot se seraient dit, au cours d'un entretien, qu'ils « se reverraient probablement en Angleterre ». Se doutaient-ils déjà des peines qui les attendaient et de l'inéluctable issue de leur périple en Amérique? Plusieurs auteurs ont repris ce propos¹¹.

Pierre Pouchot doit rendre le fort Niagara à William Johnson, le 25 juillet. Les honneurs de la guerre lui sont accordés. La chute du fort Niagara détermine la fin du contrôle sur un lien de toute importance : la route du lac Ontario qui la relie aux autres Grands Lacs.

Niagara tombe en 1759. Une perte irréparable pour la Nouvelle-France.

Le rêve fléchit

La chute crève-cœur de Niagara ne sera pas la dernière pour Pierre Pouchot puisqu'on le retrouve en mars 1760 au commandement des troupes du fort Lévis.

Il y a eu échange de prisonniers (car oui, à la suite de la défaite de fort Niagara, Pierre Pouchot fut fait prisonnier). Libéré, on lui confiera une ultime mission : sécuriser le fort Lévis sur l'île Orakointon, près de La Présentation (la ville actuelle d'Ogdensburg, aux États-Unis, sise en face de la ville de Prescott, en Ontario). On fera appel une fois encore à ses

qualités d'ingénieur militaire et à son habileté à transiger avec les Amérindiens. Ainsi, il lui faudra stabiliser et fortifier les lieux avant le siège proprement dit et surtout avant une lutte implacable à finir, cette fois, contre le général Amherst. À fort Lévis, Pierre Pouchot résistera au siège pendant onze jours *avec 250 hommes, soldats et miliciens* contre les forces de Jeffery Amherst qui, elles, comptent onze mille combattants, réguliers et amérindiens et une artillerie dépassant d'emblée celle des Français. Malgré ce fait, Pierre Pouchot et ses hommes auront livré bataille avec distinction et infligeront des pertes considérables aux Anglais.

Pierre Pouchot aura soutenu ces deux sièges jugés *a posteriori* impossibles : fort Niagara et fort Lévis¹².

Une ère prenait fin.

Citadelle

Il reste tant à dire sur Pierre Pouchot, dont l'une des pièces majeures demeure le fort Niagara. Non seulement s'est-il vu confier des tâches énormes, mais il aura en outre ajouté à la belle nomenclature des Pays d'en Haut. En plus de ses talents d'ingénieur, il y a ceux de géographe, de cartographe et de son intérêt pour la topographie. On lui doit les toponymes Pointe de Ganalgoin, La Vieille Gallette, le fort Lévis, L'Isle à la Cuisse, Isle de la Magdeleine, Isle Péquéto de Gal¹³, pour ne nommer que ceux-là. Il rassemblera une information sur la géographie de ce coin de l'Amérique septentrionale et notera ce qui lui apparut d'intérêt le long du Saint-Laurent [1755]. Pierre Pouchot ajoutera aussi des descriptions personnelles très appréciées sur les Amérindiens, avec qui il continuera de bien s'entendre.

* *
*

Certains bâtiments que Pierre Pouchot a réhabilités tiennent toujours. La maison ou plutôt le château à mâchicoulis que l'on désigne ainsi — The French Castle of Old fort Niagara — fait l'orgueil de Youngstown, dans l'État de New York. Les Américains ont bellement restauré ce « château » qui attire toujours de nombreux visiteurs et, d'aussi près, rappelle qu'à un moment de son histoire, Niagara a été français.

« Château » en Amérique — du passé à l'indéfini

Il m'est arrivé de visiter dans l'arrière-saison ce fort Niagara, The French Castle. C'était en 2009, par une journée sans nuages et magnifiquement désertée par les visiteurs. On pouvait observer le lac Ontario en contrebas et le souffle léger du vent sur l'eau qui, par un effet d'illusion d'optique, faisait trembler la rive canadienne. Dans la distance, Toronto. La tour du CN marquait à la manière d'un phare un nouveau repère. Le XXI^e siècle fusionné à la route d'eau empruntée il y a plus de quatre cents ans. Moment intense et magique que de voir révélé dans la distance l'autre pays, le nôtre. Et une province et un État séparés par cette sublime entaille. Une eau qui ramène à tant de choses. Au-delà de l'histoire...

À chaque coup de rame,
entremêlée de mots

arrachement et retour

Niagara.

SECTION V

Textes fondateurs :
une Nouvelle-France étonnée
Le grand portage

Vers de lointaines profondeurs

Le meilleur pour la fin. N'est-ce pas ce que l'on souhaite? Une splendide apothéose ou un revirement quelconque? Or que faire quand surgissent davantage de doutes que de certitudes?

Comment présenter des textes qui expriment le plus souvent la tourmente d'auteurs qui cherchent à rendre sensible une réalité difficile à mettre en mots.

Ils avancent sans trop savoir. Pourtant, ils relaient, sans ambages, leur ferveur
... sachant qu'à compter de Niagara
les expressions se perdent et n'arrivent plus à rendre ce que pressent leur auteur.

À chaque énoncé, il peut douter.
Se reprendre en se disant : « ce n'est pas ça! »
Avancer... mais « ce n'est toujours pas ça! »
Troublé, ou même, le soir venu, mort de fatigue, « bien sûr, que ce n'est pas ça! »

S'il élague et en dit moins, « ce n'est pas encore ça ».
Il ajoute quelques détails : Niagara reste une impression.
Un imprévisible qui déconcerte leur auteur. Et, parmi ceux-ci, il y en aura qui n'auront laissé qu'un seul texte, un seul ouvrage, un seul désir : exprimer par les mots le choc reçu.

* *
*

Bien loin de tout algorithme, nous sommes devant des impressions premières. Certaines recueillies instinctivement. D'autres écrites plus tard. Ils sont aux confins de l'histoire, ces auteurs quand ils tentent de décrire ce que la plupart de leurs contemporains ne verront jamais : les chutes du Niagara.

Et plus loin encore

Les textes qui sont présentés ci-après suivent un ordre chronologique. Il y a d'abord celui de René de Bréhant de Galinée qui décrit la décharge de l'eau *de son embouchure dans le lac Ontario*. Puis, Louis Hennepin conduit la marche vers la *prodigieuse cascade [...] un abyme [qu'on n'ose] regarder qu'en frémissant*. Suit la relation de l'entreprise de Cavelier de la Salle : *[l]es eaux escument et bouillonnent d'une manière affreuse; elles tonnent continuellement*. On les entend... longuement. Inlassablement. Henri de Tonty, le bras droit de Cavelier de la Salle, affirme que *[la chute] jette des vapeurs lesquelles on voit de seize lieues*.

Quant au père Joseph-Pierre de Bonnécamps, il n'a jamais rien vu qui ait pu à ce point mériter son attention... *L'eau [qui] tombe en écume le long du rocher et est reçue dans un vaste bassin au dessus du quel règne un brouillard perpétuel*. Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de Lahontan, quant à lui, a bravé les dangers pour voir *cette effroyable Cataracte*. [A]u-dessous de la chute, *la Rivière se ressent longtemps d'une si rude secousse*, nous explique Xavier de Charlevoix. Et puis, à l'automne 1750, c'est Peter Kalm qui souhaite la voir de ses propres yeux. Il n'arrive pas à trouver les mots justes : *La surprise devant ce spectacle est incroyable. Je ne puis pas trouver de mots pour expliquer ce saisissement! Vous ne pouvez le voir sans être terrifié*. Maurès de Malartic, lui, est allé à la chute qui est *un des plus rares et des plus curieux phénomènes de la nature*.

C.J.B. ou monsieur de Bonnefons se lance en toute spontanéité, *autant par amour propre que par curiosité*. Il se rend jusque sous la nappe d'une eau tombante. Dans le bruit et le tremblement, descend jusqu'au bas de la caverne. Quant à Pierre Pouchot, il remarque que ce n'est pas la hauteur, mais la largeur de la cascade qui rend cette chute si impressionnante. Il note que, *lorsque le tems est beau, on y voit plusieurs arcs-en-ciel, les uns au dessus des autres*.

La Rochefoucauld-Liancourt exprime la difficulté *de rendre l'effet que cette cataracte [lui] a fait éprouver [...] Chercher à décrire ce beau phénomène et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible. [Les abords sont difficiles, [les] rocs menaçants*. Quant à François René de Chateaubriand, il dit du Niagara qu'il faisait battre le cœur. [La rivière Niagara,] se gliss[ant] *en une seule masse sur la pente du roc*. Il y a en outre Saint-John de Crève-cœur, qui décrit un Niagara hivernal : *vastes enceintes de glaces resplendissantes, surtout lorsque le soleil les inonde...* Enfin, Alexis de Toqueville reste ému devant un arc-en-ciel nocturne. Il énonce [*qu'*] *il est difficile de rendre l'impression produite par ce rayon de lumière*.

* *
*

Ainsi, ils nous donnent rendez-vous dans l'abrupt, ces tout premiers témoins qui arpentent les lieux de leurs mots. Par leurs écrits, ils ramènent à un temps où tout *n'étoit que forêt, tout n'étoit qu'eau*. En tout abandon, ils nous disent encore que *moult* possibles y sont et que, d'une certaine manière, ils continuent de déjouer les oracles.

Je signale que les textes n'ont pas été modifiés ni modernisés mais laissés tels que je les ai retrouvés en cours de recherche. Ce

qui peut sembler erreur ou coquille ne l'est pas. Seuls les «*f*» allongés sont remplacés par des «*s*» réguliers afin de rendre la lecture plus facile. Mon souhait : protéger de l'oubli la couleur et les particularités d'un français d'une autre époque... Une langue autre... et nôtre.

René de BRÉHANT DE GALINÉE, *Récit de ce qui s'est passé de plus remarquable dans le voyage de MM. Dollier et Galinée*¹.

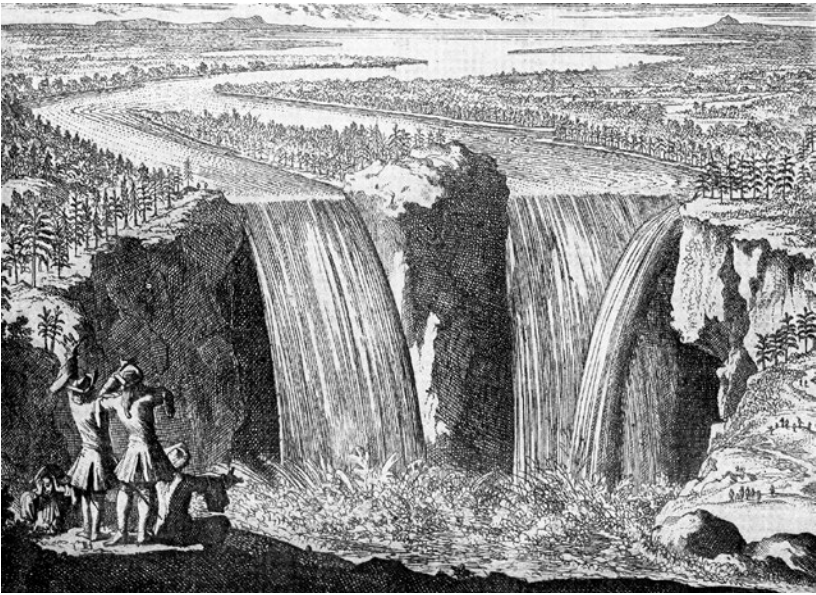
Sur cette espérance [là,] nous quittâmes les Sonnontouans. Nous trouvâmes une rivière large d'un demi-quart de lieue et extrêmement rapide, qui est la descharge ou communication du lac Erié avec le lac Ontario. La profondeur de ce fleuve (car c'est proprement celui de Saint-Laurent) est prodigieuse en cet endroit ; car, dès l'abord, il y a 15 ou 16 brasses d'eau, ce que nous expérimentâmes en tendant notre ligne. Cette descharge [peut avoir 40 lieues de chemin et] contient, à 10 ou 12 lieues de son embouchure dans le lac Ontario, une des plus belles cataractes ou cheutes d'eau qui soient au monde ; car tous les Sauvages à qui j'en ay parlé disoient que le fleuve tomboit en cet endroit d'un rocher plus haut que ne sont les plus hauts pins, c'est-à-dire d'environ 200 pieds. Aussi l'entendîmes-nous du lieu où nous estions, mais cette cheute donne une telle impulsion à l'eau que, quoy que nous en fussions à 10 ou 12 lieues, l'eau est si rapide qu'à grand'peine la peut-on remonter à l'aviron ; [et à un quart de lieue de l'embouchure où nous estions, elle commence à estre retirée et à continuer son lit entre deux rochers escarpez extrêmement hauts, ce qui me fait croire qu'elle seroit difficilement navigable jusques auprès du sault. Pour ce qui est au-dessus du sault, l'eau tire de fort loin dans ce précipice, et très-souvent, des cerfs et des biches, des eslans et des chevreuils, se laissent attirer à un tel point en traversant cette rivière,

qu'ils se trouvent obligez à faire le saut et à se voir envelopper dans cet horrible gouffre.]

L'envie que nous avons de nous rendre à notre petit village appelé Ganastogué Sonontoua Outinaouatoua nous empescha d'aller voir cette merveille, [que je tiens d'autant plus grande que le fleuve de Saint-Laurent est un des plus grands du monde]. Je vous laisse à penser si ce n'est pas une belle cascade de voir toute l'eau de ce grand fleuve, qui à son embouchure a trois lieues de large, se précipiter de deux cents pieds de haut avec un bruit qu'on entend non seulement du lieu où nous estions, qui en est à dix ou douze lieues ; mais encore de l'autre costé du lac Ontario, vis-à-vis de cette embouchure, dont M. Trouvé m'a dit l'avoir entendu. Nous passâmes dans cette rivière, et enfin, au bout de cinq jours de marche, nous arrivâmes au bout du lac Ontario, où est une belle grande anse de sable, au fond de laquelle est l'embouchure d'un autre petit lac qui se discharge, dans lequel nos guides nous firent entrer environ demi-lieue, et puis charger nos canots dans l'endroit le plus proche du village, qui en est pourtant à cinq ou six bonnes lieues.

R.P. Louis HENNEPIN, *Description de la Louisiane : Nouvellement découverte au Sud'Oüest de la Nouvelle France* [...] ².

[...] A quatre lieuës du Lac de Frontenac, il y a un Sault ou cheute d'eau incroyable, & qui n'a pas sa pareille. La Riviere de Niagara près de cet endroit n'a qu'un demy quart de lieuë de largeur, mais elle est fort profonde par endroits, & si rapide au dessus du grand Sault qu'elle entraine toutes les bestes qui la veullent traverser, sans que pas une puisse resister a son courant, elles se precipitent plus de cinq cens pieds de hauteur, & sa cheute est composée de deux nappes d'eau, & d'une cascade, avec une Isle en Talus ; au milieu ces eaux écu-ment & bouïllonnent d'une maniere affreuse, elles tonnent



Première représentation des chutes du Niagara. Louis Hennepin.

continuellement, & lors que le vent souffle du costé du Sud, on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieuës. A quatre lieuës de ce Sault ou de cette cheute, la Riviere de Niagara se jette, avec une rapidité extraordinaire, pendant deux lieuës principalement dans le Lac de Frontenac : c'est pendant ces deux lieuës qu'on fait portage des marchandises, & il y a un tres-beau chemin, fort peu de bois, & presque toutes praires entre-meslées de quelques chênes, & de sapins, sur leurs deux bords de la Riviere, qui sont d'une hauteur qui font peur quand on regarde le bas.

C'est à l'embouchure du Lac de Frontenac, que l'on fist commencer un Fort, qui auroit pû tenir en bride les Iroquois, & particulièrement les Tsonnontouans les plus nombreux & les plus puissans de tous, & leur empescher le commerce qu'ils font avec les Anglois & les Hollandois, de quantité de Pelteries qu'ils sont obligez d'aller chercher dans les païs Occidentaux, & de passer en allant & en revenant par Niagara [...]

R.P. Louis HENNEPIN, *Voyage Curieux qui Contient Une Nouvelle Decouverte d'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique, Entre le Nouveau Mexique & La Mer Glaciale* [...]³.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue Skanadario, c'est-à-dire, *fort beau lac*. Il sort aussi en partie des Lacs superieurs, comme nous le verrons dans la suite.

Ce Lac Ontario est de figure ovale. Il s'étend de l'Orient à l'Occident. Il est d'eau douce aussi-bien que les autres. Cette eau est très-bonne à boire, & il est entouré de terres fertiles. La navigation y est aisée, même à de grands vaisseaux : mais est elle plus difficile en hyver, à cause des grands vents, qui y regnent. De ce Lac Ontario, ou Frontenac, on peut aller en barque, ou dans de grands bâtimens, jusqu'au pied d'un gros

rocher, qui est à deux lieuës du grand Saut de Niagara, que nous allons décrire.

Chapitre VII

*Description du Saut, ou chute d'eau de Niagara,
qui se voit entre le Lac Ontario et le Lac Erié.*

Entre le Lac Ontario & le Lac Erié il y a un grand & prodigieux Saut, dont la chute d'eau est tout-à-fait surprenante. Il n'a pas son pareil dans tout l'Univers. On en voit quelques-uns en Italie; il s'en trouve même encore dans le Royaume de Suede : mais on peut dire, que ce ne sont que de fort foible échantillons de celui, dont nous parlons ici.

Au pied de cet affreux Saut on voit la Riviere de Niagara, qui n'a qu'un demi-quart de lieuës de largeur. Mais elle est fort profonde en de certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraîne violemment toutes les bêtes sauvages, qui la veulent traverser pour aller pâturer dans les terres, qui sont au-delà, sans qu'elles puissent resister à la force de son cours. Alors elles sont précipitées de plus de six cens pieds de haut.

La chute de cet incomparable Saut est composée de deux grandes nappes d'eau, & de deux cascades avec une Isle en talus au milieu. Les eaux, qui tombent de cette grande hauteur, écument & bouillonnent de la maniere du monde la plus épouvantable. Elles font un bruit terrible, plus fort que le tonnerre. Quand le vent souffle au Sud, on entend cet effroyable mugissement à plus de quinze lieuës.

Depuis ce grand Saut, ou chute d'eau, la Riviere de Niagara se jette, sur-tout pendant deux lieuës jusques au gros Rocher, avec une rapidité tout-à-fait extraordinaire : mais pendant deux autres lieuës jusqu'au Lac Ontario, ou Frontenac, l'impetuosité de ce grand courant se ralentit.

Depuis le Fort de Frontenac on peut aller en barque, ou sur de grands bâtimens jusqu'au pied de ce gros Rocher, dont nous avons parlé. Ce Rocher est à l'Ouëst, détaché de la terre

par la Riviere de Niagara à deux lieuës du grand Saut. C'est dans ces deux lieuës, qu'on est obligé de faire le portage, c'est-à-dire, le transport des marchandises. Mais le chemin y est très-beau. Il y a fort peu d'arbres, & ce sont presque toutes prairies, dans lesquelles on trouve d'espace en espace des chênes et des sapins.

Depuis le grand Saut jusques au Rocher, qui est à l'Oüest de la Riviere de Niagara, les deux bords de cette Riviere sont d'une hauteur si prodigieuse, qu'on fremit en regardant fixement la rapidité, avec laquelle les eaux de cette Riviere coulent en-bas. Sans ce grand Saut de Niagara, qui interrompt la navigation, on pourroit aller avec de grandes barques, & même avec des navires, plus de quatre cens cinquante lieuës en traversant le Lac des Hurons jusqu'au bout du Lac des Illinois. On peut dire de ces Lacs, que ce sont de petites mers d'eau douce.

A l'embouchure de la Riviere de Niagara le Sieur de la Salle avoit dessein d'y commencer un Fort. Il en seroit venu aisément à bout, s'il avoit sù se borner, & s'arrêter là pendant une année. Son dessein étoit de tenir en bride les Iroquois, & sur-tout les Tsonnontouïans, qui sont les plus nombreux & les plus aguerris de toute cette Nation. Et en effet ce Fort lui auroit donné le moyen d'empêcher facilement le commerce, que ces peuples font avec les Anglois & les Hollandois de la Nouvelle Jorck. Ils ont accoutumé d'y porter des peaux d'Elans, de Castors, & plusieurs sortes de pelleteries, qu'ils vont chercher à deux ou trois cens lieuës de leurs habitations [...].

Louis HENNEPIN, *Voyage Curieux qui Contient Une Nouvelle Decouverte d'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique, Entre le Nouveau Mexique & La Mer Glaciale* [...] ⁴.

Titre du chapitre LXX : Rencontre, que l'Auteur fait sur le Lac Erié d'un Capitaine Outaoüats, nommé Talon par l'Intendant de ce nom, lequel nous raconta plusieurs aventures de sa Famille, & de sa Nation. On examine encore le grand Saut de Niagara.

[...]

Nous navigeâmes le long du Lac Erié, & après plus de cent quarante lieuës de chemin, par les détours des bayes & des anses, que nous étions obligez de côtoyer, nous repassames par le grand Saut de Niagara, & nous nous occupâmes pendant la moitié d'un jour à considérer cette prodigieuse cascade.

Je ne pouvois concevoir, comment il se pouvoit faire, que quatre grands Lacs, dont le moindre a quatre cens lieuës de circuit, & qui se déchargent les uns dans les autres, qui viennent tous enfin aboutir à ce grand Saut, n'inondoient pas cette grande partie de l'Amerique. Ce qu'il y a de plus surprenant en cela, c'est que depuis l'embouchure du Lac Erié jusqu'à ce grand Saut, les terres paroissent presque toutes plates & unies. A peine peut-on remarquer, qu'elles soient plus hautes les unes que les autres, & cela pendant l'espace de six lieuës. Il n'y a que le niveau de l'eau, dont le courant est fort rapide, qui le fasse observer. Ce qui surprend encore davantage, c'est que depuis cette grande cataracte jusques à deux lieuës plus bas, en tirant vers le Lac Ontario ou Frontenac, les terres paroissent aussi unies que dans les lieux, qui sont au dessus vers le Lac Erié jusque à ce prodigieux Sault.

Nôtre admiration redoubloit sur-tout de ce qu'on ne voit aucunes montagnes, que deux grandes lieuës au dessous de cette cascade. Et cependant la décharge de tant d'eaux, qui

sortent de ces mers douces, aboutit à cet entroit, & saute ainsi de plus de six cens pieds de haut en tombant comme dans un abyme, que nous n'osions regarder qu'en frémissant. Les deux grandes nappes d'eau, qui sont aux deux côtez d'une Isle en talus, qui est au milieu, tombent en bas sans bruit, & sans violence, & glissent de cette manière sans fracas : mais quand cette grande abondance d'eau parvient en bas, alors c'est un bruit & un tintamarre plus grand que le tonnerre.

Au reste le réjaillissement des eaux est si grand, qu'il forme une espèce de nuées au dessus de cet abyme, & on les y voit dans le temps même de la plus grande clarté du Soleil en plein midi. Quelque chaleur qu'il fasse pendant le fort de l'Été, on les voit toujours élevées au dessus des sapins & des plus grands arbres, qui soient dans cet Isle en talus par le moyen de laquelle se forment ces deux grandes nappes d'eau, dont j'ai parlé.

J'ai souhaité bien des fois en ce temps-là d'avoir des gens habiles à décrire ce grand & horrible Saut, afin d'en pouvoir donner une idée juste et bien circonstantiée, capable de satisfaire le Lecteur, & de le mettre en état d'admirer cette merveille de la Nature, autant qu'elle le mérite. Voici pourtant une description de ce prodige de la Nature telle que je la puis donner par écrit, pour en faire concevoir la plus juste idée, qu'il me sera possible, au Lecteur curieux.

Il faut se souvenir, de ce que j'en ai fait remarquer en commençant mon Voyage, ci-dessus Chapitre VII, page 44. Depuis la sortie du Lac Erié jusques au grand Saut, on conte six lieuës, comme je l'ai dit, & cela continue le grand fleuve de St. Laurent, qui sort de tous ces Lacs, dont il a été fait mention. On conçoit bien, que dans cet espace le fleuve est fort rapide, puis que c'est la décharge de cette grande quantité d'eau, qui sort de tous ces Lacs. Les terres, qui sont des deux côtez à l'Est & à l'Ouëst de ce courant, paroissent toujours égalés depuis le dit Lac Erié jusques au grand Saut. Les bords n'en sont point escarpez, & l'eau y est presque

toûjours au niveau de la terre. On voit bien, que les terres, qui sont au dessous, sont plus basses, puis qu'en effet les eaux coulent avec une fort grande rapidité. Cependant cela est presque imperceptible pendant les six lieuës, dont il a été fait mention.

Après ces six lieuës de grand courant les eaux de ce fleuve trouvent une Isle en talus d'environ un demi-quart d'heure de long, & de trois cens pieds de large à peu près, autant qu'on en peut juger à l'œil, parce qu'il n'est pas possible d'aller dans cette Isle avec les Canots d'écorce sans s'exposer à une mort assurée, à cause de la violence des eaux. Cette Isle est pleine de cedres & de sapins. Cependant ses terres ne sont pas plus élevées que celles qui sont aux deux bords du fleuve. Elles paroissent même unies jusques aux deux grandes cascades, qui composent le grand Saut.

Les deux bords des canaux, qui se forment à la rencontre de cette Isle, & qui coulent des deux côtez, mouillent presque la superficie des terres de cette Isle, comme celles, qui sont aux deux bords du fleuve à l'Est & à l'Ouëst, en descendant du Sud au Nord. Mais il faut remarquer, qu'à l'extrémité des Isles du côté des grandes nappes ou chûtes d'eau, il y a un rocher en talus, qui descend jusques au grand gouffre, dans lequel ces eaux se précipitent. Cependant ce rocher en talus n'est nullement arrosé des deux nappes d'eau, qui tombent aux deux côtez, parce que les deux canaux, qui se sont formez par la rencontre de l'Isle, se jettent avec une extrême rapidité, l'un à l'Est, & l'autre à l'Ouëst, depuis le bout de cette Isle, & c'est là où se forme le grand Saut.

Après donc que ces deux canaux ont coulé des deux côtez de l'Isle, ils viennent tout d'un coup à jeter leurs eaux par deux grandes nappes, qui tombent avec roideur, & qui sont ainsi souûtenuës par la rapidité de leur chûte sans mouïller ce rocher en talus. Et c'est alors qu'elles se précipitent dans un abyme, qui est au dessous à plus de six cens pieds de profondeur.

Les eaux, qui coulent à l'Est, ne se jettent pas avec tant d'impétuosité, que celles, qui tombent à l'Ouëst. La nappe coule plus doucement, parce que le rocher en talus, qui est au bout de l'Isle, est plus élevé dans cet endroit qu'à l'Ouëst. Et cela soûtient plus long-temps les eaux, qui sont de ce côté-là. Mais ce rocher panchant davantage du côté de l'Ouëst, cela est cause, que les eaux n'étant pas soutenuës si long-temps, elles tombent plutôt, & avec plus de précipitation. Ce qui vient aussi, de ce que les terres, qui sont à l'Ouëst, sont plus basses, que celles qui sont à l'Est. Aussi voit-on que les eaux de la nappe, qui est à l'Ouëst, tombent en maniere de trait quarré, faisant une troisième nappe, moindre que les deux autres, laquelle tombe entre le Sud & le Nord.

Et parce qu'il y a une terre éminente au Nord, qui est au devant de ces deux grandes cascades, c'est là où le gouffre prodigieux est beaucoup plus large qu'à l'Est. Il faut pourtant remarquer, que l'on peut descendre depuis les terres éminentes, qui sont vis-à-vis des deux dernières nappes d'eau, que l'on trouve à l'Ouëst du grand Saut, jusques au fond de ce gouffre affreux. L'Auteur de cette Découverte y a été, & y a vû de près la chute de ces grandes Cascades. C'est de là qu'on voit une distance considérable au dessous de la nappe d'eau, qui tombe à l'Est, telle que quatre carosses y pourroient passer de front sans être mouïllez. Mais parce que les terres, qui sont à l'Est du rocher en talus, où la première nappe d'eau saute dans le gouffre sont fort escarpées, presque en ligne perpendiculaire, il n'y a point d'homme, qui se puisse rendre de ce côté-là dans le lieu, où les quatre carosses peuvent passer sans être mouïllez, ni qui puisse percer cette multitude d'eau, qui tombe vers le gouffre. Ainsi il est fort vraisemblable, que c'est dans cette partie sèche, que se retirent les serpens sonnetes, où ils se rendent par des trous soûterrains.

C'est donc au bout de cette Isle en talus que se forment ces deux grandes nappes d'eau, avec la troisième, dont j'ai fait mention : & c'est de là qu'elles se jettent en sautant d'une

maniere effroyable dans ce prodigieux gouffre de plus de six cens pieds de profondeur, comme nous l'avons remarqué. J'ai déjà dit, que les eaux, qui tombent à l'Est, sautent & se jettent avec moins de violence, & qu'au contraire celles de l'Ouëst se précipitent tout d'un coup, & font deux cascades, dont l'une est médiocre, l'autre fort violente. Mais enfin ces deux dernieres cascades sont une espece de crochet ou de trait quarré, & sautent du Sud au Nord, & de l'Ouëst à l'Est. Après quoi elles vont rejoindre les eaux de l'autre nappe, qui se jette à l'Est : & c'est alors qu'elles tombent toutes deux, quoi qu'inégalement, dans cet effroyable abyme avec toute l'impétuosité, qu'on peut s'imaginer dans une chute de six cens pieds de haut, et qui fait la plus belle, & tout ensemble la plus affreuse cascade, qui soit au monde.

Après que ces eaux se sont ainsi précipitées dans cet horrible gouffre, elles recommencent leurs cours, & continuent le grand fleuve de St. Laurent pendant deux lieuës jusques aux trois montagnes, qui sont à l'Est de ce fleuve, & jusques au gros rocher, qui est à l'Ouëst, & qui paroît fort élevé hors des eaux à trois brasses de la terre, ou environ. L'abyme, dans lequel se jettent ces eaux, continuë ainsi pendant deux lieuës entre deux chaines de montagnes, qui font une grande ravine bordée de rochers, lesquels sont aux deux côtés du fleuve.

C'est dont dans ce gouffre que tombent toutes ces eaux avec l'impetuosité, qu'on peut s'imaginer d'une chute si haute & si prodigieuse de cette horrible abondance d'eau. C'est là que se forment ces tonnerres, ces mugissemens, ces bondissemens, & ces bouillons effroyables avec cette nuée perpetuelle, qui s'élève au dessus des cedres & des sapins, que l'on voit dans l'Isle en talus, dont il a été fait mention. Après que le canal s'est formé au bas de cette horrible chute par les deux rangs de rochers, dont nous avons parlé, & qui est rempli par cette prodigieuse quantité d'eau, qui y tombe continuellement, le fleuve de S. Laurent recommence d'y couler : mais c'est avec tant de violence, & ses eaux hûrtent

ces rochers de part & d'autre avec une si terrible impetuosité, qu'il est impossible d'y naviger, non pas même en Canots d'écorce, avec lesquels pourtant en navigant terre à terre on peut franchir les rapides les plus violens.

Ces rochers, de cette ravine durent pendant deux lieuës depuis ce grand Saut jusques aux trois montagnes, & au gros rocher, dont il a été fait mention. Cependant tout cela diminuë insensiblement à mesure qu'on s'approche des trois montagnes, & du gros rocher. Et alors les terres recommencent à être presque de niveau avec le fleuve, & cela dure jusques au Lac Ontario, ou de Frontenac.

Quand on est auprès du grand Saut, & qu'on jette les yeux sur cet effroyable gouffre, on en est épouvanté, & la tête tourne à tous ceux, qui s'attachent à regarder fixement cette horrible chute : mais enfin cette ravine venant à diminuer, & à tomber même à rien aux trois montagnes, les eaux du fleuve S. Laurent commencent à couler plus doucement : ce grand rapide se ralentit, & le fleuve reprenant presque le niveau des terres, il est pour lors navigable jusques au Lac de Frontenac, au travers duquel on passe pour se rendre dans le nouveau canal, qui se forme de sa décharge. Et alors on rentre dans le fleuve de St. Laurent, qui forme peu après ce qu'on appelle le long Saut à cent lieuës de Niagara.

Relation des découvertes et des voyages du sieur de LA SALLE, seigneur et gouverneur du fort de Frontenac, au-delà des grands lacs de la Nouvelle-France, faits par l'ordre de Monseigneur Colbert⁵.

Mémoires et Documents inédits recueillis et publiés par Pierre Margry.

[...] La grande rivière de Saint-Laurent tire son origine de plusieurs grands lacs, entre lesquels il y en a cinq d'une grandeur extraordinaire, et qui sont mal représentés sur les cartes imprimés. — Ces lacs sont le lac Supérieur, le lac des

Illinois, le lac des Hurons, le lac Érié et le lac Frontenac. Ils sont tous d'eau douce et très-bonne à boire, abondans en poissons et entourez de terres fertiles; à la réserve du premier, la navigation y est aisée en esté, mesme à de grands bastimens, mais difficile en hyver à cause des grands vents qui y règnent.

Le lac Supérieur et celui des Illinois sont les plus esloignez du costé du couchant. Le premier, qui s'estend de l'est à l'ouest, a cent cinquante lieues de longueur, soixante de largeur et environ près de cinq cents lieues de tour. Le second, qui est situé au nord et au sud, a cent vingt ou cent trente lieues de longueur, quarante ou cinquante de largeur et près de quatre cents lieues de tour. Ces deux lacs se dégorgent dans celui des Hurons, le premier par un rapide rempli de rochers et où l'on ne peut naviguer, et l'autre par le destroit de Missilimakinak. Le lac des Hurons se descharge par un long canal navigable dans le lac Érié, en sorte que comme ces deux derniers lacs sont à peu près égaux à celui des Illinois, et qu'ils ne sont séparés par aucun rapide incommode, on peut aller en barque depuis le fond du lac des Illinois, par un espace de quatre cents lieues, jusqu'au bout du lac Érié, où la navigation est interrompue.

Le lac Érié se jette dans le lac de Frontenac; mais à quatorze lieues de ce dernier lac il se resserre, et ce rétrécissement s'appelle la rivière de Niagara, qui, après un cours de quatorze lieues, se jette dans le lac de Frontenac à 42 degrés 20 minutes de latitude. Les eaux de cette rivière ou de cette partie du lac Érié ont un courant difficile à surmonter, à la voile principalement; à une lieue du mesme lac, à quatre lieues du lac de Frontenac, elles forment une cheute d'une hauteur incroyable, et qui n'a pas sa pareille sur la terre. La rivière de Niagara, près de cet endroit, n'a qu'un demi-quart de lieue de largeur, mais elle est extrêmement profonde et si rapide qu'elle entraîne toutes les bestes qui la veulent traverser sans que pas une puisse résister à son courant. Elle

se précipite de plus de six cents pieds de hauteur, et sa cheute est composée de deux nappes d'eau et d'une cascade avec une isle en talus au milieu; ses eaux escument et bouillonnent d'une manière affreuse; elles tonnent continuellement, et lorsque le vent souffle du costé du sud on entend le bruit qu'elles font de plus de quinze lieues; à quatre lieues de ce sault ou de cette cheute, la rivière de Niagara se jette dans le lac Frontenac.

C'est à cette embouchure que le sieur de La Salle fit commencer un fort qui auroit pu tenir en bride les Iroquois, et particulièrement les Sonnantouans, les plus puissans de tous, et leur empêcher le commerce qu'ils font avec les Anglois et les Hollandois de quantité de pelleteries qu'ils sont obligez d'aller chercher dans les pays occidentaux, et de passer en allant et en revenant par Niagara, où l'on pourroit les arrester à l'amiable en temps de paix et par force en temps de guerre. Mais les Iroquois prirent ombrage de ce fort, en sorte que comme il n'estoit pas en estat de leur résister, il se contenta de faire bastir une maison fortifiée de palissades. Le sault de la rivière de Niagara l'obligea aussi à faire construire sa barque deux lieues au-dessus et à six lieues de l'embouchure de cette rivière. Il y alloit de temps en temps visiter ses ouvriers et leur porter des provisions et d'autres choses nécessaires, tantost en barque, tantost en canot; mais il eut plusieurs traverses qui auroient peut-estre fait abandonner cette entreprise à tout autre qu'à luy.

Sa barque, chargée de provisions et de quelques marchandises, fit naufrage sur la coste méridionale du lac, à dix lieues de Niagara, par la faute du pilote qui l'abandonna avec tous les matelots pour aller coucher à terre. Il perdit aussi quelques canots avec beaucoup de marchandises, et un jour qu'il estoit pressé de retourner au fort Frontenac, il entreprit ce chemin de plus de quatre-vingts lieues par terre et à pied, avec un petit sac de bled d'Inde rosti qui mesme

luy manqua à deux journées du fort, où il ne laissa pas que d'arriver heureusement.

Relation de Henri DE TONTY, *Entreprises de M. de LA SALLE de 1678 a 1683*⁶.

Nous arrivâmes sur le soir à l'embouchure de la rivière de Niagara, et ayant appelé les Sauvages qui estoient de l'autre bord, ils nous vinrent traverser dans leurs canots de bois et nous reçurent très-bien dans leurs cabanes, nous donnèrent quelques poissons à manger avec de la soupe de bled d'Inde. Ces mets me semblèrent insipides et mesme estranges. Néanmoins il fallut prendre le party d'abandonner pain, vin, poivre et sel, pour subsister des vivres sauvages, lesquels consistent en bestes fauves, poisson et bled d'Inde, encore en mange-t-on fort souvent ; et pour se mettre à couvert des injures du temps on lève des escorces aux arbres dont on fait des cabanes. Sur la minuit, nous partîmes au clair de la lune pour aller rejoindre le sieur de La Motte, qui avoit fait faire une maison à deux lieues de là. Nous ne l'y trouvâmes point. Il estoit allé en embuscade avec le P. Louis, Récollect, nostre missionnaire et quatre François. M. de La Salle partit le lendemain pour aller au-dessus du sault de Niagara pour chercher un lieu propre à bastir une barque, et, l'ayant trouvé, il fit venir une partie de ses gens, et moy je restai à la maison. Comme sa barque fut sur quille, celle qu'il avoit laissé à neuf lieues de Niagara se brisa à la coste le 8 Janvier 1679. M. de La Salle, en ayant eu nouvelle, y courut et fit son possible pour sauver une partie de la ferrure dudit bastiment, pour faciliter celle qu'il faisoit construire au-dessus du sault, et s'estant rendu au dit endroit, il m'y fit venir le 30 pour y commander. Ayant pris résolution d'aller au fort de Frontenac sur les glaces, je l'accompagnay jusqu'au lac ; et le 1^{er} Février il traça à la sortie de la rivière un fort qu'il nomma Conty. Ensuite, ayant pris congé de luy, je m'en retournay

au chantier, et en chemin faisant, la curiosité me prit d'aller voir le sault de Niagara, lequel fait la séparation du lac Érié et celui de Frontenac. Je puis dire que c'est la plus belle cheute que l'on puisse voir au monde. A notre estime, elle tombe à pic de cinq cents pieds de haut et a bien deux cents toises de large. Elle jette des vapeurs lesquelles on voit de seize lieues, et elle se fait entendre de la mesme distance quand il fait calme. Quand une fois les cygnes et outardes se trouvent en son fil d'eau, il leur est impossible de reprendre leur vol, et ils sont morts avant que d'arriver au pied de la cheute.

Les provisions que M. de La Salle avoit receues de la Cour luy avoient attiré quantité d'ennemis, lesquels faisoient leur possible pour le faire eschouer dans son entreprise, desbauchant ses gens et troublant l'esprit des Iroquois, vers lesquels il fut obligé d'envoyer le sieur de La Motte pour adoucir ces barbares, lesquels auroient pu nous nuire, nous trouvant en petit nombre dans leur pays. Pendant son absence, je fus frappé d'un poison ; mais, ayant eu recours à l'orviétan [il s'agit d'un contre-poison], Dieu me renvoya la santé.

Le 30 May, ayant fait mettre un brigantin à l'eau pour aller quérir ce que l'on avoit sauvé de la barque qui s'estoit brisée à la coste, nous mismes à la voile d'un vent de surouest, et m'estant rendu de bonne heure, faisant mes diligences pour embarquer ce qui estoit à terre, il s'éleva tout d'un coup un vent de large qui conduisoit une quantité de glaces qui se rendoit maistresse du bastiment, de manière que je me trouvay enfermé, en danger de nous perdre, et pour comble demalheur nostre cable cassa, et insensiblement nous allions à la coste. Sur la minuit, le vent se jetant au nord-est, nous fismes nostre possible pour faire éviter le brigantin à force de rames, et après trois heures de grandes fatigues il évita. Nous mismes à la voile et arrivâmes le matin à la rivière de Niagara. Je m'embarquay en canot pour aller repescher l'ancre, et, estant arrivé audit lieu, j'y trouvay le sieur de La Motte qui me dit que les Iroquois estoient pacifizé ; je lui

laissay le soin de faire repescher l'ancre et m'en retournay au-dessus du sault.

[...]

Joseph-Pierre de BONNÉCAMPS, *Relation du voyage de la Belle rivière fait en 1749, sous les ordres de M. de Celoron*⁷.

[...]

Le 30^e., le lac s'étant calmé, nous primes la route de Niagara, où nous arrivames le 6^e. de Juillet. Dans toute la traversée du lac Ontario, je n'ai rien vu qui put piquer la curiosité. Je vous dirai seulement que les eaux du lac sont extrêmement claires et transparentes; à 17 et 18 piés elles laissent apercevoir le fond aussi distinctement que si on le voyoit au travers d'un verre poli. Elles ont encore une autre propriété bien agréable aux voyageurs, c'est de conserver une grande fraîcheur au milieu des étouffantes chaleurs qu'on est quelques fois obligé d'essuyer en passant ce lac.

Le Fort de Niagara est un quarré de pieux revêtu en dehors de pièces de chêne qui lient et fortifient tout l'ouvrage. Un grand corps de logis de pierres forme la courtine qui regarde le lac; sa grandeur est à peu près la même que celle du fort Frontenac. Il est situé sur la rive orientale du canal par lequel se déchargent les eaux du lac Erié. On sera bientôt dans la nécessité de le transporter ailleurs, parce que la côte minée continuellement par les flots qui viennent s'y briser, s'écroule peu-à-peu et gagne sensiblement le pied du fort. Il seroit avantageusement placé au dessus de la chute sur un beau plateau où tous les canots sont obligés d'aborder pour faire le portage [...]

Le 6^e. et le 7^e. j'observai l'amplitude occidentale du soleil, lorsqu'il se couchoit dans le lac, elle me donna 6^d 30' Nord ouest pour la variation du compas. La latitude du fort est de 43^d 28'.

Le 8^e. tout le détachement se rendit au portage. Le 12^e., nous vinmes camper dans le petit rapide à l'entrée du lac Erié. Le canal qui fait la communication des deux lacs, est d'environ 9 lieües. A deux lieües au dessus du fort, on commence le portage. Il y a trois côtes presque de suite à monter. La 3^e. est extraordinairement haute et escarpée. De son sommet au niveau de l'eau il y a au moins 300 piés. Si j'avois eu mon graphomètre, j'aurois sçu au juste la hauteur ; mais je l'avois laissé au fort dans la crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident pendant le reste du voyage. Quand on est arrivé au haut de cette dernière côte, on va de plein pié à l'autre bout du portage. Le chemin est large, beau et uni. La fameuse chute de Niagara est à très peu près égale distance des deux lacs. Elle est formée par un rocher coupé à plomb et haut de 133 piés suivant ma mesure que je crois exacte. Sa figure est un demi ellipse divisée vers son milieu par une petite isle. La largeur de la chute peut être d'un quart de lieue et demi. L'eau tombe en écume le long du rocher et est reçue dans un vaste bassin au dessus du quel règne un brouillard perpétuel.

Louis-Armand de LOM D'ARCE, baron de Lahontan,
*Cœuvres complètes, par Réal Ouellet*⁸.

[...] Le 4. [1703] nous commançâmes à faire le grand portage du Sud, transportant nos Canots d'une lieuë & demi au dessous du grand *Saut de Niagara* jusques à une demi lieuë au dessus. Nous fûmes obligez de monter trois montagnes avant que de trouver le chemin plat & battu, où il étoit facile à cent *Iroquois* de nous assommer à coups de pierres. Nous eûmes deux ou trois allarmes dans ce portage, qui nous contraignirent à faire une garde tout-à-fait exacte, & à transporter aussi nôtre bagage avec toute sorte de diligence : encore malgré toutes nos précautions il fallut en laisser la moitié vers le milieu de ce long portage, sur la

nouvelle de la découverte de mille *Iroquois* qui s'approchoient de nous. Jugez, Monsieur, si nous n'avions pas sujet d'être alarmez, & si nous hésitâmes à tout sacrifier au desir naturel qu'ont tous les hommes de conserver leur vie. Cependant nous pensâmes la perdre malgré nos soins. Un demi quart d'heure après nous être embarquez au dessus du *Saut*, nous les vîmes paroître sur le bord du Détroit. Je vous l'avouë, je l'échapai belle, m'étant écarté cinq cent pas à côté du chemin il n'y avoit qu'un quart d'heure, avec trois ou quatre Sauvages, pour voir cet effroyable Cataracte. Un moment avant que nos découvreurs acourussent pour nous avertir de l'approche de ces coquins, tout ce que je pûs faire en aprenant cette nouvelle, ce fut d'arriver là dans le tems que les Canots commançoient à défiler. Ce n'étoit pas une bagatelle pour moi d'être pris par ces tirans. *Il morir e niente, ma il vivere brugiendo e troppo* (Les auteurs de l'édition critique, Réal Ouellet et Alain Beaulieu ajoutent en bas de page : La mort n'est rien, mais c'est trop de perir à petit feu, car les prisonniers que font les Iroquois courent grand risque d'être brûlez.) Au reste ce Saut a sept ou huit cens piez de hauteur, & demi lieuë de nape ou de largeur. On voit une Isle vers le milieu qui penche vers le précipice, comme si elle étoit prête d'y tomber. Tous les Animaux qui traversent un demi quart de lieuë au dessus de cette Isle infortunée y sont entraînez par la force des courants. Les bêtes & les poissons qui se tuent en tombant de si haut, servent de nourriture à cinquante *Iroquois* qui se tiennent à deux lieuës de là, pour les retirer de l'eau avec leurs Canots. Ce qui est remarquable, c'est qu'entre l'eau qui forme la cascade par un talus effroyable, & le pié du rocher d'où elle se précipite, il y a un chemin où trois hommes peuvent aisément traverser d'un côté à l'autre, sans recevoir que quelques gouttes d'eau.

**R.P. Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage* [1721]
*fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*⁹.**

Messieurs nos Officiers étant partis, je montai ces affreuses Montagnes, dont je vous ai parlé, pour me rendre au fameux Sault de Niagara, au-dessus duquel je devois m'embarquer. Ce voyage est de trois lieuës; il étoit autrefois de cinq, parce qu'on passoit de l'autre côté de la Riviere, c'est-à-dire, à l'Occident, & qu'on ne se rembarquoit, qu'à deux lieuës au-dessus de la chute. Mais on a trouvé sur la gauche, à un demi quart de lieuës de cette cataracte, une Anse, où le courant n'est pas sensible, & où par conséquent on peut s'embarquer sans péril. Mon premier soin, en arrivant, fut de visiter la plus belle Cascade, qui soit peut-être dans la Nature; mais je reconnus d'abord que le Baron de la Hontan s'étoit trompé sur sa hauteur & sur sa figure, de manière à faire juger qu'il ne l'avoit point vûë.

Il est certain que, si on mesure sa hauteur par les trois Montagnes, qu'il faut franchir d'abord, il n'y a pas beaucoup à rabattre des six cent pieds, que lui donne la Carte de M. Delisle, qui sans doute n'a avancé ce paradoxe, que sur la foi du Baron de la Hontan, & du Pere Hennepin: mais après que je fus arrivé au sommet de la troisième Montagne, j'observai que dans l'espace des trois lieuës, que je fis ensuite jusqu'à cette chute d'eau, quoiqu'il faille quelquefois monter, il faut encore plus descendre, & c'est à quoi ces Voyageurs paroissent n'avoir pas fait assez d'attention. Comme on ne peut approcher la Cascade que de côté, ni la voir que de profil, il n'est pas aisé d'en mesurer la hauteur avec les instrumens; on a voulu le faire avec une longue corde attachée à une longue perche, & après avoir souvent réitéré cette manière, on n'a trouvé que cent quinze, ou six vint pieds de profondeur; mais il n'est pas possible de s'assûrer si la perche n'a pas été arrêtée sur quelque Rocher, qui avançoit; car quoiqu'on l'eût toujours retirée mouillée, aussi-bien qu'un

bout de la corde, à quoi elle étoit attachée, cela ne prouve rien, puisque l'eau, qui se précipite de la Montagne, rejaillit fort haut en écumant. Pour moi, après l'avoir considérée de tous les endroits, d'où on peut l'examiner plus à son aise, j'estime qu'on ne sçauroit lui donner moins de cent quarante ou cinquante pieds.

Quant à sa figure, elle est en fer à Cheval, & elle a environ quatre cent pas de circonférence; mais précisément dans son milieu elle est partagée en deux par une Isle fort étroite, & d'un demi-quart de lieuës de long, qui y aboutit. Il est vrai que ces deux parties ne tardent pas à se rejoindre. Celle, qui étoit de mon côté, & qu'on ne voit que de profil, a plusieurs pointes, qui avancent, mais celle, que je découvrois en face, me parut fort unie. Le Baron de la Hontan y ajoûte un Torrent, qui vient de l'Ouest, mais s'il n'a pas été inventé par cet Auteur, il faut dire que dans le tems de la fonte des Néges, des eaux sauvages viennent se décharger là par quelque ravine.

Vous pouvez bien juger, Madame, qu'au-dessous de cette chute la Riviere se ressent lontems d'une si rude secousse; aussi n'est-elle naviguable qu'au bout de trois lieuës, & précisément à l'endroit, où M. de Joncaire s'est placé. Elle ne devrait pas être moins impraticable au-dessus, puisque le Fleuve y tombe perpendiculairement dans toute sa largeur. Mais outre l'Isle, qui la divise en deux, plusieurs écueils semés çà & là à côté & au-dessus de cette Isle, ralentissent beaucoup la rapidité du Courant. Il est néanmoins si fort malgré cela, que dix ou douze Outaouais ayant un jour voulu traverser à l'Isle, pour éviter des Iroquois, qui les poursuivoient, furent entraînés dans le précipice, quelque effort qu'ils fissent pour se soustenir.

J'avois oui dire que les Poissons, que se trouvoient engagés dans ce Courant, tomboient morts dans la Riviere, & que des Sauvages établis dans ces quartiers-là en faisoient leur profit; mais je n'ai rien vû de semblable. On m'avoit encore assuré que les Oiseaux, qui s'avisent de voler par-dessus,

se trouvoient quelquefois enveloppés dans le tourbillon, que formoit dans l'Air la violence de ce Rapide; mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vû de petits Oiseaux voltiger assez bas directement au-dessus de la chute, & s'en tirer fort bien.

C'est sur un Roc, que cette nappe d'eau est reçûë, & deux raisons me persuadent qu'elle y a trouvé, & peut-être creusé avec le tems une Caverne, qui a quelque profondeur. La premiere est que le bruit, qu'elle fait, est fort sourd, & comme d'un tonnerre éloigné A peine l'entend-on de chez M. de Joncaire, & peut-être même ce qu'on y entend n'est que les bouillonnemens causés par les Rochers, qui remplissent le lit de la Riviere jusques-là. D'autant plus qu'au-dessus de la Cataracte, on ne l'entend pas à beaucoup près de si loin. La seconde est qu'il n'a jamais rien reparu, dit-on, de tout ce qui y est tombé, pas même les débris du Canot des Outaouais, dont je parlois tout-à-l'heure. Quoiqu'il en soit, Ovide nous donne la description d'une semblable Cataracte, qu'il dit être dans la délicieuse Vallée de Tempé. Il s'en faut bien que le Pays de Niagara soit aussi beau, mais je crois sa Cataracte beaucoup plus belle.

Au reste je n'ai apperçû de brouillard au-dessus, que par derriere; de loin on le prendroit pour une fumée, & il n'est personne, qui n'y fût trompé, s'il arrivoit à la vûë de l'Isle, sans être prévenu qu'il y a en cet endroit une Cataracte aussi surprenante que celle-là.

Peter KALM, *Lettre de M. Kalm, gentilhomme suédois actuellement en voyage en Amérique, à son ami à Philadelphie contenant un récit particulier de la Grande chute du Niagara*¹⁰.

(C'est le premier aperçu des Chutes du Niagara, écrit en Angleterre.) L'auteur, Peter Kalm, décrit la cataracte à l'intention d'un public européen. Il se rend d'abord à Québec où il exprime le désir de voir *de ses propres yeux, l'une des plus grandes curiosités du monde.*

Albany, 2 septembre 1750.

Monsieur : — Après un assez long voyage, fait en peu de temps, je suis revenu en cette ville. Vous devez vous souvenir qu'en vous quittant, je vous ai dit que cet été, si le temps le permettait, j'irais voir les chutes du *Niagara*, une des plus grandes curiosités du monde. Quand je suis revenu de *Quebec*, l'année dernière, vous m'avez fait plusieurs questions au sujet de cette chute et je vous ai dit ce que j'avais appris au *Canada* de plusieurs gentilshommes *français* qui avaient été là, mais ce n'était que de ouï dire; je ne pouvais rien vous certifier parce que je ne les avais pas vues moi-même, et je ne pouvais pas satisfaire ma propre curiosité et à plus forte raison la vôtre. Maintenant, depuis que j'ai été sur les lieux, je puis vous en fournir une description plus exacte et plus satisfaisante.

Après un voyage fatigant, d'abord à cheval, à travers le pays des sauvages des *Six Nations* jusqu'à *Oswego*; puis de là, en canot sur le lac Ontario, je suis arrivé le 12 août au soir au *Fort Niagara*. Les Français m'ont paru très perplexes à mon arrivée, s'imaginant que j'étais un officier anglais qui, sous prétexte de voir les chutes *Niagara* avait un autre objet en vue, mais aussitôt que je leur eu [*sic*] montré mes passeports, ils ont changé de manières et ils m'ont reçu avec la plus grande politesse. Les chutes *Niagara* sont à six lieues françaises du fort Niagara. Vous remontez d'abord sur l'eau

la rivière Niagara durant trois lieues, puis vous remontez trois lieues par portage. Il était trop tard quand j'arrivai au fort et je ne pouvais songer aller aux chutes le même jour, mais je me préparai à y aller le lendemain matin. Le commandant du fort monsieur *Beaujon* [*sic*], invita tous les officiers et les gentilshommes qui étaient là à souper avec lui. J'avais lu précédemment presque tous les auteurs qui avaient écrit quelque chose au sujet de ces chutes, et l'année dernière, en Canada, j'avais posé tant de questions à ce sujet que je croyais m'en être fait une bonne idée et maintenant, au souper, je demandai à ces messieurs de me dire tout ce qu'ils savaient et jugeaient valoir la peine d'être dit et ils agirent en conséquence. Je remarquai qu'au sujet de beaucoup de choses, ils étaient tous d'accord et quant à quelques-unes, ils différaient d'opinion, ce dont j'ai pris note particulièrement. Quand ils m'eurent dit tout ce qu'ils savaient, j'ai fait quelques questions au sujet de ce que j'avais lu ou entendu ; j'ai demandé si c'était vrai ou faux et j'ai consigné leurs réponses dans chaque cas. Mais, comme je l'avais constaté dans des voyages antérieurs, peu de gens observent avec exactitude les travaux de la nature ou consignent la vérité avec précision. C'est pourquoi je ne suis jamais satisfait avant d'avoir tout vu de mes propres yeux, autant qu'il est en mon pouvoir. En conséquence, le lendemain matin, 13 août, au lever du jour, je me suis mis en route pour la chute. Le commandant avait donné des ordres à deux officiers du fort de m'accompagner et de tout me montrer et il envoyait par eux à M. Jonquières [Daniel-Chabert de Joncaire], qui avait vécu dix ans au portage et qui savait mieux que personne tout ce qui a trait aux chutes, des ordres de me montrer et de me dire tout ce qu'il savait. Un peu avant d'arriver au portage, l'eau de la rivière devint si rapide que quatre hommes dans un léger canot d'écorce avaient beaucoup de mal à remonter. Les canots peuvent remonter jusqu'à une demi-lieue en amont du commencement du portage, mais il faut travailler ferme contre un courant

excessivement rapide; plus haut, c'est impossible, tout le cours de l'eau, sur deux lieues et demie jusqu'aux grandes chutes, est une série de petites chutes l'une au-dessous de l'autre, dans laquelle le plus grand canot ou bateau court le risque de chavirer. Nous avons débarqué et nous sommes mis à marcher pour remonter le portage ayant en plus de nous les côtés élevés et escarpés de la rivière deux grandes collines à gravir l'une après l'autre. Là, sur le portage j'ai vu plus de 200 sauvages dont la majorité appartenaient aux *Six Nations* occupés à porter des ballots de fourrures, surtout du daim et de l'ours. Vous seriez surpris de voir l'abondance de choses qu'on apporte en cet endroit. Un sauvage reçoit 20 pences par parquet qu'il porte, la distance est de trois lieues. A dix heures et demie du matin, nous arrivâmes à la grande chute que j'ai trouvée comme suit : la rivière ou plutôt le détroit va là du S.S.E. au N.N.O., et les roches de la grande chute sont transversales, mais pas en ligne droite; elles font presque la figure d'un demi-cercle du fer à cheval.

Au-dessus de la chute, dans le milieu de la rivière, il y a une île gisant aussi S.S.E. et N.N.O. ou parallèle aux côtés de la rivière, sa longueur est d'à peu près sept ou huit arpents français (un arpent est de 180 pieds). L'extrémité inférieure de cette île se trouve précisément au bord perpendiculaire, de la chute. De chaque côté de cette île coule toute l'eau qui vient des lacs du Canada savoir : Lac Supérieur, Lac Michigan, lac Huron, et lac Erié, qui, vous le savez, sont de petites mers plutôt que des lacs et recueillent de plus beaucoup de grandes rivières qui s'y jettent et dont la plus grande partie descendent cette chute Niagara. Avant que l'eau arrive à cette île, elle ne coule que lentement relativement à sa vitesse en passant l'île où elle devient l'eau la plus rapide du monde, coulant avec une vélocité surprenante en arrivant aux chutes; elle est très blanche et en quelques endroits est rejetée haut en l'air. Les plus grands et les plus forts bateaux seraient là culbutés et renversés. L'eau qui descend du côté ouest de

l'île est plus rapide, plus abondante, plus blanche et paraît presque passer plus rapidement qu'une flèche. Quand vous êtes aux chutes et que vous regardez la rivière en haut, vous voyez qu'elle a partout une pente ressemblant au flanc d'une colline. Quand toute cette eau arrive à la chute même, elle se jette perpendiculairement. La surprise devant ce spectacle est incroyable. Je ne puis pas trouver de mots pour expliquer ce saisissement! Vous ne pouvez le voir sans être terrifié; imaginer une telle quantité d'eau tombant d'une hauteur surprenante. Je ne doute pas que vous désiriez savoir la hauteur exacte de cette grande chute. Le Père Hennepin suppose qu'elle est de 600 pieds verticalement, mais on ne l'a pas cru beaucoup en Canada, le nom d'honneur qu'ils lui donnent là est «le grand menteur»; il écrit sur des endroits qu'il n'a jamais vus. Il est vrai qu'il a vu cette chute, mais, comme beaucoup de voyageurs, il a une tendance à tout amplifier et c'est ce qu'il fait au sujet de cette chute du Niagara. Ce faible des voyageurs m'a causé beaucoup de désappointements et j'ai rarement eu le bonheur de trouver les merveilleuses choses que d'autres m'avaient décrites. Pour ma part, je suis amoureux du merveilleux, mais j'aime à voir les choses comme elles sont et à les raconter ainsi. Depuis le temps du Père Hennepin, cette chute, d'après toutes les descriptions qu'il en a données diminue de plus en plus, et ceux qui l'ont mesurée avec des instruments mathématiques trouvent que la tombée verticale de l'eau est exactement de 137 pieds. M. *Morandier* l'ingénieur du roi en Canada, m'a assuré et confirmé par écrit que 137 pieds était la hauteur exacte et tous les messieurs français qui étaient avec moi à la chute s'accordent avec lui sans la moindre contradiction; il est vrai que ceux qui ont essayé de la mesurer avec un cordeau trouvent quelques fois qu'elle compte 140 ou 150 pieds et quelquefois plus, mais la raison en est qu'elle ne peut pas être mesurée ainsi avec certitude, l'eau emportant le cordeau. Quand l'eau est arrivée au fond de roche, elle rejaillit à une grande hauteur en l'air;

en d'autres endroits, elle est blanche comme du lait ou de la neige et tout est en mouvement comme une chaudière en ébullition. Vous vous souvenez que Hennepin dit qu'on entend très loin le bruit de la chute. Tous les gentilshommes qui étaient avec moi, étaient d'accord que le plus loin où on peut l'entendre est à 15 lieues et encore, très rarement. Quand l'air est bien calme, vous pouvez entendre jusqu'au fort Niagara; mais c'est rarement le cas en d'autres moments, parce que, quand le vent souffle les vagues du lac Ontario font du bruit là contre la rive. Ils m'ont appris que quand ils entendent au fort le bruit de la chute plus fort que d'habitude, c'est l'indice qu'il soufflera certainement du vent de nord-est; cela paraît étonnant car la chute est au sud-ouest du fort et on supposerait que c'est plutôt l'indice d'un vent contraire. Quelquefois, m'a-t-on dit, la chute fait plus de bruit qu'à d'autres moments et cela est regardé comme une marque certaine de l'approche de mauvais temps ou pluie, les *Sauvages* le considèrent comme un signe certain. Quand j'étais là la chute ne faisait pas un bruit extraordinaire; auprès même des chutes nous pouvions entendre tout ce que nous disions sans parler plus fort que le ton de la conversation. Je ne sais comment on a trouvé un tel bruit ici, c'était probablement en d'autres occasions. Si vous vous rapprochez de cette vapeur ou de ce brouillard ou si le vent le souffle sur vous, il est si pénétrant qu'en quelques minutes, vous êtes mouillé comme si vous aviez été sous l'eau. J'ai envoyé deux jeunes français me chercher du pied de la chute au fond quelques échantillons de chacune des herbes, des pierres et des coquillages qu'on trouve là; ils revinrent au bout de quelques minutes et je croyais réellement qu'ils étaient tombés à l'eau; il leur fallut se déshabiller complètement presque nus et accrocher leurs vêtements à sécher au soleil. Quand vous êtes du côté du lac Ontario, à bien des lieues de la chute, vous pouvez, tous les matins clairs et calmes, voir les vapeurs du lac monter dans l'air, vous croiriez que tous les bois du voisinage ont été mis

en feu par les *Sauvages* si grande est la fumée que l'on voit. Vous pouvez la voir de la même façon du côté ouest du lac Erié, à bien des lieues de là.

Plusieurs de ces messieurs français m'ont dit que quand les oiseaux arrivent en volant dans ce brouillard ou cette brume de la chute, ils tombent droit et périssent dans l'eau ; soit parce que leurs ailes se mouillent ou parce que le bruit de la chute les étourdit et ils ne savent où aller dans la noirceur ; mais d'autres étaient d'avis qu'il en meurt très peu ou jamais de cette façon, car tous sont d'avis que parmi le grand nombre d'oiseaux que l'on trouve en bas de la chute, il n'y en a pas d'autre espèce que ceux qui vivent et qui nagent dans l'eau, comme : les cygnes, les oies, les canards, les poules d'eau et autres. Et très souvent on voit de grands vols d'oiseaux courir à leur perte de cette façon ; ils nagent dans la rivière au-dessus des chutes et sont attirés de plus en plus par l'eau et comme le gibier d'eau aime beaucoup à se laisser porter par le courant, il jouit là de ce plaisir le plus longtemps possible jusqu'à ce que la force de l'eau soit telle qu'il ne leur est plus possible de s'enlever. Ils sont attirés dans le précipice et périssent. Si on les observe quand ils sont attirés auprès de la chute, on constate qu'ils essaient de toute leur force à employer leurs ailes et à quitter l'eau, mais ils ne peuvent pas. Dans les mois de septembre et d'octobre on trouve tous les matins de telles quantités de gibier d'eau au pied des chutes sur la rive que la garnison du fort s'en nourrit en majeure partie pendant longtemps ; en plus du gibier, ils trouvent aussi diverses espèces de poissons morts, ainsi que des daims, ours et autres animaux qui ont essayé de traverser l'eau au-dessus de la chute ; les plus grands animaux sont généralement trouvés brisés en morceaux. Juste au-dessous de la chute, l'eau n'est pas rapide, mais fait des cercles et blanchit comme un pot en ébullition, ce qui n'empêche pas les *sauvages* de s'y risquer pour pêcher dans de petites embarcations, mais un peu plus bas commencent les petites chutes. Quand vous êtes au-dessus

des chutes et que vous regardez en bas, la tête commence à tourner ; les Français qui ont été là des centaines de fois se risquent rarement à regarder en dessous sans en même temps se tenir solidement à un arbre avec la main. On croyait impossible autrefois à un être vivant de se rendre sur l'île qui est au milieu de la chute, mais un accident survenu, il y a une douzaine d'années environ a fait changer d'idée. L'histoire est celle-ci : Deux sauvages des *Six Nations* partirent du fort Niagara pour aller chasser sur une île qui est au milieu de la rivière ou détroit, en amont de la chute et où il y avait beaucoup de daims. Ils emportèrent avec eux beaucoup d'eau de vie française du fort et ils y goûtèrent beaucoup en remontant le portage. Puis quand ils furent en canot, ils prenaient une goutte de temps en temps et remontèrent ainsi le détroit vers l'île où ils se proposaient de chasser ; mais, se sentant pris par le sommeil ils se couchèrent dans le canot jusqu'ils arrivèrent à l'île qui est au milieu de la chute. Là, l'un des hommes fût réveillé par le bruit de la chute et appela les autres en leur disant qu'ils étaient perdus. Cependant ils essayèrent de sauver leur vie. Cette île était la plus proche et avec un peu de travail ils y abordèrent. Ils furent d'abord bien heureux, puis, en considérant bien les choses ils ne se trouvèrent pas beaucoup mieux que s'ils avaient sauté les chutes car ils n'avaient pas d'autre alternative que s'y jeter eux-mêmes ou de se laisser mourir de faim. Mais la nécessité est la mère de l'invention. A l'extrémité inférieure de l'île, la roche est perpendiculaire et il n'y passe pas d'eau. Cette île a beaucoup de bois, ils se mirent immédiatement au travail et firent une échelle ou des haubans de tilleul (qui est très résistant et très fort) assez longs pour atteindre l'eau en bas ; ils attachèrent l'extrémité de cette échelle à un grand arbre qui poussait sur le côté de la roche au-dessus de la chute et laissèrent l'autre extrémité descendre jusqu'à l'eau. Puis ils descendirent par ces escaliers improvisés et quand ils arrivèrent au bas dans le milieu de la chute, ils se reposèrent un peu et comme l'eau,

juste en dessous de la chute n'est pas rapide comme cela a déjà été dit, ils s'y jetèrent dans l'intention de nager jusqu'à la rive. J'ai déjà dit qu'une partie de la chute est d'un côté de l'île et l'autre partie de l'autre côté. Il s'ensuit que les eaux des deux cataractes courant l'une contre l'autre reviennent juste contre la roche qui est sous l'île. Par suite, les sauvages avaient à peine commencé à nager que les eaux du remous les rejetait [*sic*] avec violence contre la roche d'où ils venaient. Ils essayèrent plusieurs fois puis finirent par se fatiguer et à force d'être souvent lancés contre les roches, ils étaient tout épuisés avec la peau enlevée en maints endroits. Ils furent obligés de remonter les marches pour revenir à l'île sans savoir quoi faire. Après quelques temps, ils virent des sauvages sur la rive et les appelèrent. Ceux-ci les aperçurent et virent leur embarras, mais ils leur offrirent de retourner au fort et de dire au commandant où étaient leurs frères. Ils persuadèrent celui-ci d'essayer quelque chose pour sauver les deux pauvres sauvages, ce qui fut fait de la façon suivante : l'eau qui coule du côté est de l'île est peu profonde spécialement un peu en amont de l'île vers la rive orientale. Le commandant fit faire de grandes perches munies de pointes de fer, deux sauvages décidèrent de marcher jusqu'à l'île avec l'aide de ces perches pour sauver les deux pauvres créatures ou périr avec elles. Ils prirent congé de leurs amis comme s'ils allaient à la mort. Chacun avait deux perches à la main pour piquer contre le fond du courant et se tenir solide. Ils avancèrent ainsi et arrivèrent à l'île où après avoir donné des perches aux pauvres sauvages, ils leur donnèrent le moyen de revenir à la terre ferme. Ces deux *sauvages* qui de la façon précitée furent les premiers à se rendre sur l'île sont encore vivants. Ils restèrent neuf jours sur l'île et faillirent mourir de faim. [L'auteur ajoute la note suivante : *ces sauvages ont été plus heureux que dix ou douze Utowawas, en essayant d'échapper à la poursuite de leurs ennemis, les Six Nations, furent emportés et précipités*

en bas de la cataracte par la force du courant et tous périrent. On ne revit même pas trace de leur canot.]

Maintenant que l'on a trouvé le moyen de se rendre à cette île, les *Sauvages* y vont souvent pour tirer les daims, qui après avoir essayé de traverser la rivière en amont des chutes, sont rejetés sur l'île par le courant, mais si le roi de France m'offrait tout le Canada, je ne risquerais pas de me rendre sur l'île et si vous voyiez la place vous seriez sûrement de mon avis. Sur le côté ouest de l'île, il y a de petites îles ou des roches sans importance. La rive est de la rivière est verticale et celle de l'ouest est en pente. Dans les anciens temps, une partie de la roche, à la chute qui est du côté ouest de l'île surplombait d'une telle façon que l'eau qui en tombe perpendiculairement laissait un vide en dessous, mais depuis quelques années la partie saillante s'est brisée et est tombée, si bien qu'il n'y a plus moyen maintenant de passer entre l'eau qui tombe et la roche car celle-ci en tombant longe constamment la paroi rocheuse. ... La largeur de la chute comme celle-ci est en demi-cercle et évaluée à 6 arpents à peu près. Quant à l'île dans le milieu de la chute et de là à chacun des côtés, la largeur est à peu près la même; la largeur de l'île à son extrémité la plus basse est de deux tiers d'arpent ou à peu près... . En-dessous des chutes, dans les trous des roches, il y a beaucoup d'anguilles que les *Sauvages* et les *Français* attrapent avec leurs mains tout simplement. J'ai envoyé deux petits sauvages qui m'en ont vite apporté une vingtaine. Chaque jour, quand le soleil brille, vous voyez là de 10 heures du matin à 2 heures du soir, en dessous des chutes et en dessous de vous, quand vous vous teniez de côté en dessous des chutes, on peut voir un ou deux magnifiques arcs-en-ciel, l'un sur l'autre.

J'ai eu le bonheur de me trouver à la chute un jour clair et c'est avec délice que j'ai vu cet arc-en-ciel qui avait presque toutes les couleurs de ceux qu'on voit dans l'air. Puis [*sic*] il y

a de vapeurs, plus brillant et clair est l'arc-en-ciel. Je l'ai vu du côté est de la chute au fond sous la place où je me tenais, mais en dessous de l'eau. Quand le vent emporte les vapeurs de cet endroit, l'arc-en-ciel disparaît mais reparaît aussitôt qu'il revient des vapeurs. De la chute au débarcadère en amont de la chute où abordent les canots du lac Erié (ou de la chute à l'extrémité supérieure du portage), il y a un demi-cercle. Plus bas les canots n'osent pas arriver, de crainte de subir le sort des deux sauvages et encore peut-être avec moins de succès.

On a trouvé en dessous de la chute des débris de corps humains, peut-être des sauvages ivres qui ont eu le malheur de tomber de la chute. On m'a dit à *Oswego* qu'en octobre ou à peu près on trouve tant de plumes en aval de la chute qu'en une journée, un homme peut en ramasser assez pour remplir plusieurs lits et ils disent que ces plumes proviennent d'oiseaux tués aux chutes. J'ai demandé aux *Français* si c'était vrai, ils m'ont dit qu'ils n'avaient jamais rien vu de ce genre, mais que si c'était des plumes prises sur des oiseaux morts, il pouvait bien y avoir cette quantité. Les *Français* m'ont dit qu'ils avaient souvent culbuté de grands arbres dans l'eau d'en haut pour leur voir sauter la chute. Ils descendent avec une vélocité extraordinaire mais on ne les revoit plus jamais, c'est pourquoi l'on croyait qu'il y avait un creux ou un abîme sans fond juste sous la chute. Je crois aussi qu'il doit y avoir là une grande profondeur, mais je crois qu'ils ont mal regardé et qu'ils auraient pu retrouver les arbres à quelque distance de la chute. La roche de la chute consiste en calcaire gris.

Voilà monsieur, une description courte mais exacte de cette fameuse cataracte du *Niagara*, vous pouvez vous fier à la vérité de ce que j'écris. Vous m'excuserez si vous ne trouvez pas dans mon aperçu des histoires de merveilles. Je préfère qu'à l'avenir on dise de moi que j'ai raconté les choses telles qu'elles sont et que tout ce qu'on trouve concorde avec ma description; j'aime mieux cela que d'être jugé un narrateur

infidèle. J'ai vu dans mon voyage d'autres choses qui, je le sais, réjouiraient votre curiosité, mais le temps m'empêche d'en écrire plus long et j'espère bientôt vous voir.

Je suis, etc.

PETER KALM.

MAURÈS de MALARTIC (Malartic, Anne-Joseph-Hyppolite de Maurès, comte de), *Journal des Campagnes au Canada de 1755 à 1760*¹¹.

Le 20 [juillet 1756], j'allai à la chute qui est un des plus rares et des plus curieux phénomènes de la nature. Elle est formée par les eaux du lac Erié qui est très resserré à son embouchure. Elles se précipitent après s'être séparées au bout d'une petite île qu'elles paraissent devoir entraîner entre deux montagnes très élevées dans le fleuve ou R. du Niagara. Elle a cent vingt pieds d'élévation et près de deux cents toises de large. Elle forme plusieurs nappes d'eau variées à l'infini en angles saillans et rentrans. Le spectateur est agréablement dédommagé du bruit occasionné par ces cascades en voyant dans le fond clair et limpide de ces eaux, soit des jets qui s'élèvent en toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Cette chute est souvent couverte de brouillards, elle est à 6 lieues du fort de Niagara et à demie lieue du petit fort qui est l'entrepôt des vivres que l'on porte par terre du bas des grandes côtes. On les embarque commodément devant ce fort. Le chemin qui conduit à la chute est beau et traverse de jolis bois. La rivière de Niagara se jette dans le lac à la pointe de Niagara.

J.C.B., (M. Bonnefons?), *Voyage au Canada dans le Nord de l'Amérique Septentrionale fait depuis l'an 1751 A 1761*¹².

Le fort de Niagara, situé au haut et au sud du Lac Ontario, fut nommé dans son origine Denonville; il est sur un terrain élevé qui est dominé par des montagnes, à l'ouest, qui bordent un détroit de trois lieues de long qui porte le nom de rivière de Niagara. Ce fort, construit en 1687, était en pieux debout, il fut reconstruit et fortifié en 1763. Nous le trouvâmes bâti partie en pierres et partie en bois, bien fortifié du côté de terre et entouré de fossés avec des bastions garnis de dix-huit pièces de canons, un pont-levis et quatre vingts hommes de garnison.

Vis-à-vis ce fort, au nord et presque au fond du Lac Ontario, est une grande baie nommée Toronto et depuis appelée par les anglais baie d'York. Sur le bord de cette baie il y avait été construit, par les ordres du gouverneur de la Jonquière, un fort nommé Toronto et qui fut depuis détruit comme inutile.

Le lendemain 12 avril, nous passâmes par terre; du fort Niagara, nous montâmes les trois montagnes qui sont à l'ouest du fort et au dessus de chacune desquelles, se trouve une plate forme de roche plate très unie, qui fait un repos pour les voyageurs qui y passent; il y a environ deux lieues de montagnes de bas en haut. Lorsque nous fûmes parvenus au sommet, il fallut nous reposer, ensuite nous continuâmes à marcher. A un quart de lieue au nord de la dernière montagne est la fameuse chute Niagara, dont le bruit se fait entendre de près de trois lieues; à la même place au sud où nous allâmes, était un petit entrepôt nouvellement construit pour le travail des bateaux et canots nécessaires à la navigation du lac Erié. Cet entrepôt fut nommé Toronto; les anglais lui donnèrent celui de Scuyler ou Skuiler [fort Schlosser]; lors de notre passage il y avait une garnison de quarante hommes canadiens, tous charpentiers de bateaux, nous y restâmes

trois jours pendant lesquels on fit le chargement de vivres, munitions et marchandises que nous devions conduire avec nous, au fond du lac Erié.

La curiosité permise aux voyageurs me porta à vouloir visiter la chute Niagara, dont j'avais ouï parler comme une merveille curieuse; j'y fus moi troisième. J'examinai cette étonnante cataracte qui a la forme d'un croissant d'une étendue d'un quart de lieue, on lui donne la hauteur, suivant la commune tradition, cent quatre-vingts pieds. Elle est la décharge du Lac Erié, reçoit ses eaux qu'elle jette dans le détroit de rivière de Niagara qui les verse dans le Lac Ontario près du fort Niagara. Les approches de cette chute paraissent inaccessibles, surtout du côté du sud où nous nous présentâmes et qui offre dans sa hauteur un roc garni de broussailles qui croissent naturellement dans ses escarpements. Il est impossible, lorsqu'on est auprès, de s'entendre parler, que très près et aux oreilles. Après avoir bien examiné du haut, cette chute, avec attention, je proposai aux deux personnes qui m'accompagnaient de descendre en bas, elles m'opposèrent la difficulté d'y parvenir, n'y ayant aucun chemin, ni sûreté et que l'entreprise était périlleuse et téméraire d'y aller par des broussailles qui paraissaient trop faibles pour soutenir celui qui voudrait s'y fier, les racines ne pouvant être fortes n'étant prises que dans les joins du Rocher. Ces raisons, toutes vraisemblables qu'elles me parurent, ne m'empêchèrent pas de persister dans ma curiosité. Je me déterminai donc à m'exposer seul, et aussitôt je m'avançai pour descendre avec l'intention de m'assurer des branches que je rencontrai sur mon passage, en descendant de reculon, et que je ne quittai les unes après les autres qu'après en avoir saisi d'autres de la même solidité. Je fus environ une heure à parvenir en bas, non sans me recommander à la providence, car je voyais de la témérité dans mon entreprise; mais il fallait la finir, autant par amour propre que par curiosité. Enfin j'arrivai en bas, à environ vingt toises du pied de la chute et, quoi qu'à

cette distance, cela ne m'empêcha pas d'être bien mouillé par le brouillard pluvieux que la chute occasionne, j'avancai tout auprès, je passai sur un beau galet de roche plate qui me conduisit sous la nappe d'eau tombante, c'est alors que je fus beaucoup plus mouillé et senti un tremblement de rochers causé par la chute d'eau qui me rendit incertain, si je devais avancer ou reculer ; cependant réfléchissant que ce tremblement devait être le même tous les jours, je pris la résolution d'avancer et après avoir fait trente pas de plus, je me trouvai dans une espèce de caverne formée de rochers, au milieu desquels coulaient des nappes d'eau par des crevasses à plusieurs étages ce qui faisait des cascades assez agréables et amusantes, si la pluie causée par la chute permettait de s'y arrêter un peu de temps. Je crus en cet endroit être au milieu de la cataracte, le bruit et le tremblement me paraissant plus fort ; cela ne m'empêcha pas d'examiner la caverne qui me parut de la largeur de dix toises sur environ vingt pied de haut. Sa profondeur n'avait guère que quinze pieds, je voulus la passer je ne fus pas loin à cause de larges crevasses que je ne pus franchir. Il me fallut retourner sur mes pas tout transi de froid et bien mouillé, je me dépêchai de reprendre le chemin que j'avais tenu pour descendre. Je remontai les broussailles plus promptement que je les avais descendues, arrivé en haut je trouvai les deux personnes avec lesquelles j'étais venu, elles voulurent m'interroger ce fut inutile, j'étais sourd, je ne pus les entendre. Le froid et la faim me forcèrent à prendre promptement la route de Toronto, où étant arrivé je commençai par changer de vêtements ensuite je mangeai.

Ce ne fut que deux heures après que la surdité me quitta et que je pus rendre compte de ce que j'avais vu. J'ai depuis consulté plusieurs voyageurs pour savoir s'ils avaient connaissance de quelques uns qui aient descendus cette chute, aucun n'en avait entendu parler. Cela ne me parut pas extraordinaire sachant que les Canadiens sont d'autant moins avides de curiosité qu'ils ne daignent pas se détourner de leur route

pour ce qui mérite un rapport ; cette indifférence de leur part ne me donne cependant pas la prétention de croire être le seul qui se soit hasardé dans ce voyage périlleux, ni qu'il ne se trouvera pas par la suite quelques curieux comme moi ; mais si le cas arrive celui qui l'aura entrepris pourra confirmer ce que j'ai rapporté avoir vu. Il passe pour constant dans le pays qu'un sauvage iroquois, s'étant trouvé engagé avec son canot dans le haut du courant et ne pouvant s'en tirer par la force du courant, prit le parti de s'envelopper dans sa couverture, de se couler dans son canot et de s'abandonner au courant qui ne tarda pas à le précipiter dans la chute, où il fut englouti avec son canot sans reparaitre. J'ai vu tomber un arbre entraîné par le courant et qui n'a pas non plus reparu, d'où j'ai conclu qu'il y avait un gouffre où tout ce qui tombe du haut est précipité.

A vingt pas environ au dessus de cette chute est une petite île formée sur un roc d'environ quinze toises de long sur dix à douze de large, garnie de broussailles avec un seul arbre au milieu ; l'eau du Lac Erié qui l'entoure et qui se jette dans la chute, est très rapide et coule sur un galet de roches plates, à la profondeur de quatre à cinq pieds, surtout du côté du sud où je l'ai examiné.

On trouve au bas de la chute le long de la rivière Niagara, beaucoup de poissons morts. Les voyageurs prétendent que ces poissons viennent du Lac Erié, qu'ils se trouvent entraînés dans la chute par la rapidité de l'eau, j'ai fait à cet égard une réflexion qui m'a paru juste, c'est que le poisson monte plus qu'il ne descend, et que venant plutôt du Lac Ontario, montant trop près de la chute, il y est tué ensuite entraîné par le courant qui le jette sur les bords, où on en trouve souvent qui n'est qu'étourdi ; or s'il venait du Lac Erié, il serait tué et qui plus est englouti dans la chute. On dit aussi que les oiseaux qui passent au vol au dessus de la chute y sont attirés malgré eux par la force de l'air ; je n'assure pas ce fait qui n'est cependant pas dénué de vraisemblance en ce

qu'on y voit souvent un arc-en-ciel, laquelle peut fort bien attirer les volatiles qui portent leur vol dans cette direction, où se trouvant mouillés et étourdis, ne peuvent manquer de tomber; mais le cas arrivant ce ne peut-être qu'à des oiseaux de passages, car pour ceux qui habitent les environs ils sont si accoutumés à l'arc-en-ciel et au bruit de la chute qu'on peut croire qu'ils savent s'en préserver parce qu'on ne voit guère passer auprès, quoi qu'il y en ait beaucoup vers ces passages.

Pierre POUCHOT, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre*¹³.

Remarques

Sur le Saut de Niagara

La partie la plus septentrionale de l'Amérique étant fort élevée, les rivières qui en découlent, doivent nécessairement, avant de se décharger dans les lacs, ou dans les fleuves, et suivant la pente des terres, faire des chutes plus ou moins considérables. La plus célèbre de toutes est évidemment celle du Niagara. Les Sauvages voisins de Québec la regardaient comme située à l'extrémité occidentale de ce continent, quand les Français vinrent s'y établir. Ils assuraient à ces derniers, « qu'à la fin du lac Ontario, il y a un saut qui peut avoir une lieue de large, d'où il descend un grandissime courant d'eau dans le dit lac; que passé ce saut on ne voit plus de terre, ni d'un côté ni d'autre, mais une mer si grande qu'ils n'en avaient point vu la fin, ni oui dire qu'aucun l'eût vue; que le soleil se couche à main droite du dit lac, etc. »

Les voyages que les Français entreprirent bientôt dans l'intérieur de l'Amérique, leur procurèrent des connaissances moins vagues sur cette célèbre cascade. Elles furent cependant d'abord inexactes, et on ne peut guère compter sur les détails que le baron de la Hontan et le père Hennepin

nous en ont donnés. La description que nous en devons au P. Charlevoix, mérite plus de confiance. M. de Buffon n'a pas dédaigné de l'insérer dans son ouvrage immortel. Outre ce que M. Pouchot a rapporté de ce saut, dans les observations qu'on vient de lire, nous en avons trouvé dans ses papiers, d'autres dont nous ferons usage.

La rivière du Portage, ou de Niagara, n'est proprement que l'émissaire du lac Érié qui se décharge par là dans le lac Ontario, à six lieues de la Chutes [*sic*]. N'étant pas aisé de mesurer avec des instrumens l'élevation de cette chute, les voyageurs, qui ne pouvaient d'ailleurs la voir que de profil, ont fort varié dans leurs récits. Le baron de la Hontan avance qu'elle a sept à huit cents pieds de haut, et le chevalier de Tonti, cent toises. L'estime du P. Charlevoix est plus sûre ; il ne donne que cent quarante à cent cinquante pieds de hauteur au saut de Niagara.

M. de Buffon avait d'abord cru que cette cascade était la plus belle du monde entier, et qu'elle devait cet honneur à son élévation ; mais depuis peu il semble d'être rétracté, pour donner la préférence à celle de Terni en Italie. Quoique la plupart des voyageurs ne donnent à celle-ci que deux cents pieds de haut, l'illustre naturaliste la suppose de trois cents. Sans chercher ici à récuser son témoignage, nous observerons seulement que la montagne *del Marmore* n'a qu'une ouverture de vingt pieds, par laquelle se précipite le Velino, dont la chute perpendiculaire forme cette dernière cascade.

Ce n'est point la hauteur, mais la largeur d'une cascade, qui la rend considérable. Or celle de Niagara ayant neuf cents pieds de large, l'emporte évidemment sur toutes les autres. Elle ne peut être comparée à celle de Terni, qui, relativement à l'élévation, est inférieure à plusieurs que nous connaissons dans le pays des Grisons, le Valais et la Suisse. Nous sommes étonnés que M. de Buffon n'ait pas cité pour exemple de chutes perpendiculaires, celles qu'on voit dans la célèbre vallée de Lauterbrun, où la nature a étalé ses plus affreuses

beautés. De la cime de deux montagnes qui se terminent au glacier, et laissent entr'elles un étroit et sombre vallon, se précipitent plusieurs ruisseaux qui forment les cascades peut-être les plus élevées de l'univers. Celle de Straubbach a été exactement mesurée, et sa hauteur perpendiculaire n'est pas moins de huit cent seize pieds de roi, ou de onze cents pieds de Berne. À la vérité, sa largeur n'est pas considérable; on peut en juger par le ruisseau qu'elle forme en tombant, et qui n'a guere plus de huit ou neuf pieds de large dans sa plus grande étendue. Nous ne parlons point de la cascade de Myrrebach, et de quelques autres dont la masse des eaux est aussi petite, et l'élévation un peu moindre.

La chute de Niagara est aussi remarquable par les phénomènes qu'elle produit que par sa largeur. Lorsque le tems est beau, on y voit plusieurs arcs-en-ciel, les uns au dessus des autres. Il n'est pas difficile d'en deviner la cause. Quelquefois un léger brouillard s'élève comme une fumée, au dessus de cette cascade, et semble être celle d'une forêt qui brûle. On l'apperçoit du lac Ontario, quinze lieues au delà du fort de Niagara. C'est un signe non équivoque de pluie ou de neige, et un moyen sûr de reconnaître ce fort, ou l'embouchure de la riviere du Portage.

Le bruit que fait la cascade, augmenté par les échos des rochers d'alentour, s'entend plus ou moins de loin, selon le vent qui regne. Il n'est pas rare de l'ouir de dix à douze lieues, mais comme un tonnerre éloigné et qui gronde fort sourdement; ce qui fait conjecturer au P. Charlevoix, qu'avec le temps il s'est dû former quelque caverne sous la chute. Il en donne encore pour raison, qu'il n'a jamais rien reparu de tout ce qui y est tombé. Ce dernier effet est celui des gouffres qui se trouvent toujours, soit au bas des grandes chutes d'eau, soit dans les endroits où le courant des rivieres se trouve contrarié avec force, ou trop resserré.

L'envie de critiquer le baron de la Hontan, a porté le P. Charlevoix à nier que les poissons qui se trouvent engagés

dans le courant, au dessus de la chute, tombent morts. « On m'avait encore assuré, ajoute ce jésuite, que les oiseaux qui s'avisent de voler par-dessus, se trouvaient quelquefois enveloppés dans le tourbillon que formait dans l'air la violence de ce rapide. Mais j'ai remarqué tout le contraire. J'ai vu de petits oiseaux voltiger assez bas, directement au dessus de la chute et s'en tirer fort bien ». Nous avons vu nous mêmes des oiseaux plongés, au bas de la cascade du Rhin, qui a du côté du château de Laussen quatre vingts pieds d'élévation, et s'envoler ensuite sans danger. Les oiseaux de proie peuvent s'en être tirés aussi heureusement à Niagara dans un tems calme, mais non pas quand les vents sont renforcés dans la bande du Sud. Alors, comme M. Pouchot l'a observé plusieurs fois, les oiseaux aquatiques qui suivent le cours de la rivière, s'élèvent à la hauteur des rochers, sont contraints, pour se mettre à l'abri, de voler près de la surface de l'eau ; mais ne pouvant plus dans cette position refouler le courant d'air, ils sont précipités dans le bassin. Il en est à peu près de même des poissons entraînés par les rapides supérieurs à la cascade, qui se font sentir assez avant dans le lac Érié. Un grand nombre d'animaux doivent encore périr dans les tournoyements d'eau. Ils sont si terribles au dessus de ces cataractes, qu'on ne peut y naviguer. Dix ou douze Sauvages Outaouais, ayant voulu traverser en cet endroit la rivière avec leurs [sic] canot, pour éviter un parti d'Iroquois qui les poursuivait, firent en vain leurs efforts pour résister à l'impétuosité des courans, et ne tardèrent pas à être engloutis dans les eaux de la cascade.

Quoique leur masse tombe perpendiculairement sur des rochers vifs, elle forme néanmoins par l'impulsion forte du courant et sa quantité, un talus assez considérable. Le baron de la Hontan prétend qu'au dessous, il y a un chemin où trois hommes peuvent aisément passer de l'un ou de l'autre côté, sans être mouillés, et sans même recevoir aucune goutte d'eau. Ni le P. Charlevoix, ni M. Pouchot, ne parlent de

ce chemin que personne n'a eu vraisemblablement envie de pratiquer.

Autour de la chute, on aperçoit des rideaux de quatre-vingts pieds de haut. Ils désignent évidemment que le canal ou la rivière qui la forme, était autrefois presque de niveau avec le lac Érié. Le saut de Niagara doit donc avoir eu beaucoup plus d'élevation qu'il n'en a aujourd'hui, et le lit de roche qui l'occasionne, s'être miné peu à peu, avant d'être dans son état actuel.

Lorsqu'on est parvenu au sommet des montagnes voisines de la chute, on découvre une plaine de trois ou quatre lieues de largeur, qui règne du côté de Toronto, autour du lac Ontario, et varie, suivant le gissement des côtes, au nord-est et au sud-ouest. Ce rideau ou chaîne de collines commence aux montagnes du Nord, et s'étend dans la partie de l'est jusqu'au pays des Cinq Nations. On ne peut douter que ces collines ne formassent autrefois le rivage du lac, dont les eaux, en baissant successivement, ont abandonné la plaine qui les entoure.

LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797*¹⁴.

Voyage en bateau du fort Érié au fort Chippawa

Nous approchons de la vue de cette grande chute de Niagara, qui était un des objets principaux de notre voyage, que j'avais depuis long-tems le désir extrême de voir, dont chacun de nous se composait dans l'enthousiasme de son imagination, une idée particulière. Chaque coup de rame nous avançait vers elle, et tout entiers à l'avidité d'en apercevoir la vapeur et d'en entendre le bruit, nous donnions peu d'attention aux bords de ce fleuve passablement habité du côté du Canada, au cours majestueux de ses eaux, à la vaste largeur de son lit. Enfin, nous avons entendu ce bruit, nous avons vu

cette vapeur ; le temps n'était pas favorable pour nous donner de bien loin ce charme précurseur ; la rapidité du courant qui commence à se faire sentir plusieurs milles avant le lieu même de la chute, nous a bientôt amenés à Chippawa ; il faut, un mille avant d'y arriver, ne pas quitter le bord du fleuve ; on serait, sans cette précaution, promptement conduit dans les courans qui entraînent irrésistiblement dans le gouffre tout ce qui les approche ; il faut même un grand effort de rames pour remonter le creek de Chippawa, qui donne son nom au fort. Nous n'y avons pas plutôt abordé, que l'impatience de courir à la chute est devenue un besoin impérieux ; à peine avons nous donné aux politesses du capitaine *Hamilton*, qui commande dans ce fort, toute l'attention qu'elles méritaient. Nous avons seulement accepté pour quatre heures un dîner qu'il a bien voulu, à notre considération, retarder autant, et montés sur nos chevaux, nous nous sommes, avec le lieutenant Faulkner, dirigés vers la chute. Chippawa en est à un mille et demi en ligne droite ; mais les bords de la rivière font un si grand détour que le chemin qui les suit parcourt une distance de plus de trois milles.

Chûte de Niagara

C'est à Chippawa même que ce grand spectacle commence. Le fleuve qui depuis le fort Erié s'est toujours étendu, est large en cet endroit de plus de trois milles ; mais il se resserre promptement ; la rapidité de son cours déjà considérable redouble encore, et par la grande inclinaison du terrain sur lequel il coule, et par le rétrécissement de son lit. Bientôt la nature de ce lit change ; c'est un fond de roc, dont les débris amoncelés ne présentent des obstacles à ces eaux impétueuses que pour en augmenter la violence. Après un pays presque plat, une chaîne de rocs très-blancs s'élève ici aux deux côtés du fleuve, réduit à la largeur d'un mille ; ce sont les monts *Alleghans* qui ont, pour arriver à ce point, traversé tout le continent de l'Amérique depuis la Floride. Le

fleuve Saint-Laurent, ici nommé rivière de Niagara, resserré par les rochers de sa droite, se divise; une branche suit les bords de ces rochers, dont la projection la jette elle-même fort en avant; l'autre, et c'est la plus considérable, séparée de la première par une petite île, se jette brusquement sur la gauche, s'y fait au milieu des pierres une espèce de bassin, qu'elle remplit de ses tourbillons, de son écume et de son bruit; enfin arrêtée par les nouveaux rochers qu'elle trouve à sa gauche, elle change son cours plus brusquement encore, à angle droit, pour se précipiter en même-tems que la branche de droite, de 160 pieds de hauteur par-dessus une table de rochers presque demi circulaire, applanie sans doute par la violence de cette immense masse d'eau qui roule depuis la naissance du monde.

Là elle tombe en formant une nappe presque égale dans toute son étendue, et dont l'uniformité n'est interrompue que par l'île qui, séparant les deux branches, reste inébranlable sur son roc, et comme suspendue entre ces deux torrens, qui versent à-la-fois dans cet énorme gouffre les eaux des lacs Erié, Michigan, St. Clair, Huron, Supérieur, et celles des rivières nombreuses qui alimentent ces espèces de mers, et fournissent sans relâche à leur immense consommation.

Les eaux des deux cascades tombent à pic sur les rocs; leur couleur en tombant, souvent d'un vert foncé, souvent d'un blanc écumeux, quelquefois absolument limpide, reçoit mille modifications de la manière dont elles sont frappées par le soleil, de l'heure du jour, de l'état de l'atmosphère, de la force des vents. Précipitée sur les rocs, une partie des eaux s'élève en une vapeur épaisse qui surpasse souvent de beaucoup la hauteur de leur chûte, et se mêle alors avec les nuages. Les autres se brisant sur des monceaux de rochers, sont dans une continuelle agitation; long-tems en écume, long-tems en tourbillon, elles jettent contre le rivage des troncs, des bateaux, des arbres entiers, des débris de toutes les espèces qu'elles ont reçus ou entraînés dans leur cours prolongé. Le

lit du fleuve maintenu entre les deux chaînes de montagnes d'un roc vif qui continuent assez loin au-dessous, est encore plus resserré après la chute, comme si une partie de ce fleuve immense s'était évanouie dans cette chute ; ou engloutie dans les entrailles de la terre ; le bruit, l'agitation, le cours irrégulier, les rapides s'en prolongent sept à huit milles plus loin et ce n'est qu'à *Queenstown*, distant de neuf milles de la chute, que le courant ayant repris plus de largeur et de calme, peut être passé avec sécurité.

J'ai descendu jusqu'au bas de cette chute ; les abords en sont difficiles, des descentes à pic, des échelles pratiquées dans les arbres, des pierres roulantes, des rocs menaçans et qui par les débris qui couvrent la terre avertissent les voyageurs du danger auquel ils s'exposent, aucun appui pour se retenir que des arbres morts prêts à rester dans la main de l'imprudent qui oserait y prendre confiance, tout y semble fait pour inspirer l'effroi. Mais la curiosité a sa folie comme toutes les autres passions, et elle en est une véritable ; ce qu'elle me faisait faire dans ce moment, la certitude d'une grande fortune n'eût pu, je crois, m'y déterminer. Enfin, me traînant souvent sur les mains, d'autre fois trouvant dans mon ardeur une adresse que j'étais loin de me soupçonner ; souvent m'abandonnant au hasard, je suis parvenu, après un mille et demi de marche dans le plus pénible travail sur ces bords difficiles, au pied de cette immense cataracte. L'amour-propre de l'avoir atteint y compense seul la peine des efforts que le succès a coûtés ; il est plus d'une situation pareille dans la vie.

Là on se trouve dans un tourbillon d'eau dont on est percé. Les vapeurs qui s'élèvent de la chute se confondent avec les flots qui en tombent ; le bassin est caché par cet épais nuage, le bruit seul, plus violent que par-tout ailleurs, est une jouissance particulière à cette place. On peut avancer quelques pas sur les rocs entre l'eau qui tombe, et le pied du rocher d'où elle se précipite ; mais on est alors séparé du monde entier, même du spectacle de cette chute, par cette muraille

d'eau qui par son mouvement et son épaisseur intercepte tellement la communication de l'air extérieur, qu'on serait entièrement suffoqué, si on y restait long-tems.

Il est impossible de rendre l'effet que cette cataracte nous a fait éprouver ; notre imagination long-tems nourrie de l'espérance de la voir, nous en traçait des peintures qui nous semblaient exagérées : elles étaient au-dessous de la réalité : chercher à décrire ce beau phénomène et l'impression qu'il cause, ce serait tenter au-dessus du possible.

J'étais tellement rempli de l'enthousiasme qu'il avait produit en moi, que cette émotion m'a adouci la difficulté du retour, et que ce n'est qu'arrivé au fort chez le capitaine Hamilton, que je me suis aperçu de ma fatigue, de mes contusions, de ma faim, du déplorable état de mes vêtements, et que j'ai pu soupçonner l'heure qu'il était ; il était huit heures.

Le pauvre lieutenant Faulkner, qui avait cru devoir accompagner *ma grâce*, n'avait pas, malheureusement pour lui, partagé mon enthousiasme ; il n'avait été associé qu'aux difficultés, aux contusions, à la fatigue, et son extrême politesse n'a pu l'empêcher de conserver une tristesse vraiment profonde, jusqu'à ce que quelques verres de vin aient relevé ses *spirits*.

Fort Chippawa

[...]

Autre aspect de la chûte

Le lundi 22, en quittant de bonne heure Chippawa, nous nous propositions bien de revoir la chûte ; la pluie qui tombait à verse ne nous en a pas détournés. M. de Blacons nous a conduits à un point d'où il l'avait vue la veille, et dont il a voulu nous procurer le plaisir ; cette place est connue dans le pays sous le nom de *tablerock* ; c'est une partie du rocher d'où le fleuve se précipite ; on s'y trouve à la hauteur de son

lit, et presque dans ses eaux, de manière que l'on voit dans une entière sécurité le torrent fondre sous ses pieds, et qu'on y serait entraîné soi-même, si l'on avançait deux pas de plus. Là on jouit à-la-fois du beau spectacle de ces eaux écumantes, arrivant à grand bruit par-dessus les rapides de cette étonnante cascade dont rien ne sépare, et du bassin tournoyant où elle s'engloutit. C'est certainement de ce lieu que cette merveille de la nature doit être contemplée, si on ne veut la voir que d'un seul; mais il faut la regarder de tous les points, et de tous on la trouve plus belle, plus merveilleuse, on en est plus étonné, plus frappé d'admiration, de stupéfaction.

Les abords de la *tablerock* sont aussi beaucoup plus faciles que les autres. On regrette que le gouvènement de la nation la plus voyageuse, la plus curieuse n'ait pas fait pratiquer des moyens commodes d'approcher des divers côtés de cette chute vantée dans le monde entier. On dit à sa justification que le nombre de voyageurs que la curiosité seulement amène est presque nul; que le nombre même de ceux qui passant sur le chemin pour affaires s'arrêtent pour regarder la chute, est très-peu considérable; que les sauvages allant à la chasse et les enfants désœuvrés ont seuls la fantaisie d'y descendre, et qu'en conséquence les dépenses faites pour ces chemins ne seraient profitables à personne. Toutes ces raisons ne peuvent pas servir d'excuse à l'économie d'une dépense de trente dollars, pour rendre accessible la première curiosité peut-être de l'univers.

On n'a pas besoin de dire que malgré la sévérité des hivers la chute ne gèle jamais; la partie de la rivière qui la précède ne gèle pas davantage; mais les lacs qui la fournissent, les rivières qui s'y jettent se prennent souvent, au moins en partie, et des monceaux énormes de glace qui s'en échappent tombent continuellement pendant l'hiver par cette cataracte, et ne se brisent pas entièrement sur les rocs; ils s'élèvent en masse souvent jusqu'à la moitié de sa hauteur. Le bruit que fait la chute nous a cependant moins surpris que nous ne nous y

attendions ; M. Guillemard et moi, qui avions vu celle du Rhin à *Schafousen*, nous nous sommes accordés à trouver que son fracas avait quelque chose de plus étonnant ; mais encore une fois, la chute de Niagara ne peut être comparée à rien ; ce n'est pas de l'agréable, ni du sauvage, ni du romantique, ni du beau même qu'il faut y aller chercher ; c'est du surprenant, du merveilleux, de ce sublime qui saisit à-la-fois toutes les facultés, qui s'en empare d'autant plus profondément, qu'on le contemple davantage, et qui laisse toujours celui qui en est saisi dans l'impuissance d'exprimer ce qu'il éprouve.

François René de CHATEAUBRIAND,
*Mémoires d'outre-tombe*¹⁵.

[...] Du village indien à la cataracte, on comptait trois à quatre lieues : il nous fallut autant d'heures, à mon guide et à moi, pour y arriver. À six milles de distance, une colonne de vapeur m'indiquait déjà le lieu du déversoir. Le cœur me battait d'une joie mêlée de terreur en entrant dans le bois qui me dérobaient la vue d'un des plus grands spectacles que la nature ait offerts aux hommes.

Nous mîmes pied à terre. Tirant après nous nos chevaux par la bride, nous parvînmes, à travers des brandes et des halliers, au bord de la rivière Niagara, sept ou huit cents pas au-dessus du Saut. Comme je m'avançais incessamment, le guide me saisit par le bras ; il m'arrêta au rez même de l'eau, qui passait avec la vélocité d'une flèche. Elle ne bouillonnait point, elle glissait en une seule masse sur la pente du roc ; son silence avant sa chute faisait contraste avec le fracas de sa chute même. L'Écriture compare souvent un peuple aux grandes eaux ; c'était ici un peuple mourant, qui, privé de la voix par l'agonie, allait se précipiter dans l'abîme de l'éternité.

Le guide me retenait toujours, car je me sentais pour ainsi dire entraîné par le fleuve, et j'avais une envie involontaire de m'y jeter. Tantôt je portais mes regards en amont, sur le

rivage ; tantôt en aval, sur l'île qui partageait les eaux et où ces eaux manquaient tout à coup, comme si elles avaient été coupées dans le ciel.

Après un quart d'heure de perplexité et d'une admiration indéfinie, je me rendis à la chute. On peut chercher dans *l'Essai sur les révolutions* et dans *Atala* les deux descriptions que j'en ai faites. Aujourd'hui, de grands chemins passent à la cataracte ; il y a des auberges sur la rive américaine et sur la rive anglaise, des moulins et des manufactures au-dessous du chasme.

Je ne pouvais communiquer les pensées qui m'agitaient à la vue d'un désordre si sublime. Dans le désert de ma première existence, j'ai été obligé d'inventer des personnages pour la décorer ; j'ai tiré de ma propre substance des êtres que je ne trouvais pas ailleurs, et que je portais en moi. Aussi j'ai placé des souvenirs d'Atala et de René au bord de la cataracte de Niagara, comme l'expression de sa tristesse. Qu'est-ce qu'une cascade qui tombe éternellement à l'aspect insensible de la terre et du ciel, si la nature humaine n'est là avec ses destinées et ses malheurs ? S'enfoncer dans cette solitude d'eau et de montagnes, et ne savoir avec qui parler de ce grand spectacle ! Les flots, les rochers, les bois, les torrents pour soi seul ! Donnez à l'âme une compagne, et la riante parure des coteaux, et la fraîche haleine de l'onde, tout va devenir ravissement : le voyage du jour, le repos plus doux de la fin de la journée, le passer sur les flots, le dormir sur la mousse, tireront du cœur sa plus profonde tendresse. J'ai assis Velléda sur les grèves de l'Armorique, Cymodocée sous les portiques d'Athènes, Blanca dans les salles de l'Alhambra. Alexandre créait des villes partout où il courait : j'ai laissé des songes partout où j'ai traîné ma vie.

J'ai vu les cascades des Alpes avec leurs chamois et celles des Pyrénées avec leurs isards ; je n'ai pas remonté le Nil assez haut pour rencontrer ses cataractes, qui se réduisent à des

rapides ; je ne parle pas des zones d'azur de Terni et de Tivoli [...] Niagara efface tout.

[...]

Ce ne fut pas le seul danger que je courus à Niagara : une échelle de lianes servait aux sauvages pour descendre dans le bassin inférieur ; elle était alors rompue. Désirant voir la cataracte de bas en haut, je m'aventurai, en dépit des représentations du guide, sur le flanc d'un rocher presque à pic. Malgré les rugissements de l'eau qui bouillonnait au-dessus de moi, je conservai ma tête et je parvins à une quarantaine de pieds du fond. Arrivé là, la pierre nue et verticale n'offrait plus rien pour m'accrocher ; je demeurai suspendu par une main à la dernière racine, sentant mes doigts s'ouvrir sous le poids de mon corps : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les comptai. Ma main fatiguée lâcha prise ; je tombai. Par un bonheur inouï, je me trouvai sur le redent d'un roc où j'aurais dû me briser mille fois, et je ne me sentis pas grand mal ; j'étais à un demi-pied de l'abîme et je n'y avais pas roulé : mais lorsque le froid et l'humidité commencèrent à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché : j'avais le bras gauche cassé au-dessus du coude. Le guide, qui me regardait d'en haut et auquel je fis des signes de détresse, courut chercher des sauvages. Ils me hissèrent avec des harts par un sentier de loutres, et me transportèrent à leur village. Je n'avais qu'une fracture simple : deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison.

François René de CHATEAUBRIAND, *Cœuvres complètes*¹⁶.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au Saut, le fleuve accourt, par une pente rapide, et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on diroit une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre ; et des carcajous se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours.

[Michel-Guillaume Jean DE CRÈVECŒUR (dit Saint-John de)], *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York, Par un Membre adoptif de la Nation Onéida*¹⁷.

CHAPITRE IX.

Le lendemain, un violent orage nous ayant empêchés de voir la chute, M.E. ..., comme pour nous dédommager

de cette privation, nous lut le morceau suivant, dont il me permit de prendre copie.

« C'est pendant les beaux jours de l'hiver, lorsque le soleil parvenu à sa hauteur méridienne, couvre cette cataracte de ses rayons, qu'elle offre aux yeux et à l'imagination du spectateur, un des plus rares, et, je crois, un des plus magnifiques spectacles qu'il soit possible de voir sur la terre. Les arbres, les buissons, les rochers et les crêtes des rivages, et les géans du lac, tout ce qu'on voit durant l'été disparoît, et est remplacé par des objets dont les formes et les apparences sont entièrement différentes. C'est comme une création nouvelle. Les exhalaisons de la chute, que les vents dispersent au loin, condensées par le froid rigoureux, s'attachent à toutes ces surfaces, les couvrent de robes d'une blancheur resplendissante, de cristaux et de ciselures élégantes, de glaçons et de verglas, dont les agrégations innombrables et bizarres sont indescriptibles, comme ces beaux songes, enfans de la santé, de la jeunesse et du bonheur. Quelquefois, on croit voir des édifices gothiques, des colonnades placées d'après les principes d'une perspective aérienne, des châteaux antiques, des ruines ou des masses groupées, taillées avec un art et une précision merveilleuse ».

« Les parois des promontoires, si lugubres et si sombres pendant l'été, sont alors revêtues de lames brillantes, et les arbres de leurs sommets convertis en obélisques transparens ; les rochers du lac ressemblent à des piédestaux surmontés de blocs d'albâtre, dont un habile sculpteur auroit fait des statues, des êtres surnaturels, ou des oiseaux gigantesques ; les débris et les rochers qui environnent le bassin dans une ciconférence de quinze mille pieds, ne paroissent plus que comme une vaste enceinte de glaces, formées par le rejaillement des eaux que le froid arrête et consolide à chaque instant. Ici, on croit voir des stalactites qui s'élèvent jusqu'à quarante pieds de hauteur ; là, des colonnes cannelées ou tronquées ; plus loin, des termes, des cariatides, des bustes,



Perspective hivernale des chutes du Niagara.

ou tout ce qu'une belle et féconde imagination peut enfanter de plus riche et de plus somptueux».

« Les cèdres séculaires, les vieilles et mousseuses sapinettes, les antiques mélèzes, les pins gigantesques, tous ces arbres et ces buissons cristallisés qui croissent au milieu des rochers ou sur l'escarpement des rivages, semblables aux candelabres d'un vaste sanctuaire, embellissent encore cette magnifique scène hyperboréenne. Souvent aussi, succombant sous le poids de leurs parures, il disparaissent et tombent dans l'abîme».

« L'île du milieu, dont la largeur sur le bord du précipice est de 900 pieds, et la longueur estimée d'un mille, cette île si fraîche et si verte pendant l'été, comme tous les objets environnans, prend alors un tout autre aspect; les tiges, les branches et les têtes des arbres dont elle est couverte, les buissons et les mousses, le sol même, tout a changé; les rigueurs de la saison les ont revêtues, embellies d'efflorescences, de congélations aussi variées dans leurs formes que dans leurs grandeurs. Les arbres ressemblent à d'énormes pyramides, dont les sommets argentés et brillans contrastent merveilleusement avec l'azur des cieux. La richesse des écrins et des lustres étincelans de lumière, suspendus à presque toutes les extrémités de leurs branches, produit sur l'imagination un effet magique, sur-tout lorsqu'elles se balancent légèrement au gré de la brise. Que la chute de leurs débris, malgré les regrets qu'elle inspire, est intéressante à voir, lorsqu'ils en sont détachés par leur poids ou par la violence du vent»!

« On ne sait à quoi comparer cette île, toute entière resplendissante de gloire, de lumière et de transparence. Quelquefois, elle me rappeloit le souvenir de ces belles conceptions de l'imagination des Arabes, celui des palais enchantés, ouvrages des fées les plus ingénieuses, ou l'idée du séjour de quelque divinité inconnue, qui, pour se soustraire à l'encens importun des hommes, auroit choisi les bords de cet effrayant précipice, comme leur étant à jamais inaccessibles».

« Cette colonne, qui, pendant l'été, n'est qu'une masse de vapeurs transparentes et légères, ne paroît plus, dans cette saison, que comme un vaste tourbillon de cristaux ailés, de météores microscopiques et d'atomes scintillans ; aussi légers que l'air, ils obéissent à ses impulsions, s'abaissent, s'élèvent, ou sont dispersés au loin, suivant la force et la direction des vents. Telle est la source intarissable de toutes les richesses boréales des environs ».

« Ce n'est ni de l'égarement, ni des illusions de l'imagination que ces objets empruntent leurs beautés ; non, cette beauté est l'effet réel qui résulte de l'étendue, de la magnificence, de l'éclat de ce vaste ensemble d'obélisques, de pyramides et d'accessoires à-la-fois brillans, sauvages et pittoresques, au centre duquel tombent deux nappes d'eau, dont les surfaces sont estimées avoir 491,100 pieds quarrés. Comment peindre la profonde impression occasionnée par l'immensité et la variété de tant d'objets ? La largeur de ces torrens, dont l'élan forme deux voûtes majestueuses, la hauteur d'où ils se précipitent, le tumulte, le mouvement circulaire et impétueux, ainsi que le rejaillissement, des flots écumans qui remplissent cette vaste enceinte ? Comment exprimer la terreur et l'effroi qu'inspire le bruit déchirant de cet épouvantable chaos, au milieu duquel on voit souvent surnager des arbres ou des fragmens de glaçons ».

« En contemplant ces productions si nombreuses et si fragiles, on croiroit que la nature tient dans ces lieux le magasin des moules, des matrices et des types variés à l'infini, dont elle ne fait usage qu'à cette époque de l'année, pour empreindre ces cristallisations de toute la richesse de la ciselure et de la sculputre, et en former ces chefs-d'œuvre qui ont l'apparence et le prestige des chefs-d'œuvre de l'art ».

« C'est là que l'imagination, devenue faculté créatrice, s'accroît, s'élève et plane dans le vague d'objets nouveaux, qu'elle décore de ses plus brillantes couleurs. Comme cette scène éclatante et magnifique est contrastée par la nudité des

forêts, par la sombre tristesse des rivages escarpés, au fond desquels la rivière de Niagara précipite ses torrens, ainsi que par l'âpreté de la saison ! Car plus le froid est vif, et plus ces cristallisations sont nombreuses et ces vastes enceintes de glaces, resplendissantes, surtout lorsque le soleil les inonde... »

L'éditeur indique en bas de page :

« Ce riche tableau, que l'on pourroit croire l'ouvrage de l'imagination de l'auteur, si les récits de tous les voyageurs n'attestoient la magnificence du spectacle qu'il vient de nous offrir, donne une idée bien sublime de la majesté de la Nature, et de la puissance du Créateur. Qui nous dira pourquoi un pareil monument de grandeur est entré dans le plan de ses œuvres ? »

Alexis de TOCQUEVILLE, *Lettres Choisies, Souvenirs 1814-1859*¹⁸.

À sa mère

le 21 août 1831

Sur le lac Ontario

J'ai écrit sur le lac Érié une lettre à mon père, ma chère Maman, qui a dû vous faire connaître le voyage non prémédité que nous avons entrepris et achevé dans la première quinzaine de ce mois. Nous avons trouvé à Buffalo vos lettres du 27 mai dernier, qui, malgré leur date bien vieille, nous ont fait un plaisir inexprimable. J'étais privé depuis si longtemps du bonheur de voir de votre écriture à tous ! Je ne puis vous dire combien je suis touché, ma chère Maman, de recevoir ainsi à chaque courrier une lettre de vous. Je sais qu'écrire vous fatigue, et vos lettres me sont doublement chères quand je pense à ce qu'elles vous ont coûté. Remerciez aussi toute la maison de ma part...

Nous ne sommes restés qu'une heure à Buffalo, et nous nous sommes aussitôt dirigés vers Niagara. À deux lieues, le bruit de la chute ressemblait déjà à un orage. *Niagara* en indien veut dire « tonnerre des eaux ». On ne pouvait trouver une expression plus magnifique ni plus juste. Les langues indiennes sont pleines de ces sortes d'images, et bien autrement poétiques que les nôtres. Mais pour en revenir au Niagara, nous avançons donc au bruit, sans pouvoir concevoir que nous fussions si près de la chute.

Rien, en effet, ne l'annonce aux yeux. Un grand fleuve (qui n'est autre chose que l'écoulement du lac Érié) coule lentement au milieu d'une plaine. On n'aperçoit à l'horizon ni rocher ni montagne. Il en est ainsi jusqu'à l'endroit même de la cataracte. Il faisait nuit close lorsque nous y sommes arrivés ; et nous avons remis au lendemain notre première visite. Le lendemain matin, 18 août, nous nous y sommes rendus par le plus admirable temps du monde...

Je ferais nécessairement du *pathos*, ma chère maman, si j'entreprenais la description du spectacle que nous eûmes alors sous les yeux. La chute du Niagara est, à mon avis, supérieure à tout ce qu'on en a dit et écrit en Europe, ainsi qu'à toutes les idées que l'imagination s'en forme d'avance. Le fleuve se divise en deux lorsqu'il arrive près du gouffre qui est ouvert devant lui et forme deux chutes qui se trouvent séparées par une petite île. La plus large forme un fer à cheval qui a un quart de lieu de développement, c'est-à-dire plus de deux fois la largeur de la Seine. Le fleuve, arrivé là, se précipite d'un seul jet à cent quarante-neuf pieds de profondeur. La vapeur qui s'en élève ressemble à un nuage, sur lequel repose un immense arc-en-ciel. On parvient très facilement jusqu'à une pointe de rocher presque entièrement environnée d'eau, et qui s'avance sur le gouffre. Rien n'égale la sublimité du coup d'œil dont on jouit en cet endroit, surtout la nuit (comme nous l'avons vu), lorsqu'on n'aperçoit plus le fond de l'abîme, et que la lune jette un arc-en-ciel sur le nuage. Je

n'avais jamais vu d'arc-en-ciel nocturne. Il a la même forme que celui du jour, mais est parfaitement blanc. Je l'ai vu passant d'un bord à l'autre, par-dessus le gouffre. Une entreprise qu'on croirait difficile au premier abord et dont cependant l'exécution est aisée, c'est de pénétrer environ cent pas sous la nappe d'eau. Parvenu là, une saillie du rocher empêche d'aller bien loin. Il règne en cet endroit une obscurité profonde et terrible, qui, par moments, vient à s'éclaircir ; et alors on aperçoit le fleuve tout entier qui semble descendre sur votre tête. Il est difficile de rendre l'impression produite par ce rayon de lumière, lorsque, après vous avoir laissé entrevoir, pour un instant, le vaste chaos qui vous environne, il vous abandonne de nouveau au milieu des ténèbres et du fracas de la cataracte. Nous sommes restés un jour franc à Niagara. Hier nous nous sommes embarqués sur le lac Ontario...

D'après cette description et l'admiration que nous avons ressentie à Niagara, vous croyez peut-être, ma chère Maman, que nous nous trouvons dans un état d'esprit fort tranquille et fort heureux. Il n'en est rien, je vous jure. Jamais, au contraire, je ne me suis senti en proie à une mélancolie plus profonde. J'ai trouvé à Buffalo beaucoup de journaux qui parlent de l'état de l'Europe et de la France. En rapprochant toutes les petites circonstances qu'ils relatent, je suis demeuré convaincu qu'une crise, chez nous, était imminente et que la guerre civile elle-même était peut-être prochaine, traînant à sa suite tant de périls pour ceux mêmes qui me sont les plus chers...

Ces images viennent se placer entre moi et tous les objets, et je ne puis me sentir, sans une profonde tristesse et une sorte de honte, occupé à admirer des cascades en Amérique, tandis que la destinée de tant de personnes que j'aime est peut-être, en cet instant même, compromise.

ÉPILOGUE

... j'ai pour toi la vertu des commencements¹

François MITTERRAND, *Lettres à Anne*

2016

Retour dans la région du Niagara. Cette fois, ma famille s'était rassemblée à Jordan, petite municipalité située à quelques kilomètres de la cataracte. Jordan, entourée de vignobles, d'une certaine manière, ramenait à tous les vignobles de la terre, même les plus reculés. Nous étions dans le vertige de la transmission ; nous assistions aux noces de la petite-fille de mon grand frère, Lou, décédé quelques années auparavant. La vie, le vin coula à flots pour une princesse lointaine, Justine, ma petite-nièce, au bras de son père, mon neveu d'un an et demi à peine plus jeune que moi. Justine, sa beauté nous est allée droit au cœur en cet après-midi, sous un chaud soleil de juillet. Je sais à quel point mon grand frère aurait souhaité voir ce jour. Il n'y serait pas.

Niagara, obstinément, inlassablement, nous rappelait que tout passe.

Niagara, chaos lumineux, à la fois symbole et plaidoyer.

La beauté parfois fait mal.

Niagara se présentait encore et plus que jamais en récit de voyage.

Niagara

L'ailleurs et le meilleur d'ici

Lacryma mortis.

Attention : fragile — l'objet auquel on tient

Nous avons à la maison une lampe, d'un goût disons douteux, mais d'un concept unique : notre lampe Niagara, style art déco. Elle n'éclairait pas particulièrement bien, mais n'était pas totalement dénuée de charme. Je m'explique. À l'intérieur de la vitre qui composait l'abat-jour, il y avait une image imprimée, probablement en plastique ou en polymère. La base était reliée à un mécanisme d'hélices. Lorsqu'on allumait la lampe, la chaleur faisait bouger le cylindre intérieur et simulait le flot de la chute. Je crois bien, à notre insu, que cette lampe témoignait durant toute l'année de notre attachement envers les chutes du Niagara.

J'ai revu une lampe jumelle dans une vitrine d'un club vidéo, à Ottawa, rue Elgin. On y vendait, outre des cassettes et DVD dits introuvables, quelques objets rares ou rétro. Le commerce a depuis longtemps fermé ses portes. Je n'avais pu rester insensible à l'attrait qu'exerçait sur moi l'objet. Il n'y manquait que la représentation du *Maid of the Mist*, la première version de ce bateau à aubes et à vapeur, construite en 1846, vouée au transport de passagers d'une rive à l'autre ou jusqu'au pied des chutes. Il y eut, bien sûr, d'autres versions du *Maid of the Mist*, dont celle qui transporta le Prince de Galles, le futur roi Edouard VII, au cours de sa première visite royale à Niagara, en 1860. Puis, plus rien au cours de la guerre de Sécession (American Civil War). Les excursions reprirent en 1883 et ont continué d'attirer de nombreux visiteurs, raconte *The History of Niagara County Transportation*². Maintenant, le *Maid of the Mist* n'est plus, l'entreprise ayant été rachetée par des intérêts américains. C'est le *Hornblower* qui l'a remplacé.

Niagara de détails et de recours, à la fois abondants et lacunaires.

Inflexions

... et voyage de noces

Puis-je même évoquer Niagara sans rappeler qu'il reste toujours une destination prisée par de nombreux jeunes mariés. Niagara, jadis et encore, paradis de la lune de miel. Ils sont très nombreux les couples à l'avoir choisi comme destination. Les interprétations diffèrent cependant quant à l'identité du premier couple visiteur. On dit que l'honneur reviendrait à Theodosia Burr-Alston qui, avec son époux Joseph Alston, aurait inclus Niagara dans un grand voyage (en 1801) qui comprenait aussi York (Toronto), Kingston, Montréal et la ville de Québec. Le voyage s'amorça à Buffalo (N.Y.). Les visiteurs arrivent à Niagara, fin juillet. Theodosia est éblouie. Elle décrit l'effet « sublime » que le Niagara exerce sur elle et, à son tour, s'exclame qu'il faut le voir pour en apprécier la valeur. Aucune description ne parviendrait à rendre l'effet. Et il s'y implanta une tradition. Theodosia et Joseph — selon cette version — seront les premiers reconnus comme ayant passé leur lune de miel dans la région. Ce sera vers la fin des années 1830 que la tradition s'installera pour de bon³.

Ce voyage de noces inaugural aurait également un lien avec le chef agnier (Mohawk), Josef Brant. Ce dernier, né dans ce qui est l'actuel nord de l'Ohio, aurait fait la connaissance d'Aaron Burr. Ils se seraient rencontrés en Angleterre où ils eurent l'occasion d'être reçus par le roi George III. Au cours de la Révolution américaine, Josef Brant a combattu à la faveur de la cause royale. Pour le remercier d'avoir mené les six nations iroquoises à sa cause, le roi lui attribua, en 1784, des terres sur les côtes de la rivière Niagara. Plus tard, le président George Washington invite Josef Brant à séjourner dans la capitale, Washington (D.C.). C'est alors que Josef Brant revoit Aaron

Burr et fait la rencontre de sa fille, Theodosia. Elle accepte l'invitation de Josef Brant à lui rendre visite là où maintenant il habite, c'est-à-dire au Canada. Ce qu'elle fera dans le contexte d'une tournée nuptiale.

Il existe cependant une autre version qui cette fois attribue à Jérôme, frère de Napoléon Bonaparte, la première incursion à titre de *honeymooner*. C'est en 1804 qu'il aurait formé avec son épouse le premier couple à séjourner dans *la [future] capitale mondiale de la lune de miel, Niagara Falls*⁴.

Contemporanéité

Et la tradition continue...

Nous sommes en 2015.

La revue *Urbania*, éditée par l'Université du Québec à Montréal, offre à un couple de nouveaux mariés de reprendre la tradition. Dans un numéro entièrement consacré au Canada, les éditeurs leur offrent un voyage de noces, nulle part ailleurs qu'à Niagara Falls. Les jeunes mariés se prêtent volontiers au jeu. À titre de *honeymooners*, ils iront — peut-on lire en grosses lettres dans la revue — à *Niagara Falls en voyage de noces au royaume du kitsch*.

Voici donc un jeune couple de Québécois, pour reprendre les propos de la revue, *au royaume canadien de la romance*. Rien de moins. Comment dire. J'ai aimé le ton irrévérencieux des jeunes amoureux. Il m'a fait plaisir de les voir déambuler, au fil de leur description, ici-même dans les Pays d'en Haut. Les vrais! Leur candeur m'a touchée. Ils se sont laissé prendre. Car voilà : ce jeune homme et cette jeune femme, malgré les inévitables préjugés, nous disent sans réserves — *on va régler la question tout de suite : oui, c'est très beau*. Ils affirment que,

ÉPILOGUE

du 18^e étage de l'hôtel Sheraton, *la vue sur les chutes est spectaculaire. On a beau se moquer, la nature finit par nous rattraper.* Dès lors, tout était dit.

* *
*

N'empêche. L'activité commerciale reste brûlante d'actualité. Et les clichés abondent. Comme tant d'autres nouveaux mariés, ils rapporteront dans leurs bagages... les inévitables photos de voyage. Avaient-elles été produites en réponse à une commande de la revue? Je m'imagine un peu, quand même... Se pouvait-il, qu'à leur insu, il y ait eu davantage?

Ces photos avaient-elles été, sans qu'ils le sachent, une forme d'appropriation des lieux? Une manière d'en saisir l'esprit? Ils revenaient en territoire connu... et pas tout à fait, l'harmonie s'exprimant par le pur éblouissement de l'eau. L'eau... l'eau... l'eau. Je me suis demandé s'ils savaient qu'ils s'avançaient dans les pas des explorateurs, des découvreurs, des missionnaires et des coureurs de bois. Oui, évidemment, ce n'est pas par l'autoroute 401 que sont venus ces premiers voyageurs, autoroute «assez plate» merci, je l'accorde aux jeunes gens qui l'ont parcourue. C'est par une tout autre voie mythique, nettement plus accidentée — le Saint-Laurent qu'ils ont longé —, et par après, le lac Ontario... Skanadario, qu'ils ont atteint leur destination.

Revenons à l'une de ces photos reproduite dans la revue *Urbania*. Elle est chavirante quand, littéralement, les jeunes gens baignent dans la lumière. On les voit, revêtus d'imperméables jaunes. Ils se regardent et se laissent joyeusement éclabousser par une eau d'un Niagara venue d'aussi loin que, peut-être, le plus lointain des Grands Lacs. Niagara, et juste

au-dessus, les nuages : « les merveilleux nuages ». Et pour reprendre les paroles du peintre Caspar David Friedrich, l'eau *mêlée à une incompréhensible lumière*⁵. Réponse à une attente? Qui sait ce que l'on souhaite voir se dégager d'un pauvre cliché? Est-ce la sauvagerie de Niagara? Un moment intime que l'on cherche à préserver? Un portrait souvenir? Ou peut-être une inspiration à venir.

Un chant?

... un cri libéré?

* *
*

Niagara, peut-être une chaîne cosmique.

Sur les cartes anciennes remontant au Régime français, il m'est arrivé de retrouver les indications suivantes : Pointe Montréal, Île Montréal, Pointe au Montréal, Point Montréal. La première fois, c'était dans la région des Mille-Îles (à Kingston). Bien sûr. Pour ne pas s'y perdre, on avait indiqué ainsi la route à suivre pour aller à Montréal. Mais, était-ce le hasard qui avait fait en sorte que je l'avais retrouvée aussi mentionnée à Niagara. Longtemps me suis-je demandé ce que faisait là cette mention, Pointe Montréal⁶, un peu à la manière d'une flèche sur un panneau de circulation. Quel en était le sens? *The obvious, my dear*. C'est par là-bas, Montréal. Suivez la flèche. Suivez le courant. Vous retrouverez le chemin de la maison.

Montréal!

Ainsi, ils rentreront, ces deux jeunes mariés d'*Urbania*.

Je leur souhaite une belle vie.

Et, comme dans la photo, des éclats de paradis à tous les jours!

ÉPILOGUE

D'accord. Mais au-delà de la carte postale. Il y a...

* *

*

Tout le reste. On vit quand même au XXI^e siècle. Au fond, nous sommes forcés de reconnaître que les beaux hôtels procurent une vue imprenable sur les chutes, et ce, à tous les instants de la journée. Cette vue, on la souhaite depuis toujours. Il suffit de rappeler les Forsyth Hotels, les Clifton House ou le Brown's Hotel Mansion House. La quête reste la même. Les établissements d'aujourd'hui sont peut-être plus raffinés, mais offrent la même chose qu'autrefois : une vue imprenable sur les chutes... et elles sont sublimes. Et il y aura toujours ces entreprises commerciales qui cherchent à divertir — les musées et les manèges : les Marine Land et le Great Midway ; le musée de cire Tussaud ; la maison de Frankenstein ; les Guinness, Ripley's Museums ; le Skylon, le Midway, le parc des Dinosaures ; le Movieland, le Labyrinthe, les maisons hantées ; les maisons de miroirs et de laser ; le Casino ; la reconstitution de batailles de toutes sortes ; le conservatoire de papillons ; l'observatoire derrière les chutes ; le GoCart et le Minigolf. Et j'en passe.

Les jeunes mariés d'*Urbania* semblent avoir apprécié au plus haut point le *mini-putt*. Ils ont joué avec les dinosaures (entendons-nous, c'est le parc qui porte ce nom... et puis oui, il y a des dinosaures ! Pas des vrais, bien sûr, mais en reproduction... et pourquoi pas⁷ ?) Seule requête que je leur ferais. S'ils décidaient un jour de revenir à Niagara, j'aimerais les accompagner, moi qui n'ai jamais joué au *mini-putt*. J'y apprendrais des choses essentielles, je n'en ai aucun doute.

Quand même...

Les autorités touristiques ne m'aimeront pas beaucoup. Voici le conseil que je donnerais à quiconque n'a jamais vu les chutes du Niagara : allez directement sur le site des chutes en empruntant la promenade qui y mène. Évitez tout ce qui n'y conduit pas. Et surtout, contournez le circuit touristique et tout l'*entertainment* en périphérie. Laissez le Niagara s'offrir de lui-même. Laissez-le trouver par à-coups le langage qu'il vous inspire. Le vôtre, et seulement le vôtre. Son énergie est grande et pure et brute. Laissez sa verticalité se frayer en vous une voie. Saisissez-vous de l'étourdissement.

Niagara peut encore étonner.

Enfin...

Je sais maintenant... que le village de Jordan est situé tout près de la jonction du canal de Welland qui, lui, se jette dans le lac Ontario.

L'éternel retour.

* *
*

Je sais... Je sais et en arrive à la conclusion que mes expériences livresques ne pourront jamais remplacer l'ardeur de ce contact direct que m'a procuré le séjour à Niagara en cet été 2016. J'y ai reconnu la voie panique qui l'accompagne : l'émouvante beauté de ce qui meurt avec l'écume quand, au bord du précipice, elle se refait. Explorateurs et pèlerins partis ensemble... et réunis depuis un lieu pareil à un incompréhensible infini.

Depuis cette vasque immense.

Tournoyante... au-delà du temps qui nous est prêté.



Les chutes du Niagara observées depuis le traversier.
Gravure d'après un tableau de W.H. Bartlett.
Graveur : J. Cousen. Parution à Londres par George Virtue. 1837.

ANNEXE

Années de recherches

Deux auteurs ont fait de leur sujet, Niagara, des projets de vie. Je m'en voudrais de ne pas leur rendre hommage.

Au début du xx^e siècle (1917), Frank Severance publie un ouvrage en deux tomes, *An Old Frontier of France : The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*¹ : plus de mille pages de textes remarquables qui portent sur les faits saillants de Niagara et de ses origines françaises. J'ai été séduite par cet auteur qui a poussé ses recherches sur une histoire faite de héros, d'aventuriers, de militaires et de téméraires qui ont participé à la construction de l'Amérique. Cet auteur a dépouillé toutes les archives disponibles d'alors afin de mieux faire comprendre à ses contemporains sur quelles prémisses avait été fondée l'histoire de la région.

Dès le premier chapitre, l'auteur reconnaît la place indéniable qui revient aux Français, acteurs d'une entreprise qu'il juge sans précédent. Frank Severance puise dans les pages des historiens Francis Parkman et Pierre Margry, ce dernier ayant accès à une documentation de première main. Severance a consulté aussi les *Relations des Jésuites* et les archives des Récollets. Il a dépouillé les journaux et comptes rendus des militaires, dont ceux du chevalier de Baugy, de Maurès de Malartic, de Chaussegros de Léry (père et fils) ainsi que des commandants de Niagara, notamment ceux de Pierre Pouchot. Il s'est inspiré également de l'œuvre du baron de Lahontan, des écrits du comte de Frontenac et des ouvrages connexes de l'époque, y

compris ceux de Louis Hennepin, et des historiens Bacqueville de la Potherie, de Xavier de Charlevoix, pour ne nommer que ceux-là. Il a analysé les papiers de William Johnson et ceux de Jeffery Amherst. Il faut dire que le *Niagara* de Frank Severance s'étend jusqu'aux rivières qui se déversent des bassins des lacs Ontario et Érié et qu'il inclut les routes terrestres et fluviales par lesquelles on accédait au Sud, notamment la vallée de l'Ohio et de l'Illinois. Niagara demeure néanmoins le passage obligé, la plaque tournante et la clef d'accès qui mènent vers l'intérieur du continent.

Frank Severance s'adresse aux Américains francophiles et surtout à ceux investis d'un besoin d'approfondir leurs connaissances sur ce pan de leur histoire. Il mettra à leur disposition des analyses plus approfondies à partir de documents d'origine.

* *
*

Quelques années plus tard (1921), un autre auteur, Charles Mason Dow², publie à son tour un autre ouvrage d'envergure sur le Niagara, soit une compilation anthologique et bibliographique portant sur l'ensemble de tout ce qui s'avérait disponible sur le sujet. Dans les plus de mille quatre cents pages de l'ouvrage, présenté en deux volumes, on retrouve une compilation exhaustive reprenant ce qui a déjà été édité, et y ajoutant les auteurs « modernes ». Il s'agit d'un travail d'une grande rigueur. Charles Dow n'a malheureusement jamais vu le fruit de son labeur. Il est décédé peu de temps avant la publication de l'ouvrage *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*. Son texte complété et accepté à des fins de publication ne fut publié qu'en 1921, soit un an après son décès. On y reconnaîtra les recherches considérables d'un auteur qui s'appuie

sur une historiographie reconnue ainsi que sur les archives contemporaines afin d'inventorier ce qui était alors disponible et d'offrir une bibliographie chronologique que l'on n'aurait pu retrouver ainsi rassemblée ailleurs. On y consulte en outre des sommaires, des articles, des communiqués, des présentations de ceux qui se déclarent « pour » l'exploitation hydroélectrique du Niagara et d'autres qui s'insurgent « contre ». L'auteur présente, outre les auteurs du Régime français, une liste des protagonistes et de voyageurs anglophones de l'époque. Seront également incluses les références sur la Rochefoucauld de Liancourt, René de Chateaubriand et d'autres auteurs français. Autant de références que l'auteur vise à mettre à jour.

À ces deux auteurs, Severance et Dow, s'ajouteront³ les Orsamus Marshall, Jared Sparks, Thomas Falconer, Gilmory Shea, Charles Whittlesey, Francis Parkman et les auteurs de la Old Fort Niagara Association, Brian Leigh Dunnigan et Michael Cardy. Leurs travaux continuent d'éclairer mon parcours.

* *
*

Audace et lame de fond

Je me retrouvais devant une Amérique qui se réclamait de son passé français. Comment dire? S'ajoute, à ma liste, un tout dernier auteur : William Kirby, un Britannique qui, lui aussi, a consacré des pages entières à Niagara. Certains d'entre nous se souviendront peut-être, non sans un pincement au cœur, de la saga *The Golden Dog (Le chien d'or)*⁴, autrefois inscrit au programme scolaire de la 13^e année de l'Ontario. Oui, ce même *chien d'or* représenté sur la frise d'un établissement commercial à Québec, que nous avons hâte de repérer dans nos voyages

de fin d'année, voyages qui signalaient la fin de nos études secondaires et l'obtention du *Senior Immatriculation Diploma*. Ma liste continuait ainsi de s'allonger.

De survivance

L'histoire n'avait pas été vécue par tous de la même manière.

Je m'accrochai aux détails et prêtai une attention renouvelée à un *grand portage* (à ne pas confondre avec la *grande traverse*⁵). Ce serait donc sous d'autres indications que j'irais jusqu'à l'embouchure de la rivière Niagara, puis, au-delà, dans l'abrupt. Grâce à ces auteurs, je m'attachai aux événements les plus dramatiques ainsi qu'à ceux relevant du quotidien.

Ajouter à ce qu'on a appris

Je détenais maintenant la preuve — l'irréfutable preuve — de ce dont je me doutais déjà. Et cela m'était d'importance : les Français avaient laissé une marque distincte et profonde, reconnue et toujours accessible dans la région du Niagara. Je pense, en l'occurrence, à l'auteur Severance qui avait retenu, comme en un prolongement, une liste d'expressions, de mots et de toponymes qui venaient s'ajouter à tous ceux que j'avais déjà trouvés.

Il y avait dans ces pages des trésors de terminologie, un rappel d'expressions maritimes de rivières, d'anses, de ruisseaux, de Grands Lacs ; un vocabulaire lié à une matière abondante et à la vie dans un fort. J'ajoutai donc à ma longue énumération⁶...

Rivière aux pommes

Rivière à la Roche

Rivière aux Bœufs

(Petite rivière aux Bœufs)

ANNEXE

Rivière aux Chevaux
La Belle rivière
Rivière aux Bois-blancs (La rivière aux bois blancs)
Petit marais (Le grand marais)
L'anse aux feuilles
Grande Pointe
Bout de l'isle
Le Marais Normand
Le Marais de la biche
La rivière à deux sorties
Fort du Portage
Lac des irocois, des Yoroquois (des Hiroquois)
Lac de St. Louys
Lac Enragé
Rivière à la Roche
La Famille
Le fond du Lac
Rivière à la Barbu
Presqu'Isle de Lac d'Erié
Petit lac D'érie
Rivière Condé
Lac de Conty et du Chat
Mer Douce
Trois montagnes
La Grand Pointe
Rivière des Sables
Fort Supposé
Rivière noire
Isle de la Marine (Isle-la-Marine)
Rivière aux Gravois

Et des noms d'embarcations, de corvettes et de *schooners* qui circulaient sur le lac Ontario⁷ :

*Le Louisa, Le Hurault, La marquise,
Le Saint-Victor, La Lionne, L'Auguste,*

*La Générale, Le Montcalm, L'Iroquoise,
L'Outaouaise, Le Foudroyant, L'Elwire,
Le Huron*

Pour ne nommer que ceux-là.

Ils ont passé par plusieurs mains

Mon étonnement ne s'arrêterait pas là. En plus de toponymes qui parsemaient le texte, se retrouvaient aussi des mots, des expressions, bref une terminologie tout à fait française. L'auteur indiquait parfois les équivalences anglaises — mais pas toujours — qu'il mettait soit en italiques, soit entre parenthèses, soit entre crochets, soit en note de bas de page. Parfois — sans doute parce qu'il avait jugé le contexte suffisant à en éclairer le sens —, aucune traduction ou expression équivalente n'était indiquée, ce qui donnait à l'ensemble du texte une mystérieuse fraîcheur et une vie nouvelle à cette ancienne terminologie venue de Niagara.

Liées à la faune, aux lieux et à la météo, les expressions⁸ :

Tonnerre [*thunderbolt*]; originaux [*moose*]; castor [*beaver*]; chevreuil vert [*buck, green*]; ourson [*cub*]; vison [*mink*]; pichoux [*polecat*]; rat musqué [*muskrat*]; reynard rouge [*red fox*]; bœufs illinois [*bison*]; fond du Lac [*Burlington Bay*]; Premier sault; fontaine de bitume; 100 tois en perpendiculaires; partie orientale du Canada; Pte De l'Est [*Long Point, named East Point*]; Fort Supposé [*Buffalo*]; un foudre de vent; le voyage depuis le Fort Frontenac & Niagara; la grande traverse; le fleuve Colbert [*Le Mississippi*]; la brume [*the mist or shower which the falls make*]; à la chasse originaux; castor veulle [*undressed fur*]; chat sauvage [*lynx canadensis*].

Vocabulaire militaire et maritime⁹ :

Éclaireurs, tirailleurs [*scouts & skirmishers*]; prise de possession [*entries into possession*]; conseil de guerre; exécuté sur le champ; *grande traverse*; conseil tenu à minuit [*held at the usual hour of midnight*]; un mémoire raisonné [*an analyzed statement*]; écarlatines [*coarse woolen stuff*]; le conseil de la Marine [*the Navy Board*]; la tête cassée; cadet à l'aiguillette; magasin Royal; bas bleus; fil de Rennes [*French thread*]; la compagnie des Cadets-Gentilhommes des colonies [*Company of Gentleman Cadets of the Colonies*]; *a true* esprit de corps; canon de fonte; barques plates [*light-draught vessels*]; permits (*congés*); démêmées; créneaux [*walls with loop holes*]; cas réservé; pierreries; maréchal-des-logis [*quartermaster*]; crénelé [*battlemented for defense*]; registre du Fort Duquesne; boîtes à pierriers; bateaux du cent; *bataille et reddition*; sauve-qui-peut; défense de récidiver; pendus et rompus [*hanged and broken*]; congés; gratification; indienne [*cotton print*]; cas réservé; lettres édifiantes; la tête cassée; un mémoire raisonné [*an analyzed statement*].

Bâtiments, fonctions, us et coutumes¹⁰ :

Créneaux [*walls with loop holes*]; une maison de pieux [*a picketed house*]; coureurs de bois, compagnon du voyage; établissement sédentaire [*permanent establishment*]; en village; murs de refend [*bearing walls*]; cloisons [*partitions*]; les madriers d'échafaudage; en village; grenier [*loft*]; hors d'état; les engagés; vider le plancher [*abandoning the building*]; *garde-magazin*; aller à la perche; en course; coup de maître; canoe d'écorce de huit place; aller grand train; charrettes à hommes; en toute diligence; un long trajet; coquille d'argent; vers de société; un coup de main; traines ferrées [*sledges*]; farine entière.

Expressions courantes et quelques inclassables¹¹ :

Another contretemps *befell*; Monsieur de Niagara [*the wonder dog*]; poste à pataux [*dog post*]; Vingt Sols [*twenty sous*]; en course — à la chasse; Bras-de-fer [*Iron Arm*, pour désigner Henry de Tonti]; hors d'état for work; contretemps; démêlée [*difficulty*]; en route; voyageurs; deux à trois cents pistoles [*two or three thousand francs*]; canot de maître [*six or eight places canoes*]; barques plates [*light-drought vessels*]; calandre [*woolen fabric*]; lettres édifiantes; congés [*license*]; je ne donnai pas beaucoup [*would not give much*]; estamine et dauphine [*other weaves*]; garde magasin [*store keeper*]; les pleureux qui ne valent rien [*good for nothing weepers*]; redevance [*yearly sum*]; *chichicoué*; un plat de mon métier [*I have still a trick*]; aux abois; tres cher Pere et chere mere (auteur anonyme d'une lettre qu'il envoie à ses parents avant d'être exécuté); une notorité publique; et leur mettrai le cœur au ventre; viande fraîche de chasse; sur l'après disnée; à la chasse; coup de maître; contretemps; en route; hors d'état *for work*, etc.

Tout cela, en français, avec ou sans équivalence, dans un document qui s'adressait à un lectorat anglophone et francophile.

NOTES

INTRODUCTION

1. LA ROCHEFOUCAULT-LIANCOURT, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797*, tome second, Paris, chez Du Pont — Imprimeur-Libraire; Buisson, Libraire et Charles Pougens, Libraire, l'an VII de la République, [1799]. p. 21. (Sur microfiches.)

SECTION I

Porte d'entrée : vestiges et dérives

1. Gaston BACHELARD, *L'eau et les rêves*, Paris, Gallimard, 1981 [1942], p. 9.
2. Voir Pierre BERTON, *Niagara, A History of the Falls*, Toronto, McClelland & Stewart Inc. 1992. Voir p. 227.
Voir aussi Charles Mason DOW, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, volume II, Albany (New York), J.B. Lyon Company, Printers, 1921, p. 1042.
3. Charles Mason DOW, *ibid.*, vol. II, chapitre X, *Industrial Niagara* p. 929-1056; chapitre XI, *Preservation of the Falls*, p. 1059-1174.
Voir aussi Pierre BERTON, *supra*. Chapitre intitulé *Saving Niagara from itself*, p. 184-193.
4. Il m'a semblé que l'expression consacrée, *une image vaut mille mots*, ne convenait pas à Niagara, que, par son seul toponyme, *Niagara*, la démentait. Niagara évoque, en fait de sensations, bien plus que des images.
5. Jean GRENIER, *Les îles*, Collection L'imaginaire, Paris, Gallimard, 1977, p. 23.
6. *Ibid.*, p. 15. Albert CAMUS signe la préface de l'ouvrage. Il témoigne ainsi :

Les grandes révélations qu'un homme reçoit dans sa vie sont rares, une ou deux le plus souvent. Mais elles transfigurent, comme la chance. A l'être passionné de vivre et de connaître, ce livre offre, je le sais, au tournant de ses pages, une révélation semblable.

7. Nicole V. CHAMPEAU, *Mémoire des villages engloutis. La Voie Maritime du Saint-Laurent de Mille Roches aux Mille-Îles*, Ottawa, Éditions du Vermillon, 1999. Deuxième édition augmentée d'une préface, 2004. Voir p. 29-42.
8. *Ibid.*, p. 40. On reconnut

... la nécessité d'ouvrir une voie navigable pour accéder aux Grands Lacs et permettre un transport plus rapide en territoire canadien. On termina le canal de Cornwall en 1843, celui de Farran's Point et du Rapide Plat en 1847, et enfin le canal d'Iroquois-Galop en 1851. Quant au canal de Beauharnois, il fut construit et terminé en 1845. Entre-temps, en vue du contournement de l'escarpement de Niagara et de sa dénivellation de 327 pieds, on refit le canal Welland dont, en 1845, on ramena le nombre des écluses de 40 à 27.

Voir aussi Normand LAFRENIÈRE, *La canalisation du Saint-Laurent, deux siècles de travaux, 1779-1959*, Ottawa, Parcs Canada, 1983, p. 11.

9. Pierre CAMU, *Le Saint-Laurent et les Grands Lacs au temps de la voile, 1608-1850*, Cahiers du Québec, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, collection « Géographie », 1996, p. 150.

Ces deux types de petits navires à fond plat et ouvert, le Bateau et le « Durham boat », étaient bien adaptés à la navigation sur les rivières et les lacs, au cabotage local et régional et aux liaisons entre les lacs et les ports du Saint-Laurent, dont Montréal. Ils voyageaient par groupe de cinq et plus quand ils remontaient les rapides et se dirigeaient vers l'Ouest, ce qui permettait aux équipages de s'entraider aux portages.

10. Cornelius J. JEANEN, *Survол d'est en ouest : La présence française en Amérique du Nord (1604-2004)*, Ottawa, Société des amis Canada-France, Collection « Société des amis Canada-France », 2002, p. 3-4.

À l'occasion d'un congrès international à Montpellier, il y a une vingtaine d'années, j'ai élaboré le concept de la *colonisation sans peuplement*, en me basant sur l'exemple de ce pays-d'en-haut de la Nouvelle-France. C'est-à-dire, de l'accroissement

de la souveraineté française sur un vaste territoire améri­dien sans, en même temps, peupler la région de colons, sauf quelques petits établissements comme Fort Frontenac et Détroit, quelques postes de traite, quelques forts et quelques missions jésuites et sulpiciennes. L'intérêt matériel a précédé l'activité missionnaire et, au XVIII^e siècle, les considérations stratégiques ont pris de l'importance. Donc, une triple motivation : mercantile, missionnaire, militaire.

Voir aussi Cornelius J. JEANEN, (ed.) *The French Regime in the Upper Country of Canada During the Seventeenth Century*, Toronto, The Champlain Society in Co-operation with the Government of Ontario, Ontario Government Ministry of Culture, Tourism and Recreation, 1996. Voir p. 13.

The pays d'en haut is that region of New France, more properly of its Laurentian or Canadian sector, where no seigneuries, parishes, or militia districts were established, but colonisation proceeded without extensive settlement. This concept of colonisation sans peuplement was developed in our paper, « Colonisation compacte et colonisation extensive aux XVII^e et XVIII^e siècles en Nouvelle-France. »

11. Nancy HUSTON, *L'espèce fabulatrice*, Arles, Actes sud/Leméac, 2008, p. 19.
12. Nicole V. CHAMPEAU, *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut Saint-Laurent ontarien* (essai), Ottawa, Éditions du Vermillon, 2009, p. 33-36; p. 55-60.
13. *Ibid.*, p. 33-36; p. 55-60.
14. *Ibid.*, p. 37.

Voir aussi WM.H. SMITH, *Smith's Canadian Gazetteer, comprising Statistical and General Information Respecting all Parts of the Upper Province, or Canada West*, Toronto, H. & W. Rowsell, 1846. La notice sur *Point Malin* y est indiquée dans les pages 38-39.

The Cornwall Canal passes the town, lying between the town [Cornwall] and the River St. Lawrence. This place was formerly called by the French inhabitants "Point Malin", on account of the difficulty they experienced in ascending that portion of the river with their "Bateaux".

15. Nicole V. CHAMPEAU, *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut Saint-Laurent ontarien*, *op. cit.* Voir p. 33-36; 55-60.
16. François BOVON et Pierre GEOLTRAIN (éd.), *Écrits apocryphes chrétiens*, Actes de Thomas, l'apôtre, « Bibliothèque de la Pléiade », vol. I, Paris, Éditions Gallimard, p. 1423.
17. Reuben Gold THWAITES (ed.), *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, Burrows Brothers Co., 1897, vol. 49, années 1663-65, p. 260. (Sur microfiches.)
18. *Long Sault, Longue Sault, Long Seault, Long seau, Longue Soo, The Soo, Lon Seau* : on retrouve le Long Saut ainsi évoqué sous autant d'appellations et d'orthographes, que ce soit dans les cartes et les écrits.
19. Il s'agit du capitaine James Stephensen. Lorsqu'il vit le Long Sault à sec, il en est allé du commentaire suivant :

If I'd known it'd been like that... I don't think I'd have sailed over here.

Ian BOWERING, *Cornwall... from Factory Town to Seaway City, 1900-1999*, vol. I, Cornwall (Ontario), « The Standard Freeholder », 1999, p. 82.
20. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 1042.
21. François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale; adressé A Madame La Duchesse de L'EsdiGUIERES*, tome troisième, à Paris, Chez Nyon Fils, Libraire, Quai des Augustins, à l'Occasion, Avec approbation et privilege du Roi. Reproduction par les Éditions Élysée, Montréal, 1976 [1744], p. 194.
22. John McQUARRIE; Ian CORISTINE *et al.*, *The 1000 Islands Then and Now*, Ottawa, Magic Light Publishing, p. 64. En 2012, les auteurs estiment à mille huit cent trente le nombre des îles formant les Mille-Îles.
23. Don ROSS, *St. Lawrence Islands National Park. A Guide*. Page frontispice.
24. Note sur l'île Lévis. Dommage que ce soit l'une des îles qui a subi l'une des plus grandes modifications. Lors de la construction de la Voie maritime, il fallut couper sa partie nord et creuser le lit du Saint-Laurent afin de permettre aux grands navires d'y passer. Il

s'agit cependant d'une île d'un grand intérêt historique puisque c'est là, précisément, à l'île Lévis que fut livré le dernier acte de résistance afin de sauver l'Amérique française. Les forces de Pierre Pouchot se sont mesurées à celles du général Amherst au cours d'un siège qui dura neuf jours.

Aujourd'hui encore, le fort La Présentation, situé tout près de l'île Lévis (île qui a aussi porté le nom d'Oracointon) retient l'attention des historiens et des amateurs de reconstitution de lieux historiques. Ces amateurs d'histoire de la ville d'Ogdensburg (dans l'État de New York, ville située en face de la ville de Prescott) cherchent à faire revivre le passé français. Il y a de cela quelques étés, ils ont même organisé des visites en bateau afin d'observer à travers l'eau les contours de l'île Lévis.

Nicole V. CHAMPEAU, *op. cit.*, p. 258.

25. Le 14 août 1760, deux vaisseaux de guerre anglais s'y sont perdus, entre autres, l'*Onondaga*. Il a été pourchassé par les flèches et les tirs ennemis. Le capitaine, John Loring, dans le but de mettre fin au combat, fit mettre à l'eau des embarcations afin de prévenir les Agniers de cesser toute poursuite de l'ennemi. Grand mystère : ni les quatorze hommes ni leur embarcation qui ont pourtant fait l'objet de recherches intensives n'ont été retrouvés. Il y a de ce *Lost Channel* une photo aérienne de toute beauté. Voir *The 1000 Islands Then and Now*, p. 17.
26. Susan WESTON SMITH, *The First Summer People. The Thousand Islands 1650-1910*, Erin (Ontario), Stoddart, A Boston Mills Press Book, 1993, p. 19.
27. Don Ross, *Discovering the Thousand Islands*, 2001, 2003, quatrième chapitre intitulé *Summer Pleasures of Cottages and Castles*, p. 81-134. Y sont décrits le château de George Boldt sur l'île Heart, p. 91; le château Jorstadt, p. 98; la Opawaka Lodge, p. 109; l'île Surveyor, p. 110; l'île Calumet, p. 113.

Voir aussi quelques exemples de ces somptueuses demeures dans *Water, Wind and Sky, Ian Coristine's Thousand Islands*, Brockville (Ontario) 1000 Islands Photo Art Inc. Consulter les pages suivantes : p. 22 (Polaris Island) ; p. 36 (Sunnyside Island) ; p. 46 (George Boldt's castle) ; p. 66 (Carlton Villa) ; p. 91 (*Singer Castle*), p. 112 (Rosette Island) ; p. 119 (Deer Island), p. 123 (House on a rock).

On retrouvera également des photos dans *Coristine's 1000 Islands* (2005). Y sont incluses celles de l'île Heart et du château de George Bolt, p. 6, 84, 91; l'île Cedar et le château de Frederick Gilbert Bourne, P-DG de la *Singer Sewing Machines*; p. 7, 85, 92.

28. Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome III, p. 194.
29. Emmanuel CRESPEL : *Lettres du Père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736, Voyages et Naufrages du R.P. Crespel, Lettre Seconde*, datée le 10 Janvier 1742. Fac-similé de l'édition originale avec une *Introduction, notes et chronologie* de Pierre Rouxel, Collection Jardin de Givre, Imaginaire Nord, Université du Québec à Montréal, 2009, p. 116.
30. Louis HENNEPIN, *Voyage Curieux Qui Contient Une Nouvelle Découverte D'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amérique, Entre le Nouveau Mexique Et La Mer Glaciale* [...] dans le Spuy-straet, à La Haye, Chez Jean Kitto, Marchand Libraire, 1704, p. 42.

Le grand fleuve de St. Laurent tire son origine de ce Lac Ontario, que les Iroquois appellent aussi dans leur langue *Skanadario*, c'est-à-dire, *fort beau lac*.

On retrouvera d'autres orthographes, par exemple *Skaniadorio*, tel qu'inscrit sur la carte de Coronelli.

31. Pierre MARGRY, *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale 1614-1698*, Mémoires et documents inédits recueillis et publiés par Pierre Margry, Première partie, (1614-1684), Paris, Maisonneuve et Cie, Libraires-Éditeurs, p. 187.
32. Percy J. ROBINSON, *Toronto during the French Régime — A History of the Toronto Region from Brûlé to Simcoe, 1615-1793*, University of Toronto Press, 1965, p. 22. L'auteur renvoie le lecteur à l'auteur Margry : « Récit de ce qui s'est passé au voyage que M. de Courcelles, gouverneur de la Nouvelle France, a fait au lac Ontario, Margry, I, p. 169. »

Voir aussi l'Annexe I, *The Etymology of "Toronto"*, p. 221-222. Les Iroquoiens, notamment les Agniers, auraient attribué ce nom de lieu « Trees in the water ».

33. Source : Radio-Canada, chronique de Serge Bouchard.

SECTION II

L'esprit des lieux

1. Giorgio DE CHIRICO, *L'art métaphysique*, Textes réunis et présentés par Giovanni Lista, Paris, Fondation De Chirico et l'Échoppe, 1994. La citation se retrouve à la page 78.
2. *Apocalypse de ΧΙΟΚΟΥΗΚΟΥ*, *Chef des Iroquois*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1997. La citation se retrouve à la page 54.
3. Charles Dickens demeure l'auteur phare que l'on cite le plus souvent. À titre d'exemple, on retrouvera les mots de cet auteur dans les ouvrages suivants :

From Niagara To the Sea — the Finest Inland Water Trip in the World, Montreal, Richelieu & Ontario Navigation Co., 1904, p. 6-7.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 73-74.

Frank C. DAVIDSON, *Niagara Falls Handy Guide*, Buffalo (New York), M. Spitalny & Son, 1951, p. 9.

The Niagara Book, A Complete Souvenir of Niagara Falls, R. Howells (ed.), Buffalo (New York), Underhill and Nichols, 1893. Rubrique de Thomas R. SILVER intitulée *Famous Visitors at Niagara Falls*, p. 122-125.

Charles Mason DOW, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, vol. I, Published by the State of New York, Albany (New-York), J.B. Lyon Company, Printer, 1921, p. 229-232. (Texte plus complet).

Sherman ZAVITZ, *It Happened at Niagara, Stories from Niagara's fascinating past*, Revised and Enlarged Edition, Niagara Falls (Ontario), Lundy's Lane Historical Society, 2014, [2008]. Voir chapitre intitulé "Enchanting Ground": *Charles Dickens at Niagara*, p. 65-66.
4. R. HOWELLS (ed.), *supra*, p. 124.
5. *The Niagara Book, A Complete Souvenir of Niagara Falls*, *op. cit.*, Frederic Almy, chapitre intitulé *What to see*, p. 28-29.
6. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 39.
7. Joseph William Winthrop SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*, Ottawa, Geological Survey of Canada, 1905-1906, p. 435.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, renvoie aux écrits de Peter Kalm (1750,1751), vol. II, p. 867-868.

8. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 40.

Charles Madon DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 697.

9. Pierre BERTON, p. 116-117.

10. *Ibid.*, p. 41.

11. *Ibid.*, p. 40-41.

12. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 442-444. L'auteur reprend le texte de John James AUDUBON, paru en 1820 où l'ornithologue décrit son séjour à Niagara.

13. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 40.

14. *The Niagara Book, A Complete Souvenir of Niagara Falls*, *op. cit.* Il s'agit du chapitre intitulé : *Niagara, First and Last*, de William D. HOWELLS, p. 4.

One always experiences a vivid emotion from the sight of the Rapids, no matter how often one sees them, but I am safe in saying that one sees them for the time but once.

15. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 707-721.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 67.

16. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 188-195.

17. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 68.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 188-195.

18. Thomas R. SLICER cite ce passage de Nathaniel Hawthorne dans *The Niagara Book*, *op. cit.*, dans le chapitre intitulé *Famous Visitors at the Falls*, p. 128.

Casting aside all preconceived notions and preparation to be awe-struck or delighted, the beholder must stand beside it in the simplicity of his heart, suffering the mighty scene to work its own impression.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 188-195. L'auteur revient à cette description plus complète de Nathaniel Hawthorne.

19. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, Chapitre intitulé "A World's Wonder"; *Abraham Lincoln Comes to Niagara Falls*, p. 75.

20. « Ideas of sublimity » Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 1061. L'auteur cite Thomas ROLPH. Il insiste sur la clarté du texte, sur la précision et la retenue ainsi que les détails choisis avec soin.

Charles Mason DOW, *supra*, p. 1068, cite aussi Charles Joseph LATROBE, qui milite en faveur de la préservation du Niagara. Voir chapitre intitulé *Preservation of the Falls*.

[...] *but I am Niagara-mad. We have much before us, and many sublime scenes, though none may vie with that, before which we have been lingering : — Allons!*

À la page 1123, DOW cite James CARTER :

But, in one sense, the sublime exhibition of natural power there witnessed is the property of the whole world. It is visited by tourists from all quarters of the globe, and it would seem to be incumbent upon both governments to protect such travelers from improper annoyance on either side.

Toujours Mason DOW qui, cette fois, reprend les propos de l'artiste Kroupa. « *They [the falls] are no doubt sublime* » (p. 1132).

Enfin, il cite Randolph ISHAN, qui aborde cette fois la dimension technique :

it is within the range of accomplishment to greatly increase the volume of water to be converted into power and still preserve the sublimity, grandeur and beauty of the falls... (p. 1151)

Sublime... peut-être y avait-il là un désir de transformation, bien inconsciemment arrimé à l'autre sens que l'on donnait au mot *sublimation* qui, par ailleurs, parsemait à peu près tous les textes d'alors.

21. Edmund BURKE, auteur de *Recherche philosophique sur l'origine du sublime et du beau*. Voir coll. « Bibliothèque de textes philosophiques », 1998 [1757], p. 76, p. 97.
22. Charles Mason DOW, *op. cit.*, « Of the Sublime — The Terrible », vol. II, p. 745.
23. Irving WEISDORF & Co. Ltd., *Niagara Falls*, p. 2 :

De nos jours, les centrales hydrauliques détournent près des deux tiers de l'eau des chutes pour réchauffer, illuminer et faire vivre les résidents de l'Ontario et de l'Est des États-Unis.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 21-22 :

Today less than half the river's flow (and even less than that in the dark of winter) pours over the precipice. The remainder is carefully channelled into tunnels and canals to feed the great power stations that face each other across the gorge just south of Queenston.

24. Pierre BERTON, *supra*, p. 41.

In the second half of the eighteenth century, travellers to Niagara began to use a new word or, more properly, a re-newed word as a kind of shorthand to describe the indescribable. That word was sublime [...] By the nineteenth century it had become a cliché.

25. *Ibid.*, p. 74.

26. Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. I, p. 233.

27. D. HOWELLS *et al.*, *The Niagara Book*, p.120, l'auteur de la rubrique : Thomas R. SLICER. Chapitre intitulé : *Famous Visitors at Niagara Falls*.

28. Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 827.

29. *Ibid.*, p. 878. L'auteur cite le cartographe Hector St. Jean de Crève-cœur, à la suite d'une visite qu'il fit à Niagara, en 1785, et qu'il décrit dans une lettre à son fils. Voir aussi vol. I, p. 69-74.

30. Pierre BERTON, *op. cit.* Consulter le chapitre « The Enchanted Ground. » p. 65.

31. *Visitor's Guide to Ontario's Niagara Park*, Niagara Falls (Ontario), The Niagara Falls Heritage Foundation, 1979, p. 25.

32. Paraît-il qu'on aurait entendu à des milles à la ronde le tablier se fracturer, puis tomber avec fracas. On dit même qu'une calèche eut à peine le temps de reculer jusqu'à la terre ferme. Sinon, elle se serait fait engouffrer.

33. Voir W.D. HOWELLS *et al.*, *The Niagara Book*, *op. cit.*, Frederic Almy, chapitre *What to see*, p. 56-59.

34. *Ibid.*, p. 23-24.

35. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 53-54.

36. Voir W.D. HOWELLS *et al.*, *op. cit.*, p. 24.

I will not even try to recall the stupid and squalid contrivances which defaced it [Niagara] at every point, and extorted a coin from the insulted traveler at every turn.

37. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 57-58.

NOTES

38. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 48-54.
39. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 57-58.
Voir aussi Pierre BERTON, p. 48-54.
40. Sherman ZAVITZ, *supra*, p. 57-58. Voir aussi Pierre Berton, *supra*, p. 48-54.
41. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 391-397. L'auteur reproduit un compte rendu d'Albert H. PORTER intitulé *Reminiscences of Niagara from 1806-1872*. Charles Dow prend le soin d'ajouter qu'il existe plusieurs versions de ce même compte rendu.
42. *Ibid.*, p. 392-393.
43. George A. SEIBEL, *The Niagara Portage Road, 200 Years 1790-1990, A History of the Portage on the West Bank of the Niagara River*, Niagara Falls (Ontario), The City of Niagara Falls Canada, 1990, p. 76-78,
Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 55-57.
44. *Ibid.*, p. 177-184.
45. *Ibid.*, p. 184-185.
46. *Ibid.*, p. 205, 207, 209.
Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 130.
47. Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 1042.
Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 227-228.
48. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 129-130.
Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 210-221
Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 967.
On retrouvera également dans le *Visitor's Guide to Ontario's Niagara Parks*, un hommage à Tesla sous la forme d'une plaque commémorative, p. 33.
49. Bob KOSTOFF, *op. cit.*, p. 72.
Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 944.
Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 127-128.
Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 229-234.
50. *Ibid.*, p. 232.

51. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 147-148. Chapitre intitulé Henry Perky : *Shredded Wheat comes to Niagara Falls*. Une annonce publicitaire d'ailleurs en fait foi : *The Home of Nabisco Shredded Wheat*.

En 1951, selon le *Niagara Falls Handy Guide*, on pouvait encore s'offrir une visite guidée des installations de Henry Perky.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 235-239, mentionne également ce fait, ajoutant que les installations de Perky attiraient annuellement, et par milliers, les visiteurs à son *temple de la nutrition*. Il s'était porté acquéreur d'un immense complexe industriel et souhaitait que Niagara Falls se transforme en un véritable paradis pour l'industrie.

52. Nabisco (*The National Biscuit Co.*) a cessé sa production des *Shredded Wheat* à Niagara Falls (New York), en 1996.

Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 148.

53. Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 1042.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 227.

54. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 129-130.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 210-221.

55. Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 1046-1047.

56. Charles Mason DOW, *ibid.*, Niagara et l'utilisation que l'on compte en faire suscitent beaucoup de controverses. Il suffit de recenser les titres glanés au fil des ans. Charles Mason DOW propose un « condensé » bibliographique et un sommaire auquel il ajoute des exemples. Il donne les titres d'articles, de présentations ou de communiqués qui ont fait suite aux multiples assemblées. Il cite en outre nombre de titres de revues, de livres, etc. Notons par exemple :

Niagara Falls as a source of energy, les conclusions de Sir William THOMPSON, (1881), p. 933 ; Samuel MCELROY, *Water power at Niagara Falls*, p. 933 ; Elias LONG, *Utilizing Niagara Falls*, p. 935 ; Coleman SELLERS, *The utilization of the power of Niagara Falls and notes on engineering progress*, (1881), p. 936 ; L. BACLÉ, *L'utilisation de la force hydraulique des chutes du Niagara* (dans *Le Genre Civil*), publié le 24 septembre 1892, p. 937 ; Charles H. WERNER, *The Niagara Falls Tunnel*, (1892), p. 938 ; John TROWBRIDGE, *Niagara, the motor for the World's Fair*, 1892, p. 939 ; J. MUNRO, *Electricity from Niagara*, 1893, p. 940-941 ; William SEYRIG, *L'Utilisation de Niagara* (dans *Le Genre Civil*), 1893, p. 941 ; Lewis BUCKLEY-STILLWELL, *Electric power generation at*

Niagara, 1893, p. 941-943; Curtis BROWN, *The diversion of Niagara*, 1894, p. 944; E. Jay EDWARDS, *The capture of Niagara*, 1894, p. 943-944; King C. GILLETTE, *The Human Drift*, 1894, p. 944; Ernest A. LE SUEUR, *Commercial power development at Niagara*, 1894, p. 944 à 961 (la communication y est reproduite); Arthur Vaughan ABBOTT, *Industrial Niagara*, 1895, p. 962;

Lyman ABBOTT, *Niagara Falls in harness*, 1895, p. 962;

A popular account of power development at Niagara Falls. Dr. Abbott came away from the works of the Niagara Falls Power Company "with a new sense of awe in the contemplation of the powers of nature, which we are but just beginning to understand and use; with a new sense of admiration for the skill of man, who is just beginning to take possession of the earth and to subdue it; and with a new and larger respect for the energy, enterprise and public spirit of at least some American millionaires."

Francis Lynde STETSON, *The use of the Niagara water power*, 1895, p. 968 à 973; Rollin Lynde HARTT, *The new Niagara*, 1901, p. 992; A. Howell VAN CLEVE, *Utilization of water power at Niagara Falls*, 1903, p. 996-1009. Suivront les prestations de l'Ontario Power Company (1905), p. 1020-1028 ainsi que de l'International Waterways commission (U.S. & Can.). Orrin E. DUNLOP, *The crime against Niagara*, 1906, p. 1030; H. G. WELLS, *The end of Niagara*, 1906, p. 1033-1037;

Il y a aussi tous les comptes rendus de ceux qui s'interrogent ou s'insurgent. À titre d'exemples :

Charles BIGOT, *De Paris au Niagara; Journal de voyage d'une délé-gation*, 1886, p. 1129; Alton D. ADAMS, *The destruction of Niagara Falls*, 1905, p. 1140; Alton D. ADAMS, *How to save Niagara Falls*, 1905, p. 1141; John M. CLARKE, *The menace to Niagara*, 1905, p. 1141; Orrin E. DUNLAP, *Is Niagara doomed?* 1905, p. 1141.

Consulter également les pages 931-1056. Elles sont comprises dans le chapitre *Industrial Niagara*. À lire aussi le chapitre intitulé *Preservation of the Falls*, p. 1059-1174.

57. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 127-128.

Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 229-234.

Bob KOSTOFF, *op. cit.*, p. 72-73.

58. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 297-300.

59. *Ibid.*, p. 298.
60. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 173-174.
61. À noter qu'il peut y avoir des variantes dans les versions. Certains auteurs présentent des détails que d'autres auront laissé tomber.
 WM. S. HUNTER, Jr, *Hunter's Panoramic Guide from Niagara Falls to Quebec*, Boston, Published by John P. Jewett & Compagny, Cleveland, Ohio, [1857]. Version en fac-similé : Coles Publishing Company, Toronto, 1970, p. 15-17.
Niagara Falls Handy Guide, op. cit., p. 23.
 Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 60-63.
 Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 708-723. L'auteur reprend l'histoire de l'ermite de Niagara telle que mise en poésie par Mme Lydia H. SIGOURNEY.
62. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 60-63.
63. Joseph William Winthrop SPENCER, *Les chutes du Niagara, leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, Ottawa, Ministère des Mines, Commission géologique, 1905-06. Voir p. 66-67 (version française). Il s'agit d'une traduction de *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations*, etc.
64. Charles Mason Dow, *op. cit.*, p. 713.
65. BRÉHANT DE GALINÉE, René de, *Exploration of the Great Lakes, 1669-1670, by Dollier de Casson and de Bréhant de Galinée/Galinée's Narrative and Map, with an English Version, including all the map-legends, Illustrated with Portraits, Maps, Views, a Bibliography, Cartography, and Annotations*, translator and editor, James H. COYNE, Part I, Toronto, «Ontario Historical Society Papers and Records», vol. IV, 1903, 89 p. (sur microfiches). Le texte se retrouve à la page 40.
66. Louis HENNEPIN, *Voyage Curieux Qui Contient Une Nouvelle Découverte D'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique, Entre le Nouveau Mexique Et La Mer Glaciale [...]*, p. 465-466.
67. Xavier de CHARLEVOIX, *op. cit.*, tome III, *Journal d'un voyage*, etc. p. 235.
68. Ajoutons à ces remarques sur les serpents à sonnettes :

Visitor's Guide to Ontario's Niagara Parks, op. cit., sous la rubrique *Rattlesnake Ledge*, p. 50.

George A. SEIBEL, *op. cit.*, p. 42. Les reptiles présentaient une menace aux producteurs agricoles surtout au printemps lorsque les serpents sortaient de leur hibernation et se fauflaient entre rochers et ravins.

When they [the snakes] emerged from hibernation, they came back up the ravine and spread throughout the countryside, where they posed a threat to the settlers as they worked the land.

69. David PHILLIPS, *The Day Niagara Falls Ran Dry! Canadian Weather Facts and Trivia*, Toronto, Key Porter Books, Canadian Geographic, 1993, p. 62-65.

Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, chapitre intitulé : *The Day the Falls Stopped Flowing*, p. 73-74.

70. *Ibid.*, voir le chapitre : *Sam Patch, Niagara's First Stunter*, p. 51-52 ; *Blondin : Artistry on a rope*, p. 81-84 ; *Joel Robinson : Through the Whirlpool Rapids on the Maid of the Mist*, p. 87-88 ; *Maria Spelterini : Crossing Niagara Wearing Peach Baskets*, p. 99-100 ; *Annie Edson Taylor : First over the Falls in a Barrel*, p. 135-138.

Voir aussi Philip MASON, *Le Niagara et les Casse-cou. L'histoire du fleuve Niagara et des hommes et des femmes qui l'ont défié*. Il s'agit d'un fascicule non paginé, Toronto, Travepic Publications, 1996. Il est question entre autres de Sam Patch, le grand Blondin, signor Farini, Maria Spelterina, Annie Taylor, Charles Stephens, Jean Lussier, etc.

Niagara Falls Handy Guide, op. cit., p. 62-63. L'auteur fait la ventilation de tous ces casse-cous depuis les tout premiers, en 1825, où trois hommes, chacun à bord de son canot, ont tenté de sauter la cataracte. Les trois périssent. Et jusqu'à l'exploit de 1945, où deux hommes ont fait le saut en baril.

George A. SEIBEL, *op. cit.*, p. 74-75. Il est question de Sam Patch.

71. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, p. 155-156.
72. Pierre BERTON, *op. cit.*, p. 222.

The final quarter of the nineteenth century has been called the Great Age of Heroic Invention. It was probably the last time in which a single genius, working by himself in basement or woodshed, could come up with a device or process that would change society. The electric light, the telephone, the motion-picture projector, the gramophone, and the automobile were all products of this yeasty period.

Inventors like Edison, Westinghouse, and Bell were popular heroes, to be emulated by younger men. Now, with enormous quantities of raw electrical power available, North America stood on a threshold.

SECTION III

L'oiseau-tonnerre y gronde

1. Jean-Pierre MINAUDIER, *Poésie du gérondif (vagabondages linguistiques d'un passionné de peuples et de mots)*, Normandie (France), 2014. Le Tripode, Corlet, p. 23. Note en bas de page.
2. Claude PÉLOQUIN, *Niagaraa, la passion du néant*, Montréal, Michel Brûlé, 2012, p. 15.
3. Bruce G. TRIGGER, *The Children of Aataentsic. A History of the Huron People to 1660*, sous la rubrique *Creation Myth*, Kingston and Montréal, Mc Gill-Queen's University Press, p. 77-78.

Relations des Jésuites 1611-1636, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France, tome I, Montréal, Éditions du Jour, 1972. Pagination selon l'année de la Relation. On retrouvera la citation ci-après à la page 34, en l'Année 1635.

Ils disent qu'une certaine femme nommée *Eataentsic*, est celle qui a fait la terre et les hommes. Ils luy baillent pour adjoind vn certain appellé *Iouskeha* qu'ils disent estre son petit fils, avec lequel elle gouuerne le monde; cet *Iouskeha* a soin des viuans et des choses qui concernent la vie, et par consequent ils disent qu'il est bon; *Eataentsic* a soin des âmes, et parce qu'ils croyent qu'elle fait mourir les hommes, ils disent qu'elle est meschante. Et ce sont parmy eux des mysteres si cachez, qu'il n'y a que les vieillards qui en puissent parler avec credit et autorité, pour estre creus [...]

Ils disent que cette *Eataentsic* est tombée du Ciel, où il y a des habitans comme icy, et que quand elle tomba, elle estoit enceinte. Que si vous leur demandez qui a fait le Ciel et ses habitans, ils n'ont autre repartie, sinon qu'ils n'en savent rien. Et quand nous leur preschons vn Dieu Createur du Ciel et de la terre et de toutes choses; de mesme quand nous leur parlons d'un Enfer et d'un Paradis, et du reste de nos mysteres; les opiniastres res-

pondent, que cela est bon pour notre Pays, non pour le leur ; que chaque Pays a ses façons de faire.

Voir aussi Lucien CAMPEAU, dans *MONUMENTA NOVAE FRANCIAE, III, Fondation de la Mission Huronne (1635-1637)*, « Monumenta Historica Soc. Iesu », (Rome), publié par les Éditions APUD ; (Québec), Les Presses de l'Université Laval, 1987, p. 84 et p. 102-103.

4. Victorian BREHM, (ed.), *Star Songs and Water Spirits, A Great Lakes Native Reader*, Tustin (Michigan), Ladyslipper Press, p. 28-30. L'auteur précise qu'il existe différentes versions de *Skywoman* parmi les conteurs haudenosaunees.
5. Douglas M. GEORGE-KANENTIIO, *Iroquois on Fire : A Voice from the Mohawk Nation, Native American*, Westport, CT., Praeger Publishers, 2006. L'auteur nous rappelle, entre autres, que la tradition iroquoise se réclame de la tradition orale, et ce, depuis des centaines de générations. Voir p. 1.

The origin story for the Iroquois has been an oral tradition carried across hundreds of generations.

6. Mabel BURKHOLDER, *Before the White Man Came, Indian Legends and Stories*, Toronto, McClelland & Stewart Publishers, 1923, p. 95-112. On y retrouvera, entre autres, une version de cette légende. Il en existe plusieurs autres. Par exemple, celle tirée de Lewis J. NESTERMAN dans *Niagara Falls Handy Guide*, New York, Nester House Publications, Inc., 1951. Voir p. 61.

Deux prétendants se disputent la main d'une jeune et jolie Amérindienne. Cette dernière, amoureuse de l'un d'eux le voit hélas, tué dans un combat à finir, tomber aux mains de son rival. Il est mortellement atteint et titubant lorsque la jeune fille voit son bien-aimé s'avancer et lui exprimer un amour indéfectible. Elle saute dans un canot qu'elle entraîne vers la cataracte. La légende veut qu'on la voie encore au pied du Niagara, les bras tendus comme si elle tentait toujours d'accueillir son amoureux. Et c'est ainsi que la légende donne lieu au nom de la célèbre embarcation, *Maid of the Mist*, p. 61.

Peter A. PORTER nous en propose une autre dans *The Niagara Book, op. cit.*, sous le chapitre *A History of Niagara*, p. 166-168. L'auteur porte son attention à la fois sur les points de vue de la Nation neutre, des groupes antérieurs à celle-ci, de même que sur la Confédération iroquoise.

Voir en outre *Richelieu & Ontario Navigation Co., Official Guide, 1904, From Niagara to the Sea, The Finest Inland Water Trip in the World*, Montreal, The Passenger Department of the Richelieu & Ontario Navigation Co., 1904, p. 6.

On pourra également consulter l'ouvrage de Charles Mason Dow, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls, op. cit.*, vol. II.

Sur ce, ajoutons que la légende continue son cheminement dans la tradition orale où les interprétations abondent.

7. Bob KOSTOFF, *Remembering Niagara — Tales from Beyond the Falls*, London History Press, Charleston, SC., U.S.A., p. 23-24.
8. À titre d'exemple, quelques toponymes : Do'-syo-waä : *the place of basswoods* (la clairière des petits bois) ; Jiihk'-do'waah'-geh : *The place of the crab-apple* (là où il y a des pommes sauvages) ; Jo-nya'-dih : *The other side of the flats* (de l'autre côté du plat) ; De-yoh'-ho-g aä-da-see : *the forks of the river* (jonction des rivières) ; Dyo-ge'-oh-ja-eh : *wet grass* (herbes détrempées) ; Dyos'-hoh : *The sulphur spring* (la source sulfureuse) ; Tgaä-des' : *Long prairie* (la longue prairie) ; He-yont-gat-hwat'-hah : *The picturesque location* (le lieu pittoresque) ; Dyo-e'-oh-gwes : *Tall grass island* (les herbes hautes) ; Dyu'-ne-ga-nooh' : *Cold water* (l'eau froide). Les traductions françaises, mises entre parenthèses, sont de l'auteur.

Orsamus H. MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45-46.

Voir également George A. SEIBEL, *op. cit.*, page 4.

The climb was so difficult that it was called Duh-jih-heh-oh : the "Crawl-on-all-Fours". ([chemin] que l'on remonte à quatre pattes). La traduction française est de l'auteur.

Ce même chemin escarpé est également évoqué dans *The History of Niagara County Transportation, Niagara County Bicentennial, 1808-2008*, Lockport, (New-York), KAX Solutions & Services, 2008. Non paginé.

Du toponyme Niagara et de ses variantes

1. ONGIARA

Janet CARNOCHAN, *History of Niagara*, Toronto William Briggs, 1914. Reproduit en version fac-similé, Belleville (Ontario), Mika Publishing, 1973, p. 1. La mention qu'il existe plus de quarante appellations du toponyme Niagara provient de la page 1 de son ouvrage.

Quinagarah, Ongiara, Niagara—in the index of the « Documentary History of New York », there are over forty forms of the sonorous Indian word, sonorous yet soft, and musical; the word is thought by some to be the only word left of the language of the Neutral Indians who formerly occupied the territory.

Voir W.D. HOWELLS and Others dans *The Niagara Book, A complete souvenir of Niagara Falls*, Buffalo, New York, Underhill and Nichols, 1893. L'auteur du chapitre : Peter A PORTER, p. 142, p. 144. Cette orthographe se fonde à toutes les autres, c'est-à-dire *The Index Volume of the Documentary History of the State of New York*, p. 144.

L'auteur ajoute qu'en 1656, le cartographe Sanson indique avec exactitude le lieu des chutes du Niagara qu'il appelle « Ongiara ». Par ailleurs, en 1660, De Creuxius récidive dans son ouvrage *Historiae Canadensis* où l'on retrouve les *Ongiara Cataractes*, p. 142.

Voir aussi Bob KOSTOFF, *Remembering Niagara : Tales from Beyond the Falls*, Charleston, SC (U.S.A.), The History Press, 2008, p. 16.

Voir en outre Orsamus Holmes MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*. Allocution prononcée devant le *Buffalo Historical Club*, le 27 février 1865. Voir p. 13. L'auteur fait également allusion à la carte de Coronelli (1688).

———. *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, avec une introduction de William L. Stone (1887), Albany (N. Y.) Joel Munsell's Sons. Voir aussi le chapitre portant le titre : *Derivation of "Niagara"*, p. 185-186. Également, p. 320 et 424. L'auteur fait allusion à la carte de Sanson (1657) et de Ducreux (1660). Voir aussi INDEX RERUM, p. 424.

Voir en outre Frank H. SEVERANCE, *An Old Frontier of France — The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, illustré et en deux volumes, New York, Mead and Company, 1917, vol. I, p. 6,

20, 355, etc. Le nom *Ongiara* se retrouve à plusieurs reprises dans l'ensemble du texte. Voir aussi, vol. II.

On consultera de plus Joseph William Winthrop SPENCER, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, 1905-1906, p. 492. L'auteur fait aussi allusion aux auteurs O. H. Marshall et Peter A. Porter en ce qui a trait aux autres formes du mot Niagara.

L'ouvrage est une traduction de *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*, Ottawa, Department of Mines, Geological Survey Branch, années 1905-06, p. 470.

Charles Mason DOW, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls, op. cit.*, en deux volumes, Albany (N. Y.), J.B. Lyon Company, Printers, 1921, p. 849. Pagination continue.

Francis PARKMAN, *Pioneers of France in the New World*. Literary Classics of the United States, inc, New York, [1885], réédition en 1983. Voir chapitre *La Salle and the Discovery of the Great West*, p. 813. L'auteur reprend les travaux de O'Callaghan qui a repéré trente-neuf formes distinctes du toponyme « Niagara ». On les retrouve dans *l'Index to Colonial Documents of New York*, à la page 465.

2. NYÀGARAH

Francis PARKMAN, *supra*, p. 813.

3. ONGUIAAHRA

Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 6; p. 19-20. L'auteur renvoie aux *Relations des Jésuites*, de l'an 1641.

Orsamus Holmes MARSHALL, *supra*, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, Derivation of "Niagara"*, p. 185, 186. Voir aussi p. 220 et INDEX RERUM, p. 422-423. L'auteur renvoie aux *Relations des Jésuites* (JR., 1640-1), p. 65 et (JR., 1641) p. 71.

Orsamus Holmes MARSHALL, *supra*, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*. p. 12 : (On-gui-aah-ra). Marshall cite par ailleurs, en bas de page, l'auteur O'Callaghan et le *N.Y. Colonial Doc. Volume Index*, p. 465. Il soutient qu'il y aurait trente-neuf orthographes du topo-

NOTES

nyme *Niagara*. Il cite par ailleurs, à la page 45 la référence suivante : JR 1640-41, p. 65.

Francis PARKMAN, *Pioneers of France in the New World, La Salle and the Discovery of the Great West*, vol. I, chapitre XI, *La Salle at Niagara*, p. 813.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 433. L'auteur cite la légende d'après Peter Porter et fait référence aux Onguiaahras.

Irving, Weisdorf & Co., Ltd, *Niagara Falls*, Markham (Ontario), 2005, p. 2.

4. ONGUAAHRA.

J.W.W. SPENCER, *op. cit.*, p. 468.

W.D. HOWELLS (ed.), *The Niagara Book, A complete souvenir of Niagara Falls*, rubrique de Peter A. PORTER, p. 144. Il indique l'orthographe « Onguaarha ».

5. ONDIARA

Frank H. SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 12.

6. ONYAKARA (O-NY-A-KA-RA)

Peter PORTER, dans *The Niagara Book* [...], *op. cit.*, p. 144.

J.W.W. SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*, *op. cit.*, p. 470.

Du même auteur : *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs ; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

7. ONEIGRA

Léo-Paul DESROSIERS, *Iroquoisie 1666-1687*, tome 3, Québec, Éditions du Septentrion, 1999. Voir p. 255. L'auteur cite le mémoire de Denonville où le gouverneur Dongan fait référence à *Oneigra*.

J.W.W. SPENCER, *op. cit.*, p. 492.

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 94, 109.

8. ONYAGRO

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 132.

9. ONYAGARO

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 132-133.

10. ONIJAGARO

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 133.

11. JAGARE

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 162-163. L'auteur se réfère aux manuscrits de la *New York Indian Commissioners and the Indians from 1678 to 1751*. En 1754, un dénommé Peter Wraxall en établit une liste abrégée qu'il présente en quatre folios manuscrits. En 1911, ces manuscrits sont la proie des flammes lorsque le feu détruit le Capitole d'Albany. Heureusement, ils avaient été recopiés et conservés pour le professeur Charles H. McIlwain de l'Université Harvard. Ce dernier les publie en 1915, sous le titre *An Abridgement of the Indian Affairs, etc.*

12. OCHNIAGARA (OCH-NI-A-GARA)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, en l'occurrence le chapitre portant le titre : *Derivation of "Niagara"*, p. 184-185. L'auteur fait un renvoi à l'ouvrage *Smith's History of New York*, v. I, p. 220.

Voir aussi p. 320, OCH-NI-A-GARA. L'auteur se réfère à la carte d'Evans (1755). Voir également INDEX RERUM, p. 424. L'auteur renvoie au *Knox Historical Journal*, p. 139.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 871. L'auteur cite l'orthographe française du toponyme figurant sur la carte de Lewis Evans, édition 1758.

O. H. MARSHALL, *op. cit.*, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, p. 871.

13. OGHJAGERE

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I p. 163.

14. OIENKWARA

J.W.W. SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes* [...], p. 470.

J. W. W. SPENCER, *op. cit.*, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs ; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

William KIRBY, *op. cit.*, p. 11.

15. NYAGEAH (NYA-GEAH)

J. W. W. SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes...*, *op. cit.*, p. 470.

Ibid., p. 492.

William KIRBY, *Annals of Niagara*, Niagara Falls (Ontario) publié en 1896 par la Lundy Lane Historical Society. Réédité par Edward Phelps, London (Ontario), 1972, p. 10.

16. NIAGAIRA

William KIRBY, *ibid.*, p. 11.

17. ONGHIARA

J. W. W. SPENCER, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs ; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, 1905-1906, p. 492. L'auteur renvoie aux auteurs O. H. Marshall et Peter A. Porter en ce qui a trait aux autres formes du mot Niagara.

William KIRBY, *supra*, p. 8, 9, 10.

18. OUNAGARAH

Janet CARNOCHAN, *op. cit.*, p. 1.

19. OCHJAJARE

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 163.

20. OCHJAGARA

Ibid., vol. I, p. 338.

21. ONJAGERA

Ibid. vol. I, p. 187-188.

22. OAKINAGARO (oaKINAGARO)

Ibid., vol. I, p. 191.

Orsamus Holmes MARSHALL, *op. cit.*, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, INDEX RERUM, p. 423.

Voir aussi Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 191.

23. OCTJAGARA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 194. Il s'agit d'une correspondance entre Claessen et La Corne où Claessen apprend qu'un sachem autorise au nom des cinq Nations un établissement français sur les rives du Niagara.

24. UNGHIARA

O. H. MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45. L'auteur renvoie à Bancroft's U.S. (vol. III, p. 128).

_____. *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, *op. cit.*, p. 422.

J. W. W. SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes* [...], *op. cit.*, p. 470.

25. JAGARA

Peter PORTER, dans *The Niagara Book*, [...], *op. cit.*, vol. I, p. 144.

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marchall Relating to the Early History of the West*, *op. cit.*, p. 422. L'auteur fait allusion aux ouvrages de *Smith's N.Y.*, vol. I, p. 220 et de *Colden's App.*, p. 15.

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 335.

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 850. L'auteur renvoie à la carte de Sanson (1656).

26. UNGIARA

Peter A. PORTER, dans *The Niagara Book*, [...], *op. cit.*, p. 144.

27. ONEAGORAGH

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 111.

28. IAGARA

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 219, 337, 341. À la page 219, l'auteur renvoie à l'auteur Colden et à son *Account of the Trade of New York*, (1723). Voir aussi les pages 255, *Journal du conseil législatif*, reproduit en 1861, à Albany (NY) p. 539; Voir en outre, p. 341.

Peter PORTER, dans *The Niagara Book*, *op. cit.*, p. 144.

NOTES

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45. L'auteur fait allusion à l'ouvrage de Colden's *Five Nations*, à l'annexe, p. 15. Voir aussi *Derivation of "Niagara"*, dans *The Historical Writings* etc., p. 185 ainsi qu'à la page 320.

29. ONJARARA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 222.

30. YAGERO

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 293.

31. NAIGARRA

Chevalier de BAUGY, aide de camp de M. le marquis de Denonville, *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687, Lettres et pièces relatives au fort Saint-Louis des Illinois*, Paris, Ernest Leroux, Éditeurs, 1883, p. 117.

32. ONIAGARA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 193, 379.

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, Derivation of "Niagara"*, p. 185. Voir aussi INDEX RERUM, p. 422.

33. ONEAGERAH

Orsamus Holmes MARSHALL, *supra*, p. 422. L'auteur renvoie à la Brodhead's Coll., vol. III, p. 167-168.

J. W. W. SPENCER, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs ; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

34. OHNIAGERO

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 95 et 98.

35. ONEAGERAGH

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 111.

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, Derivation of "Niagara"*, p. 185. L'auteur cite les *London Documents*, Albany, vol. III, p. 177.

36. OCTJAGARA

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 194.

37. OCHIAGARA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 335.

38. ONNYAGARO

Frank SEVERANCE, *ibid.*, vol. I, p. 81-82.

39. GAI-GWÄÄH-GEH

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 285.
Nom attribué par les Tsonnontouans désignant la rivière Niagara au-dessus des chutes.

40. ONYGARA

Orsamus Holmes MARSHALL, *ibid.*, p. 185, 422.

41. JOANNIAKARE

Gilles HAVARD, *Empire et Métissages, Indiens et Français dans le Pays d'en Haut 1660-1715*, Paris (France), Presses de l'Université de Paris-Sorbonne et Québec, Éditions du Septentrion, 2003.

Dans le chapitre quatre, en l'occurrence, la rubrique portant sur la toponymie, l'auteur fait allusion aux choix qui s'offrent aux « découvreurs », y compris la « superposition d'un nouveau nom » ou d'une « transcription phonétique » : *Joanniakare* signifiant « portage bruyant » se voit transformer en Niagara, p. 257.

42. ONIAGARAH (O-NI-A-GA-RAH)

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45. L'auteur fait allusion à l'ouvrage de *Colden's Five Nations*, p. 79.

Voir aussi, du même auteur, Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 320.

43. YAUGREE

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 327. Référence au *N.Y. Col Docs.*

44. ONGUIAAHRAS

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. I, p. 433.

45. ONYAGRA

Frank SEVERANCE, *op. cit.* Aux bas des pages 104 et 105, l'auteur cite le *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1637, etc.*, et porte à l'attention du lecteur qu'il s'agit d'un texte intéressant qui a paru en 1883 — soit 296 [*sic*] ans suivant sa rédaction et qu'il n'a jamais fait l'objet d'une traduction. Il s'agit du *Journal de l'aide de camp du marquis de Denonville* — soit de Baugy. Voir aussi p. 126.

46. NEÁGĀĀ — (NE-Á-GĀĀ)

Orsamus Holmes MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 423.

47. OHNIĀGERO

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 95.

48. ONIAGORAGH

Ibid., p. 110.

49. OGHNIĀGARA

Orsamus H. MARSHALL, *supra*, p. 422. L'auteur renvoie à la carte de Evans (1755).

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 869.

50. NY'EUCH-GAU

Orsamus H. MARSHALL, *supra*, p. 425.

51. NEAGORA

Chevalier de BAUGY, aide de camp de M. le marquis de Denonville, *op. cit.*, p. 115.

52. NICARIAGA

Peter PORTER, dans *The Niagara Book*, [...], *op. cit.*, p. 144.

53. ONGYATA

Orsamus MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 422, dans INDEX RERUM, où l'auteur renvoie au dictionnaire de Sagard, *Ongyata* signifiant « gorge », en Huron.

54. NIGHHERA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. II, 285.

55. ONYAKARRAH (O-NY-A-KAR-RAH)

O. H. MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45.

Voir aussi *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 320 où l'auteur donne la référence Macauley, (vol. II, p. 177) et INDEX RERUM, p. 422.

56. ONYAKARRA (O-NY-A-KAR-RA)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, INDEX RERUM, p. 422.

57. NIGRA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. II, p. 107. Voir aussi les pages 205 et 207.

58. NEAGRA

Ibid., vol. II, p. 120. Il s'agit d'une lettre que le militaire Bradstreet adresse au gouverneur Shirley, en juin 1755. L'auteur a également recours à l'orthographe *Neagra* pour désigner la cataracte et le fort : « *Your Excellency may be assured Neagra will be reanfors'd soon...* »

59. JADÁXQUE

Ibid., vol. I, p. 12. L'auteur précise que le « X » représente une modification quant à la prononciation phonétique. Il s'agit d'une consonne gutturale également exprimée par un « 8 ». L'auteur ajoute en bas de page qu'on la retrouve indiquée sur la carte d'Evans.

60. NYAHGEAH (NYA-GEAH)

William KIRBY., *op. cit.*, p. 10.

J.W.W. SPENCER, *op. cit.*, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*, p. 470.

61. OHNYAGARA (OH-NYÀ-GA-RĀ)

J.W.W. SPENCER, *ibid.*, p. 469.

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*. Voir INDEX RERUM, p. 423. L'auteur cite Isaac Barefoot qui précise que « Oh-nya-ga-ra » est le nom attribué par les Agniers (Mohawk).

W.W. SPENCER, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

Dans la langue mohawk, signifie le « col par allusion à la rivière entaillant la péninsule Niagara entre les deux lacs ».

62. ONYARA

J.W.W. SPENCER, *ibid.*, p. 492.

63. NIAUGARA (NI-AUG-ARA)

J. W. W. SPENCER, *ibid.*, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

64. ANIAGARA

Aniagara ou Tonnerre des eaux. *Dictionnaire Général de Biographie, Histoire, Littérature, Agriculture, Commerce, Industrie et des Arts, Sciences, Mœurs, Coutumes, Institutions politiques et religieuses du Canada par le R.P. Le Jeune*, tome second, Ottawa, Université d'Ottawa, 1931, p. 339.

65. NEEAGARA (NEE-A-GÁ-RA)

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. II, p. 374.

66. NEAGARA

Ibid., vol. II, p. 119.

67. NYAHGAAH (NYAH'-GAAH')

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 285.

Du même auteur, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 13. Le terme *Nya'-gaah* viendrait de la terminologie tsonountouanne qui, elle, serait peut-être un dérivé du nom conféré par la Nation Neutre.

68. ONYAKARA (O-NY-A-KA-RA)

J. W. W. SPENCER, *op. cit.*, *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement*, p. 492.

Peter PORTER, dans *The Niagara Book*, [...], *op. cit.*, p. 144.

69. NEUGUERRA

Chevalier de BAUGY, aide de camp de M. le marquis de Denonville,
op. cit., p. 87.

70. ONGHIAAHRA

Bob KOSTOFF, *op. cit.*, p. 13.

71. ONJAGERAE

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 187.

72. NEAWGAWRAH (NE-AW-GAW-RAH)

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 1079. Il s'agit d'un texte de Sir Richard Henry Bonnycastle — *Canada and the Canadians*. L'auteur décrit ainsi le Niagara : *Niagara — Ne-aw-gaw-rah, thou thundering water!*

73. ONYAKARRA (O-NY-A-KAR-RA)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, INDEX RERUM, p. 422.

74. OCHNIAGARA FALLS

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 871.

75. ONJAGERA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 187.

76. NYAHGARAH (NYAH'-GA-RAH')

O. H. MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 13.

77. OGHNIAGARA

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p. 869.

78. NEAHGAH (NE-AH'-GAH)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, en l'occurrence le chapitre portant le titre : *Derivation of "Niagara"*, p. 186.

79. OAKINAGARO

Ibid., *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, INDEX RERUM, p. 423.

Voir aussi Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 191.

80. O-NY-A-KAR-RA (ONYAKARRA)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, INDEX RERUM, p. 422.

81. DET-GÁH'-SKOH-SES

Ibid., p. 424. «*the place of the long [i.e. high] Fall*»

82. ONGIARA CATARACTES (CATARACT OF NIAGARA)

Ibid. On retrouvera l'inscription sur la carte de Ducreux, annexe à l'*Historiae Canadensis* (1660), p. 185. Voir aussi INDEX RERUM, p. 424.

83. SAUT D'EAU (SAULT D'EAU)

Ibid., p. 290, «*saut d'eau or waterfall*». L'auteur indique que l'on retrouve cette expression «saut d'eau» sur la carte de Champlain (1613).

Voir aussi *The Niagara Frontier embracing Sketches of its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45.

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p. 849. Samuel de Champlain

Sault d'eau au bout due Sault Saint Louis fort hault, ou plusieurs sortes de poissons descendens s'estourdissent.

84. NE-AH-GA

Brian Leigh DUNNIGAN, *A History and Guide to Old Fort Niagara*, Old Fort Niagara Association, Youngstown (New York), 2007. Voir p. 92. Il s'agit d'une affiche produite par la Paramount Press portant la mention suivante : *Segment from Thundering Water Ne-ab-ga (Niagara Falls)* by Robert Griffing.

85. NY'EUCH-GAU

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, *op. cit.*, p. 425. L'auteur se réfère à la *Alden's Missions*.

86. ONGIARA SAULT

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p. 849. D'après la carte de N. Sanson (1656).

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 424.

87. NEEAUGARA (NEE-AUG-ARA)

J.W.W. SPENCER, *op. cit.*, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*, p. 470.

88. T-GAH-SGOH'-SÖ-WA-NÄH

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*. INDEX RERUM., p. 424. L'auteur se réfère à A. Wright et N.H. Parker : « Great Falls, from *Go-wa-näh* Great, and *Gah-sköh-sah*, fall of water ». Il renvoie aussi au *Rogers' America*, p. 172.

89. T-GAH-SGOH'-SA-DEH

Ibid., « *The place of the Falls* ». Wilson, Wright & Parker, p. 424.

90. O-NI-ÁÁ-GÁRÁH

Ibid., INDEX RERUM., p. 421. L'auteur se réfère au Schoolcraft's tour (p. 33) et précise que le terme signifie « *thunder of waters* », ou « tonnerre des eaux ».

91. NE-A-GAW

Ibid., p. 422.

92. NIAGOIRA

Chevalier de BAUGY, aide de camp de M. le marquis de Denonville, *op. cit.*, p. 94.

93. NEE-AWG-ARA

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, p. 422.

94. SAUT DE CONTY

Ibid., INDEX RERUM., p. 425. L'auteur se réfère à Pierre Margry, p. 34, 69, 76, 63-64.

95. ONIAHGAHRAH

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p. 824. Dow renvoie au contexte d'une légende amérindienne dont l'auteur est Paul Carus (1901).

Voir aussi p. 745.

96. ONGUIAACHRA

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, op. cit.* Voir INDEX RERUM., p. 425.

97. ONGYASA

Ibid., p. 422. « Ongyasa » signifie « *back of the neck* » (l'arrière du cou), en huron.

98. DE-GĀ-SKO'-SECE

Ibid., INDEX RERUM., p. 425. L'auteur cite la *Sandford's Orthography*, « *Long or highest fall* ».

99. NIAGERA

Chevalier de BAUGY, aide de camp de M. le marquis de Denonville, *op. cit.*, p. 103.

100. GRAND PORTAGE

Signale l'ascension depuis le lac Ontario jusqu'au sommet de la cataracte.

101. SAUT DE NIAGARA (SAULT DE NIAGARA)

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, op. cit.* Voir INDEX RERUM., p. 423.

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p. 852, 857, 865, 866, 867.

p. 860 de Henri Joutel : « Le fameux Saut de Niagara ou la Rivière de St. Laurent tombe de plus de 100 Toises de Haut. »

102. SAUT DE ONONGIARA

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West, op. cit.* Voir INDEX RERUM., p. 423.

103. ONGIARA CATARRACTES

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p. 850. L'auteur renvoie à une carte d'après Franciscus Creuxius (1664).

104. OGHNIOGORAH

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West.* L'auteur se réfère

au *Knox's Historical Journal*, (vol. II, p. 139). Voir INDEX RERUM., p. 424.

105. DIT-CĀ-SKON-SĀISE

Ibid., p. 424 : « *high falls* ».

106. DET-GĀH-SKOH-SES

Ibid., p. 424 : « *the place of the long [i.e. high] Fall* »

107. ONGIARA SAULT

Charles Mason DOW, *op. cit.*, vol. II, p 849, 850 d'après N. Sanson d'Abberville dans *L'Amérique en plusieurs cartes*, Paris, 1657.

Voir aussi O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, dans INDEX RERUM, p. 424, 425.

108. OXNIAGARA

Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 11, 12. Le « x » représente la consonne gutturale « gh » ou « ch » aussi représentée par un « 8 ».

Voir aussi O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*. Dans INDEX RERUM., p. 422.

109. SAUT DE AU

Ibid., p. 424.

110. DET-GAH-SGOH-SES

O. H. MARSHALL, *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names*, p. 45. Le mot *Det-gah'-sgoh-ses* désignerait le haut saut « *the High Fall* ».

111. TGAH-SGOH'-SO-WA-NĀH

Ibid., p. 45. Le nom désignerait cette fois le grand saut « *the Great Fall* ». Le terme viendrait aussi de la terminologie tsonountouanne.

112. NE-Ā-GĀĀ

O. H. MARSHALL, *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, *op. cit.*, p. 423.

113. ONGUAARHA

Peter PORTER, dans *The Niagara Book*, [...], *op. cit.*, p. 142, 144.

114. CATARRHACTA AD NIAGARA

Charles Mason Dow, *op. cit.*, vol. II, p 852.

115. NIAGARA LE SAUT

Ibid., vol, II, p. 857. Carte de Guillaume de l'Isle. « Carte du Canada ou de la Nouvelle France et des Découvertes qui y ont ete faites. À Paris : 1703 »

116. O-NI-AH-GA-RAH

Ibid., vol. II, p. 745.

117. SAUT DI NIAGARA

Ibid., vol. II, p. 853.

SECTION IV

Histoire française d'un grand portage

I. PÉRÉGRINATIONS

1. Frank H, SEVERANCE, *An Old Frontier of France — The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, vol. II, New York, Dodd, Mead and Company, 1917, p. 245.

Il s'agit d'un compte rendu intitulé « *Reflections on the Present State of Affairs at Home and Abroad* ». L'auteur, Arthur Young, ne saurait insister davantage sur l'importance stratégique de Niagara lorsqu'il affirme :

In short, the importance of this place is almost inconceivable; it is a key to the whole continent, it awes and commands all the Indians of North America; it secures all the inland trade of that continent; it lays our colonies open to the inroads of the French and Indians — such is the consequence of this place!

Voir aussi *Fort Niagara, The Struggle for a Continent*. Vidéo produite en 2004 par *The Old Fort Niagara Association*, Production WNED, Buffalo. Toronto.

2. Marc LESCARBOT, *The History of New France. With an English translation, notes and appendices*, vol. II, by W.L. Grant and an introduction by J.P. Biggar, Toronto, The Champlain Society. Traduction de *Histoire de la Nouvelle-France*, [1618], p. 454.

Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 4 et 20.

Charles Mason DOW, vol. I, *op. cit.*, p. 19.

Joseph Winthrop SPENCER, *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion 1905-6*, Ottawa, Department of Mines, Geological Survey Branch, p. 466-467.

Cette citation est souvent reprise dans les ouvrages historiques.

3. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 4 et 20.

Charles Mason DOW, *supra*, vol. I, p. 17-19.

L'auteur signale aussi à la page 849, (vol. II), une carte dans *Œuvres de Champlain*, « publiées sous le patronage de l'Université Laval par L'Abbé C.-H. Laverdière », parue en 1870. L'ouvrage reproduit la carte de 1632 et indique la présence d'un *Sault d'eau au bout due sault Saint Louis fort haul, ou pluisieurs sortes de poissons descendens s'estourdissent*.

Voir aussi Marcel TRUDEL, dans *Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I, auteur de la rubrique sur Samuel de Champlain, p. 199.

4. Charles Mason DOW, p. 849.

5. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 20.

Joseph Winthrop SPENCER, *supra*, p. 468.

6. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 20.

Joseph Winthrop SPENCER, *supra*, p. 468.

7. Voir Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 6.

Charles Mason DOW fait mention de la carte de Jean Baptiste Bourguignon D'ANVILLE sur laquelle figure le « saut de Niagara », (dans *Atlas général, 1727-80*), p. 866.

8. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 6.

9. *Ibid.*, p. 6

10. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 7.

Joseph Winthrop SPENCER, *supra*, p. 468-469.

[...] *René de Gallinée was in this region in 1669. [...] On his map of 1670, he says that the falls descend, according to the report of the Indians, more than the height of 200 feet. Another map, unnamed,*

NOTES

was made three or four years later, on which Niagara is described as "Chute haute de 120 toises par où le lac Érié tombe dans le lac Frontenac (Ontario)".

L'auteur fait remarquer qu'une estimation sur la hauteur et la largeur du Niagara est déjà connue.

11. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 7.
Charles Mason DOW, *supra*, p. 852-853.
12. Un mot sur la nomenclature. Au cours des siècles, l'on verra les lacs Ontario et Érié porter d'autres appellations et se voir épelés différemment. Le lac Ontario est aussi connu sous les noms du lac des Yroquois, du lac Saint-Louis (L. de St. Loys), du lac Frontenac, *Skanadario*. Le lac Érié ou *Teiocharontiong* portera aussi les noms de lac de Conty (Conti) ou lac du Chat. On retrouvera également l'orthographe *Hérrié*, *Errié* ou encore *Lake Errie*.
13. Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 7-8.
14. Charles Mason DOW, Guillaume De L'ISLE. Carte de la Louisiane où est indiqué le « saut de Niagara de 600 pieds de haut », p. 857-858.
Frank SEVERANCE, *supra*, vol. I, p. 8. On retrouve également le nom du cartographe orthographié de la manière suivante : Guillaume Delisle.
Charles Mason DOW, *supra*, p. 22-23. Il cite Chrétien Le Clercq qui mentionne le Niagara, mais sans en donner une description.
15. Voir *Établissement de la Foy dans la Nouvelle France, contenant l'Histoire des Colonies Françaises, & des Découvertes qui s'y sont faites jusque à present : avec une relation exacte des Expéditions & Voyages entrepris pour la Découverte du Fleuve Mississipi jusque au Golphe de Mexique... sous la conduite du Sieur de la Salle*, A Paris, Chez Amable Auroy. 1691, vol. II, p. 132-163. Tel que cité par Charles Mason Dow.
16. Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de LAHONTAN, *Œuvres complètes*, vol. I, édition critique par Réal Ouellet, avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1990, p. 357-360.
Charles Mason DOW, *supra*, vol. I, p. 30-31.
17. Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage fait par Ordre du Roi dans L'Amérique Septentrionale; adressé A Madame La Duchesse de L'Esdiquieres, par le P. De Charlevoix, de la Compagnie de Jesus*, tome

troisième, Paris, Chez Nyon Fils, Libraire, Quai des Augustins, à l'Occasion. Avec approbation et privilège du Roi, p. 233.

18. Louis HENNÉPIN, *Voyage Curieux du R.P. Louis Hennépin qui contient une Nouvelle Decouverte d'un Tres-Grand Pays, Situé dans l'Amérique [...]*, 1704, p. 456.

II. CAVELIER DE LA SALLE

1. Gabriel GRAVIER, *Cavelier de La Salle de Rouen*, Paris, Maisonneuve et Cie. Éditeurs, Imprimerie F. Cagniard, 1871, p. 7.
2. Léo-Paul DESROSIERS, *Iroquoisie 1666-1687*, tome 3, Québec, Éditions du Septentrion, 1999, p. 149.

La Salle, pour sa part, a des projets plus vastes encore ; pour lui, Niagara est un jalon sur la route plus large qui conduit au Mississipi et au centre de l'Amérique qui, inclinant vers le sud, donnera à la France des frontières qui embrasseront tout l'hinterland du continent. On peut se poser des questions sur les motifs qui animent La Salle ; mais, objectivement, son projet a une grande importance nationale.

3. Notons l'apport de Frank SEVERANCE au sujet de l'importance du personnage. Voici ce que note l'auteur :

No episode in the history of the Great Lakes has received more attention from writers than the coming of La Salle in 1678, and his operations and adventures of the years following.

An Old Frontier of France, the Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control, vol. I, New York, Dodd, Mead and Company, 1917, p. 36.

L'historien Francis PARKMAN consacre également plusieurs pages à Cavelier de la Salle, faisant ressortir entre autres le courage, l'énergie, l'héroïsme, le sérieux et la nature infiniment complexe de ce héros dont la passion inspire. L'Amérique lui doit beaucoup. Aussi écrit-il :

To estimate aright the marvels of his patient fortitude, one must follow on his track through the vast scene of his interminable journeyings, those thousands of weary miles of forest, marsh, and river, where, again and again, in the bitterness of baffled striving, the untiring pilgrim pushed onward towards the goal which he was never to attain. America owes him an enduring memory; for, in

this masculine figure, she sees the pioneer who guided her to the possession of her richest heritage.

France and England in North America, vol. I, *La Salle and the Discovery of the Great West*, the Library of America, New York, The Literary Classics of the United States, éd., fifth edition, p. 1012-1013.

Mentionnons ici Pierre Margry, qui témoigne du soutien de trois citoyens des États-Unis, en l'occurrence Orsamus Marshall, Charles Whittlesey et Francis Parkman. Le concours de ces historiens aura permis à Pierre Margry de publier ses papiers aux États-Unis, et ainsi de faire connaître ses travaux. Pierre Margry, *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale 1614-1698, Mémoire et Documents inédits*, vol. I, Paris, Maisonneuve et Cie, [1893] Libraires-Éditeurs, p. xiii.

4. Robert W. WEDDLE (ed.), *La Salle, the Mississippi, and the Gulf, Three Primary Documents*, Introduction de Robert W. WEDDLE, Texas A&M University Press, College Station, 1987, p. 8-10.

[...] *The man, whatever his personal attributes or shortcomings, lies at the root of a significant portion of American history, from Canada to the Gulf.*

[...] *Of all the puzzles surrounding this man of mystery, the most intriguing concerns his personality and character. He is alternately condemned and praised by those who served him as well as by those who view him in retrospect.*

5. Léo-Paul DESROSIERS, *supra*, tome 3, p. 114.
6. Wayne GRADY, *Les Grands Lacs, Histoire naturelle d'une région en perpétuelle mutation*, Texte original : *The Great Lakes : the Natural History of a Changing Region*, Vancouver, Fondation David Suzuki, 2007, p. 30.
7. Gabriel GRAVIER, *supra*, p. 71.
8. *Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I, University of Toronto Press, 1966. Voir la rubrique de Céline DUPRÉ sur Cavelier de la Salle, p. 175.

Voir aussi Pierre BERTHIAUME, *Cavelier de la Salle, Une épopée aux Amériques : Récits de trois expéditions 1643-1687*, Paris, Éditions Cosmopole, 2006, p. 136.

Voir en outre, Léo-Paul DESROSIERS, *supra*, p. 127-128.

9. Léo-Paul DESROSIERS, *Ibid*, p. 148.

Voir la rubrique de Céline DUPRÉ dans *Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I, *supra*, p. 175.

10. Au sujet de ce *bras de fer*, voir Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique Septentrionale*, Paris, Éditions du Rocher, présenté en deux volumes, réédité en 1997 [1722]. Voir vol. I, p. 303.

Il avait un poignet de cuivre, couvert ordinairement d'un gant. Ces peuples le redoutaient extrêmement, ils l'appelaient bras de fer, il leur cassait souvent la tête et les dents d'un coup de poing quand il avait des démêlés avec eux.

Voir aussi Gabriel GRAVIER, *Cavelier de La Salle de Rouen, op. cit.*, p. 59.

Les sauvages l'ont surnommé *Main-de-Fer*, parce que, dans ses querelles avec eux, de sa main droite, toujours gantée et réellement en fer, il leur cassait la tête d'un seul coup de poing.

11. Léo-Paul DESROSIERS, *Supra*, p. 149.

Ce projet [la route du Niagara] gêne l'Iroquoisie. Elle lui enlève une liberté de mouvement à laquelle elle aspire comme n'importe quelle autre puissance; elle n'aime pas être contrôlée, surveillée, contrainte; ni qu'un autre pays soit maître des corridors par lesquels elle passe, des terrains de chasse où elle se rend, des relations qu'elle peut entretenir avec les autres tribus.

12. Pierre BERTHIAUME, *supra*, p. 139.

13. *Ibid.*, p. 139-140.

Voir aussi Frank Severance, *op. cit.*, vol. I, p. 44-46.

14. Lettre de Cavelier de la Salle, au fort Frontenac, le 22 Aoust 1682.

Dans Pierre MARGRY, *Lettres de Cavelier de la Salle et Correspondance relative à ses entreprises (1678-1685)* dans *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale 1614-1698, Mémoires et documents inédits*, vol. II, 1879, recueillis et publiés par Pierre Margry, Paris, Maisonneuve et Cie, Libraires-Éditeurs, p. 235.

Pour ce que vous dites de mon extérieur, je le reconnois assés moy-mesme. Mais *naturam expellas*, et, outre qu'il faudroit *plus de confiance que je n'en ay pour demeurer égal au milieu de tant d'incidens si différens*, les domestiques n'ont guères de droit de

se plaindre de ces sortes de défauts, quand il ne leur font point endurer de violence, et si *je manque d'ouverture ou de caresses pour ceux que je fréquente, c'est uniquement par une timidité qui m'est naturelle et qui m'a fait quitter plusieurs emplois où j'aurois pu réussir sans cela*, mais auxquels me jugeant moy-mesme peu propre à cause de ce défaut, j'ai choisy *une vie approchante à mon humeur solitaire, qui n'a cependant rien de rude pour mes gens* quoyque, jointe au séjour avec les Sauvages, elle me rende peut-estre moins poly et moins complaisant que l'air de Paris ne le demande. Je crois bien qu'il y a de l'amour-propre meslé, et que, sçachant le peu d'usage que j'ay de cette vie plus civile, *l'appréhension de manquer me fait tenir pour couvert* que mon inclination mesme ne me le permettroit.

À noter que c'est Margry qui souligne.

Pierre MARGRY, directeur des Archives de la Marine et des Colonies à Paris, met la main sur une précieuse documentation — documentation très éparpillée, il faut le dire, et qui pouvait aussi bien se retrouver à Paris, à Versailles, à Rouen, au Canada que dans des études de notaires, chez les libraires, ou *dans le grenier d'une maison de campagne*. Il dispose donc de documents de première main et, surtout, inédits. Il porte un regard admiratif envers Cavalier de la Salle et exprime un point de vue passionné à la suite des recherches qui l'ont mené à le mieux faire connaître. Cette documentation décrit une Amérique encore à ses balbutiements et se révèle d'une grande richesse parce qu'elle comprend aussi pour la première fois la correspondance de Cavalier de La Salle. S'y ajoute également le compte rendu de Joutel, un de ses compagnons. Des trouvailles.

[...] Dans cette longue et quelquefois douloureuse recherche, je ne saurais exprimer les émotions que j'ai éprouvées, en 1845, lorsque, dans des circonstances propres à lasser une patience aguerrie, je retrouvai, pour avoir tenu bon jusqu'au bout, les onze premières années de la vie de La Salle en Canada, dans un cahier qui était le dernier document de tout un morceau de papiers que j'examinais inutilement, feuille à feuille, depuis plusieurs jours. Mais cette émotion, plus vive et plus douce que celle que m'eût causée un avantage matériel quelconque, devait être encore dépassée en 1847, lorsque j'eus sous les yeux, à la Bibliothèque royale, une série de lettres de la même écriture que le testament olographe de La Salle, qui est au ministère de la Marine. Je venais, en effet, de retrouver les lettres originales du

grand découvreur du Mississippi, écrites pendant son entreprise de 1678 à 1683, lettres conservées par Pierre Clairambault, le généalogiste des ordres du roi et archiviste de la Marine en 1680.

Dans *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale 1614-1698, Mémoires et documents inédits*, vol. I, recueillis et publiés par Pierre Margry, Maisonneuve et Cie, Libraires Éditeurs, Paris, 1879, p. xi et xii.

Ajoutons que les auteurs américains auront grandement contribué à faire avancer les travaux de Pierre Margry et à les faire connaître en le soutenant dans ses efforts à

[...] publier ces papiers en français et en anglais, d'après un plan [que Pierre Margry leur donnerait] p. xiii.

15. Henri de Tonty, un protégé du prince de Conti dont le patronyme a été donné au fort, à Niagara.

À ce sujet, et surtout au sujet d'Henri de Tonty, La Salle écrira à ce même prince, Conti, une lettre élogieuse. La confiance et l'amitié entre La Salle et de Tonty jamais ne se dément. Lettre datée le 31 octobre 1678. Gabriel GRAVIER, *Cavelier de La Salle de Rouen*, *op. cit.*, p. 59.

L'honorable caractère et l'aimable disposition de Tonty vous étoient bien connus ; mais peut-être ne le pensiez-vous pas capable d'exécuter des travaux qui exigent à la fois une vigoureuse constitution, la connaissance du pays, et l'usage des deux mains. Néanmoins, son énergie et son adresse le rendent propre à tout.

16. *Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I, University of Toronto Press et Les Presses de l'Université Laval, George W. Brown, éd., 1966. Voir la rubrique de Céline DUPRÉ sur Cavelier de la Salle, p. 175-176.

Voir aussi Pierre BERTHIAUME, *supra*, p. 140. *Le Griffon* étant un

[...] bateau d'environ 45 tonneaux, armé de 7 canons.

[...] Le navire, lancé le 7 août 1679 sur les eaux du lac Érié, est le premier bâtiment à naviguer sur les Grands Lacs à l'ouest des chutes du Niagara. *Le Griffon*, qui a à bord une trentaine d'hommes, prend le chemin de Michillimakinac, le poste français entre les lacs Huron et Michigan.

17. *Description de la Louisiane : Nouvellement découverte au Sud'Oüest de la Nouvelle France, par Ordre du Roy. Avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Manière de Vivre des Sauvages. Dédiée A Sa Majesté.* Par le R.P. Louis Hennepin, Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique. A Paris, Chez la Veuve Sebastien Huré, ruë Saint Jacques, à l'Image S. Jérôme, près S. Sevetin, M. DC.LXXXIII. Avec privilege du Roy. p. 50.
18. *Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I, University of Toronto Press, 1966. Voir la rubrique de Céline DUPRÉ sur Cavalier de la Salle, p. 176.
19. Léo-Paul DESROSIERS, *supra*, p. 150.

Aller en dérouine — se rendre auprès des Indiens, au lieu de les attendre au fort.

Voir aussi Jean MORISSET, *Sur la piste du Canada errant*, Montréal, Éditions du Boréal, 2018, p. 57.

Emprunté au vocabulaire des grandes chasses au bison du XIX^e siècle, le mot *dérouine* signifie « partir sans connaître sa date de retour ».

20. Xosé RAMON MARINO FERRO, *Symboles animaux*, (traduit de l'espagnol par Christine Girard et Gérard Grenet), Paris, Desclée de Brouwer, 1996.

Le griffon, animal mythique par excellence, recèle des qualités de force et de courage. Il demeure sans cesse aux aguets. Il signale le symbole du gardien.

En voici une définition :

Si nous donnons les ailes et le bec du puissant aigle au lion gardien, nous obtenons le griffon. Comme les aigles, il tombe sur ses proies et les emporte en volant ; la force du lion lui permet de choisir des proies telles que des chevaux, des bœufs, des hommes. p. 207.

Les représentations du griffon abondent. À titre d'exemple, *la signification symbolique que lui donne le Physiologus grec* :

Le griffon est le plus grand oiseau de tous ceux qu'on peut voir dans le ciel. Il vit dans l'Orient lointain, dans un golfe de courants océaniques. Quand le soleil se lève sur les profondeurs marines et éclaire le monde de ses rayons, le griffon étale ses ailes et reçoit la lumière du soleil. p. 208.

21. George IRVING QUIMBY, *Indian Culture and European Trade Goods*, dans *The Archaeology of the Historic Period in the Western Great Lakes Region*, Madison. Milwaukee (WI), The University of Wisconsin Press, London, 1966, chapitre IV, p. 45-62. Le titre de l'article est le suivant : *The First European Trade Ship of the Western Great Lakes*.

The story of the Griffin is intriguing as an unsolved mystery and as a unique vignette in the annals of the historic period in the Great Lakes region. La Salle's vessel was the first European trade ship to sail on Lake Huron and Lake Michigan. Whithin one year — 1679 — [...] she departed and subsequently disappeared, apparently for all time. [...] A master carpenter, a blacksmith, and fewer than ten other carpenters and workmen built and launched the Griffin in the period between January 22 and May 27, 1679. [...] The anchors, cables, ropes, sails, rigging, and other fittings for the Griffin were shipped from Fort Frontenac by sailing vessels to the head of Lake Ontario, then carried on foot to the temporary shipyard above Niagara Falls. Father Hennepin noted that the Griffin was completely finished and rigged by July 4 of 1679. [...]

The ship with provisions, tools, ammunition, and commodities for trade left its anchorage near the Niagara River on August 7, 1679. [...] The Griffin reached the mouth of the Detroit River on August 19, 1679. It took four days of sailing to run the length of Lake Erie, a distance of about 240 miles. On this leg of the voyage the longest daily run mentioned by Hennepin was 45 leagues (124.38 miles). [...] The Griffin, loaded with furs for the European markets, set sail from the Island of the Potawatomis on September 18, 1679, downward bound for the east end of Lake Erie. En route she disappeared and was never seen again.

[...]

On the basis of my own experience [il s'agit de George IRVING QUIMBY] in uncharted waters I would expect that the Griffin departed from the Island of the Potawatomis on September 18, 1697, the pilot would have steered a northeasterly course following the shore.

If I [George IRVING QUIMBY] were to search for possible remains of the Griffin, I would first look beneath the coastal waters of Delta and Schoolcraft counties in Michigan between Point Detour and Seul Choix Point, particularly around Point Aux Barques and the site of the old settlement of Seul Choix. I would next check the coastal waters eastward as far as Epoufette in Mackinac County,

Michigan, and, finally, I would search all the shoals in the Beaver Island archipelago. That the Griffin disappeared without trace is no surprise if she was destroyed in the storm of September 19-24, 1679.

22. Combien d'hommes y avait-il à bord? Combien de canons? Cinq, six, sept? Avait-on compté, parmi les hommes, les Amérindiens? Les religieux?

La saisie de ses biens à Montréal et à Québec par ses créanciers à la suite de rumeurs de désastre et l'hostilité ouverte des Iroquois n'empêchent pas La Salle de faire achever la construction du bateau d'environ 45 tonneaux, armé de 7 canons (5 selon Francis Parkman), baptisé *Le Griffon* en l'honneur des armoiries de Frontenac.

Pierre BERTHIAUME, *Cavalier de la Salle, Une épopée aux Amériques, Récits de trois expéditions 1643-1687, op. cit., p. 140.*

III. DE VIES ET DE MALHEURS SUPERPOSÉS

1. Cornelius J. JEANEN, *The French Regime in the Upper Country of Canada during the Seventeenth Century*, Toronto, The Publications of the Champlain Society in Co-operation with the Government of Ontario, 1966, p. 157.
2. Louis-Armand de LOM d'ARCE, baron de Lahontan, dans *Lahontan, Œuvres complètes*, édition critique par Réal Ouellet et Alain Beau-lieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau monde », 1990, p. 298.
3. Joseph-Antoine LE FEBVRE DE LA BARRE 1682-1685, textes établis et présentés par Pauline DUBÉ, p. 236. Dans *La Nouvelle-France sous Joseph-Antoine Le Febvre de la Barre 1682-1685*, Québec, Éditions du Septentrion, 1993, p. 236.
4. Léopold DESROSIERS *Iroquoisie, 1666-1687, op. cit., tome III, p. 237.*
 Les Iroquois poursuivront la guerre qu'ils font aux Illinois [...] [...] Les Anglais avancent maintenant de curieuses prétentions sur des territoires qui appartenaient à la France, et sur d'autres qu'avec un peu d'habileté et de doigté, elle aurait pu garder, p. 237.
5. DBC, *Volume II de 1701 à 1740*, rubrique de W.J. ECCLES, sur Brisay de Denonville, p. 104.

6. *Ibid.*, p. 105.
7. *Ibid.*, p. 106.
8. Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 115 à 117.
9. *Ibid.*, p. 116-117.
10. DBC, *Volume II de 1701 à 1740, op. cit.*, rubrique de W.J. ECCLES, sur Brisay De Denonville, p. 107.

À Niagara, le fort était entouré de maraudeurs iroquois, de sorte que la garnison se trouvait prisonnière.

11. Voir Robert LE BLANT, *Histoire de la Nouvelle France*, tome premier ; *Les Sources Narratives du début du XVIII^e siècle et Le Recueil de Gédéon de Catalogne*, p. 250.

Voir aussi Gédéon de CATALOGNE, *Manuscript relating to the Early History of Canada*, (From the Archives of the Literary and Historical Society). « Relation sur le Canada », 1682-1702. Québec : Printed by Middleton & Dawson, 1871. (Sur microfiches.)

1688. — Monsieur de Bergères ramena un jeune chien de Niagara, fils d'un autre qui s'appelait vingt-sols, qui sûrement avait servi de sentinelle au dit poste. Ce jeune chien fut amené à Chambly, où M. de Bergères fut commandant ; et comme les avenues de ce dernier poste étaient souvent occupées par les Iroquois, il était difficile de donner et recevoir des nouvelles de Montréal. On s'aperçut que le jeune chien, lorsqu'il fut assez grand, avait fait quelques voyages à la prairie de la Madeleine, où il y avait garnison, où il fut à la suite d'une chienne-chaude ; il fut reconnu par les soldats, qui en avertirent le commandant, craignant que quelques Français, avec qui il aurait pu venir, n'eût [*sic*] été pris par les Iroquois. On écrivit une lettre que l'on attacha au col du chien ; après lui avoir donné à manger, on le fustigea, et on le mit hors du fort en le menaçant, si bien qu'il s'en fut à Chambly, où le trajet est de quatre lieues, et se rendit au fort la lettre au col, que l'on lui ôta. Après en avoir fait la lecture, ils pensèrent à le renvoyer, lui mettant la réponse de la lettre au col, et on le fustigea comme on avait fait à la prairie, où il fut rendre la réponse. Par cette manière, il fut établi postillon d'un poste à l'autre, ce que le commandant représenta à Monsieur l'Intendant, lui demandant une ration pour lui, ce qui lui fut accordé, et fut incorporé sur les rôles des soldats sous le nom de Monseur dit Niagara. On trouva même le moyen de le faire vivre

plusieurs années après sa mort ; lorsque la revue se faisait, il était ou en course ou à la chasse.

12. Réal FORTIN, *Le Fort de Chambly*, Québec, Les cahiers du Septentrion, 2007, p. 36 à 37.

Un jour l'animal décide d'emprunter le chemin menant au fort de La Prairie. Assez rapidement, il détecte les « odeurs » de la femelle dont il a gardé le souvenir. [...] Une des sentinelles l'aperçoit près de la porte, le reconnaît et ordonne qu'on le laisse entrer. [...] Finalement, quelqu'un a l'idée d'écrire un message qu'il fixe au cou de l'animal. [...] « Par cette manière il fust estably postillon d'un poste à l'autre ».

13. Voir DBC, vol. II, rubrique de Yves F. ZOLTVANY, sur Chabert de Joncaire, Louis-Thomas, p. 131.
14. Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 148.
15. DBC, *op. cit.*, de 1701 à 1740, vol. II, rubrique de Yves F. ZOLTVANY sur Louis-Thomas Chabert de Joncaire, p. 133.
16. Francis PARKMAN, *France and England in North America*, vol. II. *Count Frontenac and New France under Louis XIV, A Half-Century of Conflict*. Chapitre XX. 1687, Death of Frontenac, The Library of America, 1983, fifth edition [1841], p. 317.

The history of Joncaire was a noteworthy one. The Senecas had captured him some time before, tortured his companions to death, and doomed him to the same fate. As a preliminary torment, an old chief tried to burn a finger of the captive in the bowl of his pipe, on which Joncaire knocked him down. If he had begged for mercy, their hearts would have been flint; but the warrior crowd were so pleased with this proof of courage that they adopted him as one of their tribe, and gave him an Iroquois wife.

Voir DBC, *op. cit.*, vol. II, sous la rubrique de Yves F. Zoltvany, Chabert de Joncaire, Louis-Thomas, p. 131-132.

Chabert de Joncaire, Louis-Thomas, (appelé Sononchiez par les Iroquois), vol. II, p. 131-132.

Joncaire raconta à l'intendant Antoine-Denis Raudot, en 1709, qu'un des chefs avait tenté de lui brûler les doigts en guise de prélude aux tortures, mais que lui, Joncaire, avait assené au chef un coup de poing qui lui fractura le nez. Cette témérité impressionna tellement les Tsonnontouans qu'ils lui laissèrent la vie

et, de plus, l'adoptèrent pour un des leurs. Dans les mémoires que Daniel, le fils de Joncaire, écrivit peu après 1760, on ne fait aucunement mention de cet incident.

Voir aussi Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 149.

17. On pourra consulter l'ouvrage de Roland VIAU, *Enfants du néant et mangeurs d'âmes, Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, pour en connaître davantage sur les questions entourant les prisonniers de guerre et le sort qui leur était réservé. Montréal, Éditions du Boréal, 2000.
18. Voir DBC, *op. cit.*, vol. II, sous la rubrique de Yves F. Zoltvany, Chabert de Joncaire, Louis-Thomas, p. 133.
19. *Ibid.*, p. 132.
Voir aussi Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. I, p. 183.
20. Alain BEAULIEU, Roland VIAU et Francis BACK (illustrations), *La Grande Paix, Chronique d'une saga diplomatique*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2001, p. 74-75.
21. Voir DBC, vol. II, rubrique de Yves F. ZOLTIVANY, sur Louis-Thomas Chabert de Joncaire, appelé *Sononchiez* par les Iroquois, p. 131-133.
22. Voir DBC, vol. III, rubrique de Malcolm MACLEOD, sur Philippe-Thomas Chabert de Joncaire, appelé *Nitachinon* pas les Iroquois, p. 108-109.
23. Voir DBC, vol. IV, sous la rubrique de Walter S. DUNN Jr., Daniel-Marie Chabert de Joncaire de Clausonne, p. 137-138.
24. Pierre-Georges ROY (éd.), *Inventaire des Papiers de Lery*, Archives de la province de Québec, vol. premier, Québec, 1939. Voir lettre de M. Chaussegros de Lery au ministre (22 octobre 1726), p. 167-169.
Voir également p. 174. Chaussegros de Léry reçoit une lettre de M. de Maurepas. Elle provient de Brest et est datée du 13 mai 1727.

J'ay receu les lettres que vous m'avez écrit les 14. et 22. octobre de l'année derniere.

M^{rs}. Le Marquis de Beauharnois et Dupuy m'ont envoyé les Cartes et plans que vous leur avés remis avec le mémoire qui explique les raisons qui vous ont engagé à faire construire la maison de Niagara dans l'endroit ou feu M. Le Marquis Denonville avoit fait construire un fort que le tems a detruit, au lieu de la placer au portage ou estoit l'ancienne maison, Sa Ma^{te}. a bien

NOTES

voulu l'approuver quoi que cela la jettera dans une double dépense par la nécessité de retablir l'ancienne maison scituée au portage. Elle a esté satisfaite de vos soins et de la diligence avec laquelle vous avez conduit cet ouvrage.

Il serait peut-être à propos de signaler ici la confusion qui règne souvent entre Chaussegros de Léry, père, et Chaussegros de Léry, fils, les deux portant le même nom. On retrouvera la notice sur Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, père (1682-1756) dans le DBC, vol. III, p. 124-128. Gaspard-Joseph Chaussegros de Léry, fils, (Joseph-Gaspard), (1721-1797), figure par ailleurs dans le DBC, vol. IV, p. 145. Ce dernier s'est démarqué notamment au cours de la guerre de Sept Ans.

25. René CHARTRAND, *Le Patrimoine militaire canadien d'hier à aujourd'hui*, 1755-1871, tome II, Montréal. Art Global, p. 37.

[...] Niagara n'est pas un fort typique de l'ouest nord-américain. Depuis 1755, les Français y construisent des bastions et des glacis à la manière des fortifications érigées en Europe par le maréchal Vauban.

26. Brian Leigh DUNNIGAN, *A History and Guide to Old Fort Niagara*, Youngstown (N.Y.), Old Fort Niagara Association, 2007, p. 10-11.

The French were faced with a particular problem. While it was necessary to construct fortifications strong enough to resist an attack by the Iroquois or the British, the post could not have the appearance of a true fortification. Chaussegros de Lery's solution was to erect a large stone house surrounded by a simple wooden stockade. Such a building would not be threatening, and yet its walls would be proof against the small arms available to the Iroquois. This was the origin of the "French Castle".

[...] *Regardless of its name « House of Peace » or « machicolated house », the French finally had a fort at Niagara. Its presence effectively sealed the gateway to the West.*

27. Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. II, p. 440-441.

IV. DE TÉMÉRITÉ ET D'ESPOIRS MÊLÉS

1. Marguerite YOURCENAR, *Œuvres romanesques*, Paris, Éditions Gallimard, 1982, p. 536. Carnets de notes de « Mémoires d'Hadrien ».

2. Titre complet de l'ouvrage : *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre. Suivis d'Observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages, avec des cartes topographiques.* Par M. POUCHOT, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ancien Capitaine au Régiment de Béarn, Commandant des forts de Niagara & de Lévis, en Canada. Yverdon [Suisse], l'an M.DCC.LXXXI [1781]. [En trois tomes]. (Sur microfiches).
3. La traduction de Franklin B. HOUGH porte le titre *Memoirs Upon the Late War in North America Between the French and English 1755-1760* (présenté en deux volumes, Roxbury, Massachussets, 1866). Voir l'édition plus récente, révisée et annotée par Brian Leigh DUNNIGAN, produite par le Old Fort Niagara Association : *Memoirs on the Late War in North America Between France and England by Pierre Pouchot*, traduction de Michael CARDY, Youngstown, New York, 2004, p. 11, note n° 4.
4. Pierre POUCHOT, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, Québec, Éditions du Septentrion, 2003, p. 7.

Surpris de constater que l'ouvrage n'avait jamais été réédité en français, il [Denis Vaugeois] fut encore plus étonné de trouver deux traductions différentes en anglais dont l'une accompagnée d'un important travail d'annotation. Le projet de réédition venait de naître...

5. Voir DBC *de 1741 à 1779*, vol. III, sous la rubrique de Peter N. MOOGK, Pierre Pouchot, p. 578-579.
6. *Ibid.*, p. 579.
7. Voir Michael CARDY (tr.) Brian Leigh DUNNIGAN (ed.), *op. cit.*, p. 30-31 :

Pouchot's most substantial and enduring physical monument is, without doubt, Fort Niagara. His design for the place was derived from the traditions of the great French engineer Vauban, and it effectively converted a stockaded post with a stone citadel building into the strongest fortification west of Québec.

[...]

In addition to the fortifications, Pouchot directed the construction of at least a dozen major buildings of wood or masonry within the

expanded Fort Niagara. The design of one of these, a massive arched stone powder magazine, certainly required his engineering skills. The magazine stands today, the only building constructed by Pouchot known to survive. There is also the likelihood that he supervised the alterations to Fort Niagara's "machicolated house", converting the structure built in 1726-1727 into an officers' quarters and his own residence. That building also exists, known popularly today as the "French Castle".

8. Michael CARDY (tr.) Brian Leigh DUNNIGAN (ed.), *op. cit.*, p. 23.
9. *Ibid.*, p. 23-24.
10. Voir René CHARTRAND, *Le patrimoine militaire canadien. D'hier à aujourd'hui 1755-1871*, tome II, *op. cit.*, p. 37.

Voir aussi DBC de 1741 à 1779, vol. III, rubrique de Peter N. MOOGK, p. 579-580.

Voir en outre *L'éloge de M. Pouchot*, dans *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale* [...], *op. cit.*, tome premier, p. xviiij. (Sur microfiches.)

La défense de Niagara exigeoit de lui [Pierre Pouchot] des ressources multipliées que son génie ne cessa pas de lui fournir. Il ne se refusa jamais à ses besoins, qui augmentoient à proportion de la supériorité des forces de l'ennemi. Elles ne l'étonnerent pas au fort Lévis, dans les cendres duquel on auroit dû, après sa mort, creuser son tombeau, pour lui élever un monument digne de son intrépidité.

11. Voir Pierre POUCHOT, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale* [...] Yverdon M.DCC.XXXI [1781]. (Sur microfiches.)

Voir également Frank SEVERANCE, *op. cit.*, vol. II, p. 237.

Voir aussi Michael CARDY (tr.) Brian Leigh DUNNIGAN (ed.), *op. cit.*, p. 20, note 33.

Voir en outre Guy FRÉGault, *François Bigot, Administrateur français*. Les Études de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, tome II, Ottawa, 1948, p. 276. L'auteur cite Montcalm à Belle-Isle, le 12 avril 1759 :

Le Canada sera pris, cette campagne, la campagne prochaine, prédisait Montcalm.

Frégault poursuit :

Au moment d'aller rejoindre son poste, Pouchot avait pris congé de son général sur ce mot pessimiste : « Il y a apparence que nous ne nous verrons qu'en Angleterre. »

La référence est indiquée en bas de page.

Voir enfin André CHARBONNEAU, *Les Fortifications de l'Île aux Noix, Reflet de la stratégie défensive sur la frontière du Haut-Richelieu aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Patrimoine canadien, Parcs Canada, Éditions du Méridien, 1994, p. 19. L'auteur insiste sur le fait que le marquis de Montcalm avait « prédit la perte prochaine de la colonie ».

12. Voir *Certificat de M. le Marquis de Vaudreuil*, dans *Mémoires sur la dernière guerre de L'Amérique septentrionale, entre la France et l'Angleterre, etc., op. cit.*, p. xxivx et xxxj. (Sur microfiches.)

A Niagara il a soutenu 19 jours de tranchée ouverte avec 450 hommes de troupes & milices, dont 117 furent tués ou blessés, contre environ 5000 Anglais ou Sauvages, desquels les deux premiers généraux, Prideaux et Jonston, furent tués. Au fort Lévis avec 250 hommes, soldats et miliciens, où il eut soixante hommes tués ou blessés. Du nombre des premiers étoit son officier d'artillerie. Il a soutenu avec ce peu de forces onze jours, contre celles du général Amherst, qui avoit onze mille hommes, de troupes réglées & de Sauvages, avec une artillerie formidable.

13. Pour la carte sur le fort Lévis, voir Nicole CHAMPEAU, *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée*, op. cit., (p. 256) : *Plan des attaques du Fort Lévis sur le fleuve Saint-Laurent par l'armée anglaise commandée par le général Amherst défendu par M. de Pouchot, capitaine du Régiment de Béarn, du 16 au 26 août 1760*. La carte a été reproduite à partir d'un négatif conservé à Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Cette carte est également reproduite dans l'ouvrage de Michael CARDY (tr.) et de Brian Leigh DUNNIGAN (ed.) à la page 345. Pour plus d'information sur le fort Lévis, Pouchot et Amherst, voir *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée*, p. 255-259 et les notes s'y afférant.

SECTION V

Textes fondateurs : une Nouvelle-France étonnée
Le grand portage

1. René de BRÉHANT DE GALINÉE, *Exploration of the Great Lakes 1669-1670 by Dollier de Casson and De Bréhant de Galinée — Galinée's Narrative and Map with an English Version, Including all the Map Legends*. Ontario Historical Society Papers and Records, vol. IV (Translator and Editor — James H. Coyne. Toronto, Part I., Published by the Society 1903), p. 38-40.
2. Louis HENNEPIN, *Description de la Louisiane : Nouvellement découverte au Sud'Oüest de la Nouvelle France, par Ordre du Roy, avec la Carte du Pays : Les Mœurs & la Manière de vivre des Sauvages [...]*, Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique, À Paris chez la Veuve Sebastien Huré, rue Saint-Jacques, à l'Image S. Jérôme, près S. Severin, 1683. Avec privilege du Roy, p. 29-31.
3. Louis HENNEPIN, *Voyage Curieux qui Contient Une Nouvelle Decouverte d'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique, Entre le Nouveau Mexique & La Mer Glaciale [...]* Missionnaire Recollet & Notaire Apostolique, À La Haye, chez Jean Kitto, Marchand Libraire, dans le Spuy-straet, 1704, p. 42-47.
4. *Ibid.*, p. 451-466, CH LXX.
5. *Relation des découvertes et des voyages du sieur de La Salle, seigneur et gouverneur du fort de Frontenac, au-delà des grands lacs de la Nouvelle-France, faits par l'ordre de Monseigneur Colbert. — 1679-80-81*, vol. I, p. 440-443, dans *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale 1614-1698*. Mémoires et Documents inédits recueillis et publiés par Pierre Margry.
6. Henri DE TONTY, *Établissements et découvertes de M. De La Salle, de 1678 à 1683, nommé successivement pour commander à Niagara, au Fort Crève-cœur, et au Fort Saint-Louis, en l'absence du découvreur, descent avec lui à l'embouchure du Mississipi*, Margry, vol. I, p. 576 à 578 dans *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale 1614-1698*.
7. Joseph-Pierre de BONNÉCAMPS, *Relation du voyage de la Belle rivière fait en 1749, sous les ordres de M. de Celoron, par le P. Bonnécamp*.

Twaites, Rueben Gold, (ed.), JR. 1610-1791, vol. 69, 1710-56, p. 154-158.

8. Louis-Armand de LOM d'ARCE, baron de Lahontan, *Œuvres complètes*, Édition critique par Réal Ouellet avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Bibliothèque du Nouveau-Monde », p. 358- 360.
9. Xavier de CHARLEVOIX, de la Compagnie de Jésus, *Journal d'un voyage [1721] fait par ordre du roi dans l'Amérique Septentrionale*, tome troisième, à Paris, Chez Nyon fils, [1744], Reproduction : Montréal, Éditions Élysée, 1976, p. 232-235.
10. Peter KALM, *Lettre de M. Kalm, gentilhomme suédois actuellement en voyage en Amérique, à son ami à Philadelphie contenant un récit particulier de la Grande chute du Niagara*.

Peter Kalm, botaniste d'origine finlandaise-suédoise, parcourt l'Amérique du Nord durant les années 1748-1751. En tant que scientifique — botaniste surtout —, il s'inscrit dans la tradition de Carl Linneus. Il visite l'Amérique du Nord, d'abord aux États-Unis, puis au Canada en 1750 après avoir obtenu une autorisation de voyage depuis Paris. Il sera l'invité de Roland-Michael Barin, comte de la Galissonnière, gouverneur général du Canada. Il fait la traversée de l'Angleterre jusqu'à Philadelphie et passe un an dans cette ville. Ce n'est qu'en 1750 qu'il visite la région de Niagara.

Au départ, l'itinéraire devait amener Peter Kalm par la route du Saint-Laurent jusqu'à l'escarpement de Niagara, mais il y a modification à cet itinéraire. C'est à partir de la côte américaine qu'il fait le trajet jusqu'à Niagara. Il visite la cataracte le 24 août 1750. Il est accompagné de deux officiers français ainsi que de Daniel-Chabert de Jonquière. C'est dans une lettre qu'il fera part de ses impressions et rendra une description des chutes du Niagara. Il signalera d'abord les erreurs du père Hennepin quant à la hauteur de la chute. La lettre fait l'objet de publication et est accompagnée d'une gravure intitulée « *A View of the Falls of Niagara* ». Cette lithographie, basée sur celle de Louis Hennepin, paraît dans la revue *Gentleman's Magazine*, à Londres, en 1756. Carl Chirstoffer Gjørwall est le récipiendaire de la lettre qui fait par ailleurs l'objet d'une traduction. Elle est mise en annexe dans le *Journal de voyage de Peter Kalm*. Ce dernier suggère à l'éditeur de faire les modifications et corrections jugées nécessaires en ce qui a trait à la langue (anglaise). Il écrit une autre lettre à Benjamin Franklin, qui reprend son compte rendu dans la *Pennsylvania*

Gazette en septembre 1750, puis dans la *Virginia Gazette* l'année suivante, ainsi qu'à Londres dans une autre annexe. Le texte de Peter Kalm est important. C'est la première description des chutes du Niagara à l'intention d'un public anglais et européen.

On pourra obtenir des renseignements plus pointus dans l'ouvrage de Paula Ivaska Robbins dans *The Travels of Peter Kalm, Finnish-Swedish Naturalist, Through Colonial North America, 1748-1751*, New York, Purple Mountain Press, Fleischmanns, 2007.

Le texte de M. Kalm présenté dans la section « Textes fondateurs » provient de l'ouvrage *Les chutes du Niagara : leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs ; Caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement* par Joseph William Winthrop Spencer, 1905-6, Ottawa, Imprimerie du Gouvernement, 1915, 511 p. ill., cartes.

11. MAURÈS de MALARTIC, (Malartic, Anne-Joseph-Hyppolite de Maurès, comte de), *Journal des Campagnes au Canada de 1755 à 1760. Le comte de Maurès de Malartic*, publié par son arrière-petit-neveu le comte Gabriel de Maurès de Malartic et par Paul Gaffarel, Dijon, L. Damidot, Libraire-Éditeur, 1890. p. 65-66.
12. J.C.B., (M. Bonnefons), *Voyage au Canada dans le Nord de l'Amérique Septentrionale fait depuis l'an 1751 A 1761*, J.C.B. Imprimerie Léger Brousseau, 1887. Il s'agit d'un manuscrit dont l'original est conservé à Paris et qui porte la signature J.C.B. L'Abbé H.R. CASGRAIN en a fait la mise en forme le 10 avril 1887. On croit que l'auteur pourrait être M. Bonnefons, qui servit sous le commandement de Pierre Pouchot. L'Abbé Casgrain fait valoir que le « point de vue d'un simple particulier » s'avère d'intérêt. « C'est le peuple qui parle par sa bouche » écrit-il dans le chapitre « Avertissement ». Voir p. 56-61. Quant aux auteurs Cardy et Dunnigan, dans *Pierre Pouchot. Memoirs of the Late War in North America Between France And England*, ils se réfèrent plutôt au nom « Bonin ». Joseph-Charles « Jolicœur » (J.C.B.), p. 620. Voir aussi p. 330n., ainsi que p. 337-338.
13. Pierre POUCHOT, *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre* [1781]. L'extrait est puisé de *Remarques sur le Saut de Niagara*, tome troisième, chapitre V, *De la communication de Niagara avec la Belle-Rivière ou Ohio, en anglais Alligeny, et de l'Ohio en Pensylvanie et en Virginie*, Québec, Éditions du Septentrion, 2003, p. 256 à 260.

14. La ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en 1795, 1796 et 1797*, tome second, À Paris, Du Point — Imprimeur-Libraire; Buisson, Libraire; Charles Pougens, Libraire. L'an VII de la République, [1799], p. 10-20. (Sur microfiches.)
15. François René de CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, avec des notes et des appendices par Edmond Biré; Nouvelle édition revue et annotée par Pierre Moreau, tome premier, Paris, Librairie Garnier Frères, 1947, p. 301-304.
16. François René de CHATEAUBRIAND, *Œuvres complètes*, sous la direction de Béatrice Didier, *Atala*, XVI, Édition établie par Fabienne Bercegol, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2008, p. 160-161.
17. [Michel-Guillaume Jean de CRÈVECŒUR (dit Saint-John de)], *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York, Par un Membre adoptif de la Nation Onéida. Traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un cultivateur Américain*, tome Second. De l'Imprimerie de Crapelet à Paris, Chez Maradan, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16, An IX-1801, chapitre IX, p. 159-165.

Bien que le texte porte la mention « Par un Membre adoptif de la Nation Onéida. Traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un cultivateur Américain », Saint-John de Crèveœur en serait l'auteur.

La première édition du texte remonterait à 1785.

Though called a translation this is believed to be an original work by Crèveœur [sic]

Charles Mason DOW, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, présenté en deux volumes, State of New York, J.B. Lyon Company Printers, Albany, New York, 1921. Pagination continue. Voir page 69.

Saint-John de CRÈVECŒUR, *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York, depuis l'année 1785 jusqu'en 1798. Une géographie de l'Amérique du Nord à la fin du XVIII^e siècle*. Édition sélective présentée et commentée par François Plet avec une préface de Bernard Chevignard, Presses Universitaires de Vincennes, XYZ éditeur, 2002.

Voir la préface de Bernard Chevignard, p. 5-7.

Michel Guillaume Jean de Crèveœur vit le jour à Caen le 31 janvier 1735 [...]

La guerre de Sept Ans coïncida avec les vingt ans du jeune Normand, qui s'en fut au Canada où il servit « avec distinction » dans le génie et l'artillerie [...]. Tantôt arpenteur et cartographe, tantôt marchand de livres, de médicaments ou de dentelle, il paraît avoir privilégié les moyens de subsistance qui lui permettaient de voir du pays : l'étendue de ses voyages ne sera sans doute jamais connue avec exactitude, mais couvre vraisemblablement les vastes territoires allant depuis Terre-Neuve et la mer du Labrador jusqu'aux rives du Mississippi.

Crèveœur émaillait volontiers ses écrits de dates, mais celles-ci sont rarement fiables [...] La chronologie peut varier mais l'œuvre de Crèveœur démontre abondamment qu'il avait une connaissance approfondie de la géographie humaine et physique des colonies françaises et anglaises d'Amérique du Nord [...].

18. Alexis de TOCQUEVILLE, *Lettres Choisies, Souvenirs 1814-1859*, dans *Œuvres complètes*, Édition établie sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec, Paris, Éditions Gallimard, [1954-2002], 2005 pour la présente édition, p. 218-219.

ÉPILOGUE

1. François MITTERRAND, *Lettres à Anne, 1962-1995*, Paris, Éditions Gallimard, 2016, p. 748.
2. *The History of Niagara County Transportation*, Chapitre *Maid of the Mist*. Niagara County Bicentennial, non paginé.
3. Sherman ZAVITZ, *op. cit.*, Chapitre intitulé *Theodosia and Joseph Alston : The First Nuptial Tour to Niagara. It Happened at Niagara*, p. 19-21.
4. *Urbania*, n° 42, L'accent créatif, Montréal, UQÀM, 2015. Numéro consacré au Canada.
5. La citation est de Caspar David Friedrich, qui confia à David d'Angers : « À l'eau est mêlée une incompréhensible lumière. » Extrait de *La nuit Sexuelle*, Pascal Quignard, Flammarion, Paris, 2007, p. 218.
6. À Niagara, la *Pointe Montréal* désigne l'actuelle *Mississauga Point*, là où la rivière Niagara se jette dans le lac Ontario. Elle est située du côté canadien, soit sur la rive ouest de la rivière Niagara.

Montréal Point was opposite Fort Niagara at the mouth of the Niagara River. The extremity of this area, today known as Mississauga

Point, is the site of Fort Mississauga, begun in 1814. Plans of the siege show the battery on high ground some distance upstream from the point.

Michael CARDY (tr.) Brian Leigh DUNNIGAN (ed.), *op. cit.*, p. 222.

Quant à la *Pointe Montréal* située près de Kingston, elle se réfère à l'actuelle *Point Frederick*, dans la région des Mille-Îles, là où le lac Ontario devient fleuve Saint-Laurent.

Au temps de la Nouvelle-France, Maurès de Malartic relate ainsi cette Pointe Montréal dans son journal daté du 20 juillet 1756 :

La rivière de Niagara se jette dans le lac à la pointe de Niagara. Courrier de Montreal expédié par M. le marquis de Vaudreuil pour nous mener des batteaux au cas que les barques ne fussent pas arrivées.

Voir MALARTIC, Anne-Joseph-Hyppolite de Maurès, comte de, 1730-1800.

Le comte de Maurès de Malartic publié par son arrière-petit-neveu le comte Gabriel de Maurès de Malartic et par Paul Gaffarel, Dijon, L. Damidot, Libraire-Éditeur, 1890, p. 66.

7. *Urbania*, n° 42, *op. cit.*, p. 98.

ANNEXE

1. SEVERANCE, Frank H., *An Old Frontier of France — The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, Illustrated in two volumes, New York, Dodd, Mead and Company, 1917, 436 p. (vol. I) ; 485 p. (vol. II).
2. Charles Mason DOW, *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, présenté en deux volumes, Albany, New York, J.B. Lyon Company Printers, 1921. Pagination continue, c'est-à-dire de 1 à 692 (vol. I) ; de 693 à 1423 (vol. II).
3. Au passage, ces quelques auteurs : Orsamus MARSHALL, Jared SPARKS, Thomas FALCONER, Gilmary SHEA, qui sont par ailleurs redevables aux travaux de Pierre MARGRY. Ce dernier témoigne du soutien de trois chercheurs et citoyens américains, notamment Orsamus Marshall, Charles Whittlesey et Francis Parkman. Le concours de ces derniers aura grandement contribué à faire avancer ses travaux

[de Pierre Margry], et à les faire connaître en le soutenant dans ses efforts à

[...] publier ces papiers en français et en anglais, d'après un plan [que Margry leur donnerait] p. xiii,

dans Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale 1614-1698, Mémoires et Documents inédits. Paris, Maisonneuve et Cie, Libraires Éditeurs, p. xiii.

4. William KIRBY, *The Golden Dog (Le Chien d'Or) — A romance of the Days of Louis Quinze in Quebec.* Boston, Colonial Press, G.H. Simonds & Co., 1896.
5. Il y a une distinction à faire selon que le passage s'effectue par voie terrestre ou par voie fluviale ou lacustre. Par exemple, on dira du passage depuis le fort Frontenac jusqu'à l'embouchure de la rivière Niagara qu'il s'agit *d'une grande traverse*. Par ailleurs, on qualifera de *grand portage* la trajectoire depuis le lac Ontario jusqu'à la cataracte du Niagara.
6. Cette toponymie se retrouve dans l'ouvrage de SEVERANCE, *supra*. À titre d'exemples, le *grand marais*, vol. I, p. 9; *R. aux Beufs*, vol. I, p. 9; *Rivière aux Chevaux*, vol. II, p. 57; *Rivière la Barbu*; *Rivière au sabre*, vol. II, p. 57; *anse aux feuilles*, vol. II, p. 64, *Rivière aux Gravois*, vol. II, p. 65, *le petit fort de Niagara*, vol. II, p. 72, *La belle rivière*, vol. II, p. 88; *La grande rivière* [The Ottawa], vol. I, p. 287; *Rivière aux pommes*, vol. I, p. 414; *Rivière à la Roche*, vol. I, p. 417.
7. *Ibid.* À titre d'exemples, *La générale*, vol. I, p. 118; *The Ruby*, vol. I, p. 284; *The Jason*, vol. I, p. 284; *Le St. Antoine*, vol. I, p. 289.
8. *Ibid.* Les termes énumérés ci-après ont été uniformisés, les expressions anglaises, lorsqu'elles sont données par l'auteur, sont présentées entre crochets. À titre d'exemples, tonnerre [*thunderbold*], vol. I, p. 180; orignaux [*moose*], p. 134; castor [*beaver*], vol. I, p. 273; chevreuil [*buck*], vol. I, p. 273; oursons [*cub*], vol. I, p. 273; pichoux [*polecats*], vol. I, p. 273; rat musqué [*muskrat*], p. 273.
9. *Ibid.* À titre d'exemples, *Scouts and skirmishers* [éclaireurs, tirailleurs], vol. I; *entries into possession* [prises de possessions], vol. I, p. 95; conseil de guerre, vol. I, p. 105, p. 148; exécuté sur le champ, vol. I, p. 105; grande traverse, vol. I, p. 66; créneaux [*walls with loop holes*], vol. I, p. 98; un conseil tenu à minuit [*held at the unusual hour of midnight*], vol. I; un mémoire raisonné [*an analyzed statement*], vol. I, p. 282; écarlatines [*coarse woolen stuff*], vol. I, p. 267; le conseil de la

Marine [*the Navy Board*], vol. I, p. 282 ; la teste cassée, vol. I, p. 105 ; cadet à l'aiguillette ; Magazin Royal, vol. I, p. 176, 186, 210, 211, 214, 224 ; boîte à pierriers [*iron shells*], vol. I, p. 412 ; bas bleus, vol. I ; La Compagnie des Cadets-Gentilhommes des Colonies [*Company of Gentlemen Cadets of the Colonies*], vol. I, p. 317 ; pendus et rompus [*hanged and broken*], vol. I, p. 288 ; esprit de corps, vol. I, 318 p.

10. *Ibid.* À titre d'exemples, une maison de pieux [*a pickted house*], vol. I, p. 187 ; coureur de bois, vol. I, p. 136, 181 ; compagnon de voyage, vol. I, p. 183 ; un établissement sédentaire [*permanent establishment*], vol. I, p. 187 ; en village, vol. I, p. 300 ; des murs de refend [*bearing-walls*], p. 237 ; cloisons [*partitions*], vol. I, p. 237 ; vider le plancher [*abandoning the building*], vol. I, p. 248 ; grenier [*loft*], vol. I, p. 237.
11. *Ibid.* À titre d'exemples, *Another befell*, vol. I, p. 89 ; Monsieur de Niagara [*the wonder dog*], vol. I, p. 128 ; poste à pataux [*dog post*], vol. I, p. 128 ; Vingt Sols [*Twenty sous*], vol. I, p. 128 ; en route ; à la chasse, vol. I, p. 128 ; Bras-de-Fer [*Iron Arm*] (pour désigner Henri de Tonty), vol. I, p. 77 ; hors d'état *for work*, vol. I ; démêlée [*difficulty*], vol. I, p. 77 ; en route, vol. I, p. 184 ; *voyageurs*, vol. I, p. 119 ; deux à trois cents pistols [*two or three thousand francs*], vol. I, p. 170 ; fil de Rennes [*French thread*], vol. I ; canot de maître [*six or eight places canoes*], vol. I, p. 287 ; barques plates [*light-draught vessels*], vol. I, p. 255 ; engages, vol. I, p. 287 ; calmande [*woolen fabric*], vol. I ; lettres édifiantes, vol. I, p. 423 ; bureau de castor [*fur business*], vol. I, p. 290 ; congés [*licences*], vol. I, p. 400 ; Je ne donnai pas beaucoup [*would not give much*], vol. I, p. 412 ; estamine au dauphine [*other weaves*], vol. I ; garde magazine [*store-keeper*], vol. I, p. 270-271 ; les pleureux qui ne valent rien [*good-for-nothing weepers*], vol. I, p. 245 ; redevance [*certain sum yearly*], vol. I, p. 269 ; noblesse, vol. I, p. 203.

BIBLIOGRAPHIE

- BACHELARD, Gaston. *L'eau et les rêves, Essai sur l'imagination de la matière*, Paris, Librairie José Corti, 1942, 265 p.
- BACQUEVILLE DE LA POTHERIE (Claude-Charles Leroy). *Histoire de l'Amérique Septentrionale*. Relation d'un séjour en Nouvelle France*, 4 vol., Paris : Nion et Didot, 1722. (Sur microfiches.)
- . *Histoire de l'Amérique Septentrionale* Relation d'un séjour en Nouvelle France*, présenté en 2 vol., Normandie (France), Éditions du Rocher, réédité en 1997 [1722]. (Pagination continue.)
- BAMFORD, Don. *Freshwater Heritage. A History of Sail on the Great Lakes, 1670-1918*, Toronto, Natural Heritage Books — Member of the Dundurn Group, 2007, 301 p.
- BARRY, James P. *Old Forts of the Great Lakes. Sentinels in the Wilderness*, Lansing (Michigan), Thunder Bay Press, 1994, 167 p.
- BAUGY, Le chevalier de, aide de camp de M. le marquis de Denonville. *Journal d'une expédition contre les Iroquois en 1687, Lettres et pièces relatives au fort Saint-Louis des Illinois*, Paris, Ernest Leroux, Éditeurs, 1883. (Sur microfiches.)
- BEAULIEU, Alain et Roland VIAU. *La Grande Paix, Chronique d'une saga diplomatique*, Montréal, Éditions Libre Expression, 2001, 128 p.
- BENSON, Steve et Ron TOELKE. *Waterways of War, The Struggle for Empire 1754-1763, A Traveler's Guide to the French & Indian War Forts and Battlefields along America's Byways in New York and Pennsylvania*, Sackett Harbor (N.Y.), Seaway Trails, Inc., 2009, 57 p.
- BERTHIAUME, Pierre. *Cavelier de la Salle. Une épopée aux Amériques. Récits de trois expéditions 1643-1687*, Paris, Cosmopole Active. Media, 2006, 244 p.
- BERTON, Pierre. *Niagara. A History of the Falls*, Toronto, McClelland & Stewart Inc, 1992, 480 p.
- BOWERING, Ian. *Cornwall... From Factory Town to Seaway City, 1900-1999*, vol. I, Cornwall (Ontario), Standard Freeholder, 1999, 157 p.

- BRADLEY, James W. *Evolution of the Onondaga Iroquois. Accommodating Change 1500-1655*, Syracuse University Press, 1987, 252 p.
- BRANDAO, José Antonio. *Nation Iroquoise, A Seventeenth-Century Ethnography of the Iroquois*, Lincoln and London, U.S.A., University of Nebraska Press, 2003, 150 p.
- BRÉHANT DE GALINÉE, René de. *Exploration of the Great Lakes, 1669-1670, by Dollier de Casson and de Bréhant de Galinée/Galinée's Narrative and Map with an English Version, including all the map-legends, illustrated with Portraits, Maps, Views, a Bibliography, Cartography, and Annotations*, translator and editor James H. Coyne, Part 1, Toronto, Published by the Society "Ontario Historical Society Papers and Records", vol. IV 1903, xxxvi, 89 p. (Sur microfiches.)
- BREHM, Victoria (ed.). *Star Songs and Water Spirits : A Great Lakes Native Reader*, Tustin (Michigan), U.S.A., Ladyslipper Press, 2011, 524 p.
- BROUÉ, Catherine. *Louis Hennepin. Par-delà le Mississippi. Aventures en Amérique*, texte présenté et annoté par Catherine Broué, Toulouse, Anacharis Édition, 2012, 367 p. Voir Louis HENNEPIN.
- BURKHOLDER, Mabel. *Before the White Man Came. Indian Legends and Stories*, Toronto, McClelland & Stewart, 1923, 320 p.
- CAMPEAU, Lucien, s.j. *Gannentaba, « Première mission iroquoise (1653-1665) », « Cahier d'histoire des Jésuites », n° 6*, Montréal, Éditions Bellarmin, 1983, 96 p.
- . *La mission des Jésuites chez les Hurons 1634-1650*, suivi de *La Formation des noms de peuples et de bourgades en Huron*, Montréal, Éditions Bellarmin et Rome, Romae Institutum Historicum Soc. Iesu, 1987, vol. XLVI, 488 p.
- . *Monumenta Novae Franciae*, vol. VIII : *Au bord de la ruine (1651-1656)*, Montréal, Éditions Bellarmin et Rome, Romae Institutum Historicum Soc. Iesu, 1996, 1046 p.
- CAMU, Pierre. *La Flotte Blanche. Histoire de la Compagnie de Navigation du Richelieu et d'Ontario 1845-1913*, Ottawa, Invenire, 2011, 232 p.
- . *Le Saint-Laurent et les Grands Lacs au temps de la voile 1608-1850*, Cahiers du Québec, Montréal, Éditions Hurtubise, collection « Géographie », 1996, 364 p.
- CAMPBELL, Marjorie Freeman. *Niagara Hinge of the Golden Arc*, Toronto, Ryerson Press, 1956, 356 p.

BIBLIOGRAPHIE

- CARNOCHAN, Janet. *History of Niagara*. Parution en 1914, Toronto, William Briggs; reproduit en version fac-similé, Belleville (Ontario), Mika Publishing, 1973, 334 p.
- CARTIER, Jacques. *Voyages au Canada* suivis du *Voyage de Roberval*, texte intégral, introduction de Marie-Hélène Fraïssé, coédition, Montréal, Édition Comeau & Nadeau; Marseille, Agone Éditeur, 2000, 176 p.
- . *Relations*, édition critique par Michel Bideaux, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1986, 422 p.
- CASGRAIN, abbé H.-R. (dir.). *Collection des manuscrits du maréchal de Lévis. Lettres et Pièces militaires — Instructions, Ordres, Mémoires, Plans de campagne et de Défense 1756-1760*, vol. 4, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & Frère, 1891, 368 p.
- (dir.). *Lettres de divers particuliers au Chevalier de Lévis*, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & Frère, 1895, 248 p.
- (dir.). *Lettres de l'Intendant Bigot au Chevalier de Lévis*, manuscrit vol. 9, Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & Frère, 1895, 110 p.
- CAZEAUX, Yves. *Le Rêve américain, de Champlain à Cavalier de La Salle*, Paris, Albin Michel, 1988.
- CHAMPEAU, Nicole. *Mémoire des villages engloutis. La Voie Maritime du Saint-Laurent de Mille-Roches aux Mille-Îles* (essai), Ottawa, Éditions du Vermillon, 1999, 192 p. Deuxième édition augmentée d'une préface, 2004, xvii, 192 p.
- . *Ô Saint-Laurent. Le fleuve à son commencement* (poésie), Ottawa, Éditions du Vermillon, 2002, 128 p.
- . *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut Saint-Laurent ontarien* (essai), Ottawa, Éditions du Vermillon, 2009, 372 p.
- CHAMPLAIN, Samuel de. *The Works of Samuel de Champlain*, Toronto, The Champlain Society, 1922, (en cinq vol.).
- . *Des Sauvages*, Montréal, Éditions Typo, 1993, 282 p.
- . *Voyages et Découvertes faites en la Nouvelle France, depuis l'année 1615 jusques à la fin de l'année 1618*, Paris, Claude Collet, 1619. (Sur microfiches.)

- CHARBONNEAU, André. *Les fortifications de l'Île aux Noix. Reflet de la stratégie défensive sur la frontière du Haut-Richelieu aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Ottawa, Lieux historiques nationaux, Parcs Canada : Ministère du Patrimoine canadien ; Ministère des Approvisionnement et Services, 1994, 390 p.
- CHARLEVOIX, François-Xavier de. *Journal historique d'un voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale; adressé A Madame La Duchesse de L'Esdiguières*, tome troisième, à Paris, Chez Nyon Fils, Libraire, Quai des Augustins, Avec approbation et privilege du Roi, 543 p. [Réimpression : Montréal, Éditions Élysée, 1976.]
- . *Histoire et description générale de la Nouvelle France, avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*, vol. I, édition critique par Pierre Berthiaume, 2 vol., Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1994, 610 p.
- . *Histoire et description générale de la Nouvelle-France, avec le Journal historique d'un Voyage fait par ordre du Roi dans l'Amérique Septentrionale*, 3 tomes, à Paris, Chez Nyon fils, 1743. [Réimpression : Montréal, Éditions Élysée, 1976.]
- . [Cinq lettres], dans *Découvertes et établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique septentrionale (1614-1754)*, Pierre Margry (éd.), Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 1888. (Sur microfiches.)
- CHATEAUBRIAND, François René de. *Mémoires d'outre-tombe*, avec des notes et des appendices par Edmond Biré ; Nouvelle édition revue et annotée par Pierre Moreau, Paris, Librairie Garnier Frères, « Collection des classiques Garnier », 1947, 376 p.
- . *Œuvres romanesques et voyages*, I, Texte établi présenté et annoté par Maurice Regard, Paris, Éditions Gallimard, 1969, 1420 p.
- . *Œuvres complètes*, XVI, *Atala*, Édition établie, sous la direction de Béatrice Didier, par Fabienne Bercegol, Paris, Honoré Champion Éditeur, 2008, 542 p.
- CHARTRAND, René. *Le patrimoine militaire canadien d'hier à aujourd'hui, 1755-1871*, tome II, Montréal, Art Global inc, 1995, 238 p.
- CHEVRIER, Lionel. *La Voie Maritime du Saint-Laurent*, Ottawa, Le Cercle du livre de France, 1959, 184 p.

BIBLIOGRAPHIE

- . *The St. Lawrence Seaway*, Toronto, The MacMillan Company of Canada Limited, 1959, 174 p.
- . *The St. Lawrence Seaway, A series of maps of the seaway*, Ottawa, The St. Lawrence Seaway Authority, 1955, 16 p.
- COX, Isaac Joslin. *The journeys of René Robert Cavalier Sieur de La Salle : as related by his faithful lieutenant, Henri de Tonty [and others]*, vol. II, New York, A.S. Barnes & Company, 1905, 259 p.
- CRESPÉL, Emmanuel. *Voyage du R.P. Emmanuel Crespel, dans Le Canada et Son Naufrage en Revenant en France*, Mis au jour par le Sr Louis Crespel, son Frère. A Francfort sur le Meyn, Henry Louis Broener, 1752, 135 p. Copie fac-similé sous le titre *Lettres du père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736* avec une introduction, notes et chronologie de Pierre Rouxel, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, 264 p.
- [CRÈVECŒUR (dit Saint-John de)]. *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York, Par un Membre adoptif de la Nation Onéida. Traduit et publié par l'auteur des Lettres d'un cultivateur américain*, tome second, Paris, De l'Imprimerie de Crapelet, Chez Maradan, Libraire, An IX-1801, 434 p.
- CRÈVECŒUR, Saint-John de. *Voyage dans la Haute Pensylvanie et dans l'État de New-York, depuis l'année 1785 jusqu'en 1798. Une géographie de l'Amérique du Nord à la fin du XVIII^e siècle*, Édition sélective présentée et commentée par François Plet avec une préface de Bernard Cheignard (Paris), Presses Universitaires de Vincennes et Montréal, XYZ, 2002.
- DALE, Ronald J. *The Fall of New France, How the French lost a North American Empire*, Toronto, Lorimer & Company Ltd., Publishers, 2004, 96 p.
- DE LA JONQUIÈRE, Le Marquis. *Le Chef d'escadre Mis de la Jonquière Gouverneur général de la Nouvelle France et le Canada de 1749-1772*, Paris, Garnier Frères, Libraires-Éditeurs, 1896, 284 p.
- DE LÉVIS, Chevalier. *Journal des Campagnes du Chevalier de Lévis en Canada de 1756 à 1760, Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, vol. I, Montréal, Beauchemin & Fils, 1889, 340 p.
- . *Journal des Campagnes du Chevalier de Lévis en Canada de 1756 à 1760*, édition originale revue et augmentée, Roger Léger (dir.), Montréal, Michel Brûlé, 2008, 254 p.

- . *Lettres du Chevalier de Lévis concernant la Guerre du Canada (1756-1769)*, *Collection des manuscrits du Maréchal de Lévis*, vol. II, Montréal, Beauchemin & Fils Lib.-Imprimeurs, 1889, 474 p.
- DE MALARTIC, Le Comte de Maurès. *Journal des Campagnes au Canada de 1755 à 1760*, publié par son arrière-petit-neveu, le comte Gabriel de Maurès de Malartic et par Paul Gaffarel, Dijon (France), L. Damidot, Libraire-Éditeur 1890, 372 p.
- DENONVILLE, Le Marquis de. *Mémoire du voyage pour l'entreprise de M. Le Marquis de Denonville contre les Sonontouans, 1687*, MG Série C11A, vol. 9, fol. 104-120 (microfilm de l'original, bobine n° F-9); vol. 9, p. 161-198 (microfilm de la transcription, bobine n° C-2377). (Sur microfiches.)
- DESLANDRES, Dominique, John A. DICKINSON et Ollivier HUBERT (dir.). *Les Sulpiciens de Montréal. Une histoire de pouvoir et de discrétion. 1657-2007*, Montréal, Fides, 2007, 670 p.
- DESLANDRES, Dominique. *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle (1600-1650)*, Paris, Fayard, 2003, 634 p.
- DESANDROUINS, le Maréchal de Camp. *Guerre du Canada 1756-1760, Guerre de l'Indépendance Américaine 1780-1782*, édité par l'Abbé Gabriel, Paris, Imprimerie Renvé-Lallemant, 1887, 420 p.
- DESROSIERS, Léo-Paul. *Iroquoisie, 1534-1652*, tome I, Québec, Éditions du Septentrion, 1998, 324 p.
- . *Iroquoisie, 1652-1665*, tome 2, Québec, Éditions du Septentrion, 1998, 342 p.
- . *Iroquoisie, 1666-1687*, tome 3, Québec, Éditions du Septentrion, 1999, 348 p.
- . *Iroquoisie, 1666-1687*, tome 4, Québec, Éditions du Septentrion, 1999, 360 p.
- Dictionary of Canadian Biography, 1000 to 1700*, vol. I : sous la direction de George W. Brown, Marcel Trudel et André Vachon, Québec, les Presses de l'Université Laval et University of Toronto Press, 1966, xxv, 776 p.
- . *Dictionnaire biographique du Canada de 1701 À 1740*, vol. II : sous la direction de David M. Hayne et André Vachon, Toronto, University of Toronto Press et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, xlv, 792 p.

BIBLIOGRAPHIE

- . de 1741 à 1770, vol. III : sous la direction de George W. Brown, David M. Hayne et Frances G. Halpenny, Toronto, University of Toronto Press et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1974, XLV, 842 p.
- Dictionary of Canadian Biography*, vol. IV, 1771 to 1800, Toronto, University of Toronto Press et Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1969, 913 p.
- Dow, Charles Mason. *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, vol. I, Albany (New York), Published by the State of New York, J.B. Lyon Company, Printers, 1921, 687 p.
- . *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, vol. II, Albany (New York), Published by the State of New York, J.B. Lyon Company, Printers, 1921, p. 693-1423. (Pagination continue.)
- DUBÉ, Pauline. *La Nouvelle-France sous Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre 1682-1685, Lettres, mémoires, instructions et ordonnances*. Textes établis et présentés par Pauline Dubé, Québec, Éditions du Septentrion, 1993, 309 p.
- DUNNIGAN, Brian Leigh. *A History and Guide to Old Fort Niagara*, Revised Edition, Youngstown (N.Y.), Old Fort Niagara Association, Inc, 2007, 127 p.
- . *Siege – 1759, The Campaign Against Niagara*, Revised Edition, Youngstown (N.Y.), Old Fort Niagara Association, 1996, 167 p.
- ECCLES, W.J. *Frontenac, The Courtier Governor*, Toronto, McClelland & Stewart, 1959, 406 p.
- EDWARDSBURG TOWNSHIP HISTORY, (coll.), Brockville (Ontario), Edwardsburgh Historians, 1995, 348 p.
- FORTIN, Réal. *Le Fort de Chambly*, « Les Cahiers du Septentrion », Québec, Éditions du Septentrion, 2007, 214 p.
- FOSTER, William C. (ed.). *The La Salle Expedition to Texas. The Journal of Henri Joutel, 1684-1687*, Austin (U.S.A.) Texas State Historical Association, 1998, 350 p.
- FOURNIER, Marcel (éd.). *Le projet Montcalm, Combattre pour la France en Amérique. Les soldats de la guerre de Sept Ans en Nouvelle-France 1755-1760*, Montréal, Société généalogique canadienne-française, 2009, 630 p.

- FOURNIER, Philippe. *La Nouvelle-France au fil des édits. Chronologie reconstituée d'après les principaux édits, ordonnances, arrêts, lois et règlements émis sous le Régime français*, Québec, Éditions du Septentrion, 2011, 610 p.
- FRONTENAC, Louis de Buade, Comte de. *Voyage de Monsieur le Comte de Frontenac au Lac Ontario en 1673 — Journey of My Lord Count Frontenac to Lake Ontario in 1673*, French Original and Translation with Introduction and Notes by James S. Prichard, Kingston (Ontario), Downtown Kingston Business Association, 1973, xvi, 70 p. (With maps and plates).
- . *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable au Canada depuis le départ des vaisseaux en 1695 jusqu'au début de novembre 1696* (MG 1 série C11A. vol. 14, fol. 35-64; (microfilm de l'original, bobine n° F-14); vol. 14, p. 38-93 (microfilm de la transcription, bobine n° C. 2280) 1696. (Sur microfiches.)
- GALLOWAY, Patricia K. (ed.). *La Salle and His Legacy. Frenchmen and Indians in the Lower Mississippi Valley*, Jackson (U.S.A.) University Press of Mississippi, 1982, 280 p.
- GOHIER, Maxime. *Onontio, le médiateur, La gestion des conflits amérindiens en Nouvelle-France, 1603-1717*, Québec, Éditions du Septentrion, 2008, 246 p.
- GRAVIER, Gabriel. *Cavelier de La Salle de Rouen*, Paris, Maisonneuve et C^{ie}, Éditeurs, 1871, 128 p.
- GRENIER, Fernand (éd.). *Papiers Contrecœur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756*, tome I, Québec, Les Presses universitaires Laval, coll. « Publication des Archives du Séminaire de Québec », 1952, 485 p.
- GRENIER, Jean. *Les îles*, avec préface d'Albert Camus, Paris, Gallimard, 1959, 158 p.
- GRIFFIN, Robert et Donald A. Jr. GRINDE. *Apocalypse de of Chiokoyhikoy chef des Iroquois. Chief of the Iroquois, texte en français et en anglais*, préface de Denis Vaugeois, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1997, 272 p.
- HAENEL, Yannick. *La solitude Caravage*, Paris, Gallimard, « Collection "des vies" », 2019, 330 p.

BIBLIOGRAPHIE

- HAVARD, Gilles. *Empire et métissages — Indiens et Français dans le Pays d'en Haut, 1660-1715*, Québec, Éditions du Septentrion, 2003, 828 p.
- . *The Great Peace of Montreal of 1701. French-Native Diplomacy in the Seventeenth Century*, Montréal, McGill University Press et Kingston, Queen's University Press, 2001, 308 p.
- HEIDENREICH, Conrad et Edward H. DAHL. *The French Mapping of North America in the Seventeenth Century, 1600-1760*, Angleterre, Abacus Press Berkhamsted [sic], 1982, 20 p.
- HENNEPIN, Henri. *Voyage Curieux Qui contient une Nouvelle Découverte d'un Tres-Grand Pays, Situé Dans l'Amérique, Entre le Nouveau Mexique Et La Mer Glaciale [...]*, La Haye, chez Jean Kitto, Marchand Libraire, dans Spuy-Straet, 1704, 604 p. Plus table des matières.
- . *Description de la Louisiane : Nouvellement découverte au Sud'Oüest de la Nouvelle France, par ordre du Roy. Avec la carte du pays : Les Mœurs & la Manière de vivre des Sauvages*. Paris, Chez la Veuve Sebastien Hure'tue, 1683. (Sur microfiches.)
- . *A Description of Louisiana*, Translated by John Gilmay Shea. Translated from the Edition of 1683, and compared with the *Nouvelle Découverte*, the La Salle Documents and other Contemporaneous Papiers, First Publication, New York, [1880], Ann Arbor University Microfilms, inc., [1966], 408 p.
- . *A New Discovery of a Vast Country in America, Reprinted from the second London issue of 1698, with facsimilies of original title-pages, maps, and illustration, and the addition*, Introduction, Notes, and Index by Reuben Gold Thwaites (Editor of *The Jesuit Relations and Allied Documents*), vol. I, New York, Kraus Reprint Co., 1903, 712 p.
- . *Par-delà le Mississippi, Aventures en Amérique*, texte présenté et annoté par Catherine Broué, Toulouse (France), Éditions Anacharsis, 2012, 367 p. Voir Catherine BROUÉ.
- HOWELLS, W.D., Mark TWAIN, Nathaniel S. SHALER *et al.* dans *The Niagara Book. A complete souvenir of Niagara Falls*, Buffalo (New York), Underhill and Nichols, 1893, 224 p.
- HUGOLIN, R.P. *Notes bibliographiques pour servir à l'histoire des Récollets*, Montréal, Pro Manuscripto — Publié avec l'autorisation des Supérieurs Réguliers, 1932, 52 p.

- HUNTER, W.S. *Hunter's Panoramic Guide from Niagara to Quebec*, Cleaveland Ohio, J.P. Jewett & Co. Boston : H.P.B. Jewett, [1857], réédition 1970, 72 p.
- HUSTON, Nancy. *L'espèce fabulatrice*, Montréal, Leméac et Arles, Actes Sud, 2008, 192 p.
- Inventaire des Papiers de Lery*, conservé aux Archives de la Province de Québec, Québec, Pierre-Georges Roy (éd.), volume premier, 1939, 291 p.
- IRVING WEISDORF & Co. Ltd. *Niagara Falls*, (5^e édition), Markam (Ontario), Irving Weisdorf & Co. Ltd., 2005, 64 p.
- J.C.B. *Voyage au Canada dans le Nord de l'Amérique Septentrionale fait depuis l'An 1751-1761*, avec introduction de l'Abbé H.R. Casgrain, Québec, Imprimerie Léger Brousseau, 1887, 256 p.
- JEANEN, Cornelius J. (ed.). *The French Regime in the Upper Country of Canada During the Seventeenth Century*, with an Introduction by Cornelius, J. Jeanen, The Champlain Society in Co-operation with the Government on Ontario, Toronto, University of Toronto Press Incorporated, 1996, 306 p.
- . (dir.). *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. « Ontario Historica Studies Series », 1993, 304 p.
- . *Survol d'est en ouest : La présence française en Amérique du Nord (1604-2004)*, Ottawa, Société : Les Amis de la Fédération Canada-France, coll. « Société des Amis Canada-France », 2005, 88 p.
- JUDSON, Clara Ingram. *St. Lawrence Seaway*, New Revised Edition, Published simultaneously in Chicago and Toronto, Follett Publishing Company (U.S.A.), Ryerson Press (Ontario), 1964, 160 p.
- KALM, Peter. *Travels in North America. The English Version of 1770*. Révisé et édité par Adolph Benson, vol. II, New York, 1937. Réédition Dover Publications, Inc, New York, 1964, 798 p.
- . *Voyage de Kalm en Amérique*, Mémoires de la Société Historique de Montréal, analysés et traduits par L. W. MARCHAND, Montréal, Imprimé par T. Berthiaume, 1880, vol. I, 256 p. ; vol. II, 168 p.
- KINIETZ, W. Vernon (ed.). *The Indians of the Western Great Lakes 1615-1760*, Ann Harbor (MI), Kessinger Legacy Reprints, University of Michigan Press, coll. « Occasional Contributions from the Museum of Anthropology of the University of Michigan » N° 10, 1940, 427 p.

BIBLIOGRAPHIE

- KIRBY, William. *Annals of Niagara*, publié en 1896 par la Lundy Lane Historical Society, Niagara Falls (Ontario). Deuxième édition : Edward Phelps, London (Ontario) ; Bond & Wright Limited, Owen Sound (Ontario), 1972, 270 p.
- . *The Golden Dog (Le chien d'or) A Romance of the Days of Louis Quinze in Quebec*, Boston (Mass.), The Montreal News Co., Limited, & Colonial Press, G.H. Simonds & Co., 1897, 624 p.
- KOSTOFF, Bob. *Remembering Niagara. Tales from Beyond the Falls*, Charleston (SC), The History Press, 2008, 122 p.
- LAHONTAN, Louis-Armand de Lom d'Arce, baron de. *Œuvres complètes*, tome 1, Édition critique par Réal Ouellet, avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau-Monde », 1990, 786 p.
- . *Œuvres complètes*, tome II, Édition critique par Réal Ouellet avec la collaboration d'Alain Beaulieu, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau-Monde », 1990, 793-1474 p.
- . *Dialogue curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé et Mémoires de l'Amérique Septentrionale*, publiés par Gilbert Chinard (avec 7 reproductions des gravures originales), Baltimore, John Hopkins Press ; Paris, A. Margraff et Londres, Oxford University Press, 1931, 270 p.
- LA ROCHEFOUCAULD-LIANCOURT, duc de. *Voyage dans les Etats Unis fait en 1795, 1796 et 1797*, 8 vols. Voir *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, tome second, À Paris, Du Pont — Imprimeur-Libraire, Buisson, Libraire, Charles Pougens, Libraire, l'an VII de la République, 1799. (Sur microfiches.) Voir aussi W.R. RIDDELL.
- LASSELIN, Nathalie. *Sous le fleuve, L'odyssée. À la rescousse du Saint-Laurent*, Montréal, Éditions MultiMondes, 2019, 180 p. (+ illustrations).
- LAVERDIÈRE, C.H. *Œuvres de Champlain*, 6 vol., Québec, G.E. Desbarats, 1870. (Sur microfiches.)
- LAVERDIÈRE & CASGRAIN, MM. *Le Journal des Jésuites*, d'après le manuscrit original conservé aux archives du Séminaire de Québec. Deuxième édition, Montréal, J.M. Valois, Libraire-Éditeurs, 1892, 404 p.

- La voie maritime du Saint-Laurent. *Une voie navigable vitale*, Cornwall (Ontario), Corporation de Gestion de la Voie Maritime du Saint-Laurent. Fascicule présenté en français et en anglais pour souligner le soixantième anniversaire de la Voie Maritime, 2019. (Non paginé.)
- LE BLANT, Robert. *Histoire de la Nouvelle France*, tome premier; *Les Sources Narratives du début du XVIII^e siècle et Le Recueil de Gédéon de Catalogne*, Dax, P. Pradeu, 1940, 294 p.
- LECLERC, Jean. *Le Marquis de Dononville, gouverneur de la Nouvelle-France, 1685-1689*, Montréal, Fides, 1976, 297 p.
- LE CLERCQ, Chrestien. *Premier Etablissement de la Foy dans la Nouvelle France, contenant la Publication de l'Évangile, l'Histoire des Colonies Françaises, & les fameuses découvertes depuis le Fleuve de Saint-Laurent, la Louisiane & le fleuve Colbert jusqu'au Golphe Mexique [...]*, 2 vol., Paris, Amable Auroy, 1691.
- LE FEBVRE DE LA BARRE, Joseph Antoine. *La Nouvelle-France sous Joseph-Antoine Le Febre de la Barre 1682-1685. Lettres, mémoires, instructions et ordonnances*. Textes établis et présentés par Pauline Dubé, Québec, Éditions du Septentrion, 1993. 312 p.
- LEGGET, Robert F. *The Seaway*, Toronto-Vancouver, Clarke Irwin & Co. Ltd., 1979, 92 p.
- LE JEUNE, R.P.L. *Dictionnaire général de Biographie, Histoire, Littérature, Agriculture, Commerce, Industrie et des Arts, Sciences, Mœurs, Coutumes, Institutions politiques et religieuses du Canada*, tome second, Ottawa, Université d'Ottawa et Mesnil (France), Typographie Firmin-Didot, 1931, 828 p.
- Les prêtres de Saint-Sulpice, au Canada : grandes figures de leur histoire*, préface de Raymond Deville, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université Laval, 1992, xvi, 430 p.
- LESCARBOT, Marc. *Histoire de la Nouvelle-France, 1618; The History of New France*. With an English translation, notes and appendices by W.L. Grant and an introduction by H.P. Biggar, Toronto, The Champlain Society, 1907-1914. En trois volumes.
- . *Histoire de la Nouvelle France, contenant les navigations, découvertes & habitations faites par les François, etc.*, Paris, Jean Milot, 1609. (Sur microfiches.)

BIBLIOGRAPHIE

- LIBRAIRIE DIDOT. *Histoire générale des voïages ou nouvelles collections de toutes les relations de voïages par mer et par terre*, tome XIV, Avec approbation et privilège du Roi. Paris, 1757. (Sur microfiches.)
- LITALIEN, Raymonde. *Les explorateurs de l'Amérique du Nord, 1492-1795*, Québec, Éditions du Septentrion, 1993. 161 p.
- LITALIEN, Raymonde et Denis VAUGEOIS (dir.). *Champlain, la naissance de l'Amérique française*, Paris (France), Éditions du Nouveau Monde et Québec, Éditions du Septentrion, 2004, 400 p.
- LITALIEN, Raymonde, Jean-François PALOMINO et Denis VAUGEOIS. *La mesure d'un continent, Atlas historique de l'Amérique du Nord — 1492-1814*, Paris (France), Presses de l'Université de Paris, Sorbonne et Québec, Éditions du Septentrion, 2007, 300 p.
- MALO, Paul. *Boldt Castle. In Search of the Lost Story*, Fulton (New York), The Laurentian Press, 2001, 308 p.
- MARAULT, Mgr Olivier. *Nos Messieurs. Autour de Saint-Sulpice*, « Collection du Zodiaque '35 », Montréal, Éditions du Zodiaque, 1936, 324 p.
- MARGRY, Pierre, membre de la Société de l'Histoire de France (compil. et éd.). *Voyages des Français sur les Grands Lacs et Découverte de l'Ohio et du Mississipi*, vol. I, (1614-1684), Paris, Maisonneuve et Cie, Libraires-Éditeurs, 1879, 616 p.
- . *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale, 1678-1685, Mémoire et Documents inédits*, vol. II., New York, AMS Press, 1879, 620 p. (Deuxième partie : *Lettres de Cavalier de La Salle et Correspondance relative à ses Entreprises (1678-1685)*, Paris, Maisonneuve et Cie, Librairies-Éditeurs.
- . *Découvertes et Établissements des Français dans l'Ouest et dans le Sud de l'Amérique Septentrionale, 1669-1698, Mémoire et Documents inédits*, vol. III, Recherche des Bouches du Mississipi, Paris, Maisonneuve et Cie, Librairies-Éditeurs, 656 p.
- MARSHALL, Orsamus H. *The Historical Writings of the Late Orsamus H. Marshall Relating to the Early History of the West*, Albany (N. Y.), Joel Munsell's Sons, 1887, 500 p.
- . *The Niagara Frontier. Embracing Sketches of Its Early History, and Indian, French and English Local Names. Read before the Buffalo Historical Club, February 27th, 1865*. Printed for Private Circulation, 46 p.

- . *Narrative of the expedition of the Marquis de Nonville against the Senecas, in 1687, in Collections of the New-York Historical Society, Second Series*, vol. II, Part I. (Translated from the French with an Introductory notice and notes), New York, Barlett & Welford, 1848, 250 p.
- . *De Céloron's Expedition to the Ohio in 1749*, Reprinted from the Magazine of American History, University of Illinois (U.S.A.), 1878.
- MARTIN, Jaqueline. *Frontenac* (théâtre), Ottawa, Éditions du Vermillon, 1990, 300 p.
- MASON, Philip. *The Scenic St. Lawrence, The Story of America's most Historic River*, Niagara Falls (Ontario), Ryerson Press, 1968, 96 p.
- MCQUARRIE, John, Ian CORISTINE *et al.* *The 1000 Islands Then and Now*, Ottawa, Magic Light Publishing, 2012, 232 p.
- MINAUDIER, Jean-Pierre. *Poésie du gérondif (vagabondages linguistiques d'un passionné de peuples et de mots)*, Corlet (Normandie, France), Le Tripode, 2014, 158 p.
- MINET. *Voiage fait du Canada par dedans les terres allan vers le Sud dans Lannée 1682, Par ordre de monsieur Colbert Ministre d'estat*, Archives nationales du Canada, H-1022. (Sur microfiches.)
- MITTERRAND, François. *Lettres à Anne 1962-1995*, Paris, Éditions Gallimard, 2016, 1276 p.
- MONTCALM, marquis de. *Lettres du Marquis de Montcalm au Chevalier de Lévis*, vol. 6. H.-R, Casgrin (dir.), Québec, Imprimerie de L.-J. Demers & Frères, 1894, 231 p.
- MORISSET, Jean et Éric WADDELL. *Amériques*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 2000, 342 p.
- MUHLSTEIN, Anka. *La Salle Explorer of the North American Frontier*, New York, Arcade Publishing, 1994, 244 p.
- NICKLIS, E.E. *Niagara in Summer and Winter*, Niagara Falls (New York), Lawrence Publishers, 1905. (Non paginé.)
- NIAGARA COUNTY HISTORICAL SOCIETY. *The History of Niagara County Transportation*, Niagara County Bicentennial 1808-2008, Lockport (New York), Niagara County Historical Society, 2008. (Non paginé.)
- OSBORNE, Brian S. et Donald SWAINSON. *Kingston : Building on the Past for the Future*, Kingston (Ontario), Quarry Heritage Books, 2011, 422 p.

BIBLIOGRAPHIE

- OSLER, E.B. *La Salle*, Don Mills (Ontario), Longmans Canada Limited, 1967, 265 p.
- PARCS CANADA. *Parc national du Canada des Îles-du-Saint-Laurent. Regard sur le patrimoine. Mallorytown Landing où la conservation du patrimoine se fait depuis plus d'un siècle*, (fascicule bilingue, présentation tête-bêche), non daté, 10 p.
- . *Regards sur le patrimoine. Très petit - Très apprécié. L'histoire du parc national des Îles-du-Saint-Laurent*, (fascicule bilingue, présentation tête-bêche), 2000, non paginé.
- . *Le parc national des Îles-du-Saint-Laurent, Site d'un artefact lié au patrimoine marin des Mille-îles*, (fascicule bilingue, présentation tête-bêche). Non daté, non paginé.
- PAGET, René. « The French Period » dans *Edwardsburg Township History*, Brockville (Ontario), Henderson Printing Ltd., 1995, 348 p.
- PARKMAN, Francis. *France and England in North America — A series of Historical Narratives*, Boston, Little, Brown and Company, 1885, 502 p.
- . *La Salle and the Discovery of the Great West, (France and England in North America, Part Third)*, Toronto, George N. Morang & Company, 1900, 430 p.
- . *Montcalm and Wolfe*, (in two vol.), vol. I, Boston, 1895, 514 p.
- . *Pioneers of France in the New World, The Jesuits in North America, La Salle and the Discovery of the Great West, The Old Regime in Canada*, New York, Viking Press, 5th Edition, 1983, 1504 p.
- . *A Half-Century of Conflict, Montcalm and Wolfe*, New York, Viking Press, 5th Edition, 1983, 1600 p.
- . *Count Frontenac and New France under Louis XIV, (France and England in North America, Part Fifth)*, Boston, Little, Brown and Company, 1910, 520 p.
- PÉLOQUIN, Claude. *Niagaraa, la passion du néant*, Montréal, Michel Brûlé, 2012, 190 p.
- PENDERGAST, James F. et Claude CHAPDELAIN. *Essays in St. Lawrence Iroquoian Archaeology*, Dundas (Ontario), Copetown Press, 1993, coll. « Occasional Papers in Northeaster Archaeology » N° 8, 161 p.

- POTVIN, Damase. *Le Saint-Laurent et ses Îles. Histoire, Légendes, Anecdotes, Description, Topographie.* (Réimpression conforme à l'édition revue et corrigée de 1945, publié à Québec par les Éditions Garneau.) Montréal, Éditions Leméac, 1984, 425 p.
- POUCHOT, Pierre. *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale entre la France et l'Angleterre. Suivis d'Observations, dont plusieurs sont relatives au théâtre actuel de la guerre, & de nouveaux détails sur les mœurs & les usages des Sauvages, avec des cartes topographiques.* Par M. Pouchot, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de St. Louis, ancien Capitaine au Régiment de Béarn, Commandant des forts de Niagara & de Lévis, en Canada, 3 tomes Yverdon [Suisse]. L'an M.DCC.LXXXI [1781]. (Sur microfiches.)
- . *Mémoires sur la dernière guerre de l'Amérique septentrionale*, Québec, Éditions du Septentrion, 2003, 324 p.
- . *Memoirs on the Late War in North America between France and England*, Revised Edition, translated by Michael Cardy. Edited and Annotated by Brian Leigh Dunnigan, Youngstown (New York), Old Fort Niagara Association Inc., 2004, 640 p.
- PRESTON, Richard A. et Leopold LAMONTAGNE (dir.). *Royal Fort Frontenac — Texts selected and translated from the French*, by Richard A. Preston; Edited with introduction and notes by Leopold Lamontagne, the Champlain Society for the Government of Ontario, Toronto, University of Toronto Press, 1958, 504 p.
- QUIGNARD, Pascal. *La nuit sexuelle*, Paris, Flammarion, 2007, 280 p.
- QUIMBY, George Irving. *Indian Culture and European Trade Goods. The Archaeology of the Historic Period in the Western Great Lakes Region*, chapitre 5 intitulé *The First European Trade Ship on the Western Great Lakes*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1966.
- Rapport de l'archiviste de la province de Québec (RAPQ)*, 30 vol., Québec, Imprimeur du Roi, pour 1923-1924. « La Mission de M. de Bougainville en France en 1758-1759 ». Mémoires rédigés par Bougainville : « Le Journal de M de Bougainville ».
- , pour 1931-1932. La Pause. « Mémoire et observations sur mon voyage en Canada » et autres documents. Imprimeur de Sa Majesté le Roi, 1932. 456 p.
- , pour 1933-1934. « Les papiers La Pause ».

BIBLIOGRAPHIE

- RATIGAN, William. *Great Lakes Shipwrecks & Survivors*, [1960], Edmund Fitzgerald edition, Third edition, Grand Rapids (Michigan), Eerdmans Publishing Company, 1978, 384 p.
- REID, H. Thomas et William D. BOULTON. *St. Lawrence Seaway and Power Projects*, Montreal, Reid and Boulton Publishing Co., 1959, 456 p.
- Relations des Jésuites, 1611-1672, contenant ce qui s'est passé de plus remarquable dans les missions des Pères de la Compagnie de Jésus dans la NOUVELLE-FRANCE*, en 6 tomes, Montréal, Éditions du Jour, 1972. (Pagination suivant les années en cours.) Voir Reuben Gold Thwaites.
- RICHELIEU & ONTARIO NAVIGATION CO. *From Niagara to the Sea*, Montreal, Richelieu & Ontario Navigation Co., 1904, 142 p.
- RIDDELL, W.R. (ed.). *La Rochefoucault-Liancourt's Travels in Canada 1795*, with annotations and strictures by Sir David William Smith, Bart., and Edited with Notes by William Renwick Riddell, *Thirteenth Report of the Bureau of Archives for the Province of Ontario*, [1916], Toronto, Printed by The Legislative Assembly of Ontario, Published by A.T. Wilgresse, Printer to the King's Most Excellent Majesty, 1917, 196 p.
- ROBBINS, Ivaska Robbins. *The Travels of Peter Kalm, Finnish-Swedish Naturalist, Through Colonial North America, 1748-1751*, Fleischmanns (New York), Purple Mountain Press, 2007, 214 p.
- ROCHEMONTEIX, Camille de. *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII^e siècle : D'après beaucoup de documents inédits*, vol. I, Paris, Letouzey et Axé, Éditeurs, 1895.
- . *Relation par lettres de l'Amérique septentrionale (années 1709-1710)*, Paris, Letouzey et né, Éditeurs, 1904. (Sur microfiches.) Voir Antoine SILVY.
- ROUXEL, Pierre (éd.). *Lettres du père Crespel et son naufrage à Anticosti en 1736*, avec une introduction, notes et chronologie de Pierre Rouxel, édition reproduisant le texte d'Emmanuel Crespel tel qu'il apparaît dans l'édition de 1884, imprimé à Québec par A. Côté et Cie. et fidèle à l'édition originale de 1742, Montréal, Université du Québec à Montréal, 2009, 264 p.

- SAGARD, Gabriel. *Histoire du Canada et voyages que les Frères mineurs Récollets y ont faits pour la conversion des infidèles depuis l'an 1615*. Paris, M. Edwin Tross. C. Sonnius, [1636], Réédition en 1865, 4 vol. (Lxiv), 922 p.
- . *Le grand voyage du pays des Hurons*, Texte établi par Réal Ouellet, Introduction et notes par Réal Ouellet et Jack Warwick, Montréal, Léméac Éditeur, 2007, 406 p.
- . *Le grand voyage du pays des Hurons, suivi du Dictionnaire de la langue huronne*, Édition critique par Jack Warwick, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, coll. « Bibliothèque du Nouveau Monde », 1998, 528 p.
- SÉGUIN, Robert-Lionel. *La civilisation traditionnelle de l'« habitant » aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Fonds matériel, Ottawa, Éditions Fides, coll. « Fleur de lys », 1967, 702 p.
- SEIBEL, George A. *The Niagara Portage Road, 200 years 1790-1990, A History of the Portage on the West Bank of the Niagara River*, Published by the City of Niagara Falls, Canada, 1990, 372 p.
- SERVICE HYDROGRAPHIQUE DU CANADA. *Catalogue des cartes marines et des publications; Grands Lacs et Fleuve Saint-Laurent (Montréal à Kingston) y compris les Principaux lacs et Rivières de l'Ontario et du Manitoba*, Pêches et Océans Canada, 1996, 42 p.
- SEVERANCE, Frank H. *An Old Frontier of France — The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, (vol. I), Illustrated in two volumes, New York, Dodd, Mead and Company, 1917. 436 p.
- . *An Old Frontier of France — The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, (vol. II) Illustrated in two volumes, Dodd, Mead and Company, 1917, 485 p.
- SILVY, Father Antoine. *Letters from North America* (Raudot, Antoine Denis, 1679-1737. Voir DBC, vol. II, p. 578) Letters from North America. Translated from French by ivy Alice Dickson. *Relation par lettres de l'Amérique Septentrionale* (Années 1709 et 1710). Éditée et Annotée par le P. Camille de ROCHEMONTEIX de la Compagnie de Jésus, Paris, LeTouzey et Ané, Éditeurs, 1904. Letters from North America, Belleville (Ontario), Mika Publishing Company, 1980. 228 p. Voir W. Vernon KINIETZ.
- SNOW, Dean R. *The Iroquois*, (U.S.A., UK, Australia), Blackwell Publishing, 1994, (réédité en 2007), 270 p.

BIBLIOGRAPHIE

- SPENCE, Lewis. *North American Indians, Myths and Legends Series* [1914], reproduction en fac-similé, London, Bracken Books, 1985, 394 p.
- SPENCER, Joseph William Winthrop. *Les chutes du Niagara; leur évolution, les variations de relations avec les Grands Lacs; caractéristiques de la production d'énergie et effets du détournement 1905-1906*, (Titre original : *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion*. Ottawa, Canada, Impr. du gouvernement, Ministère des mines, Commission géologique, 1915, xxxi, 511 p.
- . *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes; Characteristics of the Power, and the Effects of its Diversion. 1905-06*. Ottawa (Canada), Department of Mines, Geological Survey Branch. 1907. 490 p.
- STANLEY, George F.G. *Canada's Soldiers, The Military History of an Unmilitary People*, troisième édition, Toronto, Macmillan of Canada (édition originale, 1954), 1974, 488 p.
- . *New France, The last Phase 1744-1760*, Toronto, McClelland and Stewart Limited, 1968, 320 p.
- ST-ARNAUD, Daniel. *Pierre Millet en iroquoisie au xvii^e siècle. Le Sachem portait la soutane*, Québec, Éditions du Septentrion, 1998, 204 p.
- ST. LAWRENCE ISLAND NATIONAL PARK. *Stewardship in the Thousand Islands : A Guide to Help Landowners Care for Their Lands*, non daté, 99 p.
- TEISCEIRA-LESSARD, Philippe et Olivier PONTBRIAND. *Le Saint-Laurent d'île en île. Rencontres et paysages*, Montréal, Éditions La Presse, 2019, 256 p.
- The Nautical Seaway Trail, Chartbook and Waterfront Guide to New York State's Great Lakes St. Lawrence River River Region*, Hammond (New York), Blue Heron Enterprises inc, 1991, 119 p.
- The Jesuit Relations And Allied Documents, Twhaites, Reuben Gold (ed.), *Travels and explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, The original French and latin and Italian with English translations and notes, 73 vols., with an index in 2 vol. [Facsimile reproduction]
- . *Travels and explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. xviv, Iroquois, Lower Canada : 1556-1658, New York, Pageant Book Company, 1959.

- . *Travels and explorations of the Jesuit Missionaries in New France, 1610-1791*, vol. xlii, Iroquois, (vol. 42-43) Lower Canada : 1556-1658, New York, Pageant Book Company, 1959.
- THIBAUT, Joseph et Pierre LEVEEL. *Les Buade de Frontenac entre Touraine et Berry*, Tours (France), Éditions de la Brenne littéraire et historique, 1975, 94 p.
- THWAITES, Reuben Gold. *New Voyages to North-American by the Baron de Lahontan, Reprinted from the English edition of 1703, with fac-similes or original title pages, maps and illustrations, and the addition of Introduction, Notes and Index*. Réédité de l'édition anglaise de 1703, avec fac-similé des pages titres originales, illustrations et l'ajout d'une introduction, de notes et d'un index. Ouvrage en deux volumes. Volume 1, Première réédition en 1905, réédité en 1970 par Lenox Hill, New York, 408 p.
- THWAITES, Reuben Gold (ed.). *The Jesuit Relations and allied documents. Travel and exploration of the Jesuit missionaries in New France, 1610-1791*.
- TOCQUEVILLE, [Charles, Alexis Clérel de]. *Lettres Choiesies, Souvenirs 1814-1859*, Édition établie sous la direction de Françoise Mélonio et Laurence Guellec, Paris, Éditions Gallimard, [1954-2002] ; Éditions Quarto Gallimard, 2005 pour la présente édition.
- TREMBLAY, Roland. *Les Iroquoiens du Saint-Laurent — peuple du maïs, Pointe-à-Calière*, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, Montréal, Éditions de l'Homme, 2006, 140 p.
- TRIGGER, Bruce G. *The Children of Aataentsic, A History of the Huron People to 1660*, Montréal, McGill University Press et Kingston, Queen's University Press, 1987. Première édition, 1976, 913 p.
- TRUDEL, Marcel. *François Dollier de Casson, Histoire de Montréal 1642-1672*, (Nouvelle édition critique présentée et annotée par l'auteur), Montréal, Éditions Hurtubise HMH Ltée, 1992, 342 p.
- . *Initiation à la Nouvelle-France*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston, 1971, 324 p.
- . *Histoire de la Nouvelle-France I — Les vaines tentatives 1724-1603*, Montréal, Éditions Fides, xxii, 1963, 308 p.
- . *Histoire de la Nouvelle-France II — Le comptoir 1604-1627*, Montréal, Éditions Fides, 1966, xlix, 554 p.

BIBLIOGRAPHIE

- . *Histoire de la Nouvelle-France IV. Seigneurie de la Compagnie des Indes occidentales 1663-1674*, Montréal, Éditions Fides, 1997, xxii, 894 p.
- . *Histoire de la Nouvelle-France X — Le Régime militaire et la disparition de la Nouvelle-France 1759-1764*, Montréal, Éditions Fides, 1999, 612 p.
- UPTON TERRELL, John. *La Salle. The Life and Times of an Explorer*, Toronto and Vancouver; Clarke, Irwin & Company Limited, New York : Weybright and Talley, 1968, 282 p.
- VAUGELADE, Daniel. *Le Voyage en Amérique de La Rochefoucauld-Liancourt 1794-1798*, Paris, Éditions de l'Amandier, coll. « La bibliothèque fantôme », 2010, 462 p.
- VIAU, Roland. *Enfants du néant et mangeurs d'âmes, Guerre, culture et société en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions du Boréal, 1997, 318 p.
- . *Femmes de personne, Sexes, genres et pouvoirs en Iroquoisie ancienne*, Montréal, Éditions du Boréal, 2005, 324 p.
- VOLPI, Charles P. *The Niagara Peninsula, A Pictorial Record, Historical Prints and Illustrations of the Niagara Peninsula, Province of Ontario, Canada 1697-1880*, Montreal, Dev/Sco Publications Ltd., 1966, 259 p.
- WEDDLE, Robert S. (ed.). MORKOVSKY, Mary Christine et Patricia GALLOWAY, (associate editors); *La Salle the Mississippi, and the Gulf, Three Primary Documents*, Texas College Station (U.S.A.), A&M University Press, 1987, 330 p.
- WESTON-SMITH, Susan. *The First Summer People, The Thousand Islands 1650-1910*, Erin (Ontario), Boston Mills Press Book, 1993, 248 p.
- WHITE, Arthur V. *Long Sault Rapids, St. Lawrence River : An Enquiry into the Constitutional and other Aspects of the Project to Develop Power Therefrom*, Ottawa, Mortimer Co., Ltd, 1913, 284 p.
- WHITE, Richard. *The Middle Ground Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, New York, Cambridge University Press, 1991, 544 p.
- WHITE, William Chapman. *Adirondack Country*, New York, Duel, Sloan & Pearce, 1954, 316 p.

- WILLIS, N.P. *Canadian Scenery Illustrated. From Drawing by W.H. Bartlett*, two vol., London, James S. Virtue, [1838; 1842]; Peter Martin Associates Limited, Facsimile Edition, 1967, vol. I, 128 p., vol. II, 116 p.
- WINEARLS, Joan. *Mapping Upper Canada 1780-1867. An Annotated bibliography of manuscript and printed maps*, University of Toronto Press. (Sur microfiches.)
- WRIGHT, J.S. *The Ontario Iroquois Tradition*, Bulletin 210, Ottawa, National Museum of Canada, 1966, 196 p.
- YOURCENAR, Marguerite. *Œuvres romanesques*, Paris, Éditions Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2003 [1982], 1363 p.
- ZAVITZ, Sherman. *It Happened at Niagara, Stories from Niagara's fascinating past*, Revised and Enlarged Edition, Niagara Falls (Ontario), The Lundy's Lane Historical Society, 2014, 208 p.

REMERCIEMENTS

La recherche menant à cet ouvrage s'échelonne sur plusieurs années. Elle est le fruit d'un long cheminement qui remonte à plus de deux décennies, soit avant l'avènement d'Internet et des réseaux d'information tels qu'on les connaît aujourd'hui, y compris l'abondance de données qu'ils nous procurent.

La ville d'Ottawa regorge de ressources documentaires dont j'ai bénéficié pleinement. Je demeure redevable à plusieurs personnes qui m'ont accompagnée dans ma démarche. Je tiens à remercier chaleureusement les membres du personnel — archivistes, bibliothécaires, chercheurs et préposés — des organismes suivants pour leur précieux concours et leur accueil bienveillant : la Bibliothèque nationale du Canada et les Archives nationales du Canada (aujourd'hui Bibliothèque et Archives Canada) ; le Musée canadien des civilisations à Gatineau (aujourd'hui, Musée de l'Histoire) ; le Musée des beaux-arts du Canada ; les services d'information et de recherches, Transport Canada ; Bibliothèque d'Environnement Canada ; le service des Parcs, Environnement Canada ; Parc national du Canada des Îles-du-Saint-Laurent, Parcs Canada ; la Bibliothèque publique d'Ottawa ; la Bibliothèque Morisset de l'Université d'Ottawa et tout particulièrement le service des Archives numériques et collections spéciales ; la

Bibliothèque Jean-Léon-Allie, de l'Université Saint-Paul; la Bibliothèque de l'Université Carleton (MacOdrum Library). Je remercie en outre, et chaleureusement, le personnel de Bibliothèque et Archives nationales du Québec; du Comité canadien permanent des noms géographiques; la *Lost Villages Historical Society*; *The Ontario Historical Society*; le centre d'interprétation *Upper Canada Village*; le ministère des Terres et Forêts de l'Ontario (*Ontario Department of Lands and Forests*); la Bibliothèque Simon Fraser de la ville de Cornwall. Enfin, toute ma reconnaissance à l'égard du personnel des bibliothèques municipales de Brockville, Kingston et Gananoque. Également, à celui de l'Université Queen's (Kingston); du *Frederic Remington Art Museum* (Ogdensburg, N.Y.); du Dépôt des Fortifications des Colonies, Centre des archives d'outre-mer (CAOM) (Archives nationales de France).

Ma vive gratitude est adressée à Yolande Paquette-Parisien, Jean Vachon et Henri Lessard pour leur lecture du tout premier manuscrit. Je les remercie de leurs judicieux conseils, leurs commentaires éclairés, leur témoignage d'amitié et leur superbe discrétion. Que soient remerciés également mes amies et amis, ma famille (frères, sœurs, neveux, nièces, etc.) pour les nombreux encouragements et, surtout, d'avoir compris mes absences trop souvent répétées aux cours des années qui ont si vite passé. Un merci tout particulier à Sylvana Beaulieu. Sa passion pour le fleuve Saint-Laurent m'inspire. Je la remercie d'avoir partagé avec moi ses précieuses impressions sur les chutes du Niagara. À Andrée Christensen, dont l'amitié m'est si chère, toute ma reconnaissance pour le soutien apporté au cours de cette étonnante aventure. Je m'en voudrais de ne pas souligner la bienveillante attention que m'ont témoignée Nancy Vickers et Henriette Éthier au cours d'une inoubliable séance de photographie. Enfin, un «deuxième» merci à Jean

REMERCIEMENTS

Vachon, pour sa relecture finale du texte. Grâce à son œil vigilant et à sa vue d'ensemble, *Niagara... la voie qui y mène* a gagné en précision.

* *
*

L'ouvrage, *Niagara... la voie qui y mène*, n'aurait certainement pas eu la même envergure n'eût été de la présence indéfectible de Thomas Champeau, mon compagnon de vie. Comment puis-je assez le remercier d'avoir contribué à la collecte d'une documentation dont je n'avais pas soupçonné l'ampleur. Je lui suis reconnaissante d'avoir sillonné avec moi les lieux qui m'ont inspirée... et d'en avoir interrogé les mystères. Ensemble, nous avons dépouillé les contenus historiques, littéraires, cartographiques, voire anecdotiques se retrouvant dans les centres de documentation, les archives et les bibliothèques, les cabinets de lecture et autres sites. Et ensemble, nous continuons d'en scruter la vastitude... les secrets. Thomas... que je remercie tendrement.

Table des illustrations

- Vue des chutes du Niagara, depuis la perspective ouest 9**
Source : *The Falls of Niagara. Their Evolution and Varying Relations to the Great Lakes* [...] 1905-1906. Joseph William Winthrop Spencer, p. 269.
- La chute, le Fer-à-Cheval, observée du côté canadien..... 26**
Source : *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, Charles Mason Dow, vol. I (1921), p. 420.
- Vue des chutes du Niagara 29**
Graveur : Stadler and Lewis. Publication Richard Phillips, Londres. 1807. Collection privée.
- Carte de Jacques-Nicolas Bellin.**
- Le fleuve Saint-Laurent de Québec au lac Ontario..... 60**
Renseignements tirés de *Histoire générale des voyages ou nouvelle collection de toutes les relations de voyages par mer et par terre*. Paris, Didot Libraire, 1757. Collection privée.
- Exemple de la flotte française présentant de gauche à droite
La Marquise de Vaudreuil, La Hurault, La Louise,
Le Victor..... 66**
Source : *An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, Frank H. Severance, vol. II, 1917. p. 162. Voir aussi l'annexe, p. 434.
- Lac Ontario ou de Frontenac.**
- Carte de Chaussegros de Léry, 1728..... 96**

Source : *An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control*, Frank H. Severance, vol. I, 1917, (p. 236).

Vue de la chute, le Fer-à-Cheval, depuis l'aire d'observation derrière celle-ci..... 102

Puisé de *Visitor's Guide to Ontario's Niagara Parks*, The Niagara Falls Heritage Foundation, 1979, p. 17.

Vue de la crête de la chute, le Fer-à-Cheval..... 118

Puisé de *Visitor's Guide to Ontario's Niagara Parks*, The Niagara Falls Heritage Foundation, 1979, p. 26.

Gravure du XIX^e siècle représentant un cocher qui l'a échappé belle lorsqu'une partie du tablier du roc [table rock] s'est rompu..... 130

Source : *Hunter's Panoramic Guide from Niagara Falls to Quebec W.S. Hunter's JR.*, 1857, p. 13. Autre source : *Niagara. A History of the Falls*, Pierre Berton, p. 131.

Le *Pirate Michigan*..... 138

Source : *The Niagara Portage Road. 200 Years 1790-1999*, George A. Seibel, p. 76. Autre source : *Niagara. A History of the Falls*, Pierre Berton, p. 57.

Exemple d'installations commerciales telles qu'on pouvait les voir au début du XX^e siècle..... 142

Source : *Anthology and Bibliography of Niagara Falls*, Charles Mason Dow, vol. II (1921), p. 841.

Carte postale illustrant le temple de la nutrition – *The home of Shredded Wheat*..... 144

Carte portant le sceau postal de 1931. Collection privée.

Les rapides du *Whirlpool*..... 152

Source : *Niagara in Summer and Winter*. E.E. Niklis, Publisher. Album de photographies. Non paginé. 1905.

Maid of the Mist. D'après la légende amérindienne..... 171

Source : *Niagara Falls Handy Guide*. 1961. Autre Source : *Niagara in Summer and Winter*, E.E. Niklis, Publisher. Album de photographies. Non paginé. 1905.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Portrait de Cavalier de La Salle	200
Source : <i>Voyage des Français sur les Grands Lacs</i> [...], Pierre Margry, vol. I (1614-1684). Page frontispice.	
Un Griffon « imaginé » naviguant sur le lac Érié.....	212
Source : <i>An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control</i> , Frank H. Severance, vol. I, 1917, p. 50.	
Fort Niagara; maison de la paix; château français; maison à mâchicoulis	243
Source : <i>An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control</i> , Frank H. Severance, vol I, 1917, p. 226.	
<i>Plans, élévations de la nouvelle Maison a Machicoulis située a la côte de L'ouest du Lac Ontario a L'entree de la riviere Niagara.....</i>	244
Source : <i>An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control</i> , Frank H. Severance, vol. I, 1917, p. 240. L'original se retrouve aux Archives des Colonies, à Paris.	
Brigantin dessiné par Pierre Pouchot	248
Source : <i>An Old Frontier of France. The Niagara Region and Adjacent Lakes under French Control</i> , Frank H. Severance, vol I, 1917, p. 50. L'original se retrouve au British Museum.	
Première représentation des chutes du Niagara	260
Source : <i>Voyage Curieux qui contient Une Nouvelle Decouverte d'un Tres-grand Pays, Situé Dans l'Amerique, Entre le Nouveau Mexique Et la Mer Glaciale</i> [...], Louis Hennepin, 1704. Puisé de : <i>Anthology and Bibliography of Niagara Falls</i> , Charles Mason Dow, vol. I (1921), p. 30.	
Perspective hivernale des chutes du Niagara.....	310
Source : <i>Niagara in Summer and Winter</i> . E.E. Niklis, Publisher. Album de photographies. Non paginé. 1905.	
Les chutes du Niagara observées depuis le traversier.....	327
Source : <i>Anthology and Bibliography of Niagara Falls</i> , Charles Mason Dow, vol. I (1921), p. 630.	

Table des matières

INTRODUCTION

Pierre de touche	11
Origine du projet	
Vestiges d'un monde perdu.....	13
Poser les fondations	14
Sous l'eau, l'offrande	15
<i>Making something grow</i>	15
Accueillir l'imprévu	16
Pages retranscrites... réécrites	17
Mouvement centrifuge	19
Ce qui est venu d'ailleurs.....	19
Appel antérieur.....	20
Redonner l'ancrage au récit	21

Section I

Porte d'entrée : vestiges et dérives

I. EN ROUTE !

Voir autrement	27
Avant-signe d'eau	30
De ces frontières indéfinies.....	31
Mesurer l'impossible.....	32
Parcours incomplet.....	34

Le jour tournoyant	36
Voix croisées	37
II. DE LA POINTE MALIGNE	
... à Niagara	43
Le canot a des ailes	45
Album de famille	46
L'exigeante compréhension	48
Haut Saint-Laurent	48
Entre deux mondes	50
III. <i>INCONSEQUENTIAL</i>	
L'intemporel se modifie	55
Histoire et territoire	56
IV. <i>PER NIAGARA</i>	
<i>For there is all the poetry in the world in a name</i>	61
<i>Pourtant, tout n'étoit qu'eau</i>	62
<i>Tout n'étoit que silence</i>	63
V. D'UNE AUTRE MALIGNE...	
Les villages engloutis	67
Retour essentiel	71
Comme une partition	73
Traces, pistes et sillons — une impression vraie	77
Tenus en veilleuse	78
Qu'avait signifié ce grand Sault?	78
Témoignages	80
Fixer son regard	84
Ces rives qui ne chantent plus ... et celles qui ont failli se taire	85
VI. DES VILLAGES ENGLOUTIS AUX MILLE-ÎLES	
Escale — les Mille-Îles	89
La terre en devenir	90
Portées à leur comble	91
Contre l'inépuisable	92

L'eau vive brisée.....	92
Liées à la terre... et à nos attaches	93
Refuge — en devenir inachevé.....	94
La vie vers l'inconnu.....	94
Des Mille-Îles au lac Ontario.....	97
... Qui darde l'eau.....	98

Section II

L'esprit des lieux

I. NIAGARA NIAGARA NIAGARA ! BEAU VERTIGE

Du lac Ontario à un Niagara revisité	103
Vue sur le Niagara	105
Mémoire autre.....	105
<i>Per Musica</i>	107
Taillé dans l'infini.....	109
Tracé à rebours	110
... sur une même page.....	112
... au vent le passage	115

II. JETÉ DANS L'OMBRE

<i>Rosa, rosa, rosam</i>	119
Niagara « moderne » et à rebours.....	120
De certitudes et de déroutes	122
Tourné vers la vie brève	123
Le sublime rendu visible.....	124
Avions-nous été dupés?	125
Le peu qu'il reste	126

III. DE PERDITION ET DE RACHAT

Plongée dans la matière	131
Mis à mal	132
Hôtellerie	134
Pris et repris	136
Ouvrir à qui l'on n'attendait pas.....	139

Niagara menacé.....	140
Marche arrière.....	143
Sonner l’alerte.....	145
Cercle prophétique.....	147
L’échappée belle.....	150

IV. NIAGARA PÉRIPHÉRIQUE

L’ermite de Niagara.....	153
Les <i>serpens sonnetes</i>	156
Le jour où Niagara s’est tu.....	158
Par extension, les casse-cous.....	159
... Et si peu nombreux.....	160

Section III

L’oiseau-tonnere y gronde

NIAGARA... DEPUIS LA SOURCE IROQUOISIENNE

Quel passé?.....	167
Les voyageurs aspirent à la connaissance.....	168
Inflexions.....	169
Ne l’oubliez pas.....	170
Saisir le lien... saisir le lieu.....	173
Nommer.....	173
Du toponyme Niagara et de ses variantes.....	173
L’air d’un orage.....	175
Mouillé de poésie.....	176
Souvenances.....	176
D’envergure ou de retranchement.....	177
Variantes courantes et perdues.....	179
L’eau à l’origine du monde.....	186

Section IV

Histoire *française* d'un grand portage

I. PÉRÉGRINATIONS

La passion de Niagara.....	193
À des mondes de distance.....	194
En remontant vers la source.....	195
Les premières incursions.....	197

II. CAVELIER DE LA SALLE

L'ensorceleur	201
Ici commence... l'aventure de Cavalier de La Salle à Niagara.....	202
Le regard de ceux qui n'ont jamais connu le bonheur	202
<i>Quo vadis?</i>	204
Mais d'abord... ..	205
Intensément... ..	206
Entre-temps	207
L'incessante trajectoire... Montréal-Cataracoui-Niagara ...	209
Blessure transfigurée	209
Topographie de l'intime	210
Autopsie d'un désastre anticipé.....	213
Inscrire l'après	214
La suite	214
Les eaux retiennent la mémoire du <i>Griffon</i>	215
À la recherche d'une eau plus douce encore	216
Hiatus obligé.....	216

III. DE VIES ET DE MALHEURS SUPERPOSÉS

De l'aventure militaire à Niagara	221
Réparation... ou suite des choses?	223
Ces presque invisibles?	225
Retenir l'insondable.....	226
Vingt sols — Monsieur de Niagara.....	226
Ruissellement	227
À chaque instant, frôlant l'inconnu	229

Compter sur ce qui échappe	230
Lame de fond	232
« C'est un fort... ou pas un fort ? »	232
Arrachement ou attachement	234
Années de transition	235

IV. DE TÉMÉRITÉ ET D'ESPOIRS MÊLÉS

Pierre Pouchot.....	239
Les écrits rappellent.....	240
Affectation première.....	241
Chouengan (Oswego).....	242
Affectations en accéléré.....	242
<i>The whole world is a stage</i>	245
Il y a davantage.....	245
Un édit... une dérive.....	246
Une odysée ardue — enlèvement	247
Pierre de touche perdue.....	249
Le rêve fléchit.....	250
Citadelle.....	251
« Château » en Amérique — du passé à l'indefini	252

Section V

Textes fondateurs : une Nouvelle-France étonnée

Le grand portage

Vers de lointaines profondeurs.....	255
Et plus loin encore	256

ÉPILOGUE

2016.....	319
Attention : fragile — l'objet auquel on tient	320
Inflexions... et voyage de noces	321
Contemporanéité	322
Enfin.....	326

ANNEXE	
Années de recherches.....	331
Audace et lame de fond	333
De survivance.....	334
Ajouter à ce qu'on a appris	334
Ils ont passé par plusieurs mains.....	336
NOTES.....	339
BIBLIOGRAPHIE.....	401
REMERCIEMENTS.....	425
TABLE DES ILLUSTRATIONS	429

Maquette et mise en pages : Anne-Marie Berthiaume
Révision : Pierre Chartrand

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE GAUVIN
GATINEAU (QUÉBEC) CANADA



NANCY VICKERS

Originaire de Cornwall, en Ontario, Nicole V. Champeau quittera cette ville vers la fin des années soixante pour étudier à Ottawa où elle vit encore aujourd'hui. Elle a publié une dizaine de titres, dont l'essai *Pointe Maligne. L'infiniment oubliée. Présence française dans le Haut-Saint-Laurent ontarien* (Vermillon) pour lequel elle a reçu le prix du Gouverneur général (2009) et le prix Émile-Ollivier (2010).

Nicole V. Champeau nous invite ici à l'accompagner dans une quête passionnante, à la fois historique, géographique, poétique, personnelle et identitaire.

Tout commence par une aquatinte que lui tend un sublime octogénaire, propriétaire d'une galerie d'art d'Ottawa. Surgissent alors dans toute leur splendeur les chutes du Niagara. Ce contact la ramène dans le temps et vers sa ville natale, sur les rives du Saint-Laurent, « fleuve qu'ont remonté les explorateurs, découvreurs, missionnaires, militaires, aventuriers et tant d'autres passants inclassables ». À leur suite, elle entreprend de refaire ce parcours jusqu'à Niagara. Elle y redécouvre la mystérieuse beauté de ce lieu ainsi que les étonnantes graphies découlant de ce nom d'origine amérindienne – *Onguiaahra* – toponyme adopté par les Français d'Amérique, premiers Européens à nous avoir laissé des écrits sur ce qu'ils avaient découvert.

Avec son érudition et sa grande sensibilité, Nicole V. Champeau fait revivre cette région aux richesses insoupçonnées, à la fois malmenée et débordante d'activités commerciales, touristiques, industrielles et manufacturières, à l'ombre des chutes qui ont bien failli, un jour, disparaître...

Dans cet essai envoûtant, l'auteure de *Pointe-Maligne, l'infiniment oubliée* réussit à reconstruire l'histoire et la géographie de ce lieu mythique qui, avant d'être la destination touristique qu'on connaît, fut un haut lieu sacré pour les peuples des Premières Nations et une cathédrale vivante du patrimoine français.



29,95 \$
www.editionsdavid.com

